

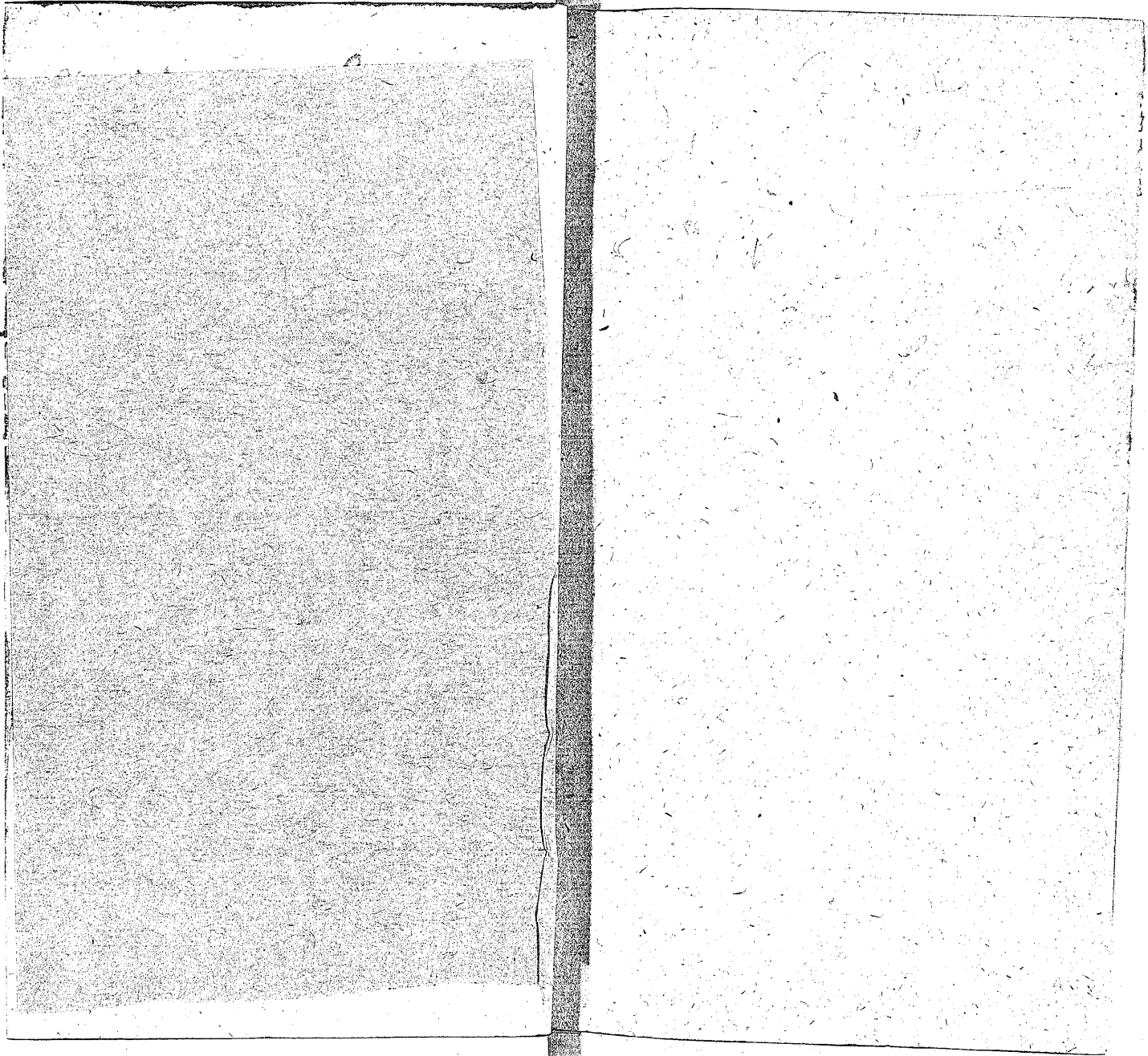
00230000



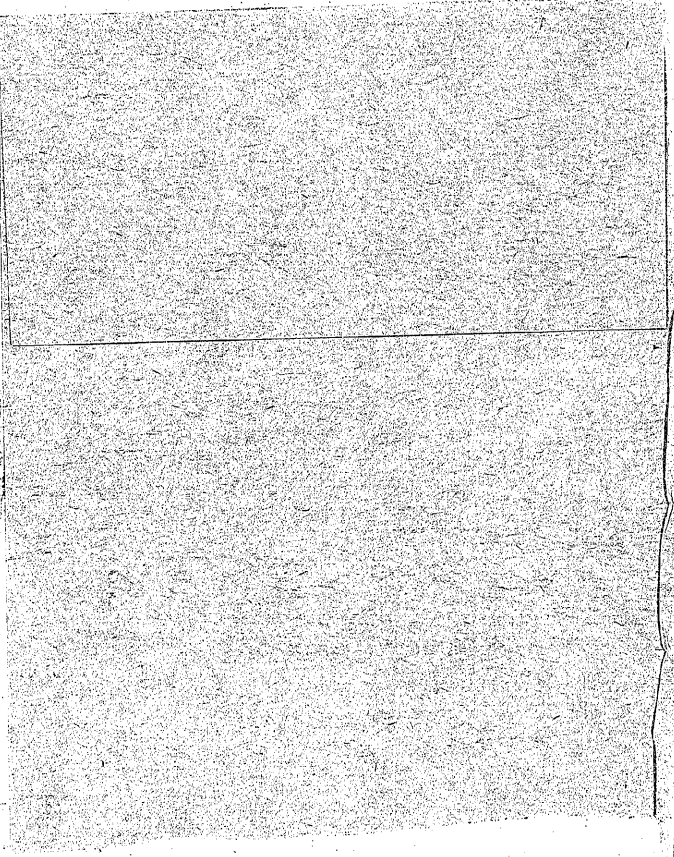
E46230


- 本は大切に扱いたししょう
- 返却は遅れないように致  
しなしょう
- 本の配列を乱さないよう  
に致しなしょう
- 切取、無断持出はやめま  
しょう

東京経済大学図書館



2 parts of wool  
E. P.



*[Faint, illegible handwritten text]*

*ESSAI*

SUR L'ORIGINE

DES CONNOISSANCES

HUMAINES.

PREMIERE PARTIE.

**E S S A I**

SUR L'ORIGINE

**DES CONNOISSANCES**

**. H U M A I N E S .**

*Ouvrage où l'on réduit à un seul  
principe tout ce qui concerne  
l'Entendement Humain.*

PREMIERE PARTIE.

175.5  
C 74e-a



*Levoit*

**A AMSTERDAM,**  
Chez **PIERRE MORTIER.**

---

**M. DCC. XLVI.**



INTRODUCTION.

**L**A Science qui contribue le plus à rendre l'Esprit lumineux, précis & étendu, & qui, par conséquent, doit le préparer à l'étude de toutes les autres, c'est la Métaphisique. Elle est aujourd'hui si négligée en France, que ceci paroitra sans doute un paradoxe à bien des Lecteurs. J'avoûrai qu'il a été un tems, où j'en aurois porté le même jugement. De tous les Philosophes les Métaphisiciens me paroissent les moins sages: leurs Ouvrages ne m'instruisoient point: je ne trouvois presque par tout que des phantômes; & je faisois un cri-

vj INTRODUCTION.

me à la métaphisique des égaremens de ceux qui la cultivoient. Je voulus dissiper cette illusion, & remonter à la cause de tant d'erreurs : ceux qui se font le plus éloignés de la vérité, me devinrent les plus utiles. A peine eus-je connu les voyes peu sûres qu'ils avoient suivies, que je crus appercevoir la route que je devois prendre. Il me parut qu'on pouvoit raisonner en métaphisique & en morale avec autant d'exactitude qu'en géométrie ; se faire, aussi bien que les Géomètres, des idées justes, déterminer, comme eux, le sens des expressions d'une manière précise & invariable ; enfin se prescrire, peut-être mieux qu'ils n'ont fait, un ordre assez simple & assez facile pour arriver à l'évidence.

INTRODUCTION. vij

Il faut distinguer deux sortes de métaphisique. L'une, ambitieuse, veut percer tous les mystères ; la nature, l'essence des êtres, les causes les plus cachées, voilà ce qui la flatte & ce qu'elle se promet de découvrir : l'autre, plus retenue, proportionne ses recherches à la foiblesse de l'Esprit humain, & aussi peu inquiète de ce qui doit lui échapper, qu'avide de ce qu'elle peut saisir, elle sait se contenir dans les bornes qui lui sont marquées. La première fait de toute la nature une espèce d'enchantement qui se dissipe comme elle : la seconde, ne cherchant à voir les choses que comme elles sont en effet, est aussi simple que la vérité même. Avec celle-là les erreurs s'accroissent sans nombre, &



viii INTRODUCTION.

L'Esprit se contente de notions vagues, & de mots qui n'ont aucun sens : avec celle-ci on acquiert peu de connoissances, mais on évite l'erreur, l'esprit devient juste, & se forme toujours des idées nettes.

Les Philosophes se sont particulièrement exercés sur la première, & n'ont regardé l'autre que comme une partie accessoire qui mérite à peine le nom de métaphisique. Locke est le seul que je crois devoir excepter : il s'est borné à l'étude de l'esprit humain, & a rempli cet objet avec succès. Descartes n'a connu ni l'origine ni la génération de nos idées (a). C'est à

(a.) Je renvoie à la troisième Méditation. Rien ne me paroît moins philosophique que ce qu'il dit à ce sujet.

INTRODUCTION. ix

quoi il faut attribuer l'insuffisance de sa Méthode : car nous ne découvrirons point une manière sûre de conduire nos pensées, tant que nous ne saurons pas comment elles se sont formées. Mallebranche, de tous les Cartésiens celui qui a le mieux apperçu les causes de nos erreurs, cherche tantôt dans la matière des comparaisons pour expliquer les facultés de l'Âme (a) : tantôt il se perd dans un monde intelligible, où il s'imagine avoir trouvé la source de nos idées (b). D'autres créent & anéantissent des êtres, les ajoutent à notre Âme, ou les

(a) Recher. de la Ver. I. r. c. r.

(b) Liv. 3. Voyez aussi ses Entretiens & ses Méditations métaphisiques, avec ses Réponses à M. Arnaud.

INTRODUCTION.

en retranchent à leur gré , & croient par cette imagination rendre raison des différentes opérations de notre esprit , & de la manière dont il acquiert ou perd des connoissances (a). Enfin les Léibnitiens font de cette substance un être bien plus parfait : c'est , selon eux , un petit monde , c'est un miroir vivant de l'univers ; & , par la puissance qu'ils lui donnent de représenter tout ce qui existe , ils se flattent d'en expliquer l'essence , la nature & toutes les propriétés. C'est ainsi que chacun se laisse séduire par ses propres systèmes. Nous ne voyons qu'autour de nous , & nous croyons voir tout ce qui

---

(a) L'Auteur de l'Action de Dieu sur les Créatures.

INTRODUCTION. xj

est : nous sommes comme des enfans qui s'imaginent qu'au bout d'une plaine ils vont toucher le ciel avec la main.

Seroit-il donc inutile de lire les Philosophes ? Mais qui pourroit se flatter de réussir mieux que tant de génies qui ont fait l'admiration de leur siècle , s'il ne les étudie au moins dans la vûe de profiter de leurs fautes ? Il est essentiel pour quiconque veut faire par lui-même des progrès dans la recherche de la vérité , de connoître les méprises de ceux qui ont cru lui en ouvrir la carrière. L'expérience du Philosophe , comme celle du Pilote , est la connoissance des écueils où les autres ont échoué ; & , sans cette connoissance , il n'est point de boussole qui puisse le guider.

Ce ne seroit pas assez de découvrir les erreurs des Philosophes, si l'on n'en pénétrait les causes : il faudroit même remonter d'une cause à l'autre, & parvenir jusqu'à la première. Car il y en a une qui doit être la même pour tous ceux qui s'égarerent, & qui est comme un point unique, où commencent tous les chemins qui menent à l'erreur. Peut-être qu'alors, à côté de ce point, on en verroit un autre, où commence l'unique chemin qui conduit à la vérité.

Notre premier objet, celui que nous ne devons jamais perdre de vue, c'est l'étude de l'esprit humain : non pour en découvrir la nature, mais pour en connoître les opérations; observer avec quel art elles se combi-

nent, & comment nous devons les conduire, afin d'acquérir toute l'intelligence dont nous sommes capables. Il faut remonter à l'origine de nos idées, en développer la génération, les suivre jusqu'aux limites que la nature leur a prescrites, par-là fixer l'étendue & les bornes de nos connoissances, & renouveler tout l'entendement humain.

Ce n'est que par la voye des observations que nous pouvons faire ces recherches avec succès, & nous ne devons aspirer qu'à découvrir une première expérience, que personne ne puisse révoquer en doute, & qui suffise pour expliquer toutes les autres. Elle doit montrer sensiblement quelle est la source de nos connoissances, quels en sont les matériaux, par quel principe

ils sont mis en œuvre, quels instrumens on y employe, & quelle est la manière dont il faut s'en servir. J'ai, ce me semble, trouvé la solution de tous ces problèmes dans la liaison des idées, soit avec les signes, soit entre elles: on en pourra juger à mesure qu'on avancera dans la lecture de cet Ouvrage.

On voit que mon dessein est de rappeler à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain, & que ce principe ne fera ni une proposition vague, ni une maxime abstraite, ni une supposition gratuite; mais une expérience constante, dont toutes les conséquences seront confirmées par de nouvelles expériences.

Les idées se lient avec les signes, & ce n'est que par ce

moyen, comme je le prouverai, qu'elles se lient entre elles. Ainsi après avoir dit un mot sur les matériaux de nos connoissances, sur la distinction de l'Ame & du Corps, & sur les sensations; j'ai été obligé, pour développer mon principe, non-seulement de suivre les opérations de l'Ame dans tous leurs progrès, mais encore de rechercher comment nous avons contracté l'habitude des signes de toute espèce, & quel est l'usage que nous en devons faire.

Dans le dessein de remplir ce double objet, j'ai pris les choses d'aussi haut qu'il m'a été possible. D'un côté, je suis remonté à la perception, parce que c'est la première opération qu'on peut remarquer dans l'Ame; & j'ai fait voir comment, & dans quel

xvj INTRODUCTION.

ordre elle produit toutes celles dont nous pouvons acquérir l'exercice. D'un autre côté, j'ai commencé au langage d'action. On verra comment il a produit tous les arts qui sont propres à exprimer nos pensées ; l'art des gestes, la danse, la parole, la déclamation, l'art de la noter, celui des pantomimes, la musique, la poésie, l'éloquence, l'écriture & les différens caractères des langues. Cette histoire du langage montrera les circonstances où les signes ont été imaginés, elle en fera connoître le vrai sens, apprendra à en prévenir les abus, & ne laissera, je pense, aucun doute sur l'origine de nos idées.

Enfin après avoir développé les progrès des opérations de l'Ame, & ceux du langage, j'essaye d'indiquer par quels  
moyens

INTRODUCTION. xvij

moyens on peut éviter l'erreur, & de montrer l'ordre qu'on doit suivre, soit pour faire des découvertes, soit pour instruire les autres de celles qu'on a faites. Tel est en général le plan de cet Essai.

Souvent un Philosophe se déclare pour la vérité, sans la connoître. Il voit une opinion qui jusqu'à lui a été abandonnée, & il l'adopte, non parce qu'elle lui paroît la meilleure, mais dans l'espérance de devenir le chef d'une secte. En effet, la nouveauté d'un système a presque toujours été suffisante pour en assurer le succès.

Il se peut que soit là le motif qui a engagé les Péripatéticiens à prendre pour principe, que toutes nos connoissances viennent des sens. Ils étoient si

éloignés de connoître cette vérité, qu'aucun d'eux n'a sù la développer, & qu'après plusieurs siècles, c'étoit encore une découverte à faire.

Bacon est peut-être le premier qui l'ait apperçue. Elle est le fondement d'un ouvrage dans lequel il donne d'excellens conseils pour l'avancement des sciences (a). Les Cartésiens ont rejeté ce principe avec mépris, parce qu'ils n'en ont jugé que d'après les écrits des Péripatéticiens. Enfin Locke l'a saisi, & il a l'avantage d'être le premier qui l'ait démontré.

Il ne paroît pas cependant que ce Philosophe ait jamais fait son principal objet du Traité qu'il a laissé sur l'Entendement

---

(a) Nov. org. scient.

Humain. Il l'entreprit par occasion, & le continua de même; & quoiqu'il prévît qu'un ouvrage composé de la sorte, ne pouvoit manquer de lui attirer des reproches, il n'eut, comme il le dit, ni le courage, ni le loisir de le refaire (a). Voilà surquoi il faut rejeter les longueurs, les répétitions, & le désordre qui y régnerent. Locke étoit très-capable de corriger ces défauts, & c'est peut-être ce qui le rend moins excusable. Il a vû, par exemple, que les mots & la manière dont nous nous en servons, peuvent fournir des lumières sur le principe de nos idées (b): mais parce qu'il s'en

---

(a) Voyez sa Préface.

(b) L. III. Ch. VIII. §. 1.

est apperçu trop tard (a), il n'a traité que dans son troisième Livre une matière, qui devoit être l'objet du second. S'il eut pu prendre sur lui de recommencer son Ouvrage, on a lieu de conjecturer qu'il eût beaucoup mieux développé les ressorts de l'Entendement Humain. Pour ne l'avoir pas fait, il a passé trop légèrement sur l'origine de nos connoissances, & c'est la partie qu'il a le moins approfondie. Il suppose, par exemple, qu'aussitôt que l'Ame reçoit des idées par les sens, elle peut à son gré les répéter, les composer, les

(a) J'avoue (dit-il L. III. Ch. IX. §. 21.) que lorsque je commençai cet Ouvrage, & long tems après, il ne me vint nullement dans l'esprit qu'il fût nécessaire de faire aucune réflexion sur les mots.

unir ensemble avec une variété infinie, & en faire toutes sortes de notions complexes. Mais il est constant que dans l'enfance nous avons éprouvé des sensations, long tems avant d'en savoir tirer des idées. Ainsi, l'Ame n'ayant pas dès le premier instant l'exercice de toutes ses opérations, il étoit essentiel, pour développer mieux l'origine de nos connoissances, de montrer comment elle acquiert cet exercice, & quel en est le progrès. Il ne paroît pas que Locke y ait pensé, ni que personne lui en ait fait le reproche, ou ait essayé de suppléer à cette partie de son Ouvrage. Peut-être même que le dessein d'expliquer la génération des opérations de l'Ame, en les faisant naître d'une simple perception,

xxij INTRODUCTION.

est si nouveau , que le lecteur a bien de la peine à comprendre de quelle manière je l'exécuterai.

Locke dans le premier Livre de son Essai examine l'opinion des idées innées. Je ne fais s'il ne s'est point trop arrêté à combattre cette erreur : l'Ouvrage que je donne , la détruira indirectement. Dans quelques endroits du second Livre , il traite , mais superficiellement , des opérations de l'Ame. Les mots sont l'objet du troisième , & il me paroît le premier qui ait écrit sur cette matière en vrai Philosophe. Cependant j'ai cru qu'elle devoit faire une partie considérable de mon Ouvrage , soit parce qu'elle peut encore être envisagée d'une manière neuve & plus étendue , soit parce que je suis convaincu que l'usage des signes est le prin-

INTRODUCTION. xxiiij

cipe qui développe le germe de toutes nos idées. Au reste parmi d'excellentes choses que Locke dit dans son second Livre sur la génération de plusieurs fortes d'idées , telles que l'espace , la durée , &c. Et dans son quatrième qui a pour titre *de la Connoissance* , il y en a beaucoup que je suis bien éloigné d'approuver ; mais comme elles appartiennent plus particulièrement à l'étendue de nos connoissances , elles n'entrent pas dans mon plan , & il est inutile que je m'y arrête.



---

---

FAUTES A CORRIGER.

*Première Partie.*

*P* Age 27. ligne 19. qu'elle prend, *lisés* qu'il prend. p. 35. l. 7. éprouvées, *lis.* éprouvé. p. 44. l. 20. on n'en, *lis.* on ne. p. 56. l. 18 & 19. toutes celles qui font; *lis.* tout ce qui fait. p. 58. l. 18. nous y réussirions, *lis.* nous réussissons. p. 64. l. 5. & de profondeur, *lis.* & plus de profondeur. p. 72. l. 3. les avoient, *lis.* avoient ces objets.

---

*Seconde Partie.*

P. 119. l. 12. & 13. crainte de douleur, *lis.* & de douleur. p. 149. l. 24. la dépendance, *lis.* de la dépendance. p. 154. l. 27. opinion, *lis.* opinion. p. 156. l. 9. à près, *lis.* à peu près.

TABLE

---

---

T A B L E  
DES SECTIONS  
ET CHAPITRES.

---

PREMIERE PARTIE.

*Des Matériaux de nos connoissances,  
& particulièrement des opérations  
de l'Ame.*

---

SECTION PREMIERE.

CHAPITRE PREMIER.

*Des Matériaux de nos connoissances, &  
de la distinction de l'Ame & du  
Corps, Page I*  
CHAP. II. *Des Sensations, II*

## SECTION SECONDE.

<i>L'analyse &amp; la génération des opérations de l'Âme,</i>	22
CHAP. I. <i>De la Perception, de la Conscience, de l'Attention &amp; de la Reminiscence,</i>	24
CHAP. II. <i>De l'Imagination, de la Contemplation, &amp; de la Mémoire,</i>	43
CHAP. III. <i>Comment la liaison des idées formée par l'attention engendre l'Imagination, la Contemplation &amp; la Mémoire,</i>	55
CHAP. IV. <i>Que l'usage des Signes est la vraie cause des progrès de l'imagination, de la contemplation &amp; de la mémoire,</i>	65
CHAP. V. <i>De la réflexion,</i>	79
CHAP. VI. <i>Des opérations qui consistent à distinguer, abstraire, comparer, composer &amp; décomposer nos idées,</i>	88
CHAP. VII. <i>Disgression sur l'origine des principes, &amp; de l'opération qui consiste à analyser,</i>	94

## T A B L E.

CHAP. VIII. <i>Affirmer. Nier. Juger. Raisonner. Concevoir. L'Entendement,</i>	106
CHAP. IX. <i>Des vices &amp; des avantages de l'Imagination,</i>	115
CHAP. X. <i>Où l'Imagination puise les agrémens qu'elle donne à la vérité,</i>	131
CHAP. XI. <i>De la raison, de l'esprit &amp; de ses différentes espèces,</i>	135

## SECTION TROISIÈME.

<i>Des idées simples &amp; des idées complexes,</i>	155
---	-----

## SECTION QUATRIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

<i>De l'opération par laquelle nous donnons des signes à nos idées,</i>	173
CHAP. II. <i>On confirme par des faits ce qui a été prouvé dans le Chapitre précédent,</i>	190

## SECTION CINQUIÈME.

*Des Abstractions, 213*

## SECTION SIXIÈME.

*De quelques jugemens qu'on a attribués à l'Âme sans fondement, ou solution d'un problème de métaphysique, 238*

## SECONDE PARTIE.

*Du Langage & de la Méthode.*

## SECTION PREMIÈRE.

*De l'origine & des progrès du Langage Page 1*

## CHAPITRE PREMIER.

*Le langage d'Action & celui des Sons articulés considérés dans leur origine, 4**CHAP. II. De la prosodie des premières Langues, 19**CHAP. III. De la prosodie des Langues Grecque & Latine; & , par occasion, de la déclamation des Anciens, 25**CHAP. IV. Des progrès que l'art du geste a fait chez les Anciens, 52**CHAP. V. De la Musique, 69**CHAP. VI. Comparaison de la déclamation chantante & de la déclamation simple, 91**CHAP. VII. Quelles est la prosodie la plus parfaite, 97*

E46230

XXX TABLE.

CHAP. VIII. *De l'origine de la Poësie,* 102  
 CHAP. IX. *Des Mots,* 118  
 CHAP. X. *Continuation de la même matière,* 138  
 CHAP. XI. *De la signification des mots,* 152  
 CHAP. XII. *Des inversions,* 164  
 CHAP. XIII. *De l'écriture,* 178  
 CHAP. XIV. *De l'origine de la Fable, de la parabole & de l'énigme, avec quelques détails sur l'usage des figures & des métaphores,* 189  
 CHAP. XV. *Du génie des Langues,* 196

SECTION SECONDE.

*De la Méthode,* 224  
 CHAP. I. *De la première cause de nos Erreurs, & de l'origine de la Vérité,* 225  
 CHAP. II. *De la manière de déterminer les idées ou leurs noms,* 234  
 CHAP. III. *De l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité,* 256  
 CHAP. IV. *De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la vérité,* 282  
 ESSAI

\*\*\*\*\*

ESSAI

SUR L'ORIGINE

DES CONNOISSANCES HUMAINES.

-----


PREMIERE PARTIE.

*Des Matériaux de nos connoissances, & particulièrement des opérations de l'Ame.*

SECTION PREMIERE.

CHAPITRE PREMIER.

*Des Matériaux de nos connoissances, & de la distinction de l'Ame & du Corps.*

§. I.  OIT que nous nous élevions, pour parler métaphoriquement, jusques dans les cieus, soit que nous descensions dans les abîmes, nous ne for-

A

tons point de nous mêmes ; & ce n'est jamais que notre propre pensée que nous appercevons. Quelles que soient nos connoissances, si nous voulons remonter à leur origine, nous arriverons enfin à une première pensée simple, qui a été l'objet d'une seconde, qui l'a été d'une troisième, & ainsi de suite. C'est cet ordre de pensées qu'il faut développer, si nous voulons connoître les idées que nous avons des choses.

§. 2. Il seroit inutile de demander quelle est la nature de nos pensées. La première réflexion sur soi-même peut convaincre que nous n'avons aucun moyen pour faire cette recherche. Nous sentons notre pensée ; nous la distinguons parfaitement de tout ce qui n'est point elle ; nous distinguons même toutes nos pensées les unes des autres : c'en est assez. En partant delà, nous partons d'une chose que nous connoissons si clairement, qu'elle ne sauroit nous engager dans aucune erreur.

§. 3. Considérons un homme au

premier moment de son existence, son ame éprouve d'abord différentes sensations ; telles que la lumière, les couleurs, la douleur, le plaisir, le mouvement, le repos : Voilà ses premières pensées.

§. 4. Suivons-le dans les momens où il commence à réfléchir sur ce que les sensations occasionnent en lui, & nous le verrons se former des idées des différentes opérations de son Ame ; telles qu'appercevoir, imaginer : Voilà ses secondes pensées.

Ainsi selon que les objets extérieurs agissent sur nous, nous recevons différentes idées par les sens, & selon que nous réfléchissons sur les opérations que les sensations occasionnent dans notre Ame, nous acquérons toutes les idées que nous n'aurions pu recevoir des choses extérieures.

§. 5. Les sensations & les opérations de l'Ame sont donc les Matériaux de toutes nos connoissances : Matériaux que la réflexion met en œuvre, en cherchant par des com-

binaisons les rapports qu'ils renferment. Mais tout le succès dépend des circonstances par où l'on passe. Les plus favorables sont celles qui nous offrent en plus grand nombre des objets propres à exercer notre réflexion. Les grandes circonstances, où se trouvent ceux qui sont destinés à gouverner les hommes, sont, par exemple, une occasion de se faire des vûes fort étendues; & celles qui se répètent continuellement dans le grand monde, donnent cette sorte d'esprit, qu'on appelle naturel, parce que n'étant pas le fruit de l'étude, on ne fait pas remarquer les causes qui le produisent. Concluons qu'il n'y a point d'idées qui ne soient acquises: les premières viennent immédiatement des sens; les autres sont dûes à l'expérience, & se multiplient à proportion qu'on est plus capable de réfléchir.

§. 6. Le péché Originel a rendu l'Ame si dépendante du Corps, que bien des Philosophes ont confondu ces deux substances. Ils ont cru que la première n'est que ce qu'il y a

dans le Corps de plus délié, de plus subtil, & de plus capable de mouvement: mais cette opinion est une suite du peu de soin qu'ils ont eu de raisonner d'après des idées exactes. Je leur demande ce qu'ils entendent par un Corps. S'ils veulent répondre d'une manière précise, ils ne diront pas que c'est une substance unique; mais ils le regarderont comme un assemblage, une collection de substances. Si la pensée appartient au Corps, ce sera donc en tant qu'il est assemblage & collection, ou parce qu'elle est une propriété de chaque substance qui le compose. Or ces mots *assemblage* & *collection* ne signifient qu'un rapport externe entre plusieurs choses, une manière d'exister dépendamment les unes des autres. Par cette union nous les regardons comme formant un seul tout, quoique dans la réalité elles ne soient pas plus *une* que si elles étoient séparées. Ce ne sont-là, par conséquent, que des termes abstraits, qui au-dehors ne supposent pas une substance unique, mais

une multitude de substances. Le Corps, en tant qu'assemblage & collection, ne peut donc pas être le sujet de la pensée.

Diviserons-nous la pensée entre toutes les substances dont il est composé? D'abord cela ne sera pas possible, quand elle ne sera qu'une perception unique & indivisible. En second lieu, il faudra encore rejeter cette supposition, quand la pensée sera formée d'un certain nombre de perceptions. Qu'A, B, C, trois substances qui entrent dans la composition du Corps, se partagent trois perceptions différentes, je demande où s'en fera la comparaison. Ce ne sera pas dans A, puisqu'il ne sauroit comparer une perception qu'il a avec celles qu'il n'a pas. Par la même raison, ce ne sera ni dans B, ni dans C. Il faudra donc admettre un point de réunion; une substance qui soit en même tems un sujet simple & indivisible de ces trois perceptions; distincte, par conséquent, du Corps; une Ame, en un mot.

§. 7. Je ne fais pas comment Locke (a) a pu avancer qu'il nous sera peut-être éternellement impossible de connoître si Dieu n'a point donné à quelque amas de matière disposée d'une certaine façon, la puissance de penser. Il ne faut pas s'imaginer que pour résoudre cette question, il faille connoître l'essence & la nature de la matière. Les raisonnemens qu'on fonde sur cette ignorance, sont tout-à-fait frivoles. Il suffit de remarquer que le sujet de la pensée doit être *un*. Or un amas de matière n'est pas *un*, c'est une multitude (b).

(a) L. 4. c. 3.

(b) La propriété de marquer le tems, m'a-t-on objecté, est indivisible. On ne peut pas dire qu'elle se partage entre les roues d'une montre. Elle est dans le tout. Pourquoi donc la propriété de penser ne pourroit-elle pas se trouver dans un tout organisé? Je réponds que la propriété de marquer le tems, peut par sa nature appartenir à un sujet composé; parce que le tems n'étant qu'une succession, tout ce qui est capable de mouvement, peut le mesurer. On m'a encore objecté que l'unité

§. 8. L'Âme étant distincte & différente du Corps, celui-ci ne peut être que cause occasionnelle de ce qu'il paroît produire en elle. D'où il faut conclure que nos sens ne sont qu'occasionnellement la source de nos Connoissances. Mais ce qui se fait à l'occasion d'une chose, peut se faire sans elle; parce qu'un effet ne dépend de sa cause occasionnelle que dans une certaine hypothèse. L'Âme peut donc absolument, sans le secours des sens, acquérir des Connoissances. Avant le péché, elle étoit dans un système tout différent de celui où elle se trouve aujourd'hui. Exempte d'ignorance & de concupiscence, elle commandoit à

---

convient à un amas de matière ordonné, quoiqu'on ne puisse pas la lui appliquer, quand la confusion est telle qu'elle empêche de le considérer comme un tout. J'en conviens; mais j'ajoute qu'alors l'unité ne se prend pas dans la rigueur. Elle se prend pour une unité, composée d'autres unités, par conséquent elle est proprement collection, multitude: or ce n'est pas de cette unité que je prétends parler.

les sens, en suspendoit l'action, & la modifioit à son gré. Elle avoit donc des idées antérieures à l'usage des sens. Mais les choses ont bien changé par sa désobéissance. Dieu lui a ôté tout cet empire: elle est devenue aussi dépendante des sens, que s'ils étoient la cause physique de ce qu'ils ne font qu'occasionner; & il n'y a plus pour elle de connoissances que celles qu'ils lui transmettent. De-là l'ignorance & la concupiscence. C'est cet état de l'Âme que je me propose d'étudier; le seul qui puisse être l'objet de la Philosophie, puisque c'est le seul que l'expérience fait connoître. Ainsi, quand je dirai *que nous n'avons point d'idées qui ne nous viennent des sens*, il faut bien se souvenir que je ne parle que de l'état où nous sommes depuis le péché. Cette proposition appliquée à l'Âme dans l'état d'innocence, ou après la séparation du Corps, seroit tout-à-fait fautive. Je ne traite pas des connoissances de l'Âme dans ces deux derniers états; parce que je ne fais raisonner que d'après l'expé-rien-



ce. D'ailleurs s'il nous importe beaucoup, comme on n'en sauroit douter, de connoître les facultés, dont Dieu, malgré le péché de notre premier père, nous a conservé l'usage; il est inutile de vouloir deviner celles qu'il nous a enlevées, & qu'il ne doit nous rendre qu'après cette vie.

Je me borne donc, encore un coup, à l'état présent. Ainsi il ne s'agit pas de considérer l'Ame comme indépendante du Corps, puisque sa dépendance n'est que trop bien constatée; ni comme unie à un Corps dans un système différent de celui où nous sommes. Notre unique objet doit être de consulter l'expérience, & de ne raisonner que d'après des faits que personne ne puisse révoquer en doute.



## CHAPITRE II.

### Des Sensations.

§. 9. C'EST une chose bien évidente que les idées qu'on appelle *sensations*, sont telles que si nous avions été privés des sens, nous n'aurions jamais pu les acquérir. Aussi aucun Philosophe n'a avancé qu'elles fussent innées; c'eût été trop visiblement contredire l'expérience. Mais ils ont prétendu qu'elles ne sont pas des idées: comme si elles n'étoient pas par elles-mêmes autant représentatives qu'aucune autre pensée de l'Ame. Ils ont donc regardé les sensations comme quelque chose qui ne vient qu'après les idées, & qui les modifie: erreur qui leur a fait imaginer des systèmes aussi bizarres qu'inintelligibles.

La plus légère attention doit nous faire connoître, que, quand nous appercevons de la lumière, des couleurs, de la solidité, ces sensations

& autres semblables sont plus que suffisantes pour nous donner toutes les idées qu'on a communément des Corps. En est-il en effet quelqu'une qui ne soit pas renfermée dans ces premières perceptions ? N'y trouve-t-on pas les idées d'étendue, de figure, de lieu, de mouvement, de repos, & toutes celles qui dépendent de ces dernières ?

Qu'on rejette donc l'hypothèse des idées innées, & qu'on suppose que Dieu ne nous donne, par exemple, que des perceptions de lumière & de couleur. Ces perceptions ne traceront-elles pas à nos yeux de l'étendue, des lignes & des figures ? Mais, dit-on, on ne peut s'assurer par les sens si ces choses sont telles qu'elles le paroissent : donc les sens n'en donnent point d'idées. Quelle conséquence ! S'en assure-t-on mieux avec des idées innées ? Qu'importe qu'on puisse par les sens connoître avec certitude quelle est la figure d'un Corps ? La question est de savoir, si, même quand ils nous trompent, ils ne nous donnent

pas l'idée d'une figure. J'en vois une que je juge être un pentagone, quoiqu'elle forme dans un de ses côtés un angle imperceptible. C'est une erreur. Mais enfin, m'en donne-t-elle moins l'idée d'un pentagone ?

§. 10. Cependant les Cartésiens & les Mallebranchistes crient si fort contre les sens, ils répètent si souvent qu'ils ne sont qu'erreurs & illusions, que nous les regardons comme un obstacle à acquérir quelques connoissances ; & , par zèle pour la vérité, nous voudrions, s'il étoit possible, en être dépouillés. Ce n'est pas que les reproches de ces Philosophes soient absolument sans fondement. Ils ont relevé à ce sujet plusieurs erreurs avec tant de sagacité qu'on ne sauroit désavouer, sans injustice, les obligations que nous leur avons. Mais n'y auroit-il pas un milieu à prendre ? Ne pourroit-on pas trouver dans nos sens une source de vérités, comme une source d'erreurs ; & les distinguer si bien l'une de l'autre, qu'on pût constam-

ment puiser dans la première ? C'est ce qu'il est à propos de rechercher.

§. 11. Il est d'abord bien certain que rien n'est plus clair & plus distinct que notre perception, quand nous éprouvons quelques sensations. Quoi de plus clair que les perceptions de son & de couleur ! Quoi de plus distinct ! nous est-il jamais arrivé de confondre deux de ces choses ? Mais si nous en voulons rechercher la nature, & savoir comment elles se produisent en nous ; il ne faut pas dire que nos sens nous trompent, ou qu'ils nous donnent des idées obscures & confuses : la moindre réflexion fait voir qu'ils n'en donnent aucune.

Cependant quelle que soit la nature de ces perceptions, & de quelle manière qu'elles se produisent ; si nous y cherchons l'idée de l'étendue, celle d'une ligne, d'un angle, & de quelques figures, il est certain que nous l'y trouverons très-clairement & très-distinctement. Si nous y cherchons encore à quoi nous rapportons cette étendue & ces figures ;

nous appercevrons aussi clairement & aussi distinctement que ce n'est pas à nous, ou à ce qui est en nous le sujet de la pensée, mais à quelque chose hors de nous.

Mais si nous y voulons chercher l'idée de la grandeur absolue de certains Corps, ou même celle de leur grandeur relative, & de leur propre figure, nous n'y trouverons que des jugemens fort suspects. Selon qu'un objet sera plus près ou plus loin, les apparences de grandeur & de figure sous lesquelles il se présentera, seront tout-à-fait différentes.

Il y a donc trois choses à distinguer dans nos sensations. 1°. La perception que nous éprouvons. 2°. Le rapport que nous en faisons à quelque chose hors de nous. 3°. Le jugement que ce que nous rapportons aux choses leur appartient en effet.

Il n'y a ni erreur, ni obscurité, ni confusion dans ce qui se passe en nous, non plus que dans le rapport que nous en faisons au-dehors. Si nous réfléchissons, par exemple, que nous avons les idées d'une certaine

grandeur & d'une certaine figure ; & que nous les rapportons à tel Corps ; il n'y a rien là qui ne soit vrai , clair & distinct : Voilà où toutes les vérités ont leur source. Si l'erreur survient , ce n'est qu'autant que nous jugeons que telle grandeur , & telle figure appartiennent en effet à tel Corps. Si , par exemple , je vois de loin un bâtiment quarré , il me paroîtra rond. Y a-t-il donc de l'obscurité & de la confusion dans l'idée de rondeur , ou dans le rapport que j'en fais ? Non : mais je juge ce bâtiment rond ; voilà l'erreur.

Quand je dis donc que toutes nos connoissances viennent des sens , il ne faut pas oublier que ce n'est qu'autant qu'on les tire de ces idées claires & distinctes qu'ils renferment. Pour les jugemens qui les accompagnent , ils ne peuvent nous être utiles , qu'après qu'une expérience bien réfléchie en a corrigé les défauts.

§. 12. Ce que nous avons dit de l'étendue & des figures s'applique parfaitement bien aux autres idées  
de

de sensations ; & peut résoudre la question des Cartésiens : savoir , si les couleurs , les odeurs , &c. sont dans les objets.

Il n'est pas douteux qu'il ne faille admettre dans les Corps des qualités qui occasionnent les impressions qu'ils font sur nos sens. La difficulté qu'on prétend faire , est de savoir si ces qualités sont semblables à ce que nous éprouvons. Sans doute que ce qui nous embarrasse , c'est qu'apercevant en nous l'idée de l'étendue , & ne voyant aucun inconvénient à supposer dans les Corps quelque chose de semblable ; on s'imagine qu'il s'y trouve aussi quelque chose qui ressemble aux perceptions de couleurs , d'odeurs , &c. C'est-là un jugement précipité , qui n'est fondé que sur cette comparaison , & dont on n'a en effet aucune idée.

La notion de l'étendue dépouillée de toutes ses difficultés , & prise par le côté le plus clair , n'est que l'idée de plusieurs êtres qui nous paroissent les uns hors

des autres (a). C'est pourquoi en supposant au-dehors quelque chose de conforme à cette idée, nous nous le représentons toujours d'une manière aussi claire, que si nous ne le considérons que dans l'idée même. Il en est tout autrement des couleurs, des odeurs, &c. tant qu'en réfléchissant sur ces sensations, nous les regardons comme à nous, comme nous étant propres, nous en avons des idées fort claires. Mais si nous voulons, pour ainsi dire, les détacher de notre être, & en enrichir les objets, nous faisons une chose dont nous n'avons plus d'idée. Nous ne sommes portés à les leur attribuer que parce que d'un côté nous sommes obligés d'y supposer quelque chose qui les occasionne; & que de l'autre, cette

---

(a) Et unis, disent les Leibnitiens. Mais cela est inutile, quand il s'agit de l'étendue abstraite. Nous ne pouvons nous représenter des êtres séparés, qu'autant que nous en supposons d'autres qui les séparent, & la totalité emporte l'idée d'union.

cause nous est tout-à-fait cachée.

§. 13. C'est en vain qu'on auroit recours à des idées ou à des sensations obscures & confuses. Ce langage ne doit point passer parmi des Philosophes, qui ne sauroient mettre trop d'exactitude dans leurs expressions. Si vous trouvez qu'un portrait ressemble obscurément & confusément, développez cette pensée, & vous verrez qu'il est par quelques endroits conforme à l'original, & que par d'autres il ne l'est point. Il en est de même de chacune de nos perceptions: ce qu'elles renferment, est clair & distinct; & ce qu'on leur suppose d'obscur & de confus, ne leur appartient en aucune manière. On ne peut pas dire d'elles, comme d'un portrait, qu'elles ne ressemblent qu'en partie. Chacune est si simple que tout ce qui auroit avec elles quelque rapport d'égalité, leur seroit égal en tout. C'est pourquoi j'avertis que dans mon langage avoir des idées claires & distinctes, ce sera, pour parler plus brièvement, avoir des idées; & avoir des idées

obscurés & confusés, ce sera n'en point avoir.

§. 14. Ce qui nous fait croire que nos idées sont susceptibles d'obscurité, c'est que nous ne les distinguons pas assez des expressions en usage. Nous disons, par exemple, que *la neige est blanche*; & nous faisons mille autres jugemens sans penser à ôter l'équivoque des mots. Ainsi parce que nos jugemens sont exprimés d'une manière obscure, nous nous imaginons que cette obscurité retombe sur les jugemens mêmes, & sur les idées qui les composent: une définition corrigeroit tout. La neige est blanche, si l'on entend par *blancheur* la cause physique de notre perception; Elle ne l'est pas, si l'on entend par *blancheur* quelque chose de semblable à la perception même. Ces jugemens ne sont donc pas obscurs; mais ils sont vrais ou faux, selon le sens dans lequel on prend les termes.

Un motif nous engage encore à admettre des idées obscures & confusés. C'est la démangeaison que

nous avons de savoir beaucoup. Il semble que ce soit une ressource pour notre curiosité de connoître au moins obscurément & confusément. C'est pourquoi nous avons quelquefois de la peine à nous apercevoir que nous manquons d'idées (a).

D'autres ont prouvé que les couleurs, les odeurs, &c. ne sont pas dans les objets. Mais il m'a toujours paru que leurs raisonnemens ne tendent pas assez à éclairer l'esprit. J'ai pris une route différente, & j'ai cru qu'en ces matières, comme en bien d'autres, il suffisoit de développer nos idées, pour déterminer à quel sentiment on doit donner la préférence.

(a) Locke admet des idées claires & obscures, distinctes & confusés; vraies & fausses. Mais les explications qu'il en donne sont vaines que nous ne différons que par la manière de nous expliquer. Celle dont je me sers a l'avantage d'être plus nette & plus simple. Par cette raison elle doit avoir la préférence; car ce n'est qu'à force de simplifier le langage, qu'on en pourra prévenir les abus. Tout cet ouvrage en sera la preuve.

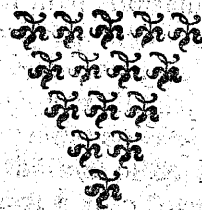
## SECTION SECONDE.

*L'analyse & la génération des opérations de l'Âme.*

**O**N peut distinguer les opérations de l'Âme en deux espèces, selon qu'on les rapporte plus particulièrement à l'entendement ou à la volonté. L'objet de cet Essai indique que je me propose de ne les considérer que par le rapport qu'elles ont à l'entendement.

Je ne me bornerai pas à en donner des définitions. Je vais essayer de les envisager sous un point de vue plus lumineux qu'on n'a encore fait. Il s'agit d'en développer les progrès, & de voir comment elles s'engendrent toutes d'une première qui n'est qu'une simple perception. Cette seule recherche est plus utile que toutes les règles des Logiciens. En effet pourroit-on ignorer la manière de conduire les opérations de l'Âme,

si l'on en connoissoit bien la génération ? Mais toute cette partie de la métaphysique a été jusqu'ici dans un si grand cahos, que j'ai été obligé de me faire en quelque sorte un nouveau langage. Il ne m'étoit pas possible d'allier l'exactitude avec des signes aussi mal déterminés qu'ils le sont dans l'usage ordinaire. Je n'en ferai cependant que plus facile à entendre pour ceux qui me liront avec attention.



## CHAPITRE PREMIER.

*De la Perception, de la Conscience, de l'Attention & de la Reminiscence.*

§. 1. **L**A perception ou l'impression occasionnée dans l'Âme par l'action des sens, est la première opération de l'entendement. L'idée en est telle qu'on ne peut l'acquérir par aucun discours. La seule réflexion sur ce que nous éprouvons, quand nous sommes affectés de quelque sensation, peut la fournir.

§. 2. Les objets agiroient inutilement sur les sens, & l'Âme n'en prendroit jamais connoissance, si elle n'en avoit pas perception. Ainsi le premier & le moindre degré de connoissance, c'est d'appercevoir.

§. 3. Mais puisque la perception ne vient qu'à la suite des impressions qui se font sur les sens, il est certain que ce premier degré de connoissance doit avoir plus ou moins d'étendue, selon qu'on est organisé

organisé pour recevoir plus ou moins de sensations différentes. Prenez des créatures qui soient privées de la vue; d'autres qui le soient de la vue & de l'ouïe, & ainsi successivement; vous aurez bientôt des créatures qui étant privées de tous les sens, ne recevront aucune connoissance. Supposez au contraire, s'il est possible, de nouveaux sens dans des animaux plus parfaits que l'homme. Que de perceptions nouvelles! Par conséquent, combien de connoissances à leur portée, auxquelles nous ne saurions atteindre, & sur lesquelles nous ne saurions même former des conjectures!

§. 4. Nos recherches sont quelquefois d'autant plus difficiles, que leur objet est plus simple. Les perceptions en sont un exemple. Quoi de plus facile en apparence que de décider si l'Âme prend connoissance de toutes celles qu'elle éprouve? Faut-il autre chose que réfléchir sur soi-même? Sans doute que tous les Philosophes l'ont fait: mais quelques-uns préoccupés de leurs prin-



cipes, ont dû admettre dans l'Âme des perceptions dont elle ne prend jamais connoissance (a); & d'autres ont dû trouver cette opinion tout-à-fait inintelligible (b). Je tâcherai de résoudre cette question dans les Paragraphes suivans. Il suffit dans celui-ci de remarquer que de l'aveu de tout le monde, il y a dans l'Âme des perceptions qui n'y font pas à son insçu. Or ce sentiment qui lui en donne la connoissance, & qui l'avertit du moins d'une partie de ce qui se passe en elle, je l'appellerai *Conscience*. Si, comme le veut Locke, l'Âme n'a point de perception dont elle ne prenne connoissance; en sorte qu'il y ait contradiction qu'une perception ne soit pas connue, la perception & la conscience ne doivent être prise que pour une seule & même opération. Si au contraire le sentiment opposé étoit le véritable, elles seroient deux opé-

(a) Les Cartésiens, les Mallebranchistes & les Leibnitiens.

(b) Locke & ses sectateurs.

rations distinctes; & ce seroit à la conscience & non à la perception, comme je l'ai supposé, que commenceroit proprement notre connoissance.

§. 5. Entre plusieurs perceptions dont nous avons en même tems conscience, il nous arrive souvent d'avoir plus conscience des unes que des autres, ou d'être plus vivement averti de leur existence. Plus même la conscience de quelques-unes augmente, plus celle des autres diminue. Que quelqu'un soit dans un spectacle, où une multitude d'objets paroissent se disputer ses regards, son Âme sera assaillie de quantité de perceptions, dont il est constant qu'elle prend connoissance; mais peu à peu quelques-unes lui plairont & l'interresseront davantage: il s'y livrera donc plus volontiers. Dès-là il commencera à être moins affecté par les autres: la conscience en diminuera même insensiblement, jusqu'au point que, quand il reviendra à lui, il ne se souviendra pas d'en avoir pris connoissance. L'illu-

sion qui se fait au Théâtre en est la preuve. Il y a des momens où la conscience ne paroît pas se partager entre l'action qui se passe & le reste du spectacle. Il sembleroit d'abord que l'illusion devoit être d'autant plus vive, qu'il y auroit moins d'objets capables de distraire. Cependant chacun a pu remarquer qu'on n'est jamais plus porté à se croire le seul témoin d'une scène intéressante, que quand le spectacle est bien rempli. C'est peut-être que le nombre, la variété & la magnificence des objets remuent les sens, échauffent, élèvent l'imagination, & par là nous rendent plus propres aux impressions que le Poëte veut faire naître. Peut-être encore que les spectateurs se portent mutuellement, par l'exemple qu'ils se donnent, à fixer la vue sur la scène. Quoi qu'il en soit, cette opération par laquelle notre conscience par rapport à certaines perceptions augmente si vivement qu'elles paroissent les seules dont nous ayons pris connoissance, je l'appelle *attention*. Ainsi être atten-

tif à une chose, c'est avoir plus conscience des perceptions qu'elle fait naître, que de celles que d'autres produisent, en agissant, comme elle sur nos sens; & l'attention a été d'autant plus grande, qu'on se souvient moins de ces dernières.

§. 6. Je distingue donc de deux sortes de perceptions parmi celles dont nous avons conscience : les unes dont nous nous souvenons au moins le moment suivant, les autres que nous oublions aussi-tôt que nous les avons eues. Cette distinction est fondée sur l'expérience que je viens d'apporter. Quelqu'un qui s'est livré à l'illusion se souviendra fort bien de l'impression qu'a fait sur lui une scène vive & touchante, mais il ne se souviendra pas toujours de celle qu'il recevoit en même tems du reste du spectacle.

§. 7. On pourroit ici prendre deux sentimens différens du mien. Le premier seroit de dire que l'Âme n'a point éprouvé, comme je le suppose, les perceptions que je lui fais oublier si promptement; ce

qu'on essayeroit d'expliquer par des raisons physiques. Il est certain, dirait-on, que l'Âme n'a des perceptions, qu'autant que l'action des objets sur les sens se communique au cerveau (a). Or on pourroit supposer les fibres de celui-ci dans une si grande contention par l'impression qu'elles reçoivent de la scène qui cause l'illusion, qu'elles résisteroient à toute autre. D'où l'on concluroit que l'Âme n'a eu d'autres perceptions, que celles dont elle conserve le souvenir.

Mais il n'est pas vrai-semblable que quand nous donnons notre attention à un objet, toutes les fibres du cerveau soient également agitées, en sorte qu'il n'en reste pas beaucoup d'autres capables de recevoir une impression différente. Il y a donc lieu de présumer qu'il se passe en nous des perceptions dont nous ne nous souvenons pas le moment d'

(a) Ou si l'on veut à la partie du cerveau qu'on appelle *sensorium commune*.

près que nous les avons eues. Ce qui n'est encore qu'une présomption, sera bien-tôt démontré, même du plus grand nombre.

§. 8. Le second sentiment seroit de dire qu'il ne se fait point d'impression dans les sens, qui ne se communique au cerveau, & ne produise, par conséquent, une perception dans l'Âme. Mais on ajouteroit qu'elle est sans conscience, ou que l'Âme n'en prend point connoissance. Ici je me déclare pour Locke; car je n'ai point d'idée d'une pareille perception: j'aurois autant qu'on dit que j'apperçois sans appercevoir.

§. 9. Je pense donc que nous avons toujours conscience des impressions qui se font dans l'Âme: mais quelquefois d'une manière si légère, qu'un moment après nous ne nous en souvenons plus. Quelques exemples mettront ma pensée dans tout son jour.

J'avouerai que pendant un tems il m'a semblé qu'il se passoit en nous des perceptions dont nous n'a-

vous pas conscience. Je me fondois sur cette expérience qui paroît assez simple ; que nous fermons des milliers de fois les yeux, sans que nous paroissions prendre connoissance que nous sommes dans les ténèbres. Mais en faisant d'autres expériences, je découvris mon erreur. Certaines perceptions que je n'avois pas oubliées, & qui supposoient nécessairement que j'en avois eu d'autres dont je ne me souvenois plus un instant après les avoir eues, me firent changer de sentiment. Entre plusieurs expériences qu'on peut faire, en voici une qui est sensible.

Qu'on réfléchisse sur soi-même au sortir d'une lecture, il semblera qu'on n'a eu conscience que des idées qu'elle a fait naître. Il ne paroîtra pas qu'on en ait eu davantage de la perception de chaque lettre, que de celle des ténèbres, à chaque fois qu'on baissoit involontairement la paupière. Mais on ne se laissera pas tromper par cette apparence, si l'on fait réflexion que sans la conscience de la perception des lettres,

on n'en auroit point eu de celle des mots, ni, par conséquent, des idées.

§. 10. Cette expérience conduit naturellement à rendre raison d'une chose dont chacun a fait l'épreuve. C'est la vitesse étonnante avec laquelle le tems paroît quelquefois s'être écoulé. Cette apparence vient de ce que nous avons oublié la plus considérable partie des perceptions qui se sont succédées dans notre Âme. Locke fait voir que nous ne nous formons une idée de la succession du tems, que par la succession de nos pensées. Or des perceptions, au moment qu'elles sont totalement oubliées, sont comme non venues. Leur succession doit donc être autant retranché de celle du tems. Par conséquent, une durée assez considérable, des heures, par exemple, doivent nous paroître avoir passé comme des instans.

§. 11. Cette explication m'exempte d'apporter de nouveaux exemples : elle en fournira suffisamment à ceux qui voudront y réfléchir. Chacun peut remarquer que parmi les percep-

tions qu'il a éprouvées pendant un tems qui lui paroît avoir été fort court, il y en a un grand nombre dont sa conduite prouve qu'il a eu conscience, quoiqu'il les ait tout-à-fait oubliées. Cependant tous les exemples n'y sont pas également propres. C'est ce qui me trompa, quand je m'imaginai que je baïffois involontairement la paupière, sans prendre connoissance que je fusse dans les ténèbres. Mais il n'est rien de plus raisonnable que d'expliquer un exemple par un autre. Mon erreur venoit de ce que la perception des ténèbres étoit si prompte, si subite, & la conscience si foible, qu'il ne m'en restoit aucun souvenir. En effet, que je donne mon attention au mouvement de mes yeux; cette même perception deviendra si vive, que je ne douterai plus de l'avoir eue.

§. 12. Non-seulement nous oublions ordinairement une partie de nos perceptions, mais quelquefois nous les oublions toutes. Quand nous ne fixons point notre attention,

enforte que nous recevons les perceptions qui se produisent en nous, sans être plus avertis des unes que des autres; la conscience en est si légère, que si l'on nous retire de cet état, nous ne nous souvenons pas d'en avoir éprouvées. Je suppose qu'on me présente un tableau fort composé, dont à la première vue les parties ne me frappent pas plus vivement les unes que les autres, & qu'on me l'enleve avant que j'aye eu le tems de le considérer en détail: il est certain qu'il n'y a aucune de ses parties sensibles, qui n'ait produit en moi des perceptions; mais la conscience en a été si foible, que je ne puis m'en souvenir. Cet oubli ne vient pas de leur peu de durée. Quand on supposeroit que j'ai eu pendant longtems les yeux attachés sur ce tableau, pourvu qu'on ajoute que je n'ai pas rendu tour à tour plus vive la conscience des perceptions de chaque partie; je ne serai pas plus en état au bout de plusieurs heures d'en rendre compte, qu'au premier instant.

Ce qui se trouve vrai des perceptions qu'occasionne ce tableau, doit l'être par la même raison de celles que produisent les objets qui m'environnent: Si agissant sur les sens avec des forces presque égales, ils produisent en moi des perceptions toutes à peu près dans un pareil degré de vivacité; & si mon Ame se laisse aller à leur impression, sans chercher à avoir plus conscience d'une perception que d'une autre, il ne me restera aucun souvenir de ce qui s'est passé en moi. Il me semblera que mon Ame a été pendant tout ce tems dans une espèce d'assoupissement, où elle n'étoit occupée d'aucune pensée. Que cet état dure plusieurs heures ou seulement quelques secondes, je n'en saurois remarquer la différence dans la suite des perceptions que j'ai éprouvées, puisqu'elles sont également oubliées dans l'un & l'autre cas. Si même on le faisoit durer des jours, des mois, ou des années; il arriveroit que, quand on en sortiroit par quelque sensation vive, on

ne se rappelleroit plusieurs années que comme un moment.

§. 13. Concluons que nous ne pouvons tenir aucun compte du plus grand nombre de nos perceptions; non qu'elles ayent été sans conscience, mais parce qu'elles sont oubliées un instant après. Il n'y en a donc point dont l'Ame ne prenne connoissance. Ainsi la perception & la conscience ne sont qu'une même opération sous deux noms. En tant qu'on ne la considère que comme une impression dans l'Ame, on peut lui conserver celui de perception; en tant qu'elle avertit l'Ame de sa présence, on peut lui donner celui de conscience. C'est en ce sens que j'employerai désormais ces deux mots.

§. 14. Les choses attirent notre attention par le côté par où elles ont le plus de rapport avec notre tempérament, nos passions & notre état. Ce sont ces rapports qui font qu'elles nous affectent avec plus de force, & que nous en avons une conscience plus vive. D'où il

arrive que , quand ils viennent à changer , nous voyons les objets tout différemment , & nous en portons des jugemens tout-à-fait contraires. On est communément si fort la dupe de ces sortes de jugemens , que celui qui dans un tems voit & juge d'une manière , & dans un autre voit & juge tout autrement , croit toujours bien voir & bien juger. Penchant qui nous devient si naturel , que nous faisant toujours considérer les objets par les rapports qu'ils ont à nous, nous ne manquons pas de critiquer la conduite des autres , autant que nous approuvons la nôtre. Joignez à cela que l'amour propre nous persuade aisément que les choses ne sont louables qu'autant qu'elles ont attiré notre attention , avec quelque satisfaction de notre part , & vous comprendrez pourquoi ceux même qui ont assez de discernement pour les apprécier , dispensent d'ordinaire si mal leur estime , que tantôt ils la refusent injustement , & tantôt ils la prodiguent.

§. 15. Lorsque les objets attirent notre attention , les perceptions qu'ils occasionnent en nous , se lient avec le sentiment de notre être , & avec tout ce qui peut y avoir quelque rapport. De-là il arrive que non-seulement la conscience nous donne connoissance de nos perceptions ; mais encore , si elles se répètent , elle nous avertit souvent que nous les avons déjà eues , & nous les fait connoître comme étant à nous , ou comme affectant malgré leur variété & leur succession un être qui est constamment le même nous. La conscience , considérée par rapport à ces nouveaux effets , est une nouvelle opération qui nous sert à chaque instant , & qui est le fondement de l'expérience. Sans elle chaque moment de la vie nous paroîtroit le premier de notre existence , & notre connoissance ne s'étendrait jamais au-delà d'une première perception. Je la nommerai *réminiscence*.

Il est évident que si la liaison qui est entre les perceptions que j'é-

prouve actuellement, celles que j'éprouvai hier, & le sentiment de mon être, étoit détruite, je ne saurois reconnoître que ce qui m'est arrivé hier, soit arrivé à moi-même. Si à chaque nuit cette liaison étoit interrompue, je commencerois, pour ainsi dire, chaque jour une nouvelle vie, & personne ne pourroit me convaincre que le *moi* d'aujourd'hui fût le *moi* de la veille. La réminiscence est donc produite par la liaison que conserve la suite de nos perceptions. Dans les Chapitres suivans les effets de cette liaison se développeront de plus en plus. Mais si l'on me demande comment elle peut elle-même être formée par l'attention, je réponds que la raison en est uniquement dans la nature de l'Âme & du Corps. C'est pourquoi je regarde cette liaison comme une première expérience, qui doit suffire pour expliquer toutes les autres.

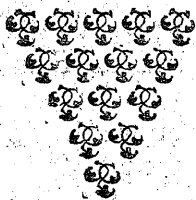
Afin de mieux analyser la réminiscence, il faudroit lui donner deux noms : l'un en tant qu'elle nous

nous fait reconnoître notre être ; l'autre, en tant qu'elle nous fait reconnoître les perceptions qui s'y répètent : car ce font-là des idées bien distinctes. Mais la langue ne me fournit pas de terme dont je puisse me servir, & il est peu utile pour mon dessein d'en imaginer. Il suffira d'avoir fait remarquer de quelles idées simples la notion complexe de cette opération est composée.

§. 16. Le progrès des opérations dont je viens de donner l'analyse & d'expliquer la génération, est sensible. D'abord il n'y a dans l'Âme qu'une simple perception, qui n'est que l'impression qu'elle reçoit à la présence des objets. De là naissent dans leur ordre les trois autres opérations. Cette impression considérée comme avertissant l'Âme de sa présence, est ce que j'appelle conscience. Si la connoissance qu'on en prend est telle qu'elle paroisse la seule perception dont on ait conscience, c'est attention. Enfin quand elle se fait connoître comme ayant



déjà affecté l'Ame, c'est réminiscence. La conscience dit en quelque sorte à l'Ame, voilà une perception : l'attention, voilà une perception qui est la seule que vous ayez : la réminiscence, voilà une perception que vous avez déjà eue.




---

## CHAPITRE II.

*De l'Imagination, de la Contemplation,  
& de la Mémoire.*

§. 17. **L**E premier effet de l'attention, l'expérience l'apprend, c'est de faire subsister dans l'esprit, en l'absence des objets, les perceptions qu'ils ont occasionnées. Elles s'y conservent même ordinairement dans le même ordre qu'elles avoient, quand les objets étoient présens. Par-là il se forme entre elles une liaison, d'où plusieurs opérations tirent, ainsi que la réminiscence, leur origine. La première est l'imagination : elle a lieu quand une perception, par la seule force de la liaison que l'attention a mise entre elle & un objet, se retrace à la vue de cet objet. Quelquefois, par exemple, c'est assez d'entendre le nom d'une chose, pour se la représenter comme si on l'avoit sous les yeux.

§. 18. Cependant il ne dépend pas de nous de réveiller toujours les perceptions que nous avons éprouvées. Il y a des occasions où tous nos efforts se bornent à en rappeler le nom, quelques-unes des circonstances qui les ont accompagnées, & une idée abstraite de perception : idée que nous pouvons former à chaque instant, parce que nous ne pensons jamais sans avoir conscience de quelque perception qu'il ne tient qu'à nous de généraliser. Qu'on songe, par exemple, à une fleur dont l'odeur est peu familière ; on s'en rappellera le nom ; on se souviendra des circonstances où on l'a vûe ; on s'en représentera le parfum sous l'idée générale d'une perception qui affecte l'odorat : mais on n'en réveillera pas la perception même. Or j'appelle *memoire* ; l'opération qui produit cet effet.

§. 19. Il naît encore une opération de la liaison que l'attention met entre nos idées : c'est la contemplation. Elle consiste à conserver sans interruption la perception, le nom

ou les circonstances d'un objet qui vient de disparaître. Par son moyen nous pouvons continuer à penser à une chose, au moment qu'elle cesse d'être présente. On peut à son choix la rapporter à l'imagination ou à la mémoire : à l'imagination, si elle conserve la perception même ; à la mémoire, si elle n'en conserve que le nom ou les circonstances.

§. 20. Il est important de bien distinguer le point qui sépare l'imagination de la mémoire. Chacun en jugera par lui-même, lorsqu'il verra quel jour cette différence, qui est peut-être trop simple pour paroître essentielle, va répandre sur toute la génération des opérations de l'Ame. Jusqu'ici ce que les Philosophes ont dit à cette occasion, est si confus, qu'on peut souvent appliquer à la mémoire ce qu'ils disent de l'imagination, & à l'imagination ce qu'ils disent de la mémoire. Locke fait lui-même consister celle-ci en ce que l'Ame a la puissance de réveiller les perceptions qu'elle a déjà eues, avec un sentiment qui dans ce tems-là la

convainc qu'elle les a eues auparavant. Cependant cela n'est point exact; car il est constant qu'on peut fort bien se souvenir d'une perception qu'on n'a pas le pouvoir de réveiller.

Tous les Philosophes sont ici tombés dans l'erreur de Locke. Quelques-uns qui prétendent que chaque perception laisse dans l'Âme une image d'elle-même, à peu près comme un cachet laisse son empreinte, ne font pas exception: car que seroit-ce que l'image d'une perception, qui ne seroit pas la perception même? La méprise en cette occasion vient de ce que faute d'avoir assez considéré la chose, on a pris, pour la perception même de l'objet, quelques circonstances, ou quelque idée générale, qui en effet se réveillent. Afin d'éviter de pareilles méprises, je vais distinguer les différentes perceptions que nous sommes capables d'éprouver, & je les examinerai chacune dans leur ordre.

§. 21. Les idées d'étendue sont celles que nous réveillons le plus

aisément; parce que les sensations, d'où nous les tirons, sont telles que, tant que nous veillons, il nous est impossible de nous en séparer. Le goût & l'odorat peuvent n'être point affectés; nous pouvons n'entendre aucun son, & ne voir aucune couleur: mais il n'y a que le sommeil qui puisse nous enlever les perceptions du toucher. Il faut absolument que notre Corps porte sur quelque chose, & que ses parties pesent les unes sur les autres. De-là naît une perception qui nous les représente comme distantes & limitées; & qui, par conséquent, emporte l'idée de quelque étendue.

Or, cette idée, nous pouvons la généraliser, en la considérant d'une manière indéterminée. Nous pouvons ensuite la modifier, & en tirer, par exemple, l'idée d'une ligne droite ou courbe. Mais nous ne saurions réveiller exactement la perception de la grandeur d'un Corps, parce que nous n'avons point là-dessus d'idée absolue, qui puisse nous servir de mesure fixe. Dans ces

occasions l'esprit ne se rappelle que les noms de pied, de toise, &c. avec une idée de grandeur d'autant plus vague, que celle qu'il veut se représenter est plus considérable.

Avec le secours de ces premières idées, nous pouvons en l'absence des objets nous représenter exactement les figures les plus simples; tels sont des triangles & des quarrés. Mais que le nombre des côtés augmente considérablement, nos efforts deviennent superflus. Si je pense à une figure de mille côtés, & à une de neuf cents quatre vingt-dix-neuf, ce n'est pas par des perceptions que je les distingue; ce n'est que par les noms que je leur ai donnés. Il en est de même de toutes les notions complexes. Chacun peut remarquer, que, quand il en veut faire usage, il ne s'en retrace que les noms. Pour les idées simples qu'elles renferment, il ne peut les réveiller que l'une après l'autre, & il faut l'attribuer à une opération différente de la mémoire.

§. 22. L'imagination s'aide naturellement de tout ce qui peut lui être de quelque secours. Ce sera par comparaison avec notre propre figure, que nous nous représenterons celle d'un ami absent; & nous l'imaginerons grand ou petit, parce que nous en mesurerons en quelque sorte la taille avec la nôtre. Mais l'ordre & la simétrie sont principalement ce qui aide l'imagination; parce qu'elle y trouve différens points auxquels elle se fixe, & auxquels elle rapporte le tout. Que, je songe à un beau visage, les yeux ou d'autres traits, qui m'aurent le plus frappé, s'offriront d'abord; & ce sera relativement à ces premiers traits que les autres viendront prendre place dans mon imagination. On imagine donc plus aisément une figure, à proportion qu'elle est plus régulière. On pourroit même dire qu'elle est plus facile à voir: car le premier coup d'œil suffit pour s'en former une idée. Si au contraire elle est fort irrégulière, on n'en viendra

à bout qu'après en avoir longtems considéré les différentes parties.

§. 23. Quand les objets qui occasionnent les sensations de goût, de son, d'odeur, de couleur & de lumière, sont absens; il ne reste point en nous de perception que nous puissions modifier, pour en faire quelque chose de semblable à la couleur, à l'odeur & au goût, par exemple, d'une orange. Il n'y a point non plus d'ordre, de simétrie qui vienne ici au secours de l'imagination. Ces idées ne peuvent donc se réveiller qu'autant qu'on se les est rendu familières. Par cette raison, celles de la lumière & des couleurs doivent se retracer le plus aisément: ensuite celles des sons. Quant aux odeurs & aux saveurs, on ne réveille que celles pour lesquelles on a un goût plus marqué. Il reste donc bien des perceptions dont on peut se souvenir, & dont cependant on ne se rappelle que les noms. Combien de fois même cela n'a-t'il pas lieu par rapport aux plus familières, surtout dans la conversation où

l'on se contente souvent de parler des choses sans les imaginer?

§. 24. On peut observer différens progrès dans l'imagination.

Si nous voulons réveiller une perception qui nous est peu familière, telle que le goût d'un fruit dont nous n'avons mangé qu'une fois; nos efforts n'aboutiront ordinairement qu'à causer quelque ébranlement dans les fibres du cerveau & de la bouche; & la perception que nous éprouverons, ne ressemblera point au goût de ce fruit. Elle seroit la même pour un melon, pour une pêche, ou même pour un fruit dont nous n'aurions jamais goûté. On en peut remarquer autant par rapport aux autres sens.

Quand au contraire les perceptions sont familières, les fibres du cerveau accoutumées à fléchir sous l'action des objets, obéissent plus facilement à nos efforts. Quelquefois même un léger mouvement qui se passe dans le cerveau, & qui a quelque rapport avec celui qui les produit, les retrace, sans que nous

y ayons part, avec tant de vivacité que nous y sommes trompés, & que nous croyons que les objets agissent eux-mêmes sur nos sens, C'est ce qui arrive aux fous & à tous les hommes, quand ils ont des songes (a).

§. 25. Il y a entre l'imagination, la mémoire & la réminiscence un progrès qui est la seule chose qui les distingue. La première réveille les perceptions mêmes; la seconde n'en rappelle que les signes ou les circonstances; & la dernière fait reconnoître celles qu'on a déjà eues.

(a) Je suppose ici & ailleurs que les perceptions de l'Ame ont pour cause Physique l'ébranlement des fibres du cerveau: non que je regarde cette hypothèse comme démontrée, mais parce qu'elle me paroît plus commode pour expliquer ma pensée. Si la chose ne se fait pas de cette manière, elle se fait de quelque autre qui n'en est pas bien différente. Il ne peut y avoir dans le cerveau que du mouvement. Ainsi qu'on juge que les perceptions sont occasionnées par l'ébranlement des fibres, par la circulation des esprits animaux, ou par toute autre cause; tout cela est égal pour le dessein que j'ai en vû.

Sur quoi il faut remarquer que la même opération, que j'appelle mémoire par rapport aux perceptions dont elle ne retrace que les signes ou les circonstances, est imagination par rapport aux signes ou aux circonstances qu'elle réveille; puisque ces signes & ces circonstances sont des perceptions. Quant à la contemplation, elle participe de l'imagination ou de la mémoire, selon qu'elle conserve les perceptions mêmes d'un objet absent auquel on continue à penser, ou qu'elle n'en conserve que le nom & les circonstances où on l'a vû. Elle ne diffère de l'une & de l'autre, que parce qu'elle ne suppose point d'intervalle entre la présence d'un objet & l'attention qu'on lui donne encore, quand il est absent. Ces différences paroîtront peut-être bien légères, mais elles sont absolument nécessaires. Il en est ici comme dans les nombres, où une fraction négligée, parce qu'elle paroît de peu de conséquence, entraîne infailliblement dans de faux calculs. Il est

bien à craindre que ceux qui traitent cette exactitude de subtilité, ne soient pas capables d'apporter dans les sciences toute la justesse nécessaire pour y réussir.

§. 26. En remarquant, comme je viens de le faire, la différence qui se trouve entre les perceptions qui ne nous quittent que dans le sommeil, & celles que nous n'éprouvons, quoiqu'éveillés, que par intervalles, on voit aussitôt jusqu'où s'étend le pouvoir que nous avons de les réveiller: on voit pourquoi l'imagination retrace à notre gré certaines figures peu composées, tandis que nous ne pouvons distinguer les autres que par les noms que la mémoire nous rappelle: on voit pourquoi les perceptions de couleur, de goût, &c. ne sont à nos ordres qu'autant qu'elles nous sont familières, & comment la vivacité avec laquelle les idées se reproduisent, est la cause des songes & de la folie; enfin on apperçoit sensiblement la différence qu'on doit mettre entre l'imagination & la mémoire.

### CHAPITRE III.

*Comment la liaison des idées formée par l'attention engendre l'Imagination, la Contemplation & la Mémoire.*

§. 27. **O**N pourroit à l'occasion de ce qui a été dit dans le Chapitre précédent, me faire deux questions: la première, pourquoi nous avons le pouvoir de réveiller quelques-unes de nos perceptions; la seconde, pourquoi, quand ce pouvoir nous manque, nous pouvons souvent nous en rappeler au moins les noms ou les circonstances.

Pour répondre d'abord à la seconde question, je dis que nous ne pouvons nous rappeler les noms ou les circonstances, qu'autant qu'ils sont familiers: Alors ils rentrent dans la classe des perceptions qui sont à nos ordres, & dont nous allons parler en répondant à la première question, qui demande un plus grand détail.

§. 28. La liaison de plusieurs

idées ne peut avoir d'autre cause, que l'attention que nous leur avons donnée, quand elles se sont présentées ensemble. Ainsi les choses n'attirant notre attention, que par le rapport qu'elles ont à notre tempérament, à nos passions, à notre état, ou, pour tout dire en un mot, à nos besoins; c'est une conséquence que la même attention embrasse tout à la fois les idées des besoins, & celles des choses qui s'y rapportent, & qu'elles les lie.

§. 29. Tous nos besoins tiennent les uns aux autres, & l'on en pourroit considérer les perceptions comme une suite d'idées fondamentales, auxquelles on rapporteroit toutes celles qui font partie de nos connoissances. Au-dessus de chacune s'éleveroient d'autres suites d'idées qui formeroient des espèces de chaînes, dont la force seroit entièrement dans l'analogie des signes, dans l'ordre des perceptions, & dans la liaison que les circonstances qui réunissent quelquefois les idées les plus disparates, auroient formée. A un be-

soin est liée l'idée de la chose qui est propre à le soulager; à cette idée est liée celle du lieu où cette chose se rencontre; à celle-ci, celle des personnes qu'on y a vûes; à cette dernière, les idées des plaisirs ou des chagrins qu'on en a reçus, & plusieurs autres. On peut même remarquer qu'à mesure que la chaîne s'étend, elle se subdivise en différens chaînons; enforte que plus on s'éloigne du premier anneau, plus les chaînons s'y multiplient. Une première idée fondamentale est liée à deux ou trois autres; chacune de celles-ci à un égal nombre, ou même à un plus grand, & ainsi de suite.

§. 30. Les différentes chaînes ou chaînons que je suppose au-dessus de chaque idée fondamentale, seroient liés par la suite des idées fondamentales, & par quelques anneaux qui seroient vraisemblablement communs à plusieurs; car les mêmes objets, & par conséquent, les mêmes idées se rapportent souvent à différens besoins. Ainsi de



toutes nos connoissances il ne se formeroit qu'une seule & même chaîne, dont les chaînons se réuniroient à certains anneaux, pour se séparer à d'autres.

§. 31. Ces suppositions admises, il suffiroit, pour se rappeler les idées qu'on s'est rendue familières, de pouvoir donner son attention à quelques-unes de nos idées fondamentales, auxquelles elles sont liées. Or cela se peut toujours; puisque, tant que nous veillons, il n'y a point d'instans où notre tempérament, nos passions & notre état n'occasionnent en nous quelques-unes de ces perceptions que j'appelle fondamentales. Nous y réussirions donc avec plus ou moins de facilité, à proportion que les idées que nous voudrions nous retracer, tiendroient à un plus grand nombre de besoins, & y tiendroient plus immédiatement.

§. 32. Les suppositions que je viens de faire, ne sont pas gratuites. J'en appelle à l'expérience, & je suis persuadé que chacun remarquera qu'il

né cherche à se ressouvenir d'une chose, (a) que par le rapport qu'elle a aux circonstances où il se trouve, & qu'il y réussit d'autant plus facilement que les circonstances sont en grand nombre, ou qu'elles ont avec elle une liaison plus immédiate. L'attention que nous donnons à une perception qui nous affecte actuellement, nous en rappelle le signe: celui-ci en rappelle d'autres avec lesquels il a quelque rapport: ces derniers réveillent les idées auxquelles ils sont liés: ces idées retracent d'autres signes ou d'autres idées; & ainsi successivement. Deux amis, par exemple, qui ne se sont pas vus depuis longtems, se rencontrent. L'attention qu'ils donnent à la surprise & à la joie qu'ils ressentent, leur fait naître aussitôt le langage

(a) Je prends le mot de *se ressouvenir* conformément à l'usage; c'est-à-dire, pour le pouvoir de réveiller les idées d'un objet absent, ou d'en rappeler les signes. Ainsi il se rapporte également à l'imagination & à la mémoire.

qu'ils doivent se tenir. Ils se plaignent de la longue absence où ils ont été l'un de l'autre ; s'entretiennent des plaisirs dont , auparavant , ils jouissoient ensemble , & de tout ce qui leur est arrivé depuis leur séparation. On voit facilement comment toutes ces choses sont liées entre elles & à beaucoup d'autres. Voici encore un exemple.

Je suppose que quelqu'un me fait sur cet Ouvrage une difficulté à laquelle je ne fais dans le moment de quelle manière satisfaire. Il est certain , que , si elle n'est pas solide , elle doit elle-même m'indiquer ma réponse. Je m'applique donc à en considérer toutes les parties , & j'en trouve qui étant liées avec quelques-unes des idées qui entrent dans la solution que je cherche , ne manquent pas de les réveiller. Celles-ci , par l'étroite liaison qu'elles ont avec les autres , les retracent successivement ; & je vois enfin tout ce que j'ai à répondre.

D'autres exemples se présenteront en quantité à ceux qui voudront

remarquer ce qui arrive dans les cercles. Avec quelque rapidité que la conversation change de sujet , celui qui conserve son sang froid , & qui connoît un peu le caractère de ceux qui parlent , voit toujours par quelle liaison d'idées on passe d'une matière à une autre. Je me crois donc en droit de conclure que le pouvoir de réveiller nos perceptions , leurs noms , ou leurs circonstances , vient uniquement de la liaison que l'attention a mise entre ces choses , & les besoins auxquels elles se rapportent. Détruisés cette liaison , vous détruisez l'imagination & la mémoire.

§. 33. Tous les hommes ne peuvent pas lier leurs idées avec une égale force , ni dans une égale quantité : voilà pourquoi l'imagination & la mémoire ne les servent pas tous également. Cette impuissance vient de la différente conformation des organes , ou peut-être encore de la nature de l'Âme ; ainsi les raisons qu'on en pourroit donner , sont toutes physiques , & n'appartiennent

pas à cet Ouvrage. Je remarquerois seulement que les organes ne sont quelquefois peu propres à la liaison des idées, que pour n'avoir pas été assez exercés.

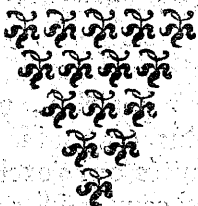
§. 34. Le pouvoir de lier nos idées a ses inconvéniens, comme ses avantages. Pour les faire appercevoir sensiblement, je suppose deux hommes; l'un, chez qui les idées n'ont jamais pu se lier; l'autre, chez qui elles se lient avec tant de facilité & tant de force, qu'il n'est plus le maître de les séparer. Le premier seroit sans imagination & sans mémoire, & n'auroit, par conséquent, l'exercice d'aucune des opérations que celles-ci doivent produire. Il seroit absolument incapable de réflexion; ce seroit un imbécile. Le second auroit trop de mémoire & trop d'imagination, & cet excès produiroit presque le même effet, qu'une entière privation de l'une & de l'autre. Il auroit à peine l'exercice de sa réflexion; ce seroit un fou. Les idées les plus disparates étant fortement liées dans son esprit, par la

seule raison qu'elles se sont présentées ensemble, il les jugeroit naturellement liées entre elles, & les mettroit les unes à la suite des autres, comme de justes conséquences.

Entre ces deux excès on pourroit supposer un milieu, où le trop d'imagination & de mémoire ne nuiroit pas à la solidité de l'esprit, & où le trop peu ne nuiroit pas à ses agrémens. Peut-être ce milieu est-il si difficile que les plus grands génies ne s'y sont encore trouvés qu'à peu près. Selon que différens esprits s'en écartent, & tendent vers les extrémités opposées, ils ont des qualités plus ou moins incompatibles, puisqu'elles doivent plus ou moins participer aux extrémités qui s'excluent tout-à-fait. Ainsi ceux qui se rapprochent de l'extrémité où l'imagination & la mémoire dominant, perdent à proportion des qualités qui rendent un esprit juste, conséquent & méthodique; & ceux qui se rapprochent de l'autre extrémité, perdent

dans la même proportion des qualités qui concourent à l'agrément. Les premiers écrivent avec plus de grace, les autres avec plus de suite & de profondeur.

On voit non-seulement comment la facilité de lier nos idées produit l'imagination, la contemplation & la mémoire; mais encore comment elle est le vrai principe de la perfection, ou du vice de ces opérations.



## CHAPITRE IV.

*Que l'usage des Signes est la vraie cause des progrès de l'imagination, de la contemplation & de la mémoire.*

**P**OUR développer entièrement les ressorts de l'imagination, de la contemplation & de la mémoire, il faut rechercher quels secours ces opérations retirent de l'usage des signes.

§. 35. Je distingue trois sortes de signes. 1°. Les signes accidentels, ou les objets que quelques circonstances particulières ont liés avec quelques-unes de nos idées, en sorte qu'ils sont propres à les réveiller. 2°. Les signes naturels, ou les cris que la nature a établis pour les sentimens de joie, de crainte, de douleur, &c. 3°. Les signes d'institution, ou ceux que nous avons nous-mêmes choisis, & qui n'ont qu'un rapport arbitraire avec nos idées.

§. 36. Ces signes ne sont point

nécessaires pour l'exercice des opérations qui précèdent la réminiscence : car la perception & la conscience ne peuvent manquer d'avoir lieu tant qu'on est éveillé ; & l'attention n'étant que la conscience qui nous avertit plus particulièrement de la présence d'une perception, il suffit pour l'occasionner, qu'un objet agisse sur les sens avec plus de vivacité que les autres. Jusques-là les signes ne seroient propres qu'à fournir des occasions plus fréquentes d'exercer l'attention.

§ 37. Mais supposons un homme qui n'ait l'usage d'aucun signe arbitraire. Avec le seul secours des signes accidentels, son imagination & sa réminiscence pourront dépourvoir quelque exercice ; c'est à dire, qu'à la vue d'un objet la perception, avec laquelle il s'est lié, pourra le réveiller, & qu'il pourra la reconnoître pour celle qu'il a déjà eue. Il faut cependant remarquer que cela n'arrivera qu'autant que quelque cause étrangère aura mis cet objet sous les yeux

Quand il est absent, il n'a point de moyens pour se le rappeler de lui-même, puisqu'il n'a à sa disposition aucune des choses auxquelles il est lié. Il ne dépend donc point de lui de réveiller l'idée à laquelle il est uni. Ainsi l'exercice de son imagination n'est point encore à son pouvoir.

§ 38. Quant aux cris naturels, cet homme les formera, aussi-tôt qu'il éprouvera les sentimens auxquels ils sont affectés. Mais ils ne seront pas dès la première fois des signes à son égard, puisqu'au lieu de lui réveiller des perceptions, ils n'en seront encore que des suites.

Lorsqu'il aura souvent éprouvé le même sentiment, & qu'il aura tout aussi souvent poussé le cri qui doit naturellement l'accompagner, l'un & l'autre se trouveront si vivement liés dans son imagination, qu'il n'entendra plus celui-ci, qu'il n'éprouve celui-là en quelque manière. C'est alors que ce cri deviendra un signe. Mais il ne donnera de l'exercice à son imagination que

quand le hazard le lui fera entendre. Cet exercice ne sera donc pas plus à sa disposition que dans le cas précédent.

Il ne faudroit pas m'opposer qu'il pourroit à la longue se servir de ces fortes de cris, pour se retracer à son gré les sentimens qu'ils expriment. Je répondrois qu'alors ils cesseroient d'être des signes naturels, dont le caractère est de faire connoître par eux-mêmes, & indépendamment du choix que nous en avons fait, l'impression que nous éprouvons, en occasionnant quelque chose de semblable chez les autres. Ce seroient des sons qu'il auroit choisis, comme nous avons fait ceux de crainte, de joye, &c. Ainsi il auroit l'usage de quelques signes d'institution, ce qui est contraire à la supposition dans laquelle je raisonne actuellement.

§. 39. La mémoire, comme nous l'avons vû, ne consiste que dans le pouvoir de nous rappeler les signes de nos idées, ou les circonstances qui les ont accompagnées; & ce

pouvoir n'a lieu qu'autant que par l'analogie des signes que nous avons choisis, & par l'ordre que nous avons mis entre nos idées, les objets que nous voulons nous retracer, tiennent à quelques-uns de nos besoins présents. Enfin, nous ne saurions nous rappeler une chose qu'autant qu'elle est liée par quelque endroit, à quelques-unes de celles qui sont à notre disposition. Or un homme qui n'a que des signes accidentels & des signes naturels, n'en a point qui soient à ses ordres. Ses besoins ne peuvent donc occasionner que l'exercice de son imagination. Ainsi il doit être sans mémoire.

§. 40. De là on peut conclure que les bêtes n'ont point de mémoire, & qu'elles n'ont qu'une imagination dont elles ne sont point maîtresses de disposer. Elles ne se représentent une chose absente qu'autant que dans leur cerveau l'image en est étroitement liée à un objet présent. Ce n'est pas la mémoire qui les conduit dans un lieu, où la veille

elles ont trouvé de la nourriture ; mais c'est que le sentiment de la faim est si fort lié avec les idées de ce lieu & du chemin qui y mène ; que celles-ci se réveillent , aussi-tôt qu'elles l'éprouvent. Ce n'est pas la mémoire qui les fait fuir devant les animaux qui leur font la guerre. Mais quelques-unes de leur espèce ayant été dévorées à leurs yeux , les cris dont à ce spectacle elles ont été frappées, ont réveillé dans leur Ame les sentimens de douleur dont ils sont les signes naturels ; & elles ont fui. Lorsque ces animaux reparoissent, ils retracent en elles les mêmes sentimens ; parce que ces sentimens ayant été produits la première fois à leur occasion, la liaison est faite. Elles reprennent donc encore la fuite.

Quant à celles qui n'en auroient vû périr aucune de cette manière ; on peut avec fondement supposer que leur mere , ou quelque autre, les ont dans les commencemens engagées à fuir avec elles , en leur communiquant par des cris la

frayeur qu'elles conservent , & qui se réveille toujours à la vûe de leur ennemi. Si l'on rejette toutes ces suppositions, je ne vois pas ce qui pourroit les porter à prendre la fuite.

Peut-être me demandera-t-on qui leur a appris à reconnoître les cris qui sont les signes naturels de la douleur : l'expérience. Il n'y en a point qui n'ait éprouvé la douleur de bonne heure , & qui , par conséquent , n'ait eu occasion d'en lier le cri avec le sentiment. Il ne faut pas s'imaginer qu'elles ne puissent fuir qu'autant qu'elles auroient une idée précise du péril qui les menace : il suffit que les cris de celles de leur espèce réveillent en elles le sentiment d'une douleur quelconque.

§. 41. On voit que si faite de mémoire les bêtes ne peuvent pas , comme nous , se rappeler d'elles-mêmes, & à leur gré, les perceptions qui sont liées dans leur cerveau, l'imagination y supplée parfaitement. Car en leur retraçant les per-

ceptions mêmes des objets absens, elle les met dans le cas de se conduire comme si elles les avoient sous les yeux; & par-là de pourvoir à leur conservation plus promptement & plus sûrement, que nous ne faisons quelquefois nous-mêmes avec le secours de la raison. Nous pouvons remarquer en nous quelque chose de semblable dans les occasions où la réflexion seroit trop lente pour nous faire échapper à un danger. A la vue, par exemple, d'un Corps prêt à nous écraser, l'imagination nous retrace l'idée de la mort, ou quelque chose d'approchant, & cette idée nous porte aussi-tôt à éviter le coup qui nous menace. Nous péririons infailliblement, si dans ces momens nous n'avions que le secours de la mémoire & de la réflexion.

§. 42. L'imagination produit même souvent en nous des effets qui paroistroient devoir appartenir à la réflexion la plus présente. Quoique fort occupé d'une idée, les objets qui nous environnent, continuent d'agir

d'agir sur nos sens: les perceptions qu'ils occasionnent, en réveillent d'autres auxquelles elles sont liées, & celles-ci déterminent certains mouvemens dans notre Corps. Si toutes ces choses nous affectent moins vivement que l'idée qui nous occupe, elles ne peuvent nous en distraire, & par-là il arrive que sans réfléchir sur ce que nous faisons, nous agissons de la même manière que si notre conduite étoit raisonnée. Il n'y a personne qui ne l'ait éprouvé. Un homme traverse Paris, & évite tous les embarras avec les mêmes précautions, que s'il ne pensoit qu'à ce qu'il fait. Cependant il est assuré qu'il étoit occupé de toute autre chose. Bien plus: il arrive même souvent que quoique notre esprit ne soit point à ce qu'on nous demande, nous y répondons exactement. C'est que les mots qui expriment la question, sont liés à ceux qui forment la réponse, & que les derniers déterminent les mouvemens propres à les articuler. La liaison des idées est le principe de tous ces phénomènes.



Nous connoissons donc par notre expérience que l'imagination, lorsque même nous ne sommes pas maîtres d'en régler l'exercice, suffit pour expliquer des actions qui paroissent raisonnées, quoiqu'elles ne le soient pas. C'est pourquoi on a lieu de croire qu'il n'y a point d'autre opération dans les bêtes. Quels que soient les faits qu'on en rapporte, les hommes en fourniront d'aussi surprenans, & qui pourront s'expliquer par le principe de la liaison des idées.

§. 43. En suivant les explications que je viens de donner, on se fait une idée nette de ce qu'on appelle *instinct*. C'est une imagination qui, à l'occasion d'un objet, réveille les perceptions qui y sont immédiatement liées, & par ce moyen dirige, sans le secours de la réflexion, toutes sortes d'animaux.

Faute d'avoir connu les analyses que je viens de faire, & sur tout ce que j'ai dit sur la liaison des idées, les Philosophes ont été fort embarrassés pour expliquer l'instinct.

des bêtes. Il leur est arrivé, ce qui ne peut manquer toutes les fois qu'on raisonne sans être remonté à l'origine des choses : je veux dire qu'incapables de prendre un juste milieu, ils se sont égarés dans les deux extrémités. Les uns ont mis l'instinct à côté ou même au-dessus de la raison ; les autres ont rejeté l'instinct & ont pris les bêtes pour de purs automates. Ces deux opinions sont également ridicules, pour ne rien dire de plus. La ressemblance qu'il y a entre les bêtes & nous, prouve qu'elles ont une Ame ; & la différence qui s'y rencontre, prouve qu'elle est inférieure à la nôtre. Mes analyses rendent la chose sensible, puisque les opérations de l'Ame des bêtes se bornent à la perception, à la conscience, à l'attention, à la réminiscence & à une imagination qui n'est point à leur commandement ; & que la nôtre a d'autres opérations dont je vais exposer la génération.

§. 44. Il faut appliquer à la contemplation ce que je viens de dire

de l'imagination & de la mémoire, selon qu'on la rapportera à l'une ou à l'autre. Si on la fait consister à conserver les perceptions, elle n'a avant l'usage des signes d'institution, qu'un exercice qui ne dépend pas de nous ; & elle n'en a point du tout, si on l'a fait consister à conserver les signes mêmes.

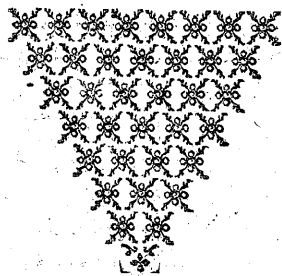
§. 45. Tant que l'imagination, la contemplation & la mémoire n'ont point d'exercice, ou que les deux premières n'en ont qu'un dont on n'est pas maître, on ne peut disposer soi-même de son attention. En effet, comment en disposeroit-on, puisque l'Ame n'a point encore d'opération à son pouvoir ? Elle ne va donc d'un objet à l'autre qu'autant qu'elle est entraînée par la force de l'impression que les choses font sur elle.

§. 46. Mais aussi-tôt qu'un homme commence à attacher des idées à des signes qu'il a lui-même choisis, on voit se former en lui la mémoire. Celle-ci acquise, il commence à disposer par lui-même de son ima-

gination, & à lui donner un nouvel exercice. Car par le secours des signes qu'il peut rappeler à son gré, il réveille, ou du moins il peut réveiller souvent les idées qui y sont liées. Dans la suite il acquerra d'autant plus d'empire sur son imagination, qu'il inventera davantage de signes, parce qu'il se procurera un plus grand nombre de moyens pour l'exercer.

Voilà où l'on commence à apercevoir la supériorité de notre Ame sur celle des bêtes. Car d'un côté il est constant qu'il ne dépend point d'elles, d'attacher leurs idées à des signes arbitraires ; & de l'autre, il paroît certain que cette impuissance ne vient pas uniquement de l'organisation. Leurs Corps n'est-il pas aussi propre au langage d'action que le nôtre ? Plusieurs d'entre elles n'ont-elles pas tout ce qu'il faut pour l'articulation des sons ? Pourquoi donc, si elles étoient capables des mêmes opérations que nous, n'en donneroient-elles pas des preuves ?

Ces détails démontrent comment l'usage des différentes sortes de signes concourt aux progrès de l'imagination, de la contemplation & de la mémoire. Tout cela va encore se développer davantage dans le Chapitre suivant.



## CHAPITRE V.

### *De la réflexion.*

§. 47. **A**ussi-tôt que la mémoire est formée, & que l'exercice de l'imagination est à notre pouvoir, les signes que celles-là rappelle, & les idées que celle-ci réveille, commencent à retirer l'Ame de la dépendance où elle étoit de tous les objets qui agissoient sur elle. Maîtresse de se rappeler les choses qu'elle a vues, elle y peut porter son attention, & la détourner de celles qu'elle voit. Elle peut ensuite la rendre à celles-ci, ou seulement à quelques-unes, & la donner alternativement aux unes & aux autres. A la vûe d'un tableau, par exemple, nous nous rappellons les connoissances que nous avons de la nature, & des règles qui apprennent à l'imiter; & nous portons notre attention successivement de ce tableau à ces connoissances, & de ces

connoissances à ce tableau, ou tour à tour à ses différentes parties. Mais il est évident que nous ne disposons ainsi de notre attention, que par le secours que nous prête l'activité de l'imagination, produite par une grande mémoire. Sans cela nous ne la réglerions pas nous-mêmes, mais elle obéiroit uniquement à l'action des objets.

§. 48. Cette manière d'appliquer de nous-mêmes notre attention tour à tour à divers objets, ou aux différentes parties d'un seul; c'est ce qu'on appelle *réfléchir*. Ainsi on voit sensiblement comment la réflexion naît de l'imagination & de la mémoire. Mais il y a des progrès qui ne faut pas laisser échapper.

§. 49. Un commencement de mémoire suffit pour commencer à nous rendre maîtres de l'exercice de notre imagination. C'est affecter d'un seul signe arbitraire pour pouvoir réveiller de soi-même une idée; & c'est là certainement le premier & le moindre degré de la mémoire & de la puissance

qu'on peut acquérir sur son imagination. Le pouvoir qu'il nous donne de disposer de notre attention, est le plus foible qu'il soit possible. Mais tel qu'il est, il commence à faire sentir l'avantage des signes; & par conséquent, il est propre à faire saisir au moins quelque une des occasions, où il peut être utile ou nécessaire d'en inventer de nouveaux. Par ce moyen il augmentera l'exercice de la mémoire & de l'imagination, dès-lors la réflexion pourra aussi en avoir davantage: & réagissant sur l'imagination & la mémoire qui l'on produite, elle leur donnera à son tour un nouvel exercice. Ainsi par les secours mutuels que ces opérations se prêteront, elles concourront réciproquement à leurs progrès.

Si en réfléchissant sur les foibles commencemens de ces opérations, on ne voit pas d'une manière assez sensible, l'influence réciproque des unes sur les autres, on n'a qu'à appliquer ce que je viens de dire, à ces opérations considérées dans

le point de perfection où nous les possédons. Combien, par exemple, n'a-t-il pas fallu de réflexion pour former les langues, & de quel secours ces langues ne sont-elles pas à la réflexion ! Mais c'est-là une matière à laquelle je destine plusieurs Chapitres.

Il semble qu'on ne sauroit se servir des signes d'institution ; si l'on n'étoit pas déjà capable d'assez de réflexion pour les choisir & pour y attacher des idées : comment donc, m'objectera-t-on peut-être, l'exercice de la réflexion ne s'acqueroit-il que par l'usage de ces signes ?

Je réponds que je satisferai à cette difficulté, lorsque je donnerai l'histoire du langage. Il me suffit ici de faire connoître qu'elle ne m'a pas échappé.

§. 50. Par tout ce qui a été dit, il est constant qu'on ne peut mieux augmenter l'activité de l'imagination, l'étendue de la mémoire & faciliter l'exercice de la réflexion, qu'en s'occupant des objets qui, exerçant davantage l'attention, lient

ensemble un plus grand nombre de signes & d'idées. Tout dépend de-là. Cela fait voir, pour le remarquer en passant, que l'usage où l'on est de n'appliquer les enfans, pendant les premières années de leurs études, qu'à des choses auxquelles ils ne peuvent rien comprendre, ni prendre aucun intérêt, est peu propre à développer leurs talens. Cet usage ne forme point de liaisons d'idées, ou les forme si légères qu'elles ne se conservent point.

§. 51. C'est à la réflexion que nous commençons à entrevoir tout ce dont l'Ame est capable. Tant qu'on ne dirige point soi-même son attention, nous avons vû que l'Ame est assujettie à tout ce qui l'environne, & ne possède rien que par une vertu étrangère. Mais si maître de son attention, on la guide selon ses desirs, l'Ame alors dispose d'elle-même, en tire des idées qu'elle ne doit qu'à elle, & s'enrichit de son propre fonds.

L'effet de cette opération est

d'autant plus grand, que par elle nous disposons de nos perceptions, à peu près comme si nous avions le pouvoir de les produire & de les anéantir. Que parmi celles que j'éprouve actuellement, j'en choisisse une, aussi-tôt la conscience en est si vive & celle des autres si foible, qu'il me paroîtra qu'elle est la seule dont j'aye pris connoissance. Qu'un instant après je veuille l'abandonner, pour m'occuper principalement d'une de celles qui m'affectoient le plus légèrement; elle me paroîtra rentrer dans le néant, tandis qu'une autre m'en paroîtra sortir. La conscience de la première, pour parler moins figurément, deviendra si foible, & celle de la seconde si vive, qu'il me semblera que je ne les ai éprouvées que l'une après l'autre. On peut faire cette expérience en considérant un objet fort composé. Il n'est pas douteux qu'on n'ait en même tems conscience de toutes les perceptions que ses différentes parties, disposées pour agir sur les sens, font naître. Mais on diroit que

la réflexion suspend à son gré les impressions qui se font dans l'Âme, pour n'en conserver qu'une seule.

§. 52. La Géométrie nous apprend que le moyen le plus propre à faciliter notre réflexion, c'est de mettre sous les sens les objets mêmes des idées dont on veut s'occuper, parce qu'alors la conscience en est plus vive. Mais on ne peut pas se servir de cet artifice dans toutes les sciences. Un moyen qu'on employera partout avec succès, c'est de mettre dans nos méditations de la clarté, de la précision & de l'ordre. De la clarté; parce que plus les signes sont clairs, plus nous avons conscience des idées qu'ils signifient, & moins, par conséquent, elles nous échappent: De la précision; afin que l'attention moins partagée, se fixe avec moins d'effort. De l'ordre; afin qu'une première idée plus connue, plus familière prépare notre attention pour celle qui doit suivre.

§. 53. Il n'arrive jamais que le même homme puisse exercer également sa mémoire, son imagina-

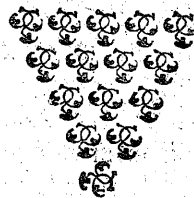
tion & la réflexion sur toutes sortes de matières. C'est que ces opérations dépendent de l'attention comme de leur cause ; & que celle-ci ne peut s'occuper d'un objet qu'à proportion du rapport qu'il a à notre tempéramment & à tout ce qui nous touche. Cela nous apprend pourquoi ceux qui aspirent à être universels, courent risque d'échouer dans bien des genres. Il n'y a que deux sortes de talents : l'un qui ne s'acquiert que par la violence qu'on fait aux organes, l'autre qui est une suite d'une heureuse disposition, & d'une grande facilité qu'ils ont à se développer. Celui-ci appartenant plus à la nature, est plus vif, plus actif, & produit des effets bien supérieurs. Celui-là, au contraire, sent l'effort, le travail & ne s'élève jamais au-dessus du médiocre.

§. 54. J'ai cherché les causes de l'imagination, de la mémoire & de la réflexion dans les opérations qui les précèdent, parce que c'est l'objet de cette Section d'expliquer comment les opérations naissent les

unes des autres. Ce seroit à la Philosophie à remonter à d'autres causes, s'il étoit possible de les connoître (a).

---

(a) Tout cet ouvrage porte sur les cinq Chapitres qu'on vient de lire ; ainsi il faut les entendre parfaitement, avant de passer à d'autres.



## CHAPITRE VI.

*Des opérations qui consistent à distinguer,  
abstraire, comparer, composer  
& décomposer nos idées.*

**N**OUS avons enfin développé ce qu'il y avoit de plus difficile à appercevoir dans le progrès des opérations de l'Ame. Celles dont il nous reste à parler sont des effets si sensibles de la réflexion, que la génération s'en explique en quelque sorte d'elle-même.

§. 55. De la réflexion ou du pouvoir de disposer nous-mêmes de notre attention, naît le pouvoir de considérer nos idées séparément. En sorte que la même conscience qui avertit plus particulièrement de la présence de certaines idées, (ce qui caractérise l'attention) avertit encore qu'elles sont distinctes. Ainsi quand l'Ame n'étoit point maîtresse de son attention, elle n'étoit pas capable de distinguer d'elle-même

des Connoissances humaines. 89  
les différentes impressions qu'elle recevoit des objets. Nous en faisons l'expérience toutes les fois que nous voulons nous appliquer à des matières pour lesquelles nous ne sommes pas propres. Alors nous confondons si fort les objets, que même nous avons quelquefois de la peine à discerner ceux qui diffèrent davantage. C'est que faute de savoir réfléchir, ou porter notre attention sur toutes les perceptions qu'ils occasionnent, celles qui les distinguent nous échappent. Par-là on peut juger que si nous étions tout-à-fait privés de l'usage de la réflexion, nous ne distinguerions divers objets qu'autant que chacun feroit sur nous une impression fort vive. Tous ceux qui agiroient foiblement, seroient comptés pour rien.

§. 56. Il est aisé de distinguer deux idées absolument simples; mais à mesure qu'elles se composent davantage, les difficultés augmentent. Alors nos notions se ressemblant par un plus grand nombre d'endroits, il est à craindre que nous n'en pre-



nions plusieurs pour une seule, ou que du moins nous ne les distinguons pas autant qu'elles doivent l'être. C'est ce qui arrive souvent en métaphisique & en morale. La matière que nous traitons actuellement est un exemple bien sensible des difficultés qu'on a à surmonter. Dans ces occasions on ne sauroit prendre trop de précautions pour remarquer jusqu'aux plus légères différences. C'est-là ce qui décidera de la netteté & de la justesse de notre esprit, & ce qui contribuera le plus à donner à nos idées cet ordre & cette précision si nécessaires pour arriver à quelques connoissances. Au reste cette vérité est si peu reconnue, qu'on court risque de passer pour ridicule, quand on s'engage dans des analyses un peu fines.

§. 57. En distinguant ses idées, on considère quelquefois, comme entièrement séparées de leur sujet, les qualités qui lui sont le plus essentielles. C'est ce qu'on appelle plus particulièrement *abstraire*. Les idées qui en résultent, se nomment *géné-*

rales, parce qu'elles représentent les qualités qui conviennent à plusieurs choses différentes. Si, par exemple, je réfléchis sur ce qu'il y a de commun entre l'homme & la bête, & que cette idée devienne l'unique objet de ma réflexion, en sorte que je ne fasse point attention à ce qui distingue l'un de l'autre, je fais une abstraction qui me donne l'idée générale d'*animal*.

Cette opération est absolument nécessaire à des esprits bornés, qui ne peuvent considérer que peu d'idées à la fois, & qui pour cette raison sont obligés d'en rapporter plusieurs sous une même classe. Mais il faut avoir soin de ne pas prendre pour autant d'êtres distincts, des choses qui ne le sont que par notre manière de concevoir. C'est une méprise où bien des Philosophes sont tombés : j'en parlerai ailleurs.

§. 58. La réflexion qui nous donne le pouvoir de distinguer nos idées, nous donne encore celui de les comparer, pour en connoître les rapports : ce qui se fait en portant

alternativement notre attention de l'une à l'autre ; ou même en la fixant en même tems sur plusieurs. Quand des notions peu composées font une impression assez sensible pour attirer notre attention, sans effort de notre part, la comparaison n'est pas difficile : mais on y trouve de plus grandes difficultés à mesure qu'elles se composent davantage, & qu'elles font une impression plus légère. Elles sont, par exemple, communément plus aisées en géométrie, qu'en métaphisique.

Avec le secours de cette opération nous rapprochons les idées les moins familières de celles qui le sont davantage ; & les rapports que nous y trouvons, établissent entre elles des liaisons très-propres à augmenter & à fortifier la mémoire, l'imagination, & , par contre-coup, la réflexion.

§. 59. Quelquefois après avoir distingué plusieurs idées, nous les considérons comme ne faisant qu'une seule notion : d'autrefois nous retranchons d'une notion quelques-

unes des idées qui la composent. C'est ce qu'on nomme *composer & décomposer* les idées. Par le moyen de ces opérations nous pouvons les comparer sous toutes sortes de rapports, & en faire tous les jours de nouvelles combinaisons.

§. 60. Pour bien conduire la première, il faut remarquer quelles sont les idées les plus simples de nos notions, comment & dans quel ordre elles se réunissent à celles qui surviennent. Par-là on sera en état de régler également la seconde ; car on n'aura qu'à défaire ce qui aura été fait. Cela fait voir comment elles viennent l'une & l'autre de la réflexion.



## CHAPITRE VII.

*Disgression sur l'origine des principes,  
& de l'opération qui consiste à analyser.*

§. 61. LA facilité d'abstraire & de décomposer a introduit de bonne heure l'usage des propositions générales. On ne put être longtems sans s'apercevoir, qu'étant le résultat de plusieurs connoissances particulières, elles sont propres à soulager la mémoire, & à donner de la précision au discours. Mais elles dégénérèrent bientôt en abus, & donnèrent lieu à une manière de raisonner fort imparfaite. En voici la raison.

§. 62. Les premières découvertes dans les sciences ont été si simples & si faciles, que les hommes les firent sans le secours d'aucune méthode. Ils ne purent même imaginer des règles, qu'après avoir déjà fait des progrès, qui les ayant mis dans la situation de remarquer comment

ils étoient arrivés à quelques vérités, leur firent connoître comment ils pouvoient parvenir à d'autres. Ainsi ceux qui firent les premières découvertes, ne purent montrer quelle route il falloit prendre pour les suivre, puisqu'eux-mêmes ils ne savoient pas encore quelle route ils avoient tenue. Il ne leur resta d'autre moyen pour en montrer la certitude, que de faire voir qu'elles s'accordoient avec les propositions générales que personne ne révoquoit en doute. Cela fit croire que ces propositions étoient la vraie source de nos connoissances. On leur donna en conséquence le nom de *principe*; & ce fut un préjugé généralement reçu, & qui l'est encore, qu'on ne doit raisonner que par principes (a). Ceux qui découvrirent de nouvelles

(a) Je n'entends point ici par *principes* des observations confirmées par l'expérience. Je prends ce mot dans le sens ordinaire aux Philosophes qui appellent *principes* les propositions générales & abstraites, sur lesquelles ils bâtissent leurs systèmes.

vérités, crurent, pour donner une plus grande idée de leur pénétration, devoir faire un mystère de la méthode qu'ils avoient suivie. Ils se contentèrent de les exposer par le moyen des principes généralement adoptés, & le préjugé reçu, s'accréditant de plus en plus, fit naître des systèmes sans nombre.

§. 63. L'inutilité & l'abus des principes paroît surtout dans la synthèse : méthode où il semble qu'il soit défendu à la vérité de paroître qu'elle n'ait été précédée d'un grand nombre d'axiomes, de définitions & d'autres propositions prétendues fécondes. L'évidence des démonstrations mathématiques, & l'approbation que tous les Savans donnent à cette manière de raisonner, suffiroient pour persuader que je n'avance qu'un paradoxe insoutenable. Mais il n'est pas difficile de faire voir que ce n'est point à la méthode synthétique que les mathématiques doivent leur certitude. En effet si cette science avoit été susceptible d'autant d'erreurs, d'obscurités & d'équivoques

ques que la métaphisique, la synthèse étoit tout-à-fait propre à les entretenir & à les multiplier de plus en plus. Si les idées des Mathématiciens sont exactes, c'est qu'elles sont l'ouvrage de l'algebre & de l'analyse. La méthode que je blâme, peu propre à corriger un principe vague, une notion mal déterminée; laisse subsister tous les vices d'un raisonnement, ou les cache sous les apparences d'un grand ordre, mais qui est aussi superflu qu'il est sec & rebutant. Je renvoye pour s'en convaincre aux ouvrages de métaphisique, de morale & de théologie, où l'on a voulu s'en servir (a).

(a) Descartes, par exemple, a-t-il répandu plus de jour sur ses Méditations métaphisiques, quand il a voulu les démontrer selon les règles de cette méthode? Peut-on trouver de plus mauvaises Démonstrations que celles de Spinoza? Je pourrois encore citer Mallebranche, qui s'est quelquefois servi de la Synthèse: Arnaud qui en a fait usage dans un assez mauvais Traité sur les idées & ailleurs: l'Auteur de l'Action de Dieu sur les Créatures, & plusieurs autres. On diroit que ces

§. 64. Il suffit de considérer qu'une proposition générale n'est que le résultat de nos connoissances particulières, pour s'appercevoir qu'elle ne peut nous faire descendre qu'aux connoissances qui nous ont élevés jusqu'à elle, ou qu'à celles qui auroient également pu nous en frayer le chemin. Par conséquent, bien loin d'en être le principe, elle suppose qu'elles sont toutes connues par d'autres moyens, ou que du moins elles peuvent l'être. En effet, pour exposer la vérité avec l'étalage des principes que demande la synthèse, il est évident qu'il faut déjà en avoir connoissance. Cette méthode propre tout au plus à démontrer d'une manière fort abstraite des choses qu'on pourroit prouver d'une manière bien plus simple, éclaire d'autant moins l'esprit qu'elle ca-

Ecrivains se sont imaginés que pour démontrer géométriquement, ce soit assez de mettre dans un certain ordre les différentes parties d'un raisonnement, sous les titres d'axiomes, de définitions, de demandes, &c.

che la route qui conduit aux découvertes. Il est même à craindre qu'elle n'en impose, en donnant de l'apparence aux paradoxes les plus faux; parce qu'avec des propositions détachées & souvent fort éloignées, il est aisé de prouver tout ce qu'on veut, sans qu'il soit facile d'appercevoir par où un raisonnement pêche. On en peut trouver des exemples en métaphisique. Enfin elle n'abrège pas, comme on se l'imagine communément; car il n'y a point d'Auteurs qui tombent dans des redites plus fréquentes, & dans des détails plus inutiles, que ceux qui s'en servent.

§. 65. Il me semble, par exemple, qu'il suffit de réfléchir sur la manière dont on se fait l'idée d'un tout, & d'une partie, pour voir évidemment que le tout est plus grand que sa partie. Cependant plusieurs Géomètres modernes, après avoir blâmé Euclide, parce qu'il a négligé de démontrer ces sortes de propositions, entreprennent d'y suppléer. En effet, la synthèse est trop scrupu-

leuse pour laisser rien sans preuve, elle ne nous fait grace que sur une seule proposition, qu'elle regarde comme le principe des autres : encore faut-il qu'elle soit identique. Voici donc comment un Géomètre a la précaution de prouver que le tout est plus grand que sa partie.

Il établit d'abord pour définition, qu'un tout est plus grand, dont une partie est égale à un autre tout ; & pour axiome, que le même est égal à lui-même, c'est la seule proposition qu'il n'entreprend pas de démontrer. Ensuite il raisonne ainsi.

» Un tout, dont une partie est  
» égale à un autre tout, est plus  
» grand que cet autre tout (par la  
» def.) mais chaque partie d'un  
» tout est égale à elle-même (par  
» l'axiome) ; donc un tout est plus  
» grand que sa partie (a).

(a) Cette Démonstration est tirée des Eléments de Mathématiques d'un homme célèbre. La voici dans les termes de l'Auteur §. 18. Defi. *Majus est cujus pars alteri toti aequalis est ; minus vero, quod parti alterius aequalis est.*

J'avoue que ce raisonnement auroit besoin d'un Commentaire pour être mis à ma portée. Quoi qu'il en soit, il me paroît que la définition n'est ni plus claire ni plus évidente que le théorème, & que par conséquent elle ne sauroit servir à sa preuve. Cependant on donne cette démonstration pour exemple d'une analyse parfaite : Car, dit-on, elle est renfermée dans un silogisme, » dont  
» une prémisse est une définition,  
» & l'autre une proposition identique ; ce qui est le signe d'une analyse parfaite.

§. 66. Si c'est-là ce que les Géomètres entendent par *analyse*, je ne vois rien de plus inutile que cette méthode. Ils en ont sans doute une meilleure : les progrès qu'ils ont faits,

§. 73. Axio. *Idem est aequale sibi et ipsi.*  
Théor. *Totum majus est sua parte.* Démonstr. *Cujus pars alteri toti aequalis est, id ipsum altero majus.* (§. 18.) *Sed quælibet pars totius parti totius, hoc est, sibi ipsi aequalis est.* (§. 73.) *Ergo totum qualibet sua parte majus est.*

en sont la preuve. Peut-être même leur analyse ne paroît-elle si éloignée de celle qu'on pourroit employer dans les autres sciences, que parce que les signes en sont particuliers à la Géométrie. Quoi qu'il en soit, analyser, n'est, selon moi, qu'une opération qui résulte du concours des précédentes. Elle ne consiste qu'à composer & décomposer nos idées pour en faire différentes comparaisons, & pour découvrir par ce moyen les rapports qu'elles ont entre elles, & les nouvelles idées qu'elles peuvent produire. Cette analyse est le vrai secret des découvertes, parce qu'elle nous fait toujours remonter à l'origine des choses. Elle a cet avantage qu'elle n'offre jamais que peu d'idées à la fois, & toujours dans la gradation la plus simple. Elle est ennemie des principes vagues, & de tout ce qui peut être contraire à l'exacritude & à la précision. Ce n'est point avec le secours des propositions générales qu'elle cherche la vérité, mais toujours par une espece de calcul : c'est à-dire,

en composant & décomposant les notions, pour les comparer de la manière la plus favorable aux découvertes qu'on en a vûe. Ce n'est pas non plus par des définitions, qui d'ordinaire ne font que multiplier les disputes, mais c'est en expliquant la génération de chaque idée. Par ce détail on voit qu'elle est la seule méthode qui puisse donner de l'évidence à nos raisonnemens ; & , par conséquent, la seule qu'on doive suivre dans la recherche de la vérité. Mais elle suppose dans ceux qui veulent en faire usage, une grande connoissance des progrès des opérations de l'Ame.

§. 67. Il faut donc conclure que les principes ne sont que des résultats qui peuvent servir à marquer les principaux endroits par où on a passé ; qu'ainsi que le fil du labyrinthe, inutiles quand nous voulons aller en avant, ils ne font que faciliter les moyens de revenir sur nos pas. S'ils sont propres à soulager la mémoire, & à abrégér les disputes, en indiquant brièvement les vérités

dont on convient de part & d'autre, ils deviennent ordinairement si vagues, que si on n'en use avec précaution, ils multiplient les disputes, & les font dégénérer en pures questions de mot. Par conséquent, le seul moyen d'acquiescer des connoissances, c'est de remonter à l'origine de nos idées, d'en suivre la génération & de les comparer sous tous les rapports possibles; ce que j'appelle *analyser*.

§. 68. On dit communément qu'il faut avoir des principes. On a raison; mais je me trompe fort, ou la plupart de ceux qui répètent cette maxime, ne savent guères ce qu'ils exigent. Il me paroît même que nous ne comptons pour principes que ceux que nous avons nous-mêmes adoptés, & en conséquence nous accusons les autres d'en manquer, quand ils refusent de les recevoir. Si l'on entend par principes des propositions générales qu'on peut au besoin appliquer à des cas particuliers; qui est-ce qui n'en a pas? mais aussi quel mérite y a-t-il

à en avoir? Ce sont des maximes vagues, dont rien n'apprend à faire de justes applications. Dire d'un homme qu'il a de pareils principes, c'est faire connoître qu'il est incapable d'avoir des idées nettes de ce qu'il pense. Si l'on doit donc avoir des principes, ce n'est pas qu'il faille commencer par-là pour descendre ensuite à des connoissances moins générales: mais c'est qu'il faut avoir bien étudié les vérités particulières, & s'être élevé d'abstraction en abstractions, jusqu'aux propositions universelles. Ces sortes de principes sont naturellement déterminés par les connoissances particulières qui y ont conduit, on en voit toute l'étendue, & l'on peut s'assurer de s'en servir toujours avec exactitude. Dire qu'un homme a de pareils principes, c'est donner à entendre qu'il connoît parfaitement les arts & les sciences dont il fait son objet; & qu'il apporte par tout de la netteté & de la précision.



## CHAPITRE VIII.

*Affirmer. Nier. Juger. Raisonner.  
Concevoir. L'Entendement.*

§. 69. QUAND nous comparons nos idées, la conscience que nous en avons, nous les fait connoître comme étant les mêmes par les endroits que nous les considérons, ce que nous manifestons en liant ces idées par le mot *est*, ce qui s'appelle *affirmer* : ou bien elle nous les fait connoître comme n'étant pas les mêmes, ce que nous manifestons en les séparant par ces mots, *n'est pas*, ce qui s'appelle *nier*. Cette double opération est ce qu'on nomme *juger*. Il est évident qu'elle est une suite des autres.

§. 70. De l'opération de juger naît celle de raisonner. Le raisonnement n'est qu'un enchaînement de jugemens qui dépendent les uns des autres. Ces dernières opérations sont celles sur lesquelles il est le moins

nécessaire de s'étendre. Ce que les Logiciens en ont dit dans bien des volumes, me paroît entièrement superflu & de nul usage. Je me bornerai à rendre raison d'une expérience.

§. 71. On demande comment on peut dans la conversation développer, souvent sans hésiter, des raisonnemens fort étendus. Toutes les parties en sont-elles présentes dans le même instant? Et si elles ne le sont pas, (comme il est vraisemblable, puisque l'esprit est trop borné pour saisir tout à la fois un grand nombre d'idées,) par quel hasard se conduit-il avec ordre? Cela s'explique aisément par ce qui a déjà été exposé.

Au moment qu'un homme se propose de faire un raisonnement, l'attention qu'il donne à la proposition qu'il veut prouver, lui fait appercevoir successivement les propositions principales, qui sont le résultat des différentes parties du raisonnement qu'il va faire. Si elles sont fortement liées, il les parcourt si rapidement,

qu'il peut s'imaginer les voir toutes ensemble. Ces propositions faîtes, il considère celle qui doit être exposée la première. Par ce moyen les idées propres à la mettre dans son jour, se réveillent en lui selon l'ordre de la liaison qui est entre elles. De-là il passe à la seconde, pour répéter la même opération, & ainsi de suite jusqu'à la conclusion de son raisonnement. Son esprit n'en embrasse donc pas en même tems toutes les parties; mais, par la liaison qui est entre elles, il les parcourt avec assez de rapidité pour dévancer toujours la parole, à peu près comme l'œil de quelqu'un qui lit haut, devance la prononciation.

Peut-être demandera-t-on comment on peut appercevoir les résultats d'un raisonnement, sans en avoir saisi les différentes parties dans tout leur détail. Je réponds que cela n'arrive que quand nous parlons sur des matières qui nous sont familières, ou qui ne sont pas loin de l'être, par le rapport qu'elles ont à celles que nous connoissons davantage.

Voilà le seul cas où le phénomène que je propose, peut être remarqué. Dans tout autre, l'on parle en hésitant, ce qui provient de ce que les idées étant liées trop foiblement, se réveillent avec lenteur: ou l'on parle sans suite, & c'est un effet de l'ignorance.

§. 72. Quand, par l'exercice des opérations précédentes, ou du moins de quelques-unes, on s'est fait des idées exactes, & qu'on en connoît les rapports, la conscience que nous en avons, est l'opération qu'on nomme *concevoir*. Par conséquent une condition essentielle pour bien concevoir, c'est de se représenter toujours les choses sous les idées qui leur sont propres.

§. 73. Ces analyses nous conduisent à avoir de l'entendement une idée plus exacte que celle qu'on s'en fait communément. On le regarde comme une faculté différente de nos connoissances, & comme le lieu où elles viennent se réunir. Cependant je crois, que, pour parler avec plus de clarté, il faut dire que

L'entendement n'est que la collection ou la combinaison des opérations de l'Âme. Appercevoir ou avoir conscience, donner son attention, reconnoître, imaginer, se souvenir, réfléchir, distinguer ses idées, les abstraire, les comparer, les composer, les décomposer, les analyser, affirmer, nier, juger, raisonner, concevoir : voilà l'entendement.

§. 74. Je me suis attaché dans ces analyses à faire voir la dépendance des opérations de l'Âme, & comment elles s'engendrent toutes de la première. Nous commençons par éprouver des perceptions dont nous avons conscience. Nous formons-nous ensuite une conscience plus vive de quelques perceptions : cette conscience devient attention. Dès-lors les idées se lient, nous reconnoissons en conséquence les perceptions que nous avons eues, & nous nous reconnoissons pour le même être qui les a eues : ce qui constitue la réminiscence. L'Âme réveille-t-elle ses perceptions, les con-

serve-t-elle, ou en rappelle-t-elle seulement les signes ? C'est imagination, contemplation, mémoire : & si elle dispose elle-même de son attention, c'est réflexion. Enfin, de celle-ci naissent toutes les autres. C'est proprement la réflexion qui distingue, compare, compose, décompose & analyse ; puisque ce ne sont-là que différentes manières de conduire l'attention. De-là se forment par une suite naturelle le jugement, le raisonnement, la conception ; & résulte l'entendement. Mais j'ai crû devoir considérer les différentes manières dont la réflexion s'exerce, comme autant d'opérations distinctes ; parce qu'il y a du plus ou du moins dans les effets qui en naissent. Elle fait, par exemple, quelque chose de plus en comparant des idées, que lorsqu'elle s'en tient à les distinguer ; en les composant & décomposant, que lorsqu'elle se borne à les comparer, telles qu'elles sont : & ainsi du reste. Il n'est pas douteux qu'on ne puisse, selon la manière dont on voudra

concevoir les choses, multiplier plus ou moins les opérations de l'Âme. On pourroit même les réduire à une seule, qui seroit la conscience. Mais il y a un milieu entre trop diviser & ne pas diviser assez. Afin même d'achever de mettre cette matière dans tout son jour, il faut encore passer à de nouvelles analyses.



CHAPITRE

## CHAPITRE IX.

*Des vices & des avantages  
de l'Imagination.*

§. 75. **L**E pouvoir que nous avons de réveiller nos perceptions en l'absence des objets, nous donne celui de réunir & de lier ensemble les idées les plus étrangères. Il n'est rien qui ne puisse prendre dans notre imagination une forme nouvelle. Par la liberté avec laquelle elle transporte les qualités d'un sujet dans un autre, elle rassemble dans un seul ce qui suffit à la nature pour en embellir plusieurs. Rien ne paroît d'abord plus contraire à la vérité que cette manière dont l'imagination dispose de nos idées. En effet, si nous ne nous rendons pas maîtres de cette opération, elle nous égarera infailliblement : mais elle sera un des principaux ressorts de nos con-

K

noissances, si nous savons la régler (a):

§. 76. Les liaisons d'idées se font dans l'imagination de deux manières: quelquefois volontairement, & d'autre fois elles ne sont que l'effet d'une impression étrangère. Celles-là sont ordinairement moins fortes, de sorte que nous pouvons les rompre plus facilement: on convient qu'elles sont d'institution. Celles-ci sont souvent si bien cimentées, qu'il nous est impossible de les détruire:

(a) Je n'ai pris jusqu'ici l'imagination que pour l'opération qui réveille les perceptions en l'absence des objets: mais actuellement que je considère les effets de cette opération, je ne trouve aucun inconvénient à me rapprocher de l'usage, & je suis même obligé de le faire: c'est pourquoi je prends dans ce Chapitre l'imagination pour une opération, qui, en réveillant les idées, en fait à notre gré des combinaisons toujours nouvelles. Ainsi le mot d'*imagination* aura désormais chez moi deux sens différens: mais cela n'occasionnera aucune équivoque; parce que, par les circonstances où je l'employerai, je déterminerai à chaque fois le sens que j'aurai particulièrement en vûe.

on les croit volontiers naturelles. Toutes ont leurs avantages & leurs inconvéniens: mais les dernières sont d'autant plus utiles ou dangereuses, qu'elles agissent sur l'esprit avec plus de vivacité.

§. 77. Le langage est l'exemple le plus sensible des liaisons que nous formons volontairement. Lui seul, il fait voir quels avantages nous donne cette opération; & les précautions qu'il faut prendre pour parler avec justesse, montrent combien il est difficile de la régler. Mais me proposant de traiter bientôt de la nécessité, de l'usage, de l'origine & des progrès du langage, je ne m'arrêterai pas à exposer ici les avantages & les inconvéniens de cette partie de l'imagination. Je passe aux liaisons d'idées qui sont l'effet de quelque impression étrangère.

§. 78. J'ai dit qu'elles sont utiles & nécessaires. Il falloit, par exemple, que la vûe d'un précipice, où nous sommes en danger de tomber, réveillât en nous l'idée de la

mort. L'attention ne peut donc marquer à la première occasion de former cette liaison ; elle doit même la rendre d'autant plus forte , qu'elle y est déterminée par le motif le plus pressant : la conservation de notre être.

Mallebranche a crû cette liaison naturelle ou en nous dès la naissance.

» L'idée, dit-il, d'une grande hauteur que l'on voit au-dessous de soi, & de laquelle on est en danger de tomber, ou l'idée de quel que grand Corps qui est prêt à tomber sur nous & à nous écraser, est naturellement liée avec celle qui nous représente la mort, & avec une émotion des esprits, qui nous dispose à la fuite, & au désir de fuir. Cette liaison ne change jamais, parce qu'il est nécessaire qu'elle soit toujours la même ; & elle consiste dans une disposition des fibres du cerveau, que nous avons dès notre enfance. (a).

(( a )) Recherche de la VÉR. liv. 2. c. 3.

Il est évident que si l'expérience ne nous avoit appris que nous sommes mortels, bien loin d'avoir une idée de la mort, nous serions fort surpris à la vue de celui qui mourroit le premier. Cette idée est donc acquise, & Mallebranche se trompe pour avoir confondu ce qui est naturel, ou en nous dès la naissance, avec ce qui est commun à tous les hommes. Cette erreur est générale. On ne veut pas s'apercevoir que les mêmes sens, les mêmes opérations & les mêmes circonstances doivent produire partout les mêmes effets (a). On veut absolument avoir recours à quelque chose d'inné, ou de naturel, qui précède l'action des sens, l'exercice des opérations de

(a) On suppose qu'un homme fait vient de naître à côté d'un précipice, & on m'a demandé s'il est vraisemblable qu'il évite de s'y jeter. Pour moi, je le crois ; non qu'il craigne la mort, car on ne peut craindre ce qu'on ne connoît point ; mais parce qu'il me paroît naturel qu'il dirige ses pas du côté ; où ses pieds peuvent porter sur quelque chose.

*l'Ame & les circonstances communes.*

§. 79. Si les liaisons d'idées qui se forment en nous par des impressions étrangères, sont utiles, elles sont souvent dangereuses. Que l'éducation nous accoutume à lier l'idée de honte ou d'infamie à celle de survivre à un affront, l'idée de grandeur d'ame ou de courage à celle de s'ôter soi-même la vie, ou de l'exposer en cherchant à en priver celui de qui on a été offensé, on aura deux préjugés : l'un qui a été le point d'honneur des Romains ; l'autre qui est celui d'une partie de l'Europe. Ces liaisons s'entretiennent & se forment plus ou moins avec l'âge. La force que le tempéramment acquiert, les passions auxquelles on devient sujet, & l'état qu'on embrasse, en resserrent ou en coupent les nœuds.

Ces sortes de préjugés étant les premières impressions que nous ayons éprouvées, ils ne manquent pas de nous paroître des principes incontestables. Dans l'exemple que

je viens d'apporter, l'erreur est sensible, & la cause en est connue. Mais il n'y a peut être personne à qui il ne soit arrivé de faire quelquefois des raisonnemens bisarres, dont on reconnoît enfin tout le ridicule, sans pouvoir comprendre comment on a pu en être la dupe un seul instant. Ils ne sont souvent que l'effet de quelque liaison singulière d'idées : cause humiliante pour notre vanité, & que pour cela nous avons tant de peine à appercevoir. Si elle agit d'une manière si secrète, qu'on juge des raisonnemens qu'elle fait faire au commun des hommes.

§. 80. En général les impressions que nous éprouvons dans différentes circonstances, nous font lier des idées que nous ne sommes plus maîtres de séparer. On ne peut, par exemple, fréquenter les hommes qu'on ne lie insensiblement les idées de certains tours d'esprit & de certains caractères avec les figures qui se remarquent davantage. Voilà pourquoi les personnes qui ont de la physionomie, nous plaisent ou nous

déplaisent plus que les autres : car la phisionomie n'est qu'un assemblage de traits auxquels nous avons lié des idées, qui ne se réveillent point sans être accompagnées d'agrément ou de dégoût. Il ne faut donc pas s'étonner si nous sommes portés à juger les autres d'après leur phisionomie, & si quelquefois nous sentons pour eux au premier abord de l'éloignement ou de l'inclination.

Par un effet de ces liaisons nous nous prévenons souvent jusqu'à l'excès en faveur de certaines personnes, & nous sommes tout-à-fait injustes par rapport à d'autres. C'est que tout ce qui nous frappe dans nos amis, comme dans nos ennemis, se lie naturellement avec les sentimens agréables ou désagréables qu'ils nous font éprouver ; & que, par conséquent, les défauts des uns empruntent toujours quelque agrément de ce que nous remarquons en eux de plus aimable, ainsi que les meilleures qualités des autres nous paroissent participer à leurs vices. Par-là ces liaisons

sons influent infiniment sur toute notre conduite. Elles entretiennent notre amour ou notre haine, fomentent notre estime ou nos mépris, excitent notre reconnoissance ou notre ressentiment, & produisent ces sympathies, ces antipathies & tous ces penchans bizarres dont on a quelquefois tant de peine à se rendre raison. Je crois avoir lû quelque part que Descartes conserva toujours du goût pour les yeux louches, parce que la première personne qu'il avoit aimée, avoit ce défaut.

§. 81. Locke a fait voir le plus grand danger des liaisons d'idées, lorsqu'il a remarqué qu'elles sont l'origine de la folie. » Un homme, » dit-il, (a) fort sage & de très- » bon sens en toute autre chose, » peut être aussi fou sur un certain » article, qu'aucun de ceux qu'on » renferme aux petites-Maisons, si » par quelque violente impression

(a) Liv. 2. C. 11. §. 13. il répète à peu près la même chose. C. 13. §. 4. du même Liv.



» qui se soit faite subitement dans  
 » son esprit, ou par une longue ap-  
 » plication à une espèce particulière  
 » de pensées, il arrive que des idées  
 » incompatibles soient jointes si for-  
 » tement ensemble dans son esprit,  
 » qu'elles y demeurent unies.

§. 82. Pour comprendre com-  
 bien cette réflexion est juste, il suf-  
 fit de remarquer que par le physique  
 l'imagination & la folie ne peuvent  
 différer que du plus au moins. Tout  
 dépend de la vivacité & de l'abon-  
 dance avec laquelle les esprits se  
 portent au cerveau. C'est pourquoi  
 dans les songes les perceptions se  
 retracent si vivement, qu'au réveil  
 on a quelquefois de la peine à re-  
 connoître son erreur. Voilà certai-  
 nement un moment de folie. Afin  
 qu'on restât fou, il suffiroit de suppo-  
 ser que les fibres du cerveau eussent  
 été ébranlées avec trop de violence  
 pour pouvoir se rétablir. Le même  
 effet peut être produit d'une ma-  
 nière plus lente.

§. 83. Il n'y a, je pense, personne,  
 qui, dans des momens de désœu-

vrement, n'imagine quelque roman  
 dont il se fait le héros. Ces fictions,  
 qu'on appelle des *châteaux en Espagne*,  
 n'occasionnent pour l'ordinaire dans  
 le cerveau que de légères impres-  
 sions; parce qu'on s'y livre peu; &  
 qu'elles sont bientôt dissipées par des  
 objets plus réels, dont on est obligé  
 de s'occuper. Mais qu'il survienne  
 quelque sujet de tristesse, qui nous  
 fasse éviter nos meilleurs amis, &  
 prendre en dégoût tout ce qui nous  
 a plu; alors livrés à tout notre cha-  
 grin, notre roman favori sera la  
 seule idée qui pourra nous en dis-  
 traire. Les esprits animaux creuse-  
 ront peu à peu à ce château des fon-  
 demens d'autant plus profonds, que  
 rien n'en changera le cours: nous  
 nous endormirons en le bâtissant;  
 nous l'habiterons en songe; & enfin,  
 quand l'impression des esprits sera  
 insensiblement parvenue à être la  
 même que si nous étions en effet ce  
 que nous avons feint, nous pren-  
 drons à notre réveil toutes nos chi-  
 mères pour des réalités. Il se peut  
 que la folie de cet Athénien, qui

croioit que tous les vaisseaux qui entroient dans le Pirée, étoient à lui, n'ait pas eu d'autre cause.

§. 84. Cette explication peut faire connoître combien la lecture des Romans est dangereuse pour les jeunes personnes du sexe dont le cerveau est fort tendre. Leur esprit, que l'éducation occupe ordinairement trop peu, saisit avec avidité des fictions qui flattent des passions naturelles à leur âge. Elles y trouvent des matériaux pour les plus beaux châteaux en Espagne. Elles les mettent en œuvre avec d'autant plus de plaisir, que l'envie de plaire, & les galanteries qu'on leur fait sans cesse, les entretiennent dans ce goût. Alors il ne faut peut-être qu'un léger chagrin pour tourner la tête à une jeune fille, lui persuader qu'elle est angélique, ou telle autre Héroïne qui lui a plu, & lui faire prendre pour des Médors tous les hommes qui l'approchent.

§. 85. Il y a des Ouvrages faits dans des vûes bien différentes, qui peuvent avoir de pareils inconve-

niens. Je veux parler de certains Livres de dévotion écrits par des imaginations fortes & contagieuses. Ils sont capables de tourner quelquefois le cerveau d'une femme, jusqu'à lui faire croire qu'elle a des visions, qu'elle s'entretient avec les Anges, ou que même elle est déjà dans le Ciel avec eux. Il seroit bien à souhaiter que les jeunes personnes des deux sexes fussent toujours éclairées dans ces sortes de lectures par des Directeurs qui connoitroient la trempe de leur imagination.

§. 85. Des folies comme celles que je viens d'exposer, sont reconnues de tout le monde. Il y a d'autres égaremens auxquels on ne pense pas à donner le même nom : cependant tous ceux qui ont leur cause dans l'imagination, devroient être mis dans la même classe. En ne déterminant la folie que par la conséquence des erreurs, on ne sauroit fixer le point où elle commence. Il la faut donc faire consister dans une imagination, qui, sans qu'on soit capable de le remarquer, associe des

idées d'une manière tout-à-fait défordonnée, & influe quelquefois dans nos jugemens, ou dans notre conduite. Cela étant, il est vraisemblable que personne n'en sera exempt. Le plus sage ne différera du plus fou, que parce qu'heureusement les travers de son imagination n'auront pour objet que des choses qui entrent peu dans le train ordinaire de la vie, & qui le mettent moins visiblement en contradiction avec le reste des hommes. En effet, où est celui que quelque passion favorite n'engage pas constamment, dans de certaines rencontres, à ne se conduire que d'après l'impression forte que les choses font sur son imagination, & ne fasse retomber dans les mêmes fautes ? Observés surtout un homme dans ses projets de conduite ; car c'est-là l'écueil de la raison pour le grand nombre. Quelle prévention, quel aveuglement même dans celui qui a le plus d'esprit ! Que le peu de succès lui fasse reconnoître combien il a eu tort, il ne se corrigera pas.

La même imagination qui l'a séduit, le séduira encore ; & vous le verrez sur le point de commettre une faute semblable à la première, que vous ne l'en convaincrez pas.

§. 87. Les impressions qui se font dans les cerveaux froids, s'y conservent long-tems. Ainsi les personnes dont l'extérieur est posé & réfléchi, n'ont d'autre avantage, si c'en est un, que de garder constamment les mêmes travers. Par-là leur folie qu'on ne soupçonnoit pas au premier abord, n'en devient que plus aisée à reconnoître pour ceux qui les observent quelque tems. Au contraire dans les cerveaux où il y a beaucoup de feu & beaucoup d'activité, les impressions s'effacent, se renouvellent, les folies se succèdent. A l'abord on voit bien que l'esprit d'un homme a quelque travers, mais il en change avec tant de rapidité, qu'on peut à peine le remarquer.

§. 88. Le pouvoir de l'imagination est sans bornes. Elle diminue ou même dissipe nos peines, & peut

seule donner aux plaisirs l'affaiblissement qui en fait tout le prix. Mais quelquefois c'est l'ennemi le plus cruel que nous ayons : elle augmente nos maux, nous en donne que nous n'avions pas, & finit par nous porter le poignard dans le sein.

Pour rendre raison de ces effets, je dis d'abord que les sens agissant sur l'organe de l'imagination, cet organe réagit sur les sens. On ne le peut révoquer en doute : car l'expérience fait voir une pareille réaction dans les corps les moins élastiques. Je dis en second lieu que la réaction de cet organe est plus vive que l'action des sens, parce qu'il ne réagit pas sur eux avec la seule force que suppose la perception qu'ils ont produite, mais avec les forces réunies de toutes celles qui sont étroitement liées à cette perception, & qui pour cette raison n'ont pu manquer de se réveiller. Cela étant, il n'est pas difficile de comprendre les effets de l'imagination. Venons à des exemples.

La perception d'une douleur réveille dans mon imagination toutes les idées avec lesquelles elle a une liaison étroite. Je vois le danger, la frayeur me saisit, j'en suis abattu, mon corps résiste à peine, ma douleur devient plus vive, mon accablement augmente, & il se peut que, pour avoir eu l'imagination frappée, une maladie légère dans ses commencemens, me conduise au tombeau.

Un plaisir que j'ai recherché, retrace également toutes les idées agréables auxquelles il peut être lié. L'imagination renvoye aux sens plusieurs perceptions pour une qu'elle reçoit. Mes esprits sont dans un mouvement qui dissipe tout ce qui pourroit m'enlever aux sentimens que j'éprouve. Dans cet état, tout entier aux perceptions que je reçois par les sens, & à celles que l'imagination reproduit, je goûte les plaisirs les plus vifs. Qu'on arrête l'action de mon imagination; je sorts aussi-tôt comme d'un enchantement : j'ai sous les yeux les

objets auxquels j'attribuois mon bonheur, je les cherche, & je ne les vois plus.

Par cette explication on conçoit que les plaisirs de l'imagination sont tout aussi réels & tout aussi physiques que les autres; quoi qu'on dise communément le contraire. Je n'apporte plus qu'un exemple.

Un homme tourmenté par la goutte, & qui ne peut se soutenir, revoit, au moment qu'il s'y attendoit le moins, un fils qu'il croyoit perdu: plus de douleur. Un instant après le feu se met à sa maison: plus de foiblesse. Il est déjà hors du danger, quand on songe à le secourir. Son imagination subitement & vivement frappée, réagit sur toutes les parties de son corps, & y produit la révolution qui le sauve.

Voilà je pense les effets les plus étonnans de l'imagination. Je vais dans le Chapitre suivant dire un mot des agrémens qu'elle fait prêter à la vérité.

## CHAPITRE X.

*Où l'Imagination puise les agrémens qu'elle donne à la vérité.*

§. 89. **L'**IMAGINATION emprunte ses agrémens du droit qu'elle a de dérober à la nature ce qu'il y a de plus riant & de plus aimable, pour embellir le sujet qu'elle manie. Rien ne lui est étranger, tout lui devient propre, dès qu'elle en peut paroître avec plus d'éclat. C'est une abeille qui fait son trésor de tout ce qu'un parterre produit de plus belles fleurs. C'est une coquette, qui, uniquement occupée du désir de plaire, consulte plus son caprice que la raison. Toujours également complaisante, elle se prête à notre goût, à nos passions, à nos foiblesse. Elle attire & persuade l'un par son air vif & agaçant, surprend & étonne l'autre par ses manières grandes & nobles. Tantôt elle amuse par des propos rians, d'autres fois elle ravit par

la hardiesse de ses faillies. Là elle affecte la douceur pour intéresser ; ici, la langueur & les larmes, pour toucher ; & s'il le faut, elle prendra bientôt le masque, pour exciter des ris. Bien assurée de son empire, elle exerce son caprice sur tout. Elle se plaît quelquefois à donner de la grandeur aux choses les plus communes & les plus triviales ; & d'autres fois à rendre basses & ridicules les plus sérieuses & les plus sublimes. Quoiqu'elle altère tout ce qu'elle touche, elle réussit souvent, lorsqu'elle ne cherche qu'à plaire ; mais hors de-là, elle ne peut qu'échouer. Son empire finit, où celui de l'analyse commence.

§. 90. Elle puise non-seulement dans la nature, mais encore dans les choses les plus absurdes & les plus ridicules, pourvu que les préjugés les autorisent. Peu importe qu'elles soient fausses, si nous sommes portés à les croire véritables. L'imagination a surtout les agrémens en vûe, mais elle n'est pas opposée à la vérité. Toutes les fictions sont bon-

nes, lorsqu'elles sont dans l'analogie de la nature, de nos connoissances ou de nos préjugés. Mais dès qu'elle s'en écarte, elle n'enfante plus que des idées monstrueuses & extravagantes. C'est-là, je crois, ce qui rend cette pensée de Despréaux si juste.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Il doit régner partout & même dans la Fable,

En effet, le vrai appartient à la Fable : non, que les choses soient absolument telles qu'elle nous les représente, mais parce qu'elle les montre sous des images claires, familières & qui, par conséquent, nous plaisent, sans nous engager dans l'erreur.

§. 91. Rien n'est beau que le vrai : cependant tout ce qui est vrai n'est pas beau. Pour y suppléer, l'imagination lui associe les idées les plus propres à l'embellir, & par cette réunion elle forme un tout, où l'on trouve la solidité & l'agrément. La Poésie en donne une infinité

d'exemples. C'est-là qu'on voit la fiction qui seroit toujours ridicule sans le vrai, orner la vérité qui seroit souvent froide sans la fiction. Ce mélange plaît toujours, pourvu que les ornemens soient choisis avec discernement, & répandus avec sagesse. L'imagination est à la vérité ce qu'est la parure à une belle personne : elle doit lui prêter tous les secours, pour la faire paroître avec les avantages dont elle est susceptible.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur cette partie de l'imagination; ce seroit le sujet d'un Ouvrage à part : il suffit pour mon Plan de n'avoir pas oublié d'en parler.



## CHAPITRE XI.

*De la raison, de l'esprit & de ses différentes espèces.*

§. 92. **D**E toutes les opérations que nous avons décrites, il en résulte une qui, pour ainsi dire, couronne l'entendement : c'est la raison. Quelque idée qu'on s'en fasse, tout le monde convient que ce n'est que par elle qu'on peut se conduire sagement dans les affaires civiles, & faire des progrès dans la recherche de la vérité. Il en faut conclure qu'elle n'est autre chose que la connoissance de la manière dont nous devons régler les opérations de notre Ame.

§. 93. Je ne crois pas, en m'expliquant de la sorte, m'écarter de l'usage ; je ne fais que déterminer une notion qui ne m'a paru nulle part assez exacte. Je prévient même toutes les invectives qu'on ne dit contre la raison, que pour l'avoir

prise dans un sens trop vague. Dira-t-on que la nature nous a fait un présent digne d'une marâtre, lorsqu'elle nous a donné les moyens de diriger sagement les opérations de notre Ame ? Une pareille pensée pourroit-elle tomber dans l'esprit ? Dira-t-on que quand l'Ame ne seroit pas douée de toutes les opérations dont nous avons parlé, elle n'en seroit que plus heureuse, parce qu'elles sont la source de ses peines par l'abus qu'elle en fait ? Que ne reprochons-nous donc à la nature de nous avoir donné une bouche, des bras & d'autres organes, qui sont souvent les instrumens de notre propre malheur. Peut-être que nous voudrions n'avoir de vie, qu'autant qu'il en faut pour sentir que nous existons, & que nous abandonnerions volontiers toutes les opérations qui nous mettent si fort au-dessus des bêtes, pour n'avoir, que leur instinct.

§. 94. Mais, dira-t-on, quel est l'usage que nous devons faire des opérations de l'Ame ? avec quels efforts

efforts, & avec combien peu de succès n'en a-t-on pas fait la recherche ? Peut-on se flatter d'y réussir mieux aujourd'hui ? Je réponds qu'il faut donc nous plaindre de n'avoir pas reçu la raison en partage. Mais plutôt n'outrons rien. Etudions bien les opérations de l'Ame, connoissons toute leur étendue, sans nous en cacher la foiblesse, distinguons-les exactement, démêlons-en les ressorts, montrons-en les avantages & les abus, voyons quels secours elles se prêtent mutuellement, enfin, ne les appliquons qu'aux objets qui sont à notre portée, & je promets que nous apprendrons l'usage que nous en devons faire. Nous reconnoissons qu'il nous est tombé en partage autant de raison que notre état le demandoit ; & que si celui de qui nous tenons tout ce que nous sommes, ne prodigue pas ses faveurs, il fait les dispenser avec sagesse.

§. 95. Il y a trois opérations qu'il est à propos de rapprocher pour en faire mieux sentir la différence. Ce



sont l'instinct, la folie & la raison. L'instinct n'est qu'une imagination dont l'exercice n'est point du tout à nos ordres, mais qui par sa vivacité concourt parfaitement à la conservation de notre être. Il exclue la mémoire, la réflexion & les autres opérations de l'Ame. La folie admet au contraire l'exercice de toutes les opérations, mais c'est une imagination déréglée qui les dirige. Enfin, la raison résulte de toutes les opérations de l'Ame bien conduites. Si Pope avoit su se faire des idées nettes de ces choses, il n'auroit pas autant déclamé contre la raison, & encore moins conclu :

Envain de la raison tu vantes l'excellence;  
Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence?  
Entre ces facultés quelle comparaison!  
Dieu dirige l'instinct, & l'homme la raison.

§. 96. Il est, au reste, bien aisé d'expliquer ici la distinction qu'on fait entre être *au-dessus de la raison*, *selon la raison* & *contre la raison*. Toute vérité qui renferme quelques idées

qui ne peuvent être l'objet des opérations de l'Ame, parce qu'elles n'ont pu entrer par les sens, ni être tirées des sensations, est au dessus de la raison. Une vérité qui ne renferme que des idées sur lesquelles notre esprit peut opérer, est selon la raison. Enfin toute proposition qui en contredit une qui résulte des opérations de l'Ame bien conduites, est contre la raison.

§. 97. On a pu facilement remarquer que dans la notion de la raison, & dans les nouveaux détails que j'ai donnés sur l'imagination (a), il n'entre d'autres idées que celles des opérations qui ont été le sujet des huit premiers Chapitres de cette Section. Il étoit cependant à propos de considérer ces choses à part, soit pour se conformer à l'usage, soit pour marquer plus exactement les différens objets des opérations de l'entendement. Je crois même devoir suivre encore

---

(a) Chapitre précédent.

l'usage, lorsqu'il distingue le bon sens, l'esprit, l'intelligence, la pénétration, la profondeur, le discernement, le jugement, la sagacité, le goût, l'invention, le talent, le génie & l'entousiasme; il me suffira cependant de ne dire qu'un mot sur toutes ces choses.

§. 98. Le bon sens & l'intelligence ne sont que concevoir ou imaginer, & ne diffèrent que par la nature de l'objet dont on s'occupe. Comprendre, par exemple, que deux & deux font quatre, ou comprendre tout un cours de mathématiques, c'est également concevoir; mais avec cette différence que l'un s'appelle bon sens, & l'autre intelligence. De même pour imaginer des choses communes & qui tombent tous les jours sous les yeux, il ne faut que du bon sens: mais pour imaginer des choses neuves surtout si elles sont de quelque étendue, il faut de l'intelligence. L'objet du bon sens ne paroît donc se rencontrer que dans ce qui est facile & ordinaire, & c'est à l'intelligence à faire concevoir,

ou imaginer des choses plus composées & plus neuves.

§. 99. Faute d'une bonne méthode pour analyser nos idées, nous nous contentons souvent de nous entendre à peu près. On en voit l'exemple dans le mot *esprit*, auquel on attache communément une notion bien vague, quoiqu'il soit dans la bouche de tout le monde. Quelle qu'en soit la signification, elle ne sauroit s'étendre au-delà des opérations dont j'ai donné l'analyse. Mais selon qu'on prend ces opérations à part, qu'on en réunit plusieurs, ou qu'on les considère toutes ensemble, on se forme différentes notions auxquelles on donne communément le nom d'*esprit*. Il faut cependant y mettre pour condition que nous les conduisions d'une manière supérieure, & qui montre l'activité de l'entendement. Celles où l'Âme dispose à peine d'elle-même, ne méritent pas ce nom. Ainsi la mémoire & les opérations qui la précèdent, ne constituent pas l'esprit. Si même l'ac-

tivité de l'Âme n'a pour objet que des choses communes, ce n'est encore que bon sens, comme je l'ai dit. L'esprit vient immédiatement après, & se trouveroit à son plus haut période dans un homme qui en toute occasion sauroit parfaitement bien conduire toutes les opérations de son entendement, & s'en serviroit avec toute la facilité possible. C'est une notion dont on ne trouvera jamais le modèle; mais il faut le supposer afin d'avoir un point fixe, d'où l'on puisse par divers endroits s'éloigner plus ou moins, & se faire par ce moyen quelque idée des espèces inférieures. Je me borne à celles auxquelles on a donné des noms.

§. 100. La pénétration suppose qu'on est capable d'assez d'attention, de réflexion & d'analyse, pour pénétrer jusques dans l'intérieur des choses; & la profondeur qu'on les creuse au point d'en développer tous les ressorts, & qu'on voit d'où elles viennent; ce qu'elles sont, & ce qu'elles deviendront.

§. 101. Le discernement & le jugement comparent les choses, en font la différence, & apprécient exactement la valeur des unes aux autres: mais le premier se dit plus particulièrement de celles qui regardent la spéculation, & le second, de celles qui concernent la pratique. Il faut du discernement dans les recherches philosophiques, & du jugement dans la conduite de la vie.

§. 102. La sagacité n'est que l'adresse avec laquelle on fait se retourner pour saisir son objet plus facilement, ou pour le faire mieux comprendre aux autres; ce qui ne se fait que par l'imagination jointe à la réflexion & à l'analyse.

§. 103. Le goût est une manière de sentir si heureuse qu'on apperçoit le prix des choses sans le secours de la réflexion, ou plutôt sans se servir d'aucune règle pour en juger. Il est l'effet d'une imagination qui ayant été exercée de bonne heure sur des objets choisis, les conserve toujours présents, & s'en fait natu-

rellement des modèles de comparaison. C'est pourquoi le bon goût est ordinairement le partage des gens du monde.

§. 104. Nous ne créons pas proprement des idées, nous ne faisons que combiner par des compositions & des décompositions, celles que nous recevons par les sens. L'invention consiste à savoir faire des combinaisons neuves. Il y en a de deux espèces: le talent & le génie.

Celui-là combine les idées d'un art ou d'une science connue d'une manière propre à produire les effets, qu'on en doit naturellement attendre. Il demande tantôt plus d'imagination, tantôt plus d'analyse. Celui-ci ajoute au talent l'idée d'esprit en quelque sorte créateur. Il invente de nouveaux arts, ou dans le même art, de nouveaux genres égaux, & quelquefois même supérieurs à ceux qui étoient déjà connus. Il envisage les choses sous des points de vue qui ne sont qu'à lui; donne naissance à une science nouvelle, ou se fraye dans celles qu'on cultive,

une

une route à des vérités auxquelles on n'espéroit pas de pouvoir arriver. Il répand sur celles qu'on connoissoit avant lui, une clarté & une facilité dont on ne les jugeoit pas susceptibles. Un homme à talent a un caractère qui peut appartenir à d'autres: il est égalé & même quelquefois surpassé. Un homme de génie a un caractère original, il est inimitable. Aussi les grands écrivains qui le suivent, hazardent rarement de s'essayer dans le genre où il a réussi. Corneille, Molière & Quinault n'ont point eu d'imitateurs. Nous avons des modernes qui vraisemblablement n'en auront pas davantage.

On qualifie le génie d'étendu & de vaste. Comme étendu, il fait de grands progrès dans un genre: comme vaste, il réunit tant de genres, & à un tel degré, qu'on a en quelque sorte de la peine à imaginer qu'il ait des bornes.

§. 105. On ne peut analyser l'enthousiasme quand on l'éprouve, puisqu'alors on n'est pas maître de sa

N

réflexion : mais comment l'analyser, quand on ne l'éprouve plus ? C'est en considérant les effets qu'il a produits. Dans cette occasion la connoissance des effets doit conduire à la connoissance de leur cause, & cette cause ne peut être que quelqu'une des opérations dont nous avons déjà fait l'analyse.

Quand les passions nous donnent de violentes secouffes, en sorte qu'elles nous enlèvent l'usage de la réflexion, nous éprouvons mille sentimens divers. C'est que l'imagination plus ou moins excitée, selon que les passions sont plus ou moins vives, réveille avec plus ou moins de force les sentimens qui ont quelque rapport, & , par conséquent, quelque liaison avec l'état où nous sommes.

Supposons deux hommes dans les mêmes circonstances, & éprouvant les mêmes passions, mais dans un inégal degré de force. D'un côté prenons pour exemple le vieil Horace, tel qu'il est dépeint dans Corneille, avec cette Ame romaine qui lui feroit sacrifier ses propres en-

sans au salut de la République. L'impression qu'il reçoit, quand il apprend la fuite de son fils, est un assemblage confus de tous les sentimens que peuvent produire l'amour de la patrie & celui de la gloire, portés au plus haut point ; jusques-là qu'il ne doit pas regretter la perte de deux de ses fils, & qu'il doit souhaiter que le troisième eût également perdu la vie. Voilà les sentimens dont il est agité : mais les exprimera-t-il dans tout leur détail ! Non : ce n'est pas le langage des grandes passions. Il ne se contentera pas non plus d'en faire connoître un des moins vifs. Il préférera naturellement celui qui agit en lui avec le plus de violence, & il s'y arrêtera, parce que par la liaison qu'il a avec les autres, il les renferme suffisamment. Or quel est ce sentiment ? C'est de souhaiter que son fils fût mort : car un pareil désir ou n'entre point dans l'Ame d'un père, ou, quand il y entre, il doit seul en quelque sorte la remplir. C'est pourquoi, lorsqu'on lui

demande ce que son fils pouvoit faire contre trois, il doit répondre; *qu'il mourut.*

Supposons d'un autre côté un Romain qui, quoique sensible à la gloire de sa famille & au salut de la République, eut néanmoins éprouvé des passions beaucoup plus foibles que le vieil Horace; il me paroît qu'il auroit presque conservé tout son sang froid. Les sentimens produits en lui par l'honneur & par l'amour de la patrie, l'auroient affecté plus foiblement, & chacun à peu près dans un égal degré. Cet homme n'auroit pas été porté à exprimer l'un plutôt que l'autre; ainsi il auroit été naturel qu'il les eût fait connoître dans tout leur détail. Il auroit dit combien il souffroit de voir la ruine de la République, & la honte dont son fils venoit de se couvrir; il auroit deffendu qu'il osât jamais se présenter devant lui; &, au lieu d'en souhaiter la mort, il auroit seulement jugé qu'il eût mieux valu pour lui avoir le sort de ses freres.

Quoiqu'on entende par *entouffiasme*, il suffit de savoir qu'il est opposé au sang froid, pour remarquer que ce n'est que dans l'entouffiasme qu'on peut se mettre à la place du vieil Horace de Corneille: il n'en est pas de même pour se mettre à la place de l'homme que j'ai imaginé. Voyons encore un exemple.

Si Moïse ayant à parler de la création de la lumière, avoit été moins pénétré de la grandeur de Dieu, il se seroit étendu davantage à montrer la puissance de cet être suprême. D'un côté il n'auroit rien négligé pour exalter l'excellence de la lumière; & de l'autre il auroit représenté les ténèbres comme un cahos où toute la nature étoit en fêvelie. Mais, pour entrer dans ces détails, il étoit trop rempli des sentimens que peut produire la vûe de la supériorité du premier être, & la dépendance des créatures. Ainsi les idées de commandement & d'obéissance étant liées à celles de supériorité & de dépendance, elles n'ont pu manquer de se réveiller

dans son Ame ; & il a dû s'y arrêter , comme étant suffisantes pour exprimer toutes les autres. Il se borne donc à dire : *Dieu dit que la lumière soit , & la lumière fut.* Par le nombre & par la beauté des idées que ces expressions abrégées réveillent en même tems, elles ont l'avantage de frapper l'Ame d'une manière admirable ; & sont, pour cette raison , ce qu'on nomme *sublime.*

En conséquence de ces analyses voici la notion que je me fais de l'entouffiasme : c'est l'état d'un homme qui, considérant avec effort les circonstances où il se place , est vivement remué par tous les sentimens qu'elles doivent produire , & qui pour exprimer ce qu'il éprouvé , choisit naturellement parmi ces sentimens celui qui est le plus vif , & qui seul équivaloit aux autres , par l'étroite liaison qu'il a avec eux. Si cet état n'est que passager , il donne lieu à un trait ; & s'il dure quelque tems , il peut produire une pièce entière. En cou-

servant son sang froid , on pourroit imiter l'entouffiasme , si l'on s'étoit fait l'habitude d'analyser les beaux morceaux que les Poètes lui doivent. Mais la copie seroit-elle toujours égale à l'original ?

§. 106. L'esprit est proprement l'instrument avec lequel on acquiert les idées qui s'éloignent des plus communes. C'est pourquoi nos idées sont d'une nature bien différente selon le genre des opérations qui constituent plus particulièrement l'esprit de chaque homme. Les effets ne peuvent pas être les mêmes dans celui où vous supposerez plus d'analyse avec moins d'imagination , & dans celui où vous supposerez plus d'imagination avec moins d'analyse. L'imagination seule est susceptible d'une grande variété , & suffit pour faire des esprits de bien des espèces. Nous avons des modèles de chacune dans nos écrivains ; mais toutes n'ont pas des noms. D'ailleurs pour considérer l'esprit dans tous ses effets, ce n'est pas assez d'avoir donné l'analyse des opérations de l'enten-

dement, il faudroit encore avoir fait celle des passions; & avoir remarqué comment toutes ces choses se combinent, & se confondent en une seule cause. L'influence des passions est si grande, que souvent sans elles l'entendement n'auroit presque point d'exercice, & que pour avoir de l'esprit, il ne manque quelquefois à un homme que des passions. Elles sont même absolument nécessaires pour certains talens. Mais une analise des passions appartiendroit plutôt à un ouvrage où l'on traiteroit des progrès de nos connoissances, qu'à celui où il ne s'agit que de leur origine.

§. 107. Le principal avantage qui résulte de la manière dont j'ai envisagé les opérations de l'Ame, c'est qu'on voit évidemment comment le bon sens, l'esprit, la raison & leurs contraires naissent également d'un même principe, qui est la liaison des idées les unes avec les autres; que, remontant encore plus haut, on voit que cette liaison est produite par l'usage des

signes; & que, par conséquent, les progrès de l'esprit humain dépendent entièrement de l'adresse avec laquelle nous nous servons du langage. Ce principe est simple, & répand un grand jour sur cette matière: personne, que je sache, ne l'a connu avant moi.

§. 108. J'ai dit (*a*), sans y mettre de restriction, que les opérations de l'Ame étoient avec les sensations les matériaux de toutes nos connoissances. Je puis à présent m'exprimer avec plus d'exactitude, car cette proposition seroit fautive, si elle étoit entendue de toutes les opérations. Il en faut borner le sens à la perception, à la conscience, à la réminiscence, à l'attention & à l'imagination; & supposer même que nous ne sommes point du tout maîtres de régler l'exercice des deux dernières. Jusques-là nous n'avons point encore de connoissances, mais nous avons tous

---

(*a*) Sect. I.



les matériaux dont elles peuvent se former, & dont les opérations, qui surviennent, ne sauroient faire partie, puisque ce sont elles qui les mettent en œuvre.

Il est à propos d'interrompre nos considérations sur les opérations de l'Âme, afin de dire un mot de la division des idées en simples & complexes. Peut-être paroîtra-t-il que c'est par où j'aurois dû commencer : mais on changera de sentiment à la lecture, car on remarquera que la seconde Section devoit me fournir les exemples dont j'ai besoin pour la troisième.



## SECTION TROISIÈME.

*Des idées simples & des idées complexes.*

§. 1. J'appelle idée complexe la réunion ou la collection de plusieurs perceptions ; & idée simple une perception considérée toute seule.

„ Bien que les qualités qui frappent nos sens, dit Locke (a), soient si fort unies & si bien mêlées ensemble dans les choses mêmes, qu'il n'y ait aucune séparation ou distance entre elles ; il est certain néanmoins que les idées que ces diverses qualités produisent dans l'Âme, y entrent par les sens d'une manière simple & sans nul mélange. Car quoique la vue & l'attouchement exci-

(a) Liv. 2. C. 2. §. 1.

„ tent souvent, dans le même tems  
 „ différentes idées par le même  
 „ objet, comme lorsqu'on voit le  
 „ mouvement & la couleur tout à  
 „ la fois, & que la main sent la  
 „ mollesse & la chaleur d'un mor-  
 „ ceau de cire; cependant les idées  
 „ simples qui sont ainsi réunies  
 „ dans le même sujet, sont aussi  
 „ parfaitement distinctes que celles  
 „ qui entrent dans l'esprit par divers  
 „ sens. Par exemple, la froideur &  
 „ la dureté qu'on sent dans un mor-  
 „ ceau de glace, sont des idées  
 „ aussi distinctes dans l'Ame, que  
 „ l'odeur & la blancheur d'une  
 „ fleur de lys, ou que l'odeur du  
 „ sucre & l'odeur d'une rose: &  
 „ rien n'est plus évident à un homi-  
 „ me que la perception claire &  
 „ distincte qu'il a de ces idées  
 „ simples, dont chacune prise à  
 „ part est exempte de toute com-  
 „ position, & ne produit, par con-  
 „ séquent, dans l'Ame qu'une con-  
 „ ception entièrement uniforme,  
 „ qui ne peut être distinguée en  
 „ différentes idées.

Quoique nos perceptions soient  
 susceptibles de plus ou de moins de  
 vivacité, on auroit tort de s'ima-  
 giner que chacune soit composée  
 de plusieurs autres. Fondez ensem-  
 ble des couleurs qui ne diffèrent que  
 parce qu'elles ne sont pas également  
 vives, elles ne produiront qu'une  
 seule perception.

Il est vrai qu'on regarde comme  
 différens degrés d'une même per-  
 ception toutes celles qui ont des  
 rapports moins éloignés. Mais c'est  
 que faute d'avoir autant de noms  
 que de perceptions, on a été obligé  
 de rappeler celles-ci à certaines clas-  
 ses. Prises à part, il n'y en a point qui  
 ne soit simple. Comment décom-  
 poser, par exemple, celle qu'occa-  
 sionne la blancheur de la neige? Y  
 distinguera-t-on plusieurs autres  
 blancheurs dont elle se soit formée?

§. 2. Toutes les opérations de  
 l'Ame considérées dans leur origine,  
 sont également simples; car cha-  
 cune n'est alors qu'une perception.  
 Mais ensuite elles se combinent pour  
 agir de concert, & forment des

opérations composées. Cela paroît sensiblement dans ce qu'on appelle *pénétration, discernement, sagacité, &c.*

§. 3. Outre les idées qui sont réellement simples, on regarde souvent comme telle une collection de plusieurs perceptions, lorsqu'on la rapporte à une collection plus grande dont elle fait partie. Il n'y a même point de notion, quelque composée qu'elle soit, qu'on ne puisse considérer comme simple, en lui attachant l'idée de l'unité.

§. 4. Parmi les idées complexes les unes sont composées de perceptions différentes, telle est celle d'un Corps : les autres le sont de perceptions uniformes, ou plutôt elles ne sont qu'une même perception répétée plusieurs fois. Tantôt le nombre n'en est point déterminé, telle est l'idée abstraite de l'étendue : tantôt il est déterminé; le pied, par exemple, est la perception d'un pouce prise douze fois.

§. 5. Quant aux notions qui se forment de perceptions différentes, il y en a de deux sortes : celles des

substances & celles qui se composent des idées simples qu'on rapporte aux différentes actions des hommes. Afin que les premières soient utiles, il faut qu'elles soient faites sur le modèle des substances, & qu'elles ne représentent que les propriétés qui y sont renfermées. Dans les autres on se conduit tout différemment. Souvent il est important de les former, avant d'en avoir vu des exemples ; & d'ailleurs ces exemples n'auroient ordinairement rien d'assez fixe pour nous servir de règle. Une notion de la vertu ou de la justice formée de la sorte, varieroit selon que les cas particuliers admettroient ou rejetteroient certaines circonstances ; & la confusion iroit à un tel point qu'on ne discerneroit plus le juste de l'injuste : erreur de bien des Philosophes. Il ne nous reste donc qu'à rassembler à notre choix plusieurs idées simples, & qu'à prendre ces collections une fois déterminées pour le modèle d'après lequel nous devons juger des choses. Telles sont les idées

attachées à ces mots : gloire, honneur, courage. Je les appellerai idées archétypes : terme que les métaphysiciens modernes ont assez mis en usage.

§. 6. Puisque les idées simples ne sont que nos propres perceptions, le seul moyen de les connoître, c'est de réfléchir sur ce qu'on éprouve à la vue des objets.

§. 7. Il en est de même de ces idées complexes qui ne sont qu'une répétition indéterminée d'une même perception. Il suffit, par exemple, pour avoir l'idée abstraite de l'étendue, d'en considérer la perception, sans en considérer aucune partie déterminée comme répétée un certain nombre de fois.

§. 8. N'ayant à envisager les idées que par rapport à la manière dont elles viennent à notre connoissance, je ne ferai de ces deux espèces qu'une seule classe. Ainsi quand je parlerai des idées complexes, il faudra m'entendre de celles qui sont formées de perceptions différentes, ou d'une même perception répé-

tée d'une manière déterminée.

§. 9. On ne peut bien connoître les idées complexes, prises dans le sens auquel je viens de les restreindre, qu'en les analysant ; c'est-à-dire, qu'il faut les réduire aux idées simples dont elles ont été composées, & suivre le progrès de leur génération. C'est ainsi que nous nous sommes formé la notion de l'entendement. Jusqu'ici aucun Philosophe n'a su que cette méthode pût être pratiquée en métaphysique. Les moyens dont ils se sont servis pour y suppléer, n'ont fait qu'augmenter la confusion, & multiplier les disputes.

§. 10. De-là on peut conclure l'inutilité des définitions, c'est-à-dire, de ces propositions où l'on veut expliquer les propriétés des choses par un genre & par une différence. 1<sup>o</sup>. L'usage en est impossible, quand il s'agit des idées simples. Locke l'a fait voir (a), & il est assez singu-

(a) L. 3. C. 4.

lier qu'il soit le premier qui l'ait remarqué. Les Philosophes qui sont venus avant lui, ne sachant pas discerner les idées qu'il falloit définir de celles qui ne devoient pas l'être, qu'on juge de la confusion qui se trouve dans leurs écrits. Les Cartésiens n'ignoroient pas qu'il y a des idées plus claires que toutes les définitions qu'on en peut donner, mais ils n'en savoient pas la raison, quelque facile qu'elle paroisse à appercevoir. Ainsi ils font bien des efforts pour définir des idées fort simples, tandis qu'ils jugent inutiles d'en définir de fort composées. Cela fait voir combien en philosophie le plus petit pas est difficile à faire.

En second lieu, les définitions sont peu propres à donner une notion exacte des choses un peu composées. Les meilleures ne valent pas même une analyse imparfaite. C'est qu'il y entre toujours quelque chose de gratuit, ou du moins on n'a point de règles pour s'assurer du contraire. Dans l'analyse on est

obligé de suivre la génération même de la chose. Ainsi quand elle sera bien faite, elle réunira infailliblement les suffrages, & par-là terminera les disputes.

§. II. Quoique les Géomètres aient connu cette méthode, ils ne sont pas exempts de reproches. Il leur arrive quelquefois de ne pas saisir la vraie génération des choses, & cela dans des occasions, où il n'étoit pas bien difficile de le faire. On en voit la preuve dès l'entrée de la géométrie. Après avoir dit que le point est *ce qui se termine soi-même de toutes parts, ce qui n'a d'autres bornes que soi-même, ou ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur*, ils le font mouvoir pour engendrer la ligne. Ils font ensuite mouvoir la ligne, pour engendrer la surface, & la surface, pour engendrer le solide.

Je remarque d'abord qu'ils tombent ici dans le défaut des autres Philosophes, c'est de vouloir définir une chose fort simple : défaut qui est une des suites de la synthèse.

qu'ils ont si fort à cœur, & qui demande qu'on définisse tout.

En second lieu, le mot de *borne* dit si nécessairement relation à une chose étendue, qu'il n'est pas possible d'imaginer une chose qui se termine de toutes parts, ou qui n'a d'autres bornes que soi-même. La privation de toute longueur, largeur & profondeur, n'est pas non plus une notion assez facile pour être présentée la première.

En troisième lieu, on ne sauroit se représenter le mouvement d'un point sans étendue, & encore moins la trace qu'on suppose qu'il laisse après lui pour produire la ligne. Quant à la ligne on peut bien la concevoir en mouvement selon la détermination de sa longueur, mais non pas selon la détermination qui devoit produire la surface; car alors elle est dans le même cas que le point. On en peut dire autant de la surface mue pour engendrer le solide.

§. 12. On voit bien que les Géomètres ont eu pour objet de se

conformer à la génération des choses ou à celles des idées: mais ils n'y ont pas réussi.

On ne peut avoir l'usage des sens, qu'on n'ait aussitôt l'idée de l'étendue avec toutes ses dimensions. Celle du solide est donc une des premières qu'ils transmettent. Or prenez un solide, & considérez-en une extrémité, sans penser à sa profondeur, vous aurez l'idée d'une surface, ou d'une étendue en longueur, & largeur sans profondeur. Car votre réflexion n'est l'idée que de la chose dont elle s'occupe.

Prenez ensuite cette surface, & pensez à sa longueur sans penser à sa largeur; vous aurez l'idée d'une ligne, ou d'une étendue en longueur sans largeur & sans profondeur.

Enfin réfléchissez sur une extrémité de cette ligne, sans faire attention à sa longueur, & vous vous ferez l'idée d'un point, ou de ce qu'on prend en géométrie pour ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur.

Par cette voie vous vous formerez sans effort les idées de point, de ligne, & de surface. On voit que tout dépend d'étudier l'expérience, afin d'expliquer la génération des idées dans le même ordre, dans lequel elles se sont formées. Cette méthode est surtout indispensable, quand il s'agit des notions abstraites; c'est le seul moyen de les expliquer avec netteté.

§. 13. On peut remarquer deux différences essentielles entre les idées simples & les idées complexes.

1<sup>o</sup>. L'esprit est purement passif dans la production des premières: il ne pourroit pas se donner l'idée d'une couleur qu'il n'a jamais vûe. Il est au contraire actif dans la génération des dernières. C'est lui qui en réunit les idées simples d'après des modes, ou à son choix: en un mot, elles ne sont que l'ouvrage d'une expérience réfléchie. Je les appellerai plus particulièrement *notions*.

2<sup>o</sup>. Nous n'avons point de mesure pour connoître l'excès d'une idée simple sur une autre: ce qui pro-

vient de ce qu'on ne peut les diviser. Il n'en est pas de même des idées complexes: on connoît avec la dernière précision la différence de deux nombres, parce que l'unité qui en est la mesure commune, est toujours égale. On peut encore compter les idées simples des notions complexes qui, ayant été formées de perceptions différentes, n'ont pas une mesure aussi exacte que l'unité. S'il y a des rapports qu'on ne sauroit apprécier, ce sont uniquement ceux des idées simples. Par exemple, on connoît exactement quelles idées on a attaché de plus au mot *or*, qu'à celui de *tombac*, mais on ne peut pas mesurer la différence de la couleur de ces métaux, parce que la perception en est simple & indivisible.

§. 14. Les idées simples & les idées complexes conviennent en ce qu'on peut également les considérer comme absolues & comme relatives. Elles sont absolues, quand on s'y arrête, & qu'on en fait l'objet de sa réflexion, sans les rapporter

à d'autres. Mais quand on les considère comme subordonnées les unes aux autres, on les nomme relations.

§. 15. Les notions archetypes ont deux avantages : le premier c'est d'être complètes ; ce sont des modèles fixes dont l'esprit peut acquérir une connoissance si parfaite, qu'il ne lui en restera plus rien à découvrir. Cela est évident, puisque ces notions ne peuvent renfermer d'autres idées simples que celles que l'esprit a lui-même rassemblées. Le second avantage est une suite du premier ; il consiste en ce que tous les rapports qui sont entre elles, peuvent être aperçus : car, connoissant toutes les idées simples dont elles sont formées, nous en pouvons faire toutes les combinaisons possibles.

Mais les notions des substances n'ont pas les mêmes avantages. Elles sont nécessairement incomplètes, parce que nous les rapportons à des modèles, où nous pouvons tous les jours découvrir de nouvelles propriétés.

priétés. Par conséquent, nous ne saurions connoître tous les rapports qui sont entre deux substances. S'il est louable de chercher par l'expérience à augmenter de plus en plus notre connoissance à cet égard, il est ridicule de se flatter qu'on puisse un jour la rendre parfaite.

Cependant il faut prendre garde qu'elle n'est pas obscure & confuse, comme on se l'imagine ; elle n'est que bornée. Il dépend de nous de parler des substances dans la dernière exactitude, pourvu que nous ne comprenions dans nos idées & dans nos expressions, que ce qu'une observation constante nous apprend.

§. 16. Les mots synonymes de *pensée, opération, perception, sensation, conscience, idée, notion*, sont d'un si grand usage en métaphysique, qu'il est essentiel d'en remarquer la différence. J'appelle *pensée* tout ce que l'Âme éprouve soit par des impressions étrangères, soit par l'usage qu'elle fait de sa réflexion : *opération*, la pensée en tant qu'elle

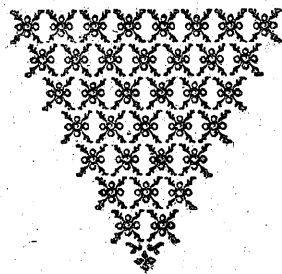


est propre à produire quelque changement dans l'Ame, & par ce moyen à l'éclairer & à la guider : *perception*, l'impression qui se produit en nous à la présence des objets : *sensation*, cette même impression en tant qu'elle vient par les sens : *conscience*, la connoissance qu'on en prend : *idée*, la connoissance qu'on en prend comme image : *notion*, toute idée qui est notre propre ouvrage. Voilà le sens dans lequel je me sers de ces mots. On ne peut prendre indifféremment l'un pour l'autre, qu'autant qu'on n'a besoin que de l'idée principale qu'ils signifient. On peut appeller les idées simples indifféremment perceptions ou idées ; mais on ne doit pas les appeller notions, parce qu'elles ne sont pas l'ouvrage de l'esprit. On ne doit pas dire la *notion du blanc*, mais la *perception du blanc*. Les notions à leur tour peuvent être considérées comme images : on peut, par conséquent, leur donner le nom d'*idées*, mais jamais celui de perception. Ce seroit faire entendre qu'elles ne sont pas

notre ouvrage. On peut dire la *notion de la hardiesse*, & non la *perception de la hardiesse* : ou si l'on veut faire usage de ce terme, il faut dire les *perceptions qui composent la notion de la hardiesse*. En un mot, comme nous n'avons conscience des impressions qui se passent dans l'Ame, que comme de quelque chose de simple & d'indivisible ; le nom de *perception* doit être consacré aux idées simples, ou du moins à celles qu'on regarde comme telles par rapport à des notions plus composées.

J'ai encore une remarque à faire sur les mots d'*idée* & de *notion* : c'est que le premier signifiant une perception considérée comme image, & le second une idée que l'esprit a lui-même formée, les idées & les notions ne peuvent appartenir qu'aux êtres qui sont capables de réflexion. Quant aux autres, tels que les bêtes, ils n'ont que des sensations & des perceptions : ce qui n'est pour eux qu'une perception, devient idée à notre

égard par la réflexion que nous faisons, que cette perception représente quelque chose.




---

## SECTION QUATRIÈME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*De l'opération par laquelle nous donnons des signes à nos idées.*

Cette opération résulte de l'imagination qui présente à l'esprit des signes dont on n'avoit point encore l'usage, & de l'attention qui les lie avec les idées. Elle est une des plus essentielles dans la recherche de la vérité; cependant elle est des moins connues. J'ai déjà fait voir quel est l'usage & la nécessité des signes pour l'exercice des opérations de l'Âme. Je vais démontrer la même chose en les considérant par rapport aux différentes espèces d'idées. C'est une vérité qu'on ne sauroit présenter sous trop de faces différentes.

§. 1. L'arithmétique fournit un exemple bien sensible de la néces-

sité des signes. Si après avoir donné un nom à l'unité, nous n'en imaginions pas successivement pour toutes les idées que nous formons par la multiplication de cette première; il nous seroit impossible de faire aucun progrès dans la connoissance des nombres. Nous ne discernons différentes collections, que parce que nous avons des chiffres qui sont eux-mêmes fort distincts. Otons ces chiffres, ôtons tous les signes en usage, & nous nous appercevrons qu'il nous est impossible d'en conserver les idées. Peut-on seulement se faire la notion du plus petit nombre, si l'on ne considère pas plusieurs objets, dont chacun soit comme le signe auquel on attache l'unité? Pour moi je n'apperçois les nombres *deux* ou *trois*, qu'autant que je me représente deux ou trois objets différens. Si je passe au nombre *quatre*, je suis obligé, pour plus de facilité, d'imaginer deux objets d'un côté & deux de l'autre: à celui de *six*, je ne puis me dispenser de les distribuer deux à deux

ou trois à trois; & si je veux aller plus loin, il me faudra bien-tôt considérer plusieurs unités comme une seule, & les réunir pour cet effet à un seul objet.

§. 2. Locke (*a*) parle de quelques Américains qui n'avoient point d'idées du nombre mille, parce qu'en effet ils n'avoient imaginé des noms que pour compter jusqu'à vingt. J'ajoute qu'ils auroient eu quelque difficulté à s'en faire du nombre vingt-un. En voici la raison.

Par la nature de notre calcul il suffit d'avoir des idées des premiers nombres, pour être en état de s'en faire de tous ceux qu'on peut déterminer. C'est que les premiers signes étant donnés, nous avons des règles pour en inventer d'autres. Ceux qui ignoreroient cette méthode au point d'être obligés d'attacher chaque collection à des signes qui n'auroient point d'analogie entre

---

(*a*) L. 2. C. 16. §. 6. Il dit qu'il s'est entretenu avec eux.

eux, n'auroient aucun secours pour se guider dans l'invention des signes. Ils n'auroient donc pas la même facilité que nous pour se faire de nouvelles idées. Tel étoit vrai-semblablement le cas de ces Américains. Ainsi non-seulement ils n'avoient point d'idée du nombre mille, mais même il ne leur étoit pas aisé de s'en faire immédiatement au-dessus de vingt. (a)

§. 3. Le progrès de nos connoissances dans les nombres, vient donc uniquement de l'exactitude avec laquelle nous avons ajouté l'unité à elle-même, en donnant à chaque

---

(a) On ne peut plus douter de ce que j'avance ici depuis la relation de M. de la Condamine. Il parle (P. 67.) d'un Peuple qui n'a d'autre signe pour exprimer le nombre trois que celui-ci, *poellarrarorincourac*. Ce Peuple ayant commencé d'une manière aussi peu commode, il ne lui étoit pas aisé de compter au-delà. On ne doit donc pas avoir de la peine à comprendre que ce fussent là, comme on l'assure, les bornes de son arithmétique.

progression un nom qui la fait distinguer de celle qui la précède, & de celle qui la suit. Je sai que cent est supérieur d'une unité à quatre-vingt-dix-neuf, & inférieur d'une unité à cent un, parce que je me souviens que ce sont-là trois signes que j'ai choisis pour désigner trois nombres qui se suivent.

§. 4. Il ne faut pas se faire illusion, en s'imaginant que les idées des nombres séparées de leurs signes, soient quelque chose de clair & de déterminé (a). Il ne peut rien y avoir qui réunisse dans l'esprit plusieurs unités, que le nom même auquel on les a attachées. Si quelqu'un me demande ce que c'est que mille, que puis-je répondre, sinon que ce mot fixe dans mon esprit

---

(a) Mallebranche a pensé que les nombres qu'aperçoit l'entendement pur sont quelque chose de bien supérieur à ceux qui tombent sous les sens. Saint Augustin (dans ses Confessions,) les Platoniciens & tous les Partisans des idées innées, ont été dans le même préjugé.

une certaine collection d'unités ? S'il m'interroge encore sur cette collection, il est évident qu'il m'est impossible de la lui faire appercevoir dans toutes ses parties. Il ne me reste donc qu'à lui présenter successivement tous les noms qu'on a inventés pour signifier les progressions qui la précèdent. Je dois lui apprendre à ajouter une unité à une autre, & à les réunir par le signe *deux* ; une troisième aux deux précédentes, & à les attacher au signe *trois* ; & ainsi de suite. Par cette voye, qui est l'unique, je le menerai de nombres en nombres jusqu'à mille.

Qu'on cherche ensuite ce qu'il y aura de clair dans son esprit, on y trouvera trois choses : l'idée de l'unité, celle de l'opération par laquelle il a ajouté plusieurs fois l'unité à elle-même, enfin le souvenir d'avoir imaginé le signe *mille* après les signes *neuf cens quatre-vingt-dix-neuf*, *neuf cens quatre-vingt-dix-huit*, &c. Ce n'est certainement ni par l'idée de l'unité, ni par celle de

l'opération qui l'a multipliée, qu'est déterminé ce nombre ; car ces choses se trouvent également dans tous les autres. Mais puisque le signe *mille* n'appartient qu'à cette collection, c'est lui seul qui la détermine, & qui la distingue.

§. 5. Il est donc hors de doute que, quand un homme ne voudroit calculer que pour lui, il seroit autant obligé d'inventer des signes, que s'il vouloit communiquer ses calculs. Mais pourquoi, ce qui est vrai en arithmétique, ne le seroit-il pas dans les autres sciences ? Pourrions-nous jamais réfléchir sur la métaphisique & sur la morale, si nous n'avions inventé des signes pour fixer nos idées, à mesure que nous avons formé de nouvelles collections ? Les mots ne doivent-ils pas être aux idées de toutes les sciences, ce que sont les chiffres aux idées de l'arithmétique ? Il est vraisemblable que l'ignorance de cette vérité est une des causes de la confusion qui règne dans les ouvrages de métaphisique & de morale. Pour

traiter cette matière avec ordre, il faut parcourir toutes les idées qui peuvent être l'objet de notre réflexion.

§. 6. Il me semble qu'il n'y a rien à ajouter à ce que j'ai dit sur les idées simples. Il est certain que nous réfléchissons souvent sur nos perceptions sans nous rappeler autre chose que leurs noms, ou les circonstances où nous les avons éprouvées. Ce n'est même que par la liaison qu'elles ont avec ces signes, que l'imagination peut les réveiller à notre gré.

L'esprit est si borné qu'il ne peut pas se retracer une grande quantité d'idées pour en faire tout à la fois le sujet de sa réflexion. Cependant il est souvent nécessaire qu'il en considère plusieurs ensemble. C'est ce qu'il fait avec le secours des signes qui, en les réunissant, les lui font envisager comme si elles n'étoient qu'une seule idée.

§. 7. Il y a deux cas où nous rassemblons des idées simples sous un seul signe : nous le faisons sur des modèles, ou sans modèles.

Je trouve un corps, & je vois qu'il est étendu, figuré, divisible, solide, dur, capable de mouvement & de repos, jaune, fusible, ductile, malléable, fort pesant, fixe, qu'il a la capacité d'être dissous dans l'eau régale, &c. Il est certain que si je ne puis pas donner tout à la fois à quelqu'un une idée de toutes ces qualités, je ne saurois me les rappeler à moi-même, qu'en les faisant passer en revue devant mon esprit. Mais si ne pouvant les embrasser toutes ensemble, je voulois ne penser qu'à une seule, par exemple, à sa couleur; une idée aussi incomplète me seroit inutile, & me seroit souvent confondre ce corps avec ceux qui lui ressemblent par cet endroit. Pour sortir de cet embarras, j'invente le mot *or*, & je m'accoutume à lui attacher toutes les idées dont j'ai fait le dénombrement. Quand par la suite je penserai à la notion de l'*or*, je n'appercevrai donc que ce son *or*, & le souvenir d'y avoir lié une certaine quantité d'idées simples, que je ne puis ré-

veiller tout à la fois, mais que j'ai vu coexister dans un même sujet, & que je me rappellerai les unes après les autres, quand je le souhaiterai.

Nous ne pouvons donc réfléchir sur les substances, qu'autant que nous avons des signes qui déterminent le nombre & la variété des propriétés que nous y avons remarquées, & que nous voulons réunir dans des idées complexes, comme elles le sont hors de nous dans des sujets. Qu'on oublie pour un moment tous ces signes, & qu'on essaye d'en rappeler les idées; on verra que les mots ou d'autres signes équivalens, sont d'une si grande nécessité, qu'ils tiennent, pour ainsi dire, dans notre esprit la place que les sujets occupent au dehors. Comme les qualités des choses ne coexisteroient pas hors de nous, sans des sujets où elles se réunissent; leurs idées ne coexisteroient pas dans notre esprit, sans des signes où elles se réunissent également.

§. 8. La nécessité des signes est encore bien sensible dans les idées

complexes que nous formons sans modèles. Quand nous avons rassemblé des idées que nous ne voyons nulle part réunies, comme il arrive ordinairement dans les notions archetypes; qu'est-ce qui en fixeroit les collections, si nous ne les attachions à des mots qui sont comme des liens qui les empêchent de s'échapper? Si vous croyez que les noms vous soient inutiles, arrachez-les de votre mémoire, & essayez de réfléchir sur les loix civiles & morales, sur les vertus & les vices, enfin sur toutes les actions humaines; vous reconnoîtrez votre erreur. Vous avouerez que si à chaque combinaison que vous faites, vous n'avez pas des signes pour déterminer le nombre d'idées simples que vous avez voulu recueillir; à peine aurez-vous fait un pas que vous n'apercevrez plus qu'un cahos. Vous serez dans le même embarras que celui qui voudroit calculer, en disant plusieurs fois un, un, un, & qui ne voudroit pas imaginer des signes pour chaque collection. Cet homme ne se feroit

jamais l'idée d'une vingtaine, parce que rien ne pourroit l'affirmer qu'il en auroit exactement répété toutes les unités.

§. 9. Concluons que pour avoir des idées sur lesquelles nous puissions réfléchir, nous avons besoin d'imaginer des signes qui servent de liens aux différentes collections d'idées simples; & que nos notions ne sont exactes, qu'autant que nous avons inventé avec ordre les signes qui doivent les fixer.

§. 10. Cette vérité fera connaître à tous ceux qui voudront réfléchir sur eux-mêmes, combien le nombre des mots que nous avons dans la mémoire, est supérieur à celui de nos idées. Cela devoit être naturellement ainsi; soit parce que la réflexion ne venant qu'après la mémoire, elle n'a pas toujours repassé avec assez de soin sur les idées auxquelles on avoit donné des signes; soit parce que nous voyons qu'il y a un grand intervalle entre le tems, où l'on commence à cultiver la mémoire d'un enfant, en y gravant bien  
des

des mots dont il ne peut encore remarquer les idées; & celui, où il commence à être capable d'analyser ses notions, pour s'en rendre quelque compte. Quand cette opération survient, elle se trouve trop lente pour suivre la mémoire qu'un long exercice a rendu prompt & facile. Quel travail ne seroit-ce pas, s'il falloit qu'elle en examinât tous les signes? On les employe donc tels qu'ils se présentent, & l'on se contente ordinairement d'en saisir à peu près le sens. Il arrive de-là que l'analyse est de toutes les opérations, celle dont on connoît le moins l'usage. Combien d'hommes chez qui elle n'a jamais lieu! L'expérience au moins confirme qu'elle a d'autant moins d'exercice, que la mémoire & l'imagination en ont davantage. Je le répète donc: tous ceux qui rentreront en eux-mêmes, y trouveront grand nombre de signes auxquels ils n'ont lié que des idées fort imparfaites, & plusieurs même auxquels ils n'en attachent point du tout. De-là le cahos où se trouvent les



sciences abstraites : cahos que les Philosophes n'ont jamais pu débrouiller, parce qu'aucun d'eux n'en a connu la première cause. Locke est le seul en faveur de qui on peut faire ici quelque exception.

§. 11. Cette vérité montre encore combien les ressorts de nos connoissances sont simples & admirables. Voilà l'Âme de l'Homme avec des sensations & des opérations : comment disposera-t-elle de ces matériaux ? Des gestes, des sons, des chiffres, des lettres ; c'est avec des instrumens aussi étrangers à nos idées, que nous les mettons en œuvre, pour nous élever aux connoissances les plus sublimes. Les matériaux sont les mêmes chez tous les hommes : mais l'adresse à se servir des signes varie ; & de là l'inégalité qui se trouve parmi eux.

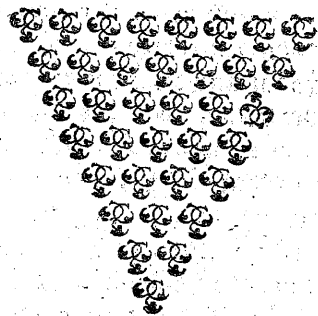
Refusez à un esprit supérieur l'usage des caractères : combien de connoissances lui sont interdites, auxquelles un esprit médiocre atteindroit facilement ! Otez-lui encore l'usage de la parole ; le sort des

muets vous apprend dans quelles bornes étroites vous le renfermez. Enfin enlevez-lui l'usage de toutes sortes de signes, qu'il ne sache pas faire à propos le moindre geste, pour exprimer les pensées les plus ordinaires : vous aurez en lui un imbécille.

§. 12. Il seroit à souhaiter que ceux qui se chargent de l'éducation des enfans, n'ignorassent pas les premiers ressorts de l'esprit humain. Si un Précepteur connoissant parfaitement l'origine & le progrès de nos idées, n'entretenoit son Disciple, que des choses qui ont le plus de rapport à ses besoins & à son âge ; s'il avoit assez d'adresse pour le placer dans les circonstances les plus propres à lui apprendre à se faire des idées précises, & à les fixer par des signes constans ; si même en badinant il n'employoit jamais dans ses discours, que des mots dont le sens seroit exactement déterminé ; quelle netteté, quelle étendue ne donneroit-il pas à l'esprit de son Eleve ! Mais combien peu de Peres sont en

état de procurer de pareils maîtres à leurs Enfans ; & combien sont encore plus rares ceux qui seroient propres à remplir leurs vûes ? Il est cependant utile de connoître tout ce qui pourroit contribuer à une bonne éducation. Si l'on ne peut pas toujours l'exécuter , peut-être évitera-t-on au moins ce qui y seroit tout-à-fait contraire. On ne devoit , par exemple , jamais embarrasser les enfans par des paralogismes , des sophismes & d'autres mauvais raisonnemens. En se permettant de pareils badinages , on court risque de leur rendre l'esprit confus & même faux. Ce n'est qu'après que leur entendement auroit acquis beaucoup de netteté & de justesse , qu'on pourroit , pour exercer leur sagacité , leur tenir des discours captieux. Je voudrois même qu'on y apportât assez de précaution , pour prévenir tous les inconvéniens : mais des réflexions sur cette matière m'écarteroient trop de mon sujet. Je vais dans le Chapitre suivant confirmer par des faits ce que je crois avoir démo-

tré dans celui-ci : ce sera une occasion de développer mon sentiment de plus en plus.



## CHAPITRE II.

*On confirme par des faits ce qui a été prouvé dans le Chapitre précédent.*

§. 13. » **A** Chartres un jeune  
 » Homme de 23 à 24  
 » ans, fils d'un artisan, sourd &  
 » muet de naissance, commença  
 » tout-à-coup à parler, au grand  
 » étonnement de toute la Ville. On  
 » fut de lui que trois ou quatre mois  
 » auparavant, il avoit entendu le  
 » son des cloches, & avoit été ex-  
 » trêmement surpris de cette sensa-  
 » tion nouvelle & inconnue. Ensuite  
 » il lui étoit sorti une espèce d'eau  
 » de l'oreille gauche, & il avoit  
 » entendu parfaitement des deux  
 » oreilles. Il fut trois ou quatre  
 » mois à écouter sans rien dire, s'ac-  
 » coutumant à répéter tout bas les  
 » paroles qu'il entendoit, & s'affer-  
 » missant dans la prononciation &  
 » dans les idées attachées aux mots.  
 » Enfin il se crut en état de rompre

» le silence, & il déclara qu'il par-  
 » loit, quoique ce ne fut encore  
 » qu'imparfaitement. Aussi-tôt des  
 » Théologiens habiles l'interrogé-  
 » rent sur son état passé, & leurs  
 » questions principales roulerent sur  
 » Dieu, sur l'Âme, sur la bonté ou  
 » la malice morale des actions. Il  
 » ne parut pas avoir poussé ses pen-  
 » sées jusques-là. Quoiqu'il fut né  
 » de parens Catholiques, qu'il assis-  
 » tât à la Messe, qu'il fut instruit à  
 » faire le signe de la Croix, & à se  
 » mettre à genoux dans la conte-  
 » nance d'un homme qui prie; il  
 » n'avoit jamais joint à tout cela  
 » aucune intention, ni compris celle  
 » que les autres y joignent. Il ne  
 » savoit pas bien distinctement ce  
 » que c'étoit que la mort, & il n'y  
 » pensoit jamais. Il menoit une vie  
 » purement animale, tout occupé  
 » des objets sensibles & présens, &  
 » du peu d'idées qu'il recevoit par  
 » les yeux. Il ne tiroit pas même de  
 » la comparaison de ses idées tout  
 » ce qu'il semble qu'il en auroit pu  
 » tirer. Ce n'est pas qu'il n'eût na-

» tuellement de l'esprit ; mais l'es-  
 » prit d'un homme privé du com-  
 » merce des autres, est si peu exercé  
 » & si peu cultivé, qu'il ne pense  
 » qu'autant qu'il y est indispensa-  
 » blement forcé par les objets exté-  
 » rieurs. Le plus grand fonds des  
 » idées des hommes est dans leur  
 » commerce réciproque.

§. 14. Ce fait est rapporté dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. (a). Il eut été à souhaiter, qu'on eut interrogé ce jeune Homme sur le peu d'idées qu'il avoit, quand il étoit sans l'usage de la parole ; sur les premières qu'il acquit depuis que l'ouïe lui fut rendue ; sur les secours qu'il reçut soit des objets extérieurs, soit de ce qu'il entendoit dire, soit de sa propre réflexion, pour en faire de nouvelles ; en un mot, sur tout ce qui put être à son esprit une occasion de se former. L'expérience agit en nous de si bonne heure, qu'il n'est pas étonnant

(a) Année 1703. p. 18.

qu'elle

qu'elle se donne quelquefois pour la nature même. Ici au contraire elle agit si tard, qu'il eut été aisé de ne pas s'y méprendre. Mais les Théologiens y vouloient reconnoître la nature ; & , tout habiles qu'ils étoient, ils ne reconnurent ni l'une ni l'autre. Nous n'y pouvons suppléer que par des conjectures.

§. 15. J'imagine que pendant 23 ans, ce jeune Homme étoit à peu près dans l'état où j'ai représenté l'Âme, quand ne disposant point encore de son attention, elle la donne aux objets, non pas à son choix, mais selon qu'elle est entraînée par la force avec laquelle ils agissent sur elle. Il est vrai qu'élevé parmi des hommes, il en recevoit des secours qui lui faisoient lier quelques-unes de ses idées à des signes. Il n'est pas douteux qu'il ne fut faire connoître par des gestes ses principaux besoins, & les choses qui les pouvoient soulager. Mais comme il manquoit de noms pour désigner celles qui n'avoient pas un si grand rapport à lui, qu'il étoit peu inté-

R

ressé à y suppléer par quelque autre moyen. & qu'il ne retiroit de dehors aucun secours, il n'y pensoit jamais que quand il en avoit une perception actuelle. Son attention uniquement attirée par des sensations vives, cessoit avec ces sensations. Pour lors la contemplation n'avoit aucun exercice, à plus forte raison la mémoire.

§. 16. Quelquefois notre conscience, partagée entre un grand nombre de perceptions qui agissent sur nous avec une force à peu près égale, est si foible qu'il ne nous reste aucun souvenir de ce que nous avons éprouvé. A peine sentons-nous pour lors que nous existons; des jours s'écouleront comme des momens, sans que nous en fissions la différence; & nous éprouverons des milliers de fois la même perception, sans remarquer que nous l'avons déjà eue. Un homme qui par l'usage des signes a acquis beaucoup d'idées, & se les est rendu familières, ne peut pas demeurer long-tems dans cette espèce de léthargie. Plus la pro-

vision de ses idées est grande, plus il y a lieu de croire que quelqu'une aura occasion de se réveiller, d'exercer son attention, & de le retirer de cet assoupissement. Par conséquent moins on a d'idées, plus cette léthargie doit être ordinaire. Qu'on juge donc si pendant 23 ans que ce jeune Homme de Chartres fut sourd & muet, son Ame put faire souvent usage de son attention, de sa remembrance & de sa réflexion.

§. 17. Si l'exercice de ces premières opérations étoit si borné, combien celui des autres l'étoit-il davantage? Incapable de fixer & de déterminer exactement les idées qu'il recevoit par les sens, il ne pouvoit ni en les composant, ni en les décomposant se faire des notions à son choix. N'ayant pas des signes assez commodes pour comparer ses idées les plus familières, il étoit rare qu'il formât des jugemens. Il est même vraisemblable que pendant le cours des vingt-trois premières années de sa vie, il n'a pas fait un seul raisonnement. RaISONNER, c'est former

des jugemens, & les lier en observant la dépendance où ils sont les uns des autres. Or ce jeune homme n'a pu le faire, tant qu'il n'a pas eu l'usage des conjonctions, ou des particules qui expriment les rapports des différentes parties du discours. Il étoit donc naturel qu'il ne tirât pas de la comparaison de ses idées tout ce qu'il semble qu'il en auroit pu tirer. Sa réflexion qui n'avoit pour objet que des sensations vives ou nouvelles, n'influoit point dans la plupart de ses actions, & que fort peu dans les autres. Il ne se conduisoit que par habitude & par imitation, sur tout dans les choses qui avoient moins de rapport à ses besoins. C'est ainsi que faisant ce que la dévotion de ses parens exigeoit de lui, il n'avoit jamais songé au motif qu'on pouvoit avoir, & ignoroit qu'il y dût joindre une intention. Peut-être même l'imitation étoit-elle d'autant plus exacte, que la réflexion ne l'accompagnoit point; car les distractions doivent être moins fréquentes dans un homme qui fait peu réfléchir.

§. 18. Il semble que pour savoir ce que c'est que la vie, ce soit assez d'être & de se sentir. Cependant, au hazard d'avancer un paradoxe, je dirai que ce jeune homme en avoit à peine une idée. Pour un être qui ne réfléchit pas, pour nous-mêmes, dans ces momens où quoiqu'éveillés nous ne faisons pour ainsi dire que végéter, les sensations ne sont que des sensations, & elles ne deviennent des idées que lorsque la réflexion nous les fait considérer comme images de quelque chose. Il est vrai qu'elles guidoient ce jeune homme dans la recherche de ce qui étoit utile à sa conservation, & l'éloignoient de ce qui pouvoit lui nuire: mais il en suivoit l'impression sans réfléchir sur ce que c'étoit que se conserver, ou se laisser détruire. Une preuve de la vérité de ce que j'avance, c'est qu'il ne savoit pas bien distinctement ce que c'étoit que la mort. S'il avoit su ce que c'étoit que la vie, n'auroit-il pas vu aussi distinctement

que nous, que la mort n'en est que la privation ? (a)

§. 19. Nous voyons dans ce jeune homme quelques foibles traces des opérations de l'ame : mais si l'on excepte la perception, la conscience, l'attention, la réminiscence & l'imagination, quand elle n'est point encore à notre pouvoir, on ne trouvera aucun vestige des autres dans quelqu'un qui auroit été privé de tout commerce avec les hommes ; & qui avec des organes sains & bien constitués, auroit, par exemple, été élevé parmi des ours. Presque sans réminiscence, il passeroit souvent par le même état sans reconnoître qu'il y eût été. Sans mémoire, il n'auroit aucun signe

---

(a) La mort peut se prendre encore pour le passage de cette vie dans une autre. Mais ce n'est pas là le sens dans lequel il faut ici l'entendre. M. de Fontenelle ayant dit que ce jeune homme n'avoit point d'idée de Dieu, ni de l'Ame, il est évident qu'il n'en avoit pas davantage de la mort prise pour le passage de cette vie dans une autre.

pour suppléer à l'absence des choses. N'ayant qu'une imagination dont il ne pourroit disposer, ses perceptions ne se réveilleroient, qu'autant que le hazard lui présenteroit un objet avec lequel quelques circonstances les auroient liées : enfin sans réflexion, il recevrait les impressions que les choses feroient sur ses sens ; & ne leur obéiroit que par instinct. Il imiteroit les ours en tout, auroit un cri à peu près semblable au leur, & se traîneroit sur les pieds & sur les mains. Nous sommes si fort portés à l'imitation, que peut-être un Descartes à sa place n'essayeroit pas seulement de marcher sur ses pieds.

§. 20. Mais quoi ! me dira-t-on, la nécessité de pourvoir à ses besoins, & de satisfaire à ses passions, ne suffira-t-elle pas pour développer toutes les opérations de son ame ?

Je réponds que non ; parce que tant qu'il vivra sans aucun commerce avec le reste des hommes, il n'aura point occasion de lier ses idées à des signes arbitraires. Il sera

sans mémoire ; par conséquent ; son imagination ne sera point à son pouvoir : d'où il résulte qu'il sera entièrement incapable de réflexion.

§. 21. Son imagination aura cependant un avantage sur la nôtre ; c'est qu'elle lui retracera les choses d'une manière bien plus vive. Il nous est si commode de nous rappeler nos idées avec le secours de la mémoire, que notre imagination est rarement exercée. Chez lui au contraire cette opération tenant lieu de toutes les autres, l'exercice en sera aussi fréquent que ses besoins, & elle réveillera les perceptions avec plus de force. Cela peut se confirmer par l'exemple des aveugles qui ont communément le tact plus fin que nous ; car on en peut apporter la même raison.

§. 22. Mais cet homme ne disposera jamais lui-même des opérations de son Ame. Pour le comprendre, voyons dans quelles circonstances elles pourront avoir quelque exercice.

Je suppose qu'un monstre auquel il a vu dévorer d'autres animaux, ou que ceux avec lesquels il vit, lui ont appris à fuir, vienne à lui : cette vue attire son attention, réveille les sentimens de frayeur qui sont liés avec l'idée du monstre, & le dispose à la fuite. Il échappe à cet ennemi, mais le tremblement dont tout son Corps est agité, lui en conserve quelque tems l'idée présente ; voilà la contemplation : peu après le hazard le conduit dans le même lieu ; l'idée du lieu réveille celle du monstre avec laquelle elle s'étoit liée : voilà l'imagination. Enfin puisqu'il se reconnoît pour le même être qui s'est déjà trouvé dans ce lieu, il y a encore en lui réminiscence. On voit par là que l'exercice de ces opérations dépend d'un certain concours de circonstances qui l'affectent d'une manière particulière ; & qu'il doit, par conséquent, cesser, aussi-tôt que ces circonstances cessent. La frayeur de cet homme dissipée, si l'on suppose qu'il ne retourne pas dans le même lieu, ou



qu'il n'y retourne que quand l'idée n'en sera plus liée avec celle du monstre, nous ne trouverons rien en lui qui soit propre à lui rappeler ce qu'il a vu. Nous ne pouvons réveiller nos idées, qu'autant qu'elles sont liées à quelques signes : les circonstances ne le sont qu'aux circonstances qui les ont fait naître : il ne peut donc se les rappeler, que quand il se retrouve dans ces mêmes circonstances. De-là dépend l'exercice des opérations de son ame. Il n'est pas le maître, je le répète, de les conduire par lui-même. Il ne peut qu'obéir à l'impression que les objets font sur lui ; & l'on ne doit pas attendre qu'il puisse donner aucun signe de raison.

§. 23. Je n'avance pas de simples conjectures. Dans les Forêts qui confinent la Lichuanie & la Russie, on prit en 1694 un jeune homme d'environ dix ans, qui vivoit parmi les ours. Il ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage, & formoit des sons

qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut long-tems avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-il d'une manière bien barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau (a).

§. 24. Ce fait prouve parfaitement la vérité de ce que j'ai dit sur le progrès des opérations de l'Ame. Il étoit aisé de prévoir que cet enfant ne devoit pas se rappeler son premier état. Il pouvoit en avoir quelque souvenir au moment qu'on l'en retira : mais ce souvenir uniquement produit par une attention donnée rarement, & jamais fortifiée par la réflexion, étoit si foible que les traces s'en effacèrent pendant l'intervalle qu'il y eut du moment où il commença à se faire des idées, à celui où l'on put lui faire des

(a) Connor. in evang. med. art. 15, pag. 133. & seq.

questions. En supposant, pour éprouver toutes les hypothèses, qu'il se fût encore souvenu du tems qu'il vivoit dans les forêts, il n'auroit pu se le représenter que par les perceptions qu'il se seroit rappellées. Ces perceptions ne pouvoient être qu'en petit nombre; ne se souvenant point de celles qui les avoient précédées, suivies ou interrompues, il ne se seroit point retracé la succession des parties de ce tems. D'où il seroit arrivé qu'il n'auroit jamais soupçonné qu'elle eût eu un commencement, & qu'il ne l'auroit cependant envisagée que comme un instant. En un mot, le souvenir confus de son premier état l'auroit mis dans l'embarras de s'imaginer d'avoir toujours été, & de ne pouvoir se représenter son éternité prétendue que comme un moment. Je ne doute donc pas qu'il n'eût été bien surpris, quand on lui auroit dit qu'il avoit commencé d'être; & qu'il ne l'eût encore été, quand on auroit ajouté qu'il avoit passé par différens accroissemens. Jusques-

là incapable de réflexion, il n'auroit jamais remarqué des changemens aussi insensibles, & il auroit naturellement été porté à croire qu'il avoit toujours été tel qu'il se trouvoit au moment où on l'engageoit à réfléchir sur lui-même.

§. 25. L'illustre Secrétaire de l'Académie des Sciences a fort bien remarqué que le plus grand fonds des idées des hommes, est dans leur commerce réciproque. Cette vérité développée, achevera de confirmer tout ce que je viens de dire.

J'ai distingué trois sortes de signes: les signes accidentels, les signes naturels & les signes d'institution. Un enfant élevé parmi les ours n'a que le secours des premiers. Il est vrai qu'on ne peut lui refuser les cris naturels à chaque passion: mais comment soupçonneroit-il qu'ils soient propres à être les signes des sentimens qu'il éprouve? S'il vivoit avec d'autres hommes, il leur entendroit si souvent pousser des cris semblables à ceux qui lui échappent, que tôt ou tard il lieroit ces

cris avec les sentimens qu'ils doivent exprimer. Les ours ne peuvent lui fournir les mêmes occasions : leurs mugissemens n'ont pas assez d'analogie avec la voix humaine. Par le commerce que ces animaux ont ensemble, ils attachent vraisemblablement à leurs cris les perceptions dont ils font les signes, ce que cet enfant ne sauroit faire. Ainsi pour se conduire d'après l'impression des cris naturels, ils ont des secours qu'il ne peut avoir, & il y a apparence que l'attention, la réminiscence & l'imagination, ont chez eux plus d'exercice que chez lui : mais c'est à quoi se bornent toutes les opérations de leur Ame (a).

(a) Locke (L. 2. C. 11. §. 10 & 11.) remarque, avec raison, que les bêtes ne peuvent point former d'abstractions. Il leur refuse en conséquence la puissance de raisonner sur des idées générales, mais il regarde comme évident qu'elles raisonnent en certaines rencontres sur des idées particulières. Si ce Philosophe avoit vû qu'on ne peut réfléchir, qu'autant qu'on a l'usage des signes d'institution, il auroit reconnu que les bêtes

Puisque les hommes ne peuvent se faire des signes, qu'autant qu'ils vivent ensemble, c'est une conséquence que le fonds de leurs idées, quand leur esprit commence à se former, est uniquement dans leur commerce-réciproque. Je dis, *quand leur esprit commence à se former*, parce qu'il est évident que lorsqu'il a fait des progrès, il connoît l'art de se faire des signes, & peut acquérir des idées sans aucun secours étranger.

Il ne faudroit pas m'objecter qu'avant ce commerce l'esprit a déjà des idées, puisqu'il a des perceptions : car des perceptions qui n'ont jamais été l'objet de la réflexion, ne sont pas proprement des idées. Elles ne sont que des impressions faites dans l'Ame, auxquelles il manque pour être des idées, d'être considérées comme images.

sont absolument incapables de raisonnement, & que, par conséquent, leurs actions qui paroissent raisonnées, ne sont que les effets d'une imagination dont elles ne peuvent point disposer.

§. 26. Il me semble qu'il est inutile de rien ajouter à ces exemples, ni aux explications que j'en ai donné : ils confirment bien sensiblement que les opérations de l'esprit se développent plus ou moins, à proportion qu'on a l'usage des signes.

Il s'offre cependant une difficulté : c'est que si notre esprit ne fixe ses idées que par des signes, nos raisonnemens courent risque de ne rouler souvent que sur des mots ; ce qui doit nous jeter dans bien des erreurs.

Je réponds que la certitude des Mathématiques lève cette difficulté. Pourvu que nous déterminions si exactement les idées simples attachées à chaque signe, que nous puissions dans le besoin en faire l'analyse, nous ne craindrons pas plus de nous tromper, que les Mathématiciens, lorsqu'ils se servent de leurs chiffres. A la vérité cette objection fait voir qu'il faut se conduire avec beaucoup de précaution, pour ne pas s'engager,

s'engager, comme bien des Philosophes, dans des disputes de mots, & dans des questions vaines & puériles : mais par-là elle ne fait que confirmer ce que j'ai moi-même remarqué.

§. 27. On peut observer ici avec quelle lenteur l'esprit s'élève à la connoissance de la vérité. Locke en fournit un exemple qui me paroît curieux.

Quoique la nécessité des signes pour les idées des nombres ne lui ait pas échappé, il n'en parle pas cependant comme un homme bien assuré de ce qu'il avance. Sans les signes, dit-il, avec lesquels nous distinguons chaque collection d'unités, à peine pouvons-nous faire usage des nombres, surtout dans les combinaisons fort composées. (a).

Il s'est aperçu que les noms étoient nécessaires pour les idées archetypes, mais il n'en a pas fait la vraie raison. » L'esprit, dit-il, ayant

(a) L. 2. c. 16. §. 5.

» mis de la liaison entre les parties  
 » détachées de ces idées complexes,  
 » cette union qui n'a aucun fonde-  
 » ment particulier dans la nature ;  
 » cesseroit, s'il n'y avoit quelque  
 » chose qui la maintint (a). Ce  
 raisonnement devoit, comme il l'a  
 fait, l'empêcher de voir la nécessité  
 des signes pour les notions des sub-  
 stances : car ces notions ayant un fon-  
 dement dans la nature, c'étoit une  
 conséquence que la réunion de leurs  
 idées simples se conservât dans l'es-  
 prit sans le secours des mots.

Il faut bien peu de chose pour  
 arrêter les plus grands génies dans  
 leurs progrès : il suffit, comme on  
 le voit ici, d'une légère méprise qui  
 leur échappe dans le moment même  
 qu'ils défendent la vérité. Voilà ce  
 qui a empêché Locke de découvrir  
 combien les signes sont nécessaires à  
 l'exercice des opérations de l'Ame.  
 Il suppose que l'esprit fait des pro-  
 positions mentales dans lesquelles il

(a) L. 3. c. 5. §. 10.

joint ou sépare les idées sans l'inter-  
 vention des mots (a). Il prétend  
 même que la meilleure voye pour  
 arriver à des connoissances, seroit  
 de considérer les idées en elles-mé-  
 mes ; mais il remarque qu'on le fait  
 fort rarement, tant, dit-il, la cou-  
 tume d'employer des sons pour des  
 idées a prévalu parmi nous (b). Après  
 ce que j'ai dit, il est inutile que je  
 m'arrête à faire voir combien tout  
 cela est peu exact.

M. Wolf remarque qu'il est bien  
 difficile que la raison ait quelque  
 exercice dans un homme qui n'a pas  
 l'usage des signes d'institution. Il en  
 donne pour exemple les deux faits  
 que je viens de rapporter (c), mais  
 il ne les explique pas. D'ailleurs il  
 n'a point connu l'absolue nécessité  
 des signes, non plus que la manière  
 dont ils concourent aux progrès des  
 opérations de l'Ame.

(a) L. 4. c. 5. §. 3. 4. 5.

(b) L. 4. c. 6. §. 1.

(c) Psychol. ration. §. 461.

Quant aux Cartésiens & aux Malbranchistes, ils ont été aussi éloignés de cette découverte, qu'on peut l'être. Comment soupçonner la nécessité des signes, lorsqu'on pense avec Descartes que les idées sont innées, ou avec Mallebranche que nous voyons toutes choses en Dieu ?




---



---

## SECTION CINQUIÈME.

### *Des Abstractions.*

§. I. **N**OUS avons vû que les notions abstraites se forment en cessant de penser aux propriétés par où les choses sont distinguées, pour ne penser qu'aux qualités par où elles conviennent. Cessons de considérer ce qui détermine une étendue à être telle, un tout à être tel, nous aurons les idées abstraites d'étendue & de tout (a).

---

(a) Voici comment Locke explique le progrès de ces sortes d'idées. „ Les idées, dit-il, „ que les enfans se font des personnes avec „ qui ils conversent, sont semblables aux „ personnes mêmes, & ne sont que particulières. Les idées qu'ils ont de leur nourrice „ & de leur mère, sont fort bien tracées „ dans leur esprit, & , comme autant de fidèles „ tableaux, y représentent uniquement „ ces individus. Les noms qu'ils leur donnent d'abord, se terminent aussi à ces in-

Ces fortes d'idées ne font donc que des dénominations que nous donnons aux choses envisagées par les endroits par où elles se ressemblent : c'est pourquoy on les appelle *idées générales*. Mais ce n'est pas assez d'en connoître l'origine ; il y a encore des considérations importantes à

» divisus : ainsi les noms de *nourrice* & de  
 » *maman*, dont se servent les enfans, se rap-  
 » portent uniquement à ces personnes. Quand  
 » après cela le tems & une plus grande con-  
 » noissance du monde leur a fait observer  
 » qu'il y a plusieurs autres êtres, qui par cer-  
 » tains communs rapports de figure & de  
 » plusieurs autres qualités ressemblent à leur  
 » pere, à leur mere & autres personnes qu'ils  
 » ont accoutumés de voir, ils forment une  
 » idée à laquelle ils trouvent que tous ces  
 » êtres particuliers participent également, &  
 » ils lui donnent, comme les autres, le nom  
 » d'*homme*. Voilà comment ils viennent à  
 » avoir un nom général & une idée géné-  
 » rale. En quoi ils ne forment rien de nou-  
 » veau, mais écartant seulement de l'idée  
 » complexe qu'ils avoient de *Pierre*, de *Ja-  
 » ques*, de *Marie* & d'*Elisabeth*, ce qui est  
 » particulier à chacun d'eux, ils ne retiennent  
 » que ce qui leur est commun à tous.  
 » Liv. 3. ch. 3. §. 7.

faire sur leur nécessité, & sur les vices qui les accompagnent.

§. 2. Elles sont sans doute absolument nécessaires. Les hommes étant obligés de parler des choses, selon qu'elles diffèrent, ou qu'elles conviennent, il a fallu qu'ils pussent les rapporter à des classes distinguées par des signes. Avec ce secours ils renferment dans un seul mot ce qui n'auroit pu, sans confusion, entrer dans de longs discours. On en voit un exemple sensible dans l'usage qu'on fait des termes de *substance*, *esprit*, *corps*, *animal*. Si l'on ne veut parler des choses, qu'autant qu'on se représente dans chacune un sujet qui en soutient les propriétés & les modes, on n'a besoin que du mot de *substance*. Si l'on a en vue d'indiquer plus particulièrement l'espèce des propriétés & des modes, on se sert du mot d'*esprit* ou de celui de *corps*. Si en réunissant ces deux idées, on a dessein de parler d'un tout vivant, qui se meut de lui-même & par instinct, on a le mot d'*animal*. Enfin selon qu'on joindra à cette dernière

notion les idées qui distinguent les différentes espèces d'animaux, l'usage fournit ordinairement des termes propres à rendre notre pensée d'une manière abrégée.

§. 3. Mais il faut remarquer que c'est moins par rapport à la nature des choses, que par rapport à la manière dont nous les connoissons, que nous en déterminons les genres & les espèces, ou, pour parler un langage plus familier, que nous les distribuons dans des classes subordonnées les unes aux autres. Si nous avons la vûe assez perçante pour découvrir dans les objets un plus grand nombre de propriétés, nous appercevrons bien-tôt des différences entre ceux qui nous paroissent le plus conformes, & nous pourrions en conséquence les subdiviser en de nouvelles classes. Quoique, différentes portions d'un même métal soient, par exemple, semblables par les qualités que nous leur connoissons, il ne s'en suit pas qu'elles le soient par celles qui nous restent à connoître. Si nous savions en faire

la dernière analyse, peut-être trouverions-nous autant de différence entr'elles, que nous en trouvons maintenant entre des métaux de différente espèce.

§. 4. Ce qui rend les idées générales si nécessaires, c'est la limitation de notre esprit. Dieu n'en a nullement besoin; sa connoissance infinie comprend tous les individus, & il ne lui est pas plus difficile de penser à tous en même-tems, que de penser à un seul. Pour nous, la capacité de notre esprit est remplie, non-seulement lorsque nous ne pensons qu'à un objet, mais même lorsque nous ne le considérons que par quelque endroit. Ainsi nous sommes obligés, pour mettre de l'ordre dans nos pensées, de distribuer les choses en différentes classes.

§. 5. Des notions qui partent d'une telle origine, ne peuvent être que defectueuses; & vraisemblablement il y aura du danger à nous en servir, si nous ne le faisons avec précaution. Aussi les Philosophes sont-ils tombés à ce sujet dans une er-



reur qui a eu de grandes suites : ils ont réalisé toutes leurs abstractions , ou les ont regardées comme des êtres qui ont une existence réelle indépendamment de celle des choses (a). Voici , je pense , ce qui a donné lieu à une opinion aussi absurde.

§. 6. Toutes nos premières idées

(a) Au commencement du douzième siècle les Péripatéticiens formèrent deux branches , celle des Nominaux & celle des Réalistes. Ceux-ci soutenoient que les notions générales que l'Ecole appelle *nature universelle* , *rélations* , *formalités* & autres sont des réalités distinctes des choses. Ceux-là au contraire pensoient qu'elles ne sont que des noms par où on exprime différentes manières de concevoir , & ils s'appuyoient sur ce principe , *que la nature ne fait rien en vain*. C'étoit soutenir une bonne thèse , par une assez mauvaise raison ; car c'étoit convenir que ces réalités étoient possibles , & que , pour les faire exister , il ne falloit que leur trouver quelque utilité. Cependant ce principe étoit appelé *le rasoir des Nominaux*. La dispute entre ces deux Sectes fut si vive qu'on en vint aux mains en Allemagne , & qu'en France Louis XI. fut obligé de défendre la lecture des Livres des Nominaux.

ont été particulières ; c'étoient certaines sensations de lumière , de couleur , &c. ou certaines opérations de l'Ame. Or toutes ces idées présentent une vraie réalité , puisqu'elles ne sont proprement que notre être différemment modifié. Car nous ne saurions rien appercevoir en nous , que nous ne le regardions comme à nous , comme appartenant à notre être , ou comme étant notre être de telle ou telle façon : c'est-à-dire , sentant , voyant , &c. telles sont toutes nos idées dans leur origine.

Notre esprit étant trop borné pour réfléchir en même tems sur toutes les modifications qui peuvent lui appartenir , il est obligé de les distinguer , afin de les prendre les unes après les autres. Ce qui sert de fondement à cette distinction , c'est que ses modifications changent , & se succèdent continuellement dans son être , qui lui paroît un certain fonds qui demeure toujours le même.

Il est certain que ces modifications distinguées de la sorte de l'être

qui en est le sujet, n'ont plus aucune réalité. Cependant l'esprit ne peut pas réfléchir sur rien ; car ce seroit proprement ne pas réfléchir. Comment donc ces modifications prises d'une manière abstraite, ou séparément de l'être auquel elles appartiennent, & qui ne leur convient qu'autant qu'elles y sont renfermées, deviendront-elles l'objet de l'esprit ? C'est qu'il continue de les regarder comme des êtres. Accoutumé, toutes les fois qu'il les considère comme étant à lui, à les appercevoir avec la réalité de son être, dont pour lors elles ne sont pas distinctes, il leur conserve, autant qu'il peut, cette même réalité, dans le tems même qu'il les en distingue. Il se contredit : d'un côté, il envisage ses modifications sans aucun rapport à son être, & elles ne sont plus rien ; d'un autre côté, parce que le néant ne peut se saisir, il les regarde comme quelque chose, & continue de leur attribuer cette même réalité avec laquelle il les a d'abord aperçues, quoiqu'elle ne puisse plus leur convenir. En un

mot ces abstractions, quand elles n'étoient que des idées particulières, se sont liées avec l'idée de l'être, & cette liaison subsiste.

Quelque vicieuse que soit cette contradiction, elle est néanmoins nécessaire. Car si l'esprit est trop limité pour embrasser tout à la fois son être & ses modifications, il faudra bien qu'il les distingue, en formant des idées abstraites : & , quoique par-là les modifications perdent toute la réalité qu'elles avoient, il faudra bien encore qu'il leur en suppose, parce qu'autrement il n'en pourroit jamais faire l'objet de sa réflexion.

C'est cette nécessité qui est cause que bien des Philosophes n'ont pas soupçonné que la réalité des idées abstraites fut l'ouvrage de l'imagination. Ils ont vu que nous étions absolument engagés à considérer ces idées comme quelque chose de réel, ils s'en sont tenus-là ; & , n'étant pas remonté à la cause qui nous les fait appercevoir sous cette fausse apparence, ils ont conclu qu'elles étoient en effet des êtres.

On a donc réalisé toutes ces notions ; mais plus ou moins selon que les choses dont elles sont des idées partielles, paroissent avoir plus ou moins de réalité. Les idées des modifications ont participé à moins de degrés d'être, que celles des substances, & celles des substances finies en ont encore eu moins que celle de l'être infini (a).

§. 7. Ces idées réalisées de la sorte ont été d'une fécondité merveilleuse. C'est à elles que nous devons l'heureuse découverte des *qualités occultes, des formés substantielles, des espèces intentionnelles* : ou, pour ne parler que de ce qui est commun aux modernes, c'est à elles que nous devons *ces genres, ces espèces, ces essences & ces différences*, qui sont tout autant d'êtres qui vont se placer dans chaque substance, pour la déterminer à être ce qu'elle est. Lorsque les Philosophes se servent de

(a) Descartes lui-même raisonne de la sorte. Med.

ces mots, *être, substance, essence, genre, espèce* ; il ne faut pas s'imaginer qu'ils n'entendent que certaines collections d'idées simples qui nous viennent par sensation & par réflexion : ils veulent pénétrer plus avant, & voir dans chacun d'eux des réalités spécifiques. Si même nous descendons dans un plus grand détail, & que nous passions en revue les noms des substances ; *corps, animal, homme, métal, or, argent, &c.* tous dévoient aux yeux des Philosophes des êtres cachés au reste des hommes.

Une preuve qu'ils regardent ces mots comme signes de quelque réalité, c'est que, quoique une substance ait souffert quelque altération, ils ne laissent pas de demander, si elle appartient encore à la même espèce, à laquelle elle se rapportoit avant ce changement : question qui deviendroit superflue, s'ils mettoient les notions des substances & celles de leurs espèces dans différentes collections d'idées simples. Lorsqu'ils demandent *si de la glace & de la neige sont*

de l'eau; si un fœtus monstrueux est un homme; si Dieu, les esprits, les corps, ou même le vuide sont des substances: il est évident que la question n'est pas si ces choses conviennent avec les idées simples rassemblées sous ces mots, eau, homme, substance; elle se résoudroit d'elle-même. Il s'agit de savoir si ces choses renferment certaines essences, certaines réalités qu'on suppose que ces mots, eau, homme, substance signifient

§. 8. Ce préjugé a fait imaginer à tous les Philosophes qu'il faut définir les substances par la différence la plus prochaine & la plus propre à en expliquer la nature. Mais nous sommes encore à attendre d'eux un exemple de ces sortes de définitions. Elles seront toujours defectueuses par l'impuissance ou ils sont de connoître les essences: impuissance dont ils ne se doutent pas, parce qu'ils se préviennent pour des idées abstraites qu'ils réalisent, & qu'ils prennent ensuite pour l'essence même des choses.

§. 9. L'abus des notions abstra-

res réalisées se montre encore bien visiblement, lorsque les Philosophes non contents d'expliquer à leur manière la nature de ce qui est, ont voulu expliquer la nature de ce qui n'est pas. On les a vu parler des créatures purement possibles, comme des créatures existantes, & tout réaliser, jusqu'au néant d'où elles sont sorties. Où étoient les créatures, a-t-on demandé, avant que Dieu les eût créées? La réponse est facile; car c'est demander où elles étoient avant qu'elles fussent, à quoi, ce me semble, il suffit de répondre qu'elles n'étoient nulle part.

L'idée des créatures possibles n'est qu'une abstraction réalisée, que nous avons formée, en cessant de penser à l'existence des choses, pour ne penser qu'aux autres qualités que nous leur connoissons. Nous avons pensé, à l'étendue, à la figure, au mouvement & au repos des Corps, & nous avons cessé de penser à leur existence. Voilà comment nous nous sommes fait l'idée des Corps possi-

bles : idée qui leur ôte toute leur réalité , puisqu'elle les suppose dans le néant ; & qui , par une contradiction évidente , la leur conserve , puisqu'elle nous les représente comme quelque chose d'étendu , de figuré , &c.

Les Philosophes n'appercevant pas cette contradiction , n'ont pris cette idée que par ce dernier endroit. En conséquence ils ont donné à ce qui n'est point les réalités de ce qui existe : Et quelques-uns ont cru résoudre d'une manière sensible les questions les plus épineuses de la création.

§. 10. » Je crains , dit Locke ,  
 » que la manière dont on parle des  
 » facultés de l'Âme , n'ait fait venir  
 » à plusieurs personnes l'idée confuse  
 » d'autant d'agens qui existent  
 » distinctement en nous , qui ont  
 » différentes fonctions & différens  
 » pouvoirs, qui commandent, obéissent  
 » & exécutent diverses choses ,  
 » comme autant d'êtres distincts ,  
 » ce qui a produit quantité de vaines  
 » disputes , de discours obscurs  
 » & pleins d'incertitude sur les

» questions qui se rapportent à ces  
 » différens pouvoirs de l'Âme.

Cette crainte est digne d'un sage Philosophe ; car pourquoi agiteroit-on comme des questions fort importantes ; si le jugement appartient à l'entendement ou à la volonté ; s'ils sont l'un & l'autre également actifs ou également libres ; si la volonté est capable de connoissance , ou si ce n'est qu'une faculté aveugle ; si , enfin elle commande à l'entendement , ou si celui-ci la guide & la détermine ? Si par entendement & volonté les Philosophes ne vouloient exprimer que l'Âme envisagée par rapport à certains actes qu'elle produit , ou peut produire , il est évident que le jugement , l'activité & la liberté appartiendroient à l'entendement , ou ne lui appartiendroient pas , selon qu'en parlant de cette faculté , on considéreroit plus ou moins de ces actes. Il en est de même de la volonté. Il suffit dans ces sortes de cas d'expliquer les termes , en déterminant par des analyses exactes les notions qu'on se fait des choses. Mais les Philosophes

ayant été obligés de se représenter l'Ame par des abstractions, ils en ont multiplié l'être; & l'entendement & la volonté ont subi le sort de toutes les notions abstraites. Ceux même, tels que les Cartésiens, qui ont remarqué expressément que ce ne sont point-là des êtres distingués de l'Ame, ont agité toutes les questions que je viens de rapporter. Ils ont donc réalisé ces notions abstraites contre leur intention, & sans s'en appercevoir. C'est qu'ignorant la manière de les analyser, ils étoient incapables d'en connoître les défauts; &, par conséquent, de s'en servir avec toutes les précautions nécessaires.

§. 11. Ces sortes d'abstractions ont infiniment obscurci tout ce qu'on a écrit sur la liberté: question où bien des plumes ne paroissent s'être exercées, que pour l'obscurcir davantage. L'entendement, disent quelques Philosophes, est une faculté qui reçoit les idées, & la volonté est une faculté aveugle par elle-même, & qui ne se déter-

mine qu'en conséquence des idées que l'entendement lui présente. Il ne dépend pas de l'entendement d'appercevoir ou non les idées & les rapports de vérité ou de probabilité, qui sont entre elles. Il n'est pas libre, il n'est pas même actif; car il ne produit point en lui les idées du blanc & du noir, & il voit nécessairement que l'une n'est pas l'autre. La volonté agit, il est vrai: mais aveugle par elle-même, elle suit le *dictamen* de l'entendement: c'est-à-dire, qu'elle se détermine conséquemment à ce que lui prescrit une cause nécessaire. Elle est donc aussi nécessaire. Or si l'homme étoit libre, ce seroit par l'une ou l'autre de ces facultés. L'homme n'est donc pas libre.

Pour réfuter tout ce raisonnement, il suffit de remarquer que ces Philosophes se font de l'entendement & de la volonté des phantômes qui ne sont que dans leur imagination. Si ces facultés étoient telles qu'ils se les représentent, sans doute que la liberté n'auroit jamais

lieu. Je les invite à rentrer en eux-mêmes, & je leur réponds que, pourvu qu'ils veuillent renoncer à ces réalités abstraites, & analyser leurs pensées, ils verront les choses d'une manière bien différente. Il n'est point vrai, par exemple, que l'entendement ne soit ni libre, ni actif; les analyses que nous en avons données, démontrent le contraire. Mais il faut convenir que cette difficulté est grande, si même elle n'est insoluble, dans l'hypothèse des idées innées.

§. 12. Je ne fais si après ce que je viens de dire, on pourra enfin abandonner toutes ces abstractions réalisées: plusieurs raisons me font appréhender le contraire. Il faut se souvenir que nous avons dit (a) que les noms des substances tiennent dans notre esprit la place que les sujets occupent hors de nous: ils y font le lien & le soutien des idées simples, comme les sujets le

(a) Sect. 4. p. 182.

font au-dehors des qualités. Voilà pourquoi nous sommes toujours tentés de les rapporter à ce sujet, & de nous imaginer qu'ils en expriment la réalité même.

En second lieu: j'ai remarqué ailleurs (a) que nous pouvons connaître toutes les idées simples dont les notions archétypes se sont formées. Or l'essence d'une chose étant, selon les Philosophes, ce qui la constitue ce qu'elle est, c'est une conséquence que nous puissions dans ces occasions avoir des idées des essences: aussi leur avons-nous donné des noms. Par exemple, celui de *justice* signifie l'essence du juste, celui de *sagesse*, l'essence du sage, &c. C'est peut-être là une des raisons qui a fait croire aux Scolastiques que pour avoir des noms qui exprimaient les essences des substances, ils n'avoient qu'à suivre l'analogie du langage. Ainsi ils ont fait les mots de *corporéité*, *d'animalité*, & *d'humana-*

(a) Sect. 3. p. 168.

mité, pour désigner les essences du corps, de l'animal & de l'homme. Ces termes leur étant devenus familiers, il est bien difficile de leur persuader qu'ils sont vuidés de sens.

En troisième lieu ; il n'y a que deux moyens de se servir des mots ; s'en servir après avoir fixé dans son esprit toutes les idées simples qu'ils doivent signifier, ou seulement après les avoir supposé signes de la réalité même des choses. Le premier moyen est pour l'ordinaire embarrassant, parce que l'usage n'est pas toujours assez décidé. Les hommes voyant les choses différemment, selon l'expérience qu'ils ont acquise, il est difficile qu'ils s'accordent sur le nombre & sur la qualité des idées de bien des noms. D'ailleurs, lorsque cet accord se rencontre, il n'est pas toujours aisé de saisir dans sa juste étendue le sens d'un terme : pour cela il faudroit du tems, de l'expérience & de la réflexion. Mais il est bien plus commode de supposer dans les choses une réalité dont on regarde les mots comme

les véritables signes ; d'entendre par ces noms, *homme*, *animal*, &c. une entité qui détermine & distingue ces choses, que de faire attention à toutes les idées simples qui peuvent leur appartenir. Cette voye satisfait tout à la fois notre impatience & notre curiosité. Peut-être y a-t-il peu de personnes, même parmi celles qui ont le plus travaillé à se défaire de leurs préjugés, qui ne sentent quelque penchant à rapporter tous les noms des substances à des réalités inconnues. Cela paroît même dans des cas où il est facile d'éviter l'erreur, parce que nous savons bien que les idées que nous réalisons, ne sont pas de véritables êtres. Je veux parler des êtres moraux, tels que *la gloire*, *la guerre*, *la renommée*, auxquels nous n'avons donné la dénomination d'être, que parce que dans les discours les plus sérieux, comme dans les conversations les plus familières, nous les imaginons sous cette idée.

§. 13. C'est-là certainement une des sources des plus étendues de nos



erreurs. Il suffit d'avoir supposé que les mots répondent à la réalité des choses, pour les confondre avec elles, & pour conclure qu'ils en expliquent parfaitement la nature. Voilà pourquoi celui qui fait une question, & qui s'informe ce que c'est que tel ou tel corps, croit, comme Locke le remarque, demander quelque chose de plus qu'un nom, & que celui qui lui répond, *c'est du fer*, croit aussi lui apprendre quelque chose de plus. Mais avec un tel jargon il n'y a point d'hypothèse, quelque inintelligible qu'elle puisse être, qui ne se soutienne. Il ne faut plus s'étonner de la vogue des différentes sectes.

§. 14. Il est donc bien important de ne pas réaliser nos abstractions. Pour éviter cet inconvénient, je ne connois qu'un moyen, c'est de savoir développer l'origine & la génération de toutes nos notions abstraites. Mais ce moyen a été inconnu aux Philosophes, & c'est en vain qu'ils ont tâché d'y suppléer par des définitions. La cause de leur

ignorance à cet égard, c'est le préjugé où ils ont toujours été qu'il falloit commencer par les idées générales : car lorsqu'on s'est defendu de commencer par les particulières, il n'est pas possible d'expliquer les plus abstraites qui en tirent leur origine. En voici un exemple.

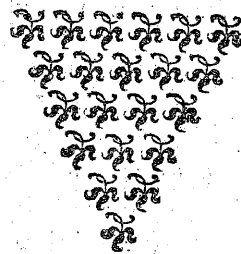
Après avoir défini l'impossible par *ce qui implique contradiction* ; le possible, par *ce qui ne l'implique pas* ; & l'être, par *ce qui peut exister* : on n'a pas su donner d'autre définition de l'existence, sinon, qu'elle est *le complement de la possibilité*. Mais je demande si cette définition présente quelque idée, & si l'on ne seroit pas en droit de jeter sur elle le ridicule qu'on a donné à quelques-unes de celles d'Aristote.

Si le possible est *ce qui n'implique pas contradiction*, la possibilité est *la non-implication de contradiction*. L'existence est donc *le complement de la non-implication de contradiction*. Quel langage ! En observant mieux l'ordre naturel des idées, on auroit vu que la notion de la possibilité ne se

forme que d'après celle de l'existence.

Je pense qu'on n'adopte ces sortes de définitions, que parce que connoissant d'ailleurs la chose définie, on n'y regarde pas de si près. L'esprit qui est frappé de quelque clarté, la leur attribue, & ne s'aperçoit point qu'elles sont inintelligibles. Cet exemple fait voir combien il est important de s'attacher à ma méthode : c'est-à-dire, de substituer toujours des analyses aux définitions des Philosophes. Je crois même qu'on devrait porter le scrupule jusqu'à éviter de se servir des expressions dont ils paroissent le plus jaloux. L'abus en est devenu si familier, qu'il est difficile, quelque soin qu'on se donne, qu'elles ne fassent mal saisir une pensée au commun des lecteurs. Locke en est un exemple. Il est vrai qu'il n'en fait pour l'ordinaire que des applications fort justes : mais on l'entendrait dans bien des endroits avec plus de facilité, s'il les avoit entièrement banni de son stile. Je n'en juge au reste que par la traduction.

Ces détails font voir quelle est l'influence des idées abstraites. Si leurs défauts ignorés, ont fort obscurci toute la métaphisique, aujourd'hui qu'ils sont connus, il ne tiendra qu'à nous d'y remédier.



## SECTION SIXIÈME.

*De quelques jugemens qu'on a attribués à l'Âme sans fondement, ou solution d'un problème de métaphisique.*

§. I. **J**E crois n'avoir jusqu'ici attribué à l'Âme aucune opération que chacun ne puisse percevoir en lui-même. Mais les Philosophes, pour rendre raison des phénomènes de la vue, ont supposé que nous formons certains jugemens, dont nous n'avons nulle conscience. Cette opinion est si généralement reçue, que Locke, le plus circonspect de tous, l'a adoptée: voici comment il s'explique.

» Une observation qu'il est à propos de faire au sujet de la perception, c'est que les idées qui viennent par voye de sensarion, sont souvent altérées par le jugement de l'esprit des personnes

» faites, sans qu'elles s'en aperçoivent. Ainsi lorsque nous plaçons devant nos yeux un corps rond de couleur uniforme, d'or, par exemple, d'albâtre ou de jaier, il est certain que l'idée qui s'imprime dans notre esprit à la vue de ce globe, représente un cercle plat diversément ombragé, avec différens degrés de lumière dont nos yeux se trouvent frappés. Mais comme nous sommes accoutumés par l'usage à distinguer quelle sorte d'images les corps convexes produisent ordinairement en nous, & quels changemens arrivent dans la réflexion de la lumière, selon la différence sensible des corps, nous mettons aussi-tôt, à la place de ce qui nous paroît, la cause même de l'image que nous voyons, & cela en vertu d'un jugement que la coutume nous a rendu habituel; desorte que joignant à la vision un jugement que nous confondons avec elle, nous nous formons l'idée d'une figure con-

» vexe & d'une couleur uniforme ;  
 » quoique dans le fond nos yeux  
 » ne nous représentent qu'un plan  
 » ombragé & coloré diversement ,  
 » comme il paroît dans la peinture.  
 » A cette occasion j'insérerai ici un  
 » problème du savant M. Moli-  
 » neux . . . . Supposez un aveugle de  
 » naissance , qui soit présentement hom-  
 » me fait , auquel on ait appris à distin-  
 » guer par l'attouchement un cube & un  
 » globe , du même métal & à peu près  
 » de même grandeur , en sorte que lors-  
 » qu'il touche l'un & l'autre , il puisse  
 » dire quel est le cube & quel est le globe.  
 » Supposez que le cube & le globe étant  
 » posés sur une table , cet aveugle vienne  
 » à jouir de la vue. On demande si en  
 » les voyant sans les toucher , il pourroit  
 » les discerner , & dire quel est le globe  
 » & quel est le cube. Le pénétrant &  
 » judicieux Auteur de cette ques-  
 » tion répond en même tems que  
 » non : Car , ajoute-t-il , bien que cet  
 » aveugle ait appris par expérience de  
 » quelle manière le globe & le cube affectent  
 » son attouchement , il ne sait pour-  
 » tant pas encore que ce qui affecte son  
 » attouchement

» attouchement de telle ou de telle ma-  
 » nière , doive frapper ses yeux de telle  
 » ou de telle manière , ni que l'angle  
 » avancé d'un cube qui presse sa main  
 » d'une manière inégale , doive paroître  
 » à ses yeux tel qu'il paroît dans le cube.  
 » Je suis tout-à-fait du sentiment  
 » de cet habile homme . . . Je crois  
 » que cet aveugle ne seroit point  
 » capable , à la première vue , de  
 » dire avec certitude , quel seroit  
 » le globe & quel seroit le cube ,  
 » s'il se contentoit de les regarder ;  
 » quoiqu'en les touchant il put les  
 » nommer & les distinguer sûre-  
 » ment par la différence de leurs  
 » figures qu'il appercevroit par  
 » l'attouchement. (a)

§. 2. Tout ce raisonnement sup-  
 pose que l'image qui se trace dans  
 l'œil à la vue d'un globe , n'est  
 qu'un cercle plat , éclairé & coloré  
 différemment , ce qui est vrai. Mais  
 il suppose encore , & c'est ce qui  
 me paroît faux , que l'impression

(a) L. 2. P. 97. §. 8.

qui se fait dans l'Ame en conséquence, ne nous donne que la perception de ce cercle ; que si nous voyons le globe d'une figure convexe, c'est parce qu'ayant acquis par l'expérience du toucher l'idée de cette figure, & que sachant quelle sorte d'image elle produit en nous par la vûe ; nous nous sommes accoutumés, contre le rapport de cette image, à la juger convexe : jugement qui, pour me servir de l'expression que Locke employe peu après, *change l'idée de la sensation, & nous la représente autre qu'elle n'est en elle-même.*

§. 3. Parmi ces suppositions, Locke avance sans preuve que la sensation de l'Ame ne représente rien de plus que l'image que nous savons se tracer dans l'œil. Pour moi, quand je regarde un globe, je vois autre chose qu'un cercle plat : expérience à laquelle il me paroît tout naturel de m'en rapporter. Il y a d'ailleurs bien des raisons pour rejeter les jugemens auxquels ce Philosophe a recours. Dabord il suppose que nous

connoissons quelle sorte d'images les corps convexes produisent en nous, & quels changemens arrivent dans la réflexion de la lumière, selon la différence des figures sensibles des corps : connoissances que la plus grande partie des hommes n'a point, quoiqu'ils voyent les figures de la même manière que les Philosophes. En second lieu, nous aurions beau joindre ces jugemens à la vision, nous ne les confondrions jamais avec elle, comme Locke le suppose ; mais nous verrions d'une façon & nous jugerions d'une autre.

Je vois un bas relief, je fais à n'en pas douter qu'il est peint sur une surface plate ; je l'ai touché : cependant cette connoissance, l'expérience réitérée, & tous les jugemens que je puis faire, n'empêchent point que je ne voye des figures convexes. Pourquoi cette apparence continue t-elle ? Pourquoi un jugement qui a la vertu de me faire voir les choses tout autrement qu'elles ne sont dans l'idée que m'en

donnent mes sensations, n'auroit-il pas la vertu de me les faire voir conforme à cette idée ? On peut raisonner de même sur l'apparence de rondeur sous laquelle nous voyons de loin un bâtiment que nous savons & jugeons être carré, & sur mille autres exemples semblables.

§. 4. En troisième lieu, une raison qui suffiroit seule pour détruire cette opinion de Locke, c'est qu'il est impossible de nous faire avoir conscience de ces sortes de jugemens. On se fonde en vain sur ce qu'il paroît se passer dans l'Âme bien des choses dont nous ne prenons pas connoissance. Par ce que j'ai dit ailleurs (a), il est vrai que nous pourrions bien oublier ces jugemens le moment d'après que nous les aurions formés ; mais lorsque nous en ferions l'objet de notre réflexion, la conscience en seroit si vive, que nous ne pourrions plus les révoquer en doute.

(a) Sect. 2. C. 1.

§. 5. En suivant le sentiment de Locke dans toutes ses conséquences, il faudroit raisonner sur les distances, les situations, les grandeurs & l'étendue, comme il a fait sur les figures. Ainsi l'on diroit : „ lorsque „ nous regardons une vaste cam- „ pagne, il est certain que l'idée „ qui s'imprime dans notre esprit à „ cette vue, représente une surface „ platte, ombragée & colorée di- „ versément, avec différens degrés „ de lumière dont nos yeux sont „ frappés. Mais comme nous som- „ mes accoutumés par l'usage à „ distinguer quelle sorte d'image „ les corps différemment situés, „ différemment distans, différem- „ ment grands & différemment „ étendus produisent ordinairement „ en nous, & quels changemens „ arrivent dans la réflexion de la „ lumière, selon la différence des „ distances, des situations, des „ grandeurs & de l'étendue ; nous „ mettons aussi tôt, à la place de „ ce qui nous paroît, la cause même „ des images que nous voyons, &c

» cela en vertu d'un jugement que  
 » la coutume nous a rendu habi-  
 » tuel ; desorte que joignant à la  
 » vision un jugement que nous  
 » confondons avec elle , nous nous  
 » formons les idées de différentes  
 » situations , distances , grandeurs  
 » & étendues , quoique dans le  
 » fond nos yeux ne nous représen-  
 » tent qu'un plan ombragé & co-  
 » loré diversement.

Cette application du raisonne-  
 ment de Locke est d'autant plus  
 juste que les idées de situation , de  
 distance , de grandeur & d'étendue ,  
 que nous donne la vue d'une cam-  
 pagne , se trouvent toutes en petit  
 dans la perception des différentes  
 parties d'un globe. Cependant ce  
 Philosophe n'a pas adopté ces con-  
 séquences. En exigeant dans son  
 problème que le globe & le cube  
 soient à peu près de la même gran-  
 deur , il fait assez entendre que la  
 vue peut , sans le secours d'aucun ju-  
 gement , nous donner différentes  
 idées de grandeur. C'est pourtant  
 une contradiction : car on ne con-

çoit pas comment on auroit des  
 idées des grandeurs , sans en avoir  
 des figures.

§. 6. D'autres n'ont pas fait diffi-  
 culté d'admettre ces conséquences.  
 M. de Voltaire , célèbre par quan-  
 tité d'ouvrages , rapporte <sup>(a)</sup> &  
 approuve le sentiment du Docteur  
 Barclai qui assuroit que ni situations ,  
 ni distances , ni grandeurs , ni figu-  
 res ne seroient discernées par un  
 aveugle-né , dont les yeux rece-  
 vroient tout-à-coup la lumière.

§. 7. Je regarde , dit-il , de fort  
 loin par un petit trou un homme  
 posté sur un toit ; le lointain & le  
 peu de rayons m'empêchent d'abord  
 de distinguer si c'est un homme :  
 l'objet me paroît très-petit , je crois  
 voir une statue de deux pieds tout  
 au plus : l'objet se remue , je juge  
 que c'est un homme , & dès cet  
 instant cet homme me paroît de la  
 grandeur ordinaire.

(a) Elémens de la Philosophie de Newton  
 C. VI.

§. 8. J'admets, si l'on veut, ce jugement & l'effet qu'on lui attribue; mais il est encore bien éloigné de prouver la thèse du Docteur Barclai. Il y a ici un passage subit d'un premier jugement à un second tout opposé. Cela engage à fixer l'objet avec plus d'attention, afin d'y trouver la taille ordinaire à un homme. Cette attention violente produit vraisemblablement quelque changement dans le cerveau, & de-là dans les yeux; ce qui fait voir un homme d'environ cinq pieds. C'est-là un cas particulier, & le jugement qu'il fait faire est tel qu'on ne peut nier d'en avoir conscience. Pourquoi n'en seroit-il pas de même dans toute autre occasion, si nous formions toujours, comme on le suppose, de semblables jugemens?

Qu'un homme qui n'étoit qu'à quatre pas de moi, s'éloigne jusqu'à huit, l'image qui s'en trace au fond de mes yeux en sera la moitié plus petite. Pourquoi donc continuai-je à le voir à peu près de la même grandeur? Vous l'apercevez d'abord, ré-

pondra-t-on, la moitié moins grand; mais la liaison que l'expérience a mise dans votre cerveau entre l'idée d'un homme & celle de la hauteur de cinq à six pieds, vous force à imaginer par un jugement soudain un homme d'une telle hauteur, & à voir une telle hauteur en effet. Voilà, je l'avoue, une chose que je ne saurois confirmer par ma propre expérience. Une première perception pourroit-elle s'éclipser si vite, & un jugement la remplacer si soudainement, qu'on ne pût remarquer le passage de l'une à l'autre, lorsqu'on y donneroit toute son attention? D'ailleurs que cet homme s'éloigne à seize pas, à trente deux, à soixante quatre & toujours de la sorte; pourquoi me paroîtra-t-il diminuer peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin je cesse entièrement de le voir? Si la perception de la vue est l'effet d'un jugement par lequel j'ai lié l'idée d'un homme à celle de la hauteur de cinq à six pieds; cet homme devroit tout-à-coup disparaître à mes yeux, ou je



devois , à quelque distance qu'il s'éloignât de moi , continuer à le voir de la même grandeur. Pourquoi diminuera-t-il plus vite à mes yeux qu'à ceux d'un autre , quoique nous ayons la même expérience ? Enfin qu'on désigne à quel point de distance , ce jugement doit commencer à perdre de sa force ?

§. 9. Ceux que je combats , comparent le sens de la vue à celui de l'ouïe , & concluent de l'un à l'autre. Par les sons , disent-ils , l'oreille est frappée ; on entend des tons & rien de plus : par la vue , l'œil est ébranlé ; on voit des couleurs & rien de plus. Celui qui pour la première fois de sa vie entendroit le bruit du canon , ne pourroit juger , si on tire ce canon à une lieue , ou à trente pas. Il n'y a que l'expérience qui puisse l'accoutumer à juger de la distance qui est entre lui & l'endroit d'où part ce bruit. C'est la même chose précisément par rapport aux rayons de lumière , qui partent d'un objet ; ils ne nous apprennent point du tout où est cet objet.

§. 10. L'ouïe par elle-même n'est pas faite pour nous donner l'idée de la distance , & même , en y joignant le secours de l'expérience , l'idée qu'elle en fournit , est encore la plus imparfaite de toutes. Il y a des occasions où il en est à peu près de même de la vue. Si je regarde par un trou un objet éloigné , sans appercevoir ceux qui m'en séparent , je n'en connois la distance que fort imparfaitement. Alors je me rappelle les connoissances que je dois à l'expérience , & je juge cet objet plus ou moins loin , selon qu'il me paroît plus ou moins au-dessous de sa grandeur ordinaire. Voilà donc un cas où il est nécessaire de joindre un jugement au sens de la vue comme à celui de l'ouïe : mais remarquez bien qu'on en a conscience , & qu'après , comme auparavant , nous ne connoissons les distances , que d'une manière fort imparfaite.

J'ouvre ma fenêtre , & j'aperçois un homme à l'extrémité de la rue : je vois qu'il est loin de moi ,

avant que j'aye encore formé aucun jugement. Il est vrai que ce ne sont pas les rayons de lumière qui partent de lui, qui m'apprennent le plus exactement combien il est éloigné de moi; mais ce sont ceux qui partent des objets qui sont entre deux. Il est naturel que la vûe de ces objets me donne quelque idée de la distance où je suis de cet homme, il est même impossible que je n'aye pas cette idée, toutes les fois que je les apperçois.

§. 11. Vous vous trompez, me dira-t-on. Les jugemens soudains, presque uniformes que votre Ame à un certain âge porte des distances, des grandeurs, des situations, vous font penser qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux, pour voir de la manière dont vous voyez. Cela n'est pas, il y faut le secours des autres sens. Si vous n'aviez que celui de la vûe, vous n'auriez aucun moyen pour connoître l'étendue.

§. 12. Qu'appercevrais-je donc? Un point mathématique. Non sans doute. Je verrois certainement de la

lumière & des couleurs. Mais la lumière & les couleurs ne retracent-elles pas nécessairement différentes distances, différentes grandeurs, différentes situations? Je regarde devant moi, en haut, en bas, à droite, à gauche; je vois une lumière répandue en tous sens, & plusieurs couleurs qui certainement ne sont pas concentrées dans un point: je n'en veux pas davantage. Je trouve là indépendamment de tout jugement, sans le secours des autres sens, l'idée de l'étendue avec toutes ses dimensions.

Je suppose un œil animé: qu'on me permette cette supposition, toute bizarre qu'elle paroisse. Dans le sentiment du Docteur Barclai, cet œil verroit une lumière colorée; mais il n'appercevrait ni étendue, ni grandeurs, ni distances, ni situations, ni figures. Il s'accoutumeroit donc à juger que toute la nature n'est qu'un point mathématique. Qu'il soit uni à un corps humain, lorsque son Ame a contracté depuis long-tems l'habitude de former ce

jugement. On croira sans doute que cette Ame n'a plus qu'à se servir des sens qu'elle vient d'acquérir, pour se faire des idées de grandeurs, de distances, de situations & de figures. Point du tout: les jugemens habituels, soudains & uniformes, qu'elle a formés de tous tems, changeront les idées de ces nouvelles sensations; de sorte qu'elle touchera des corps, & assurera qu'ils n'ont ni étendue, ni situation, ni grandeurs, ni figures.

§. 13. Il seroit curieux de découvrir les loix que Dieu suit, quand il nous enrichit des différentes sensations de la vue: sensations qui non-seulement nous avertissent mieux que toutes les autres des rapports des choses à nos besoins & à la conservation de notre être; mais qui annoncent encore d'une manière plus éclatante l'ordre, la beauté & la grandeur de l'univers. Quelque importante que soit cette recherche, je l'abandonne à d'autres. Il me suffit que ceux qui voudront ouvrir les yeux, conviennent qu'ils apperçoi-

vent de la lumière, des couleurs, de l'étendue, des grandeurs, &c. Je ne remonte pas plus haut, parce que c'est-là que je commence à avoir une connoissance évidente.

§. 14. Examinons à notre tour ce qui arriveroit à un aveugle-né, à qui on donneroit le sens de la vue.

Cet aveugle s'est formé des idées de l'étendue, des grandeurs, &c. en réfléchissant sur les différentes sensations qu'il éprouve, quand il touche des Corps. Il prend un bâton dont il sent que toutes les parties ont une même détermination; voilà d'où il tire l'idée d'une ligne droite. Il en touche un autre dont les parties ont différentes déterminations, en sorte que si elles étoient continuées, elles aboutiroient à différens points; voilà d'où il tire l'idée d'une ligne courbe. De-là il passe à celles d'angle, de cube, de globe & de toutes sortes de figures. Telle est l'origine des idées qu'il a sur l'étendue. Mais il ne faut pas croire qu'au moment qu'il ouvre les yeux, il jouisse déjà

du spectacle que produit dans toute la nature ce mélange admirable de lumière & de couleur. C'est un trésor qui est renfermé dans les nouvelles sensations qu'il éprouve ; la réflexion peut seule le lui découvrir, & lui en donner la vraie jouissance. Lorsque nous fixons nous-mêmes les yeux sur un tableau fort composé, & que nous le voyons tout entier, nous ne nous en formons encore aucune idée déterminée. Pour le voir comme il faut, nous sommes obligés d'en considérer toutes les parties les unes après les autres. Quel tableau que l'univers à des yeux qui s'ouvrent à la lumière pour la première fois !

Je passe au moment où cet homme est en état de réfléchir sur ce qui lui frappe la vue. Certainement tout n'est pas devant lui comme un point. Il apperçoit donc une étendue en longueur, largeur & profondeur. Qu'il analyse cette étendue, il se fera les idées de surface, de lignes, de point & de toutes-sortes de figures : idées qui seront semblables à celles qu'il

qu'il a acquises par le toucher, car de quelques sens que l'étendue vienne à notre connoissance, elle ne peut être représentée de deux manières différentes. Que je voye ou que je touche un cercle & une règle ; l'idée de l'un ne peut jamais offrir qu'une ligne courbe, & celle de l'autre qu'une ligne droite. Cet aveugle-né distinguera donc à la vue le globe du cube, puisqu'il y reconnoitra les mêmes idées qu'il s'en étoit faites par le toucher.

On pourroit cependant l'engager à suspendre son jugement, en lui faisant la difficulté suivante. Ce Corps, lui diroit-on, vous paroît à la vue un globe, cet autre vous paroît un cube : mais sur quel fondement assureriez-vous que le premier est le même qui vous a donné au toucher l'idée du globe, & le second le même qui vous a donné celle du cube ? Qui vous a dit que ces Corps doivent avoir au toucher la même figure qu'ils ont à la vue ? Que savez-vous si celui qui paroît un globe à vos yeux, ne sera pas le

cube, quand vous y porterez la main ? Qui peut même vous répondre qu'il y ait là quelque chose de semblable aux corps que vous reconnoîtriez à l'attouchement pour un cube & pour un globe ? L'argument seroit embarrassant, & je ne vois que l'expérience qui pût y fournir une réponse : mais ce n'est pas-là la thèse de Locke, ni du Docteur Barclai.

§. 15. J'avoue qu'il me reste à résoudre une difficulté qui n'est pas petite : c'est une expérience qui paroît en tous points contraire au sentiment que je viens d'établir. La voici telle qu'elle est rapportée par M. de Voltaire, elle perdrait à être rendue en d'autres termes.

En 1729. M. Chiselden, un de ces fameux Chirugiens, qui joignent l'adresse de la main aux plus grandes lumières de l'esprit, ayant imaginé qu'on pouvoit donner la vue à un aveugle-né, en lui abaissant ce qu'on appelle des cataractes, qu'il soupçonnoit formées dans ses yeux, presque au moment de sa naissance, il pro-

posa l'opération. L'aveugle eut de la peine à y consentir. Il ne concevoit pas trop que le sens de la vue pût beaucoup augmenter ses plaisirs. Sans l'envie qu'on lui inspira d'apprendre à lire & à écrire, il n'eut point désiré de voir. . . . . Quoi qu'il en soit, l'opération fut faite & réussit. Ce jeune homme d'environ quatorze ans, vit la lumière pour la première fois. Son expérience confirma tout ce que Locke & Barclai avoient si bien prévu. Il ne distingua de long-tems ni grandeurs, ni distances, ni situations, ni même figures. Un objet d'un pouce mis devant son œil, & qui lui cachoit une maison lui paroït- soit aussi grand que la maison. Tout ce qu'il voyoit, lui sembloit d'abord être sur ses yeux, & les toucher comme les objets du tact touchent la peau. Il ne pouvoit distinguer ce qu'il avoit jugé rond à l'aide de ses mains, d'avec ce qu'il avoit jugé angulaire, ni discerner avec ses yeux,

» si ce que ses mains avoient senti  
 » être en haut ou en bas, étoit en  
 » effet en haut ou en bas. Il étoit si  
 » loin de connoître les grandeurs,  
 » qu'après avoir enfin conçu par la  
 » vûe que sa maison étoit plus  
 » grande que sa chambre, il ne  
 » concevoit pas comment la vûe  
 » pouvoit donner cette idée. Ce  
 » ne fut qu'au bout de deux mois  
 » d'expérience, qu'il put apperce-  
 » voir que les tableaux représen-  
 » toient des corps solides: & lors-  
 » qu'après ce long tâtonnement  
 » d'un sens nouveau en lui, il eut  
 » senti que des corps & non des  
 » surfaces seules, étoient peints dans  
 » les tableaux; il y porta la main  
 » & fut étonné de ne point trouver  
 » avec ses mains ces corps solides,  
 » dont il commençoit à apperce-  
 » voir les représentations. Il de-  
 » mandoit quel étoit le trompeur  
 » du sens du toucher, ou du sens  
 » de la vûe (a).

(a) Ch. déjà cité.

§. 16. Quelques réflexions sur ce qui se passe dans l'œil à la présence de la lumière, pourront expliquer cette expérience.

Quoique nous soyons encore bien éloignés de connoître tout le mécanisme de l'œil, nous savons cependant que la cornée est plus ou moins convexe; qu'à proportion que les objets réfléchissent une plus grande ou une moindre quantité de lumière, la prunelle se resserre ou s'agrandit, pour donner passage à moins de rayons, ou pour en recevoir davantage; on soupçonne le réservoir de l'humeur aqueuse de prendre successivement différentes formes. Il est certain que le cristallin s'avance ou se recule, afin que les rayons de lumière viennent précisément se réunir sur la rétine (a); que les fibres délicates de la rétine sont agitées & ébranlées dans une variété étonnante; que

(a) Ou sur la choroïde: car on ne fait pas exactement si c'est par les fibres de la rétine ou par celles de la choroïde que l'impression de la lumière se transmet à l'Âme.

cet ébranlement se communique dans le cerveau à d'autres parties plus déliées, & dont le ressort doit être encore plus admirable. Enfin les muscles qui servent à faire tourner les yeux vers les objets qu'on veut fixer, compriment encore tout le globe de l'œil, & par cette pression en changent plus ou moins la forme.

Non-seulement l'œil & toutes ses parties doivent se prêter à tous ces mouvemens, à toutes ces formes & à mille changemens que nous ne connoissons pas, avec une promptitude qu'il n'est pas possible d'imaginer; mais il faut encore que toutes ces révolutions se fassent dans une harmonie parfaite, afin que tout concoure à produire le même effet. Si, par exemple, la cornée étoit trop ou trop peu convexe par rapport à la situation & à la forme des autres parties de l'œil, tous les objets nous paroîtroient confus, renversés, & nous ne discernions pas, si ce que nos mains auroient senti être en haut ou en bas, seroit en effet en haut ou en bas. On peut s'en convaincre en se ser-

vant d'une lunette dont la forme ne s'accorderoit pas avec celle de l'œil.

Si, pour obéir à l'action de la lumière, les parties de l'œil se modifient sans cesse avec une si grande variété & une si grande vivacité, ce ne peut être qu'autant qu'un long exercice en a rendu les ressorts plus liants & plus faciles. Ce n'étoit pas là le cas du jeune homme à qui on abaissa les cataractes. Ses yeux depuis quatorze ans accrus & nourris, sans qu'il en eut fait usage, résistèrent à l'action des objets. La cornée étoit trop ou trop peu convexe par rapport à la situation des autres parties. Le cristallin devenu comme immobile réunissoit toujours les rayons en-deçà ou de-là de la rétine; ou s'il changeoit de situation, ce n'étoit jamais pour se mettre au point où il auroit dû se trouver. Il fallut un exercice de plusieurs jours pour faire jouer ensemble des ressorts si roidis par le tems. Voilà pourquoi ce jeune homme tâtonna pendant deux mois. S'il dut quelque

chose au secours du toucher, c'est que les efforts qu'il faisoit pour voir dans les objets les idées qu'il s'en formoit en les maniant, lui donnoient occasion d'exercer davantage le sens de la vûe. En supposant qu'il eut cessé de se servir de ses mains, toutes les fois qu'il ouvroit les yeux à la lumière, il n'est pas douteux qu'il n'eut acquis par la vûe les mêmes idées, quoiqu'à la vérité avec plus de lenteur.

Ceux qui observoient cet aveugle-né au moment qu'on lui abaïsoit les cataractes, espéroient de voir confirmer un sentiment pour lequel ils étoient prévenus. Quand ils apprirent qu'il appercevoit les objets d'une manière aussi imparfaite, ils ne soupçonnerent pas qu'on en pût apporter d'autres raisons que celles que Locke & Barclai avoient imaginées. Ce fut donc une décision irrévocable pour eux, que les yeux, sans le secours des autres sens, seroient peu propres à nous fournir les idées d'étendue de figures, de situations, &c.

Cs

Ce qui a donné lieu à cette opinion, qui sans doute aura paru extraordinaire à bien des Lecteurs, c'est d'un côté l'envie que nous avons de rendre raison de tout, & de l'autre, l'insuffisance des règles de l'optique. On a beau mesurer les angles que les rayons de lumière forment au fond de l'œil, on ne trouve point qu'ils soient en proportion avec la manière dont nous voyons les objets. Mais je n'ai pas cru que cela pût m'autoriser à avoir recours à des jugemens dont personne ne peut avoir conscience. J'ai pensé que dans un Ouvrage où je me propose d'exposer les matériaux de nos connoissances, je devois me faire une loi de ne rien établir, qui ne fût incontestable, & que chacun ne pût avec la moindre réflexion appercevoir en lui-même.

*Fin de la première Partie.*

Z



Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

# ESSAI

SUR L'ORIGINE

DES CONNOISSANCES

HUMAINES.

SECONDE PARTIE.

# ESSAI

SUR L'ORIGINE

DES CONNOISSANCES

HUMANES.

*Ouvrage où l'on réduit à un seul  
principe tout ce qui concerne  
l'Entendement Humain.*

SECONDE PARTIE.

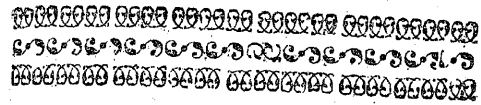


*Steuert*

A AMSTERDAM,  
Chez PIERRE MORTIER.

---

M. DCC. XLVI.



# ESSAI

## SUR L'ORIGINE

DES CONNOISSANCES HUMAINES.

*De la Nature & de l'Usage de la Parole.*

### SECONDE PARTIE.

*Du Langage & de la Méthode.*

---

#### SECTION PREMIERE.

*De l'origine & des progrès  
du Langage.*



DAM & Eve ne durent pas à l'expérience l'exercice des opérations de leur Ame, & en sortant des mains de Dieu, ils furent par un secours extraordinaire en état de réfléchir & de se communiquer leurs pensées. Mais je suppose que quel-

A

que tems après le déluge deux enfans de l'un & de l'autre sexe ayent été égarés dans des déserts, avant qu'ils connussent l'usage d'aucun signe. J'y suis autorisé par le fait que j'ai rapporté. Qui sait même s'il n'y a pas quelque peuple qui ne doive son origine qu'à un pareil événement? Qu'on me permette d'en faire la supposition, la question (a) est de sa-

(a) » A juger seulement par la nature des  
» choses (dit M. Warburthou, p. 48. Essai  
» sur les Hiérogli.) & indépendamment de la  
» révélation, qui est un guide plus sûr, l'on  
» seroit porté à admettre l'opinion de Dio-  
» dore de Sicile & de Vitruve, que les pre-  
» miers hommes ont vécu pendant un tems  
» dans les cavernes & les forêts, à la ma-  
» nière des bêtes, n'articulant que des sons  
» confus & indéterminés; jusqu'à ce que s'é-  
» tant associés pour se secourir mutuelle-  
» ment, ils soient arrivés par degrés à en  
» former de distincts, par le moyen de signes  
» ou de marques arbitraires convenues entre  
» eux, afin que celui qui parloit, put exprimer  
» les idées qu'il avoit besoin de commu-  
» niquer aux autres. C'est ce qui a donné lieu  
» aux différentes langues; car tout le monde  
» convient que le langage n'est point inné.  
» Cette origine du langage est si naturelle  
» qu'un Pere de l'Eglise (Greg. Nyss.) &

voir comment cette nation naissante s'est fait une langue.

» Richard Simon, Prêtre de l'Oratoire, ont  
» travaillé l'un & l'autre à l'établir: mais ils  
» auroient pu être mieux informés: car rien  
» n'est plus évident par l'Ecriture Sainte, que  
» le langage a eu une origine différente.  
» Elle nous apprend que Dieu enseigna la  
» Religion au premier Homme, ce qui ne  
» permet pas de douter qu'il ne lui ait en  
» même-tems enseigné à parler. (En effet la  
» connoissance de la Religion suppose beau-  
» coup d'idées, & un grand exercice des  
» opérations de l'Ame, ce qui n'a pu avoir  
» lieu que par le secours des signes: je l'ai  
» démontré dans la première Partie de cet  
» Ouvrage) . . . Quoique, ajoute plus  
» bas M. Warburthou, Dieu ait enseigné  
» le langage aux hommes; cependant il ne  
» seroit pas raisonnable de supposer que ce  
» langage se soit étendu au-delà des nécessi-  
» tés alors actuelles de l'Homme, & qu'il  
» n'ait pas eu par lui-même la capacité de  
» le perfectionner & de l'enrichir. Ainsi le  
» premier langage a nécessairement été stérile  
» & borné. » Tout cela me paroît fort exact.  
Si je suppose deux enfans dans la nécessité  
d'imaginer jusqu'aux premiers signes du lan-  
gage, c'est parce que j'ai cru qu'il ne suffisoit  
pas pour un Philosophe de dire qu'une chose  
a été faite par des voyes extraordinaires, mais  
qu'il étoit de son devoir d'expliquer comment  
elle auroit pu se faire par des moyens naturels.

## CHAPITRE PREMIER.

*Le langage d'Action & celui des Sons articulés considérés dans leur origine.*

§. 1. **T**ANT que les Enfans dont je viens de parler, ont vécu séparément, l'exercice des opérations de leur Ame a été borné à celui de la perception & de la conscience, qui ne cesse point quand on est éveillé; à celui de l'attention, qui avoit lieu toutes les fois que quelques perceptions les affectoient d'une manière plus particulière; à celui de la réminiscence, quand des circonstances qui les avoient frappés, se représentoient à eux, avant que les liaisons qu'elles avoient formées, eussent été détruites; & à un exercice fort peu étendu de l'imagination. La perception d'un besoin se lioit, par exemple, avec celle d'un objet qui avoit servi à les soulager. Mais ces sortes de liaisons formées par hasard, & n'étant pas

entretenues par la réflexion, ne subsistoient pas long-tems. Un jour le sentiment de la faim rappelloit à ces enfans un arbre chargé de fruit, qu'ils avoient vu la veille: le lendemain cet arbre étoit oublié, & le même sentiment leur rappelloit un autre objet. Ainsi l'exercice de l'imagination n'étoit point à leur pouvoir, il n'étoit que l'effet des circonstances où ils se trouvoient (a).

§. 2. Quand ils vécurent ensemble, ils eurent occasion de donner plus d'exercice à ces premières opérations; parce que leur commerce réciproque leur fit attacher aux cris de chaque passion les perceptions dont ils étoient les signes naturels. Ils les accompagnoient ordinairement de quelque mouvement, de quelque geste ou de quelque action, dont l'expression étoit encore plus

(a) Ce que j'avance ici sur les opérations de l'Ame de ces Enfans ne sauroit être douteux, après ce qui a été prouvé dans la première Partie de cet Essai. Sect. 2. ch. 1. 2. 3. 4. 5. & Sect. 4.

sensible. Par exemple, celui qui souffroit, parce qu'il étoit privé d'un objet que ses besoins lui rendoient nécessaire, ne s'en tenoit pas à pousser des cris: il faisoit des efforts pour l'obtenir, il agitoit sa tête, ses bras & toutes les parties de son corps. L'autre ému à ce spectacle, fixoit les yeux sur le même objet, & sentant passer dans son ame des sentimens dont il n'étoit pas encore capable de se rendre raison, il souffroit de voir souffrir ce misérable. Dès ce moment il se sent intéressé à le soulager, & il obéit à cette impression autant qu'il est en son pouvoir. Ainsi par le seul instinct ces hommes se demandoient & se prêtoient des secours. Je dis *par le seul instinct*; car la réflexion n'y pouvoit encore avoir part. L'un ne disoit pas; *il faut m'agiter de telle manière pour lui faire connoître ce qui m'est nécessaire, & pour l'engager à me secourir*: ni l'autre; *je vois à ses mouvemens qu'il veut telle chose, je vais lui en donner la jouissance*: mais tous deux agissoient en conséquence du besoin qui les pressoit davantage.

§. 3. Cependant les mêmes circonstances ne purent se répéter souvent, qu'ils ne s'accoutumassent enfin à attacher aux cris des passions & aux différentes actions du corps des perceptions qui y étoient exprimées d'une manière si sensible. Plus ils se familiarisèrent avec ces signes, plus ils furent en état de se les rappeler à leur gré. Leur mémoire commença à avoir quelque exercice, ils purent disposer eux-mêmes de leur imagination, & ils parvinrent insensiblement à faire avec réflexion ce qu'ils n'avoient fait que par instinct (a). D'abord tous deux se firent une habitude de connoître à ces signes les sentimens que l'autre éprouvoit dans le moment, ensuite ils s'en servirent pour se communiquer les sentimens qu'ils avoient éprouvés. Celui, par exemple, qui voyoit un lieu où il avoit été effrayé, imitoit

(a) Cela répond à la difficulté que je me suis faite dans la première Partie de cet Ouvrage. Sect. 2. ch. 5. p. 82.

les cris & les mouvemens qui étoient les signes de la frayeur, pour avertir l'autre de ne pas s'exposer au danger qu'il avoit couru.

§. 4. L'usage de ces signes étendit peu à peu l'exercice des opérations de l'Ame, & à leur tour celles-ci ayant plus d'exercice, perfectionnerent les signes, & en rendirent l'usage plus familier. Notre expérience prouve que ces deux choses s'aident mutuellement. Avant qu'on eut trouvé les signes algébriques, les opérations de l'Ame avoient assez d'exercice pour en amener l'invention : mais ce n'est que depuis l'usage de ces signes qu'elles en ont eu assez, pour porter les Mathématiques au point de perfection, où nous les voyons.

§. 5. Par ce détail on voit comment les cris des passions contribuèrent au développement des opérations de l'Ame, en occasionnant naturellement le langage d'action : langage qui dans ses commencemens, pour être proportionné au peu d'intelligence de ce couple, ne

consistoit vraisemblablement qu'en contorsions, & en agitations violentes.

§. 6. Cependant ces hommes ayant acquis l'habitude de lier quelques idées à des signes arbitraires, les cris naturels leur servirent de modèle, pour se faire un nouveau langage. Ils articulèrent de nouveaux sons, & en les répétant plusieurs fois, & les accompagnant de quelque geste qui indiquoit les objets qu'ils vouloient faire remarquer, ils s'accoutumèrent à donner des noms aux choses. Les premiers progrès de ce langage furent néanmoins très lents. L'organe de la parole étoit si inflexible qu'il ne pouvoit facilement articuler que peu de sons fort simples. Les obstacles pour en prononcer d'autres, empêchoient même de soupçonner que la voix fut propre à se varier au-delà du petit nombre de mots qu'on avoit imaginé.

§. 7. Ce Couple eut un enfant, qui pressé par des besoins qu'il ne pouvoit faire connoître que dif-

ficilement, agita toutes les parties de son corps. Sa langue fort flexible, se replia d'une manière extraordinaire, & prononça un mot tout nouveau. Le besoin continuant donna encore lieu aux mêmes efforts ; cet enfant agita sa langue comme la première fois, & articula encore le même son. Les parens surpris, ayant enfin deviné ce qu'il vouloit, essayèrent, en le lui donnant, de répéter le même mot. La peine qu'ils eurent à le prononcer, fit voir qu'ils n'auroient pas été d'eux-mêmes capables de l'inventer.

Par un semblable moyen ce nouveau langage ne s'enrichit pas beaucoup. Faute d'exercice, l'organe de la voix perdit bientôt dans l'enfant toute sa flexibilité. Ses parens lui apprirent à faire connoître ses pensées par des actions, manière de s'exprimer dont les images sensibles étoient bien plus à sa portée que des sons articulés. On ne put attendre que du hazard la naissance de quelque nouveau mot ; & pour en

augmenter, par une voye aussi lente, considérablement le nombre, il fallut sans doute plusieurs générations. Le langage d'action, alors si naturel, étoit un grand obstacle à surmonter. Pouvoit-on l'abandonner pour un autre dont on ne prévoyoit pas encore les avantages, & dont la difficulté se faisoit si bien sentir ?

§. 8. A mesure que le langage des sons articulés devint plus abondant ; il fut plus propre à exercer de bonne heure l'organe de la voix, & à lui conserver sa première flexibilité. Il parut alors aussi commode que le langage d'action : on se servit également de l'un & de l'autre : enfin l'usage des sons articulés devint si facile, qu'il prévalut.

§. 9. Il y a donc eu un tems où la conversation étoit soutenue par un discours entremêlé de mots & d'actions. L'usage & la coutume (a), ainsi qu'il est arrivé dans

---

(a) Essai sur les Hiérogli. §. 8. & 9.



„ la plupart des autres choses de la  
 „ vie, changèrent ensuite en orne-  
 „ ment ce qui étoit dû à la nécessi-  
 „ té : mais la pratique subsista en-  
 „ core longtems après que la né-  
 „ cessité eut cessé ; singulièrement  
 „ parmi les Orientaux, dont le ca-  
 „ ractère s'accommodoit naturelle-  
 „ ment d'une forme de conversa-  
 „ tion qui exerçoit si bien leur viva-  
 „ cité par le mouvement, & la  
 „ contenoit si fort par une repré-  
 „ sentation perpétuelle d'images  
 „ sensibles.

„ L'Écriture Sainte nous fournit  
 „ des exemples sans nombre de  
 „ cette sorte de conversation. En  
 „ voici quelques-uns. Quand le  
 „ faux Prophète agite ses cornes de  
 „ fer, pour marquer la dérouté  
 „ entière des Syriens (a) : quand  
 „ Jérémie, par l'ordre de Dieu,  
 „ cache sa ceinture de lin dans le  
 „ trou d'une pierre près de l'Eu-  
 „ phrate (b) : quand il brise un

(a) 3. Reg. XXII. 11.

(b) Ch. XIII.

„ vaisseau de terre à la vûe du  
 „ peuple (a) : quand il met à son  
 „ col des liens & des jous (b) ;  
 „ & quand il jette un livre dans  
 „ l'Euphrate (c) : quand Ezéchiel  
 „ dessine, par l'ordre de Dieu, le  
 „ siège de Jérusalem sur de la bri-  
 „ que (d) : quand il pèse dans une  
 „ balance les cheveux de sa tête &  
 „ le poil de sa barbe (e) : quand il  
 „ emporte les meubles de sa mai-  
 „ son (f) : & quand il joint ensem-  
 „ ble deux bâtons, pour Juda &  
 „ pour Israël (g), par ces actions  
 „ les Prophètes instruisoient le peu-  
 „ ple de la volonté du Seigneur, &  
 „ conversoient en signes.

Quelques personnes pour n'avoir  
 pas su que le langage d'action étoit  
 chez les Juifs une manière commune

(a) Ch. XIX.

(b) Ch. XXVIII.

(c) Ch. LI.

(d) Ch. IV.

(e) Ch. V.

(f) Ch. XII.

(g) Ch. XXXVIII. 16.

& familière de converser, ont osé  
 traiter d'absurdes & de fanatiques  
 ces actions des Prophètes. M. War-  
 burthon détruit parfaitement (a)  
 cette accusation. „ L'absurdité d'une  
 „ action, dit-il, consiste en ce qu'elle  
 „ est bizarre, & ne signifie rien. Or  
 „ l'usage & la coutume rendoient  
 „ sages & sensées celles des Pro-  
 „ phètes. A l'égard du fanatisme  
 „ d'une action, il est indiqué par ce  
 „ tour d'esprit qui fait qu'un hom-  
 „ me trouve du plaisir à faire des  
 „ choses qui ne sont point d'usage,  
 „ & à se servir d'un langage ex-  
 „ traordinaire. Mais un pareil fana-  
 „ tisme ne peut plus être attribué  
 „ aux Prophètes, quand il est clair  
 „ que leurs actions étoient des ac-  
 „ tions ordinaires, & que leurs  
 „ discours étoient conformes à l'i-  
 „ diome de leur pays.  
 „ Ce n'est pas seulement dans  
 „ l'Histoire Sainte que nous ren-  
 „ controns des exemples de discours

(a) Essai sur les Hier. §. 9.

„ exprimés par des actions. L'anti-  
 „ quité profane en est pleine. . . .  
 „ Les premiers oracles se rendoient  
 „ de cette manière, comme nous  
 „ l'apprenons d'un ancien dire  
 „ d'Héracrite : *que le Roi, dont l'ora-  
 „ cle est à Delphes, ne parle ni ne se  
 „ tait ; mais s'exprime par signes.* Preuve  
 „ certaine que c'étoit ancienne-  
 „ ment une façon ordinaire de se  
 „ faire entendre, que de substituer  
 „ des actions aux paroles (a).

§. 10. Il paroît que ce langage  
 fut surtout conservé pour instruire  
 le peuple des choses qui l'interres-  
 soient davantage : telles que la po-  
 lice & la religion. C'est qu'agissant  
 sur l'imagination avec plus de viva-  
 cité, il faisoit une impression plus  
 durable. Son expression avoit même  
 quelque chose de fort & de grand,  
 dont les langues, encore stériles,  
 ne pouvoient approcher. Les an-  
 ciens appelloient ce langage du nom  
 de *danse* : voilà pourquoi il est dit

(a) Essai sur les Hierogl. §. 10.

que David dançoit devant l'Arche.

§. 11. Les hommes en perfectionnant leur goût, donnèrent à cette *danse* plus de variété, plus de grace & plus d'expression. Non-seulement on assujettit à des règles les mouvemens des bras, & les attitudes du corps, mais encore on traça les pas que les pieds devoient former. Par-là la danse se divisa naturellement en deux arts qui lui furent subordonnés : l'un, qu'on me permette une expression conforme au langage de l'antiquité, fut la *danse des gestes*, il fut conservé pour courir à communiquer les pensées des hommes ; l'autre fut principalement la *danse des pas*, on s'en servit pour exprimer certaines situations de l'Âme, & particulièrement la joie : on l'employa dans les occasions de réjouissance, & son principal objet fut le plaisir.

La danse des pas provient donc de celle des gestes : aussi en conserve-t-elle encore le caractère. Chez les Italiens, parce qu'ils ont une gesticulation plus vive & plus variée elle

elle est pantomime. Chez nous au contraire elle est plus grave & plus simple. Si c'est-là un avantage, il me paroît être cause que le langage de cette danse en est moins riche & moins étendu. Un danseur, par exemple, qui n'auroit d'autre objet que de donner des graces à ses mouvemens & de la noblesse à ses attitudes, pourroit-il, lorsqu'il figureroit avec d'autres, avoir le même succès, que lorsqu'il danseroit seul ? N'auroit-on pas lieu de craindre que la danse, à force d'être simple, ne fut si bornée dans son expression, qu'elle ne lui fournît pas assez de signes pour le langage d'une danse figurée ? Si cela est, plus on simplifiera cet art, plus on en bornera l'expression.

§. 12. Il y a dans la danse différens genres depuis le plus simple jusqu'à celui qui l'est le moins. Tous sont bons, pourvu qu'ils expriment quelque chose, & ils sont d'autant plus parfaits que l'expression en est plus variée & plus étendue. Celui qui peint les graces & la

noblesse, est bon; celui qui forme une espèce de conversation, ou de dialogue, me paroît meilleur. Le moins parfait, c'est celui qui ne demande que de la force, de l'adresse & de l'agilité, parce que l'objet n'en est pas assez intéressant: cependant il n'est pas à mépriser, car il cause des surprises agréables. Le défaut des François, c'est de borner les arts à force de vouloir les rendre simples. Par-là ils se privent quelquefois du meilleur, pour ne conserver que le bon: la musique nous en fournira encore un exemple.



## CHAPITRE II.

*De la prosodie des premières langues.*

§. 13. **L**A parole en succédant au langage d'action, en conserva le caractère. Cette nouvelle manière de communiquer nos pensées ne pouvoit être imaginée que sur le modèle de la première. Ainsi pour tenir la place des mouvemens violens du Corps, la voix s'éleva & s'abbaissa par des intervalles fort sensibles.

Ces langages ne se succéderent pas brusquement: ils furent long-tems mêlés ensemble, & la parole ne prévalut que fort tard. Or chacun peut éprouver par lui-même qu'il est naturel à la voix de varier ses inflexions à proportion que les gestes le font davantage. Plusieurs autres raisons confirment ma conjecture.

Premièrement, quand les hommes commencèrent à articuler des

sons, la rudesse des organes ne leur permit pas de le faire par des inflexions aussi foibles que les nôtres.

En second lieu, nous pouvons remarquer que les inflexions sont si nécessaires, que nous avons quelque peine à comprendre ce qu'on nous lit sur un même ton. Si c'est assez pour nous que la voix se varie légèrement, c'est que notre esprit est fort exercé par le grand nombre d'idées que nous avons acquises, & par l'habitude où nous sommes de les lier à des sons. Voilà ce qui manquoit aux hommes qui eurent les premiers l'usage de la parole. Leur esprit étoit dans toute la grossièreté; les notions aujourd'hui les plus communes étoient nouvelles pour eux. Ils ne pouvoient donc s'entendre qu'autant qu'ils conduisoient leur voix par des degrés fort distincts. Nous-mêmes nous éprouvons que moins une langue, dans laquelle on nous parle, nous est familière, plus on est obligé d'appuyer sur chaque syllabe, & de les distinguer d'une manière sensible.

En troisième lieu, dans l'origine des langues, les hommes trouvant trop d'obstacles à imaginer de nouveaux mots, n'eurent pendant longtemps, pour exprimer les sentimens de l'Âme, que les signes naturels auxquels ils donnèrent le caractère des signes d'institution. Or les cris naturels introduisent nécessairement l'usage des inflexions violentes; puisque différens sentimens ont pour signe le même son varié sur différens tons. *Ah*, par exemple, selon la manière dont il est prononcé, exprime l'admiration, la douleur, le plaisir, la tristesse, la joye, la crainte, le dégoût & presque tous les sentimens de l'Âme.

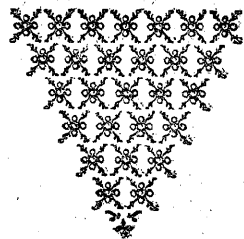
Enfin je pourrois ajouter que les premiers noms des animaux, en imitérent vraisemblablement le cri: remarque qui convient également à ceux qui furent donnés aux vents, aux rivières & à tout ce qui fait quelque bruit. Il est évident que cette imitation suppose que les sons se succédoient par des intervalles très-marqués.

§. 14. On pourroit improprement donner le nom de chant à cette manière de prononcer, ainsi que l'usage le donne à toutes les prononciations qui ont beaucoup d'accent. J'éviterai cependant de le faire, parce que j'aurai occasion de me servir de ce mot dans le sens qui lui est propre. Il ne suffit point pour un chant que les sons s'y succèdent par des degrés très-distincts, il faut encore qu'ils soient assez soutenus pour faire entendre leurs harmoniques, & que les intervalles en soient appréciables. Il n'étoit pas possible que ce caractère fut ordinairement celui des sons par où la voix se varioit à la naissance des langues : mais aussi il ne pouvoit pas être bien éloigné de leur convenir. Avec quelque peu de rapport que deux sons se succèdent, il suffira de baisser ou d'élever foiblement l'un des deux, pour y trouver un intervalle tel que l'harmonie le demande. Dans l'origine des langues la manière de prononcer admettoit donc des inflexions de voix si distinctes, qu'un musi-

icien eût pu la noter, en ne faisant que de légers changemens ; ainsi je dirai qu'elle participoit du chant.

§. 15. Cette prosodie a été si naturelle aux premiers hommes, qu'il y en a eu à qui il a paru plus facile d'exprimer différentes idées avec le même mot prononcé sur différens tons, que de multiplier le nombre des mots à proportion de celui des idées. Ce langage se conserve encore chez les Chinois. Ils n'ont que 328 monosyllabes qu'ils varient sur cinq tons, ce qui équivaut à 1640 signes. On a remarqué que nos langues ne sont pas plus abondantes. D'autres peuples nés sans doute avec une imagination plus féconde, aimèrent mieux inventer de nouveaux mots. La prosodie s'éloigna chez eux du chant peu à peu, & à mesure que les raisons, qui l'en avoient fait approcher davantage, cessèrent d'avoir lieu. Mais elle fut longtems, avant de devenir aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui. C'est le sort des usages établis de subsister encore après que les besoins qui les ont fait

naître ont cessé. Si je disois que la prosodie des Grecs & des Romains participoit encore du chant, on auroit peut-être de la peine à deviner sur quoi j'appuyerois une pareille conjecture. Les raisons m'en paroissent pourtant simples & convaincantes : je vais les-exposer dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE

## CHAPITRE III.

*De la prosodie des Langues Grecque & Latine ; & , par occasion , de la déclamation des anciens.*

§. 16. **I**L est constant que les Grecs & les Romains notoient leur déclamation, & qu'ils l'accompagnoient d'un instrument (a). Elle étoit donc un vrai chant. Cette conséquence sera évidente à tous ceux qui auront quelque connoissance des principes de l'harmonie. Ils n'ignorent pas 1°. qu'on ne peut noter un son, qu'autant qu'on a pu l'apprécier, 2°. qu'en

(a) Je n'en donne pas la preuve, on la trouvera dans le troisième Volume des Réflexions Critiques sur la Poësie & sur la Peinture. Je renvoye aussi à ce même ouvrage pour la confirmation de la plupart des faits que je rapporterai. L'Abbé du Bos qui en est l'Auteur, est un bon garant : son érudition est connue.

C

harmonie rien n'est appréciable que par la résonnance des Corps sonores ; 3°. enfin que cette résonnance ne donne d'autres sons, ni d'autres intervalles, que ceux qui entrent dans le chant.

Il est encore constant que cette déclamation chantante n'avoit rien de choquant pour les anciens. Nous n'apprenons pas qu'ils se soient jamais récriés qu'elle fut peu naturelle, si ce n'est dans des cas particuliers, comme nous faisons nous-mêmes, quand le jeu d'un Comédien nous paroît outré. Ils croyoient au contraire le chant essentiel à la poésie. La versification des meilleurs Poètes lyriques, dit Cicéron<sup>(\*)</sup>, ne paroît qu'une simple prose, quand elle n'est pas soutenue par le chant. Cela ne prouve-t-il pas que la prononciation alors naturelle au discours familier, participoit si fort du chant, qu'il n'étoit pas possible d'imaginer un milieu tel que notre déclamation ?

(\*) Traité de l'Orateur.

En effet notre unique objet, quand nous déclamons, c'est de rendre nos pensées d'une manière plus sensible, mais sans nous écarter beaucoup de celle que nous jugeons naturelle. Si la prononciation des anciens avoit été semblable à la nôtre, ils se seroient donc contentés, comme nous, d'une simple déclamation. Mais il falloit qu'elle fut bien différente, puisqu'ils n'en pouvoient augmenter l'expression que par le secours de l'harmonie.

§. 17. On fait d'ailleurs qu'il y avoit dans le grec & dans le latin, des accens qui indépendamment de la signification d'un mot ou du sens de la phrase entière, déterminoit la voix à s'abaisser sur certaines syllabes & à s'élever sur d'autres. Pour comprendre comment ces accens ne se trouvoient jamais en contradiction avec l'expression du discours, il n'y a pas deux moyens. Il faut absolument supposer avec moi que, dans la prononciation des anciens, les inflexions qui rendoient la pensée, étoient si variées & si sensibles,



qu'elles ne pouvoient être contrariées par celles que demandoient les accens.

§. 18. Au reste ceux qui se mettront à la place des Grecs & des Romains, ne feront point étonnés que leur déclamation fut un véritable chant. Ce qui fait que nous jugeons le chant peu naturel, ce n'est pas parce que les sons s'y succèdent conformément aux proportions qu'exige l'harmonie; mais parce que les plus foibles inflexions nous paroissent ordinairement suffisantes, pour exprimer nos pensées. Des peuples accoutumés à conduire leur voix par des intervalles marqués, trouveroient notre prononciation d'une monotonie sans ame; tandis qu'un chant qui ne modifieroit ces intervalles, qu'autant qu'il le faudroit pour en apprécier les sons, augmenteroit à leur égard l'expression du discours, & ne sauroit leur paroître extraordinaire.

§. 19. Faute d'avoir connu le caractère de la prononciation des Langues Grecque & Latine, on a

eu souvent bien de la peine à comprendre ce que les anciens ont écrit sur leurs spectacles. En voici un exemple.

» Si la Tragédie peut subsister  
 » sans vers, dit un Commentateur  
 » de la Poétique d'Aristote (a), elle  
 » le peut encore plus sans musique.  
 » Il faut même avouer que nous ne  
 » comprenons pas bien comment  
 » la musique a pu jamais être con-  
 » sidérée comme faisant en quelque  
 » sorte partie de la Tragédie, car  
 » s'il y a rien au monde qui paroisse  
 » étranger & contraire même à une  
 » action tragique, c'est le chant;  
 » n'en déplaise aux inventeurs des  
 » Tragédies en musique, Poèmes  
 » aussi ridicules que nouveaux, &  
 » qu'on ne pourroit souffrir, si l'on  
 » avoit le moindre goût pour les  
 » Pièces de Théâtre, ou que l'on  
 » n'eut pas été enchanté & séduit  
 » par un des plus grands Musiciens  
 » qui ayent jamais été. Car les

(a) Dacier Poet. d'Arist. P. 82.

„ Opéra sont, si je l'ose dire, les  
 „ grotesques de la Poësie : d'autant  
 „ plus insupportables qu'on prétend  
 „ les faire passer pour des ouvrages  
 „ réguliers. Aristote nous auroit  
 „ donc bien obligés de nous mar-  
 „ quer comment la musique a pu  
 „ être jugée nécessaire à la Tragédie.  
 „ Au lieu de cela il s'est contenté  
 „ de dire simplement, que toute la  
 „ force étoit connue : ce qui mar-  
 „ que seulement que tout le monde  
 „ étoit convaincu de cette nécessité  
 „ & sentoit les effets merveilleux  
 „ que le chant produisoit dans les  
 „ Poëmes, dont il n'occupoit que  
 „ les intermèdes. J'ai souvent tâché  
 „ de comprendre les raisons qui  
 „ obligeoient des hommes aussi ha-  
 „ biles & aussi délicats que les Athé-  
 „ niens, d'associer la musique &  
 „ la danse aux actions tragiques, &  
 „ après bien des recherches pour  
 „ découvrir comment il leur avoit  
 „ paru naturel & vrai-semblable  
 „ qu'un chœur qui représentoit les  
 „ spectateurs d'une action ; dansât  
 „ & chantât sur des événemens

„ aussi extraordinaires, j'ai trouvé  
 „ qu'ils avoient suivi en cela leur  
 „ naturel, & cherché à contenter  
 „ leur superstition. Les Grecs étoient  
 „ les hommes du monde les plus  
 „ superstitieux & les plus portés à  
 „ la danse & à la musique, & l'é-  
 „ ducation fortifioit cette inclina-  
 „ tion naturelle.  
 „ Je doute fort que ce raisonne-  
 „ ment, dit l'Abbé du Bos, excu-  
 „ sât le goût des Athéniens, sup-  
 „ posé que la musique & la danse  
 „ dont il est parlé dans les Auteurs  
 „ anciens, comme d'agrémens ab-  
 „ solument nécessaires, dans la re-  
 „ présentation des Tragédies, eus-  
 „ sent été une danse & une musique  
 „ pareilles à notre danse & à notre  
 „ musique, mais, comme nous  
 „ l'avons déjà vu, cette musique  
 „ n'étoit qu'une simple déclama-  
 „ tion, & cette danse, comme  
 „ nous le verrons, n'étoit qu'un  
 „ geste étudié & assujetti.  
 „ Ces deux explications me paroif-  
 „ sent également fausses. Dacier se  
 „ représente la manière de prononcer

des Grecs par celle des François, & la musique de leurs Tragédies par celle de nos Opéra : ainsi il est tout naturel qu'il soit surpris du goût des Athéniens. Mais il a tort de s'en prendre à Aristote. Ce Philosophe, ne pouvant prévoir les changemens qui devoient arriver à la prononciation & à la musique, comptoit qu'il feroit entendu de la postérité, comme il l'étoit de ses contemporains. S'il nous paroît obscur, ne nous en prenons qu'à l'habitude où nous sommes de juger des usages de l'antiquité par les nôtres.

L'erreur de l'Abbé du Bos a le même principe. Ne comprenant pas que les anciens eussent pu introduire sur leurs Théâtres, comme l'usage le plus naturel, une musique semblable à celle de nos Opéra, il a pris le parti de dire que ce n'étoit point une musique, mais seulement une simple déclamation notée.

§. 20. D'abord il me semble que par-là il fait violence à bien des passages des anciens : on le voit

sur tout par l'embarras où il est d'éclaircir ceux qui concernent les chœurs. En second lieu, si ce savant Abbé avoit pu connoître les principes de la génération harmonique, il auroit vu qu'une simple déclamation notée est une chose démontrée impossible. Pour détruire le système qu'il s'est fait à cette occasion, il suffit de rapporter la manière dont il essaye de l'établir.

„ J'ai demandé, dit-il, à plusieurs Musiciens s'il feroit bien difficile d'inventer des caractères avec lesquels on put écrire en notes la déclamation en usage sur notre Théâtre. . . Ces Musiciens m'ont répondu que la chose étoit possible, & même qu'on pouvoit écrire la déclamation en notes en se servant de la gamme de notre musique, pourvu qu'on ne donnât aux notes que la moitié de l'intonation ordinaire. Par exemple, les notes qui ont un demi-ton d'intonation en musique, n'auroient qu'un quart de

» ton d'intonation dans la déclama-  
 » tion. Ainsi on noteroit les  
 » moindres élévations de la voix  
 » qui soient sensibles, du moins à  
 » nos oreilles.

» Nos vers ne portent point leur  
 » mesure avec eux comme les vers  
 » métriques des Grecs & des Ro-  
 » mains la portoient. Mais on n'a  
 » dit aussi qu'on pourroit en user  
 » dans la déclamation pour la va-  
 » leur des notes comme pour leur  
 » intonation. On n'y donneroit à  
 » une blanche que la valeur d'une  
 » noire, à une noire la valeur d'une  
 » croche, & on évalueroit les au-  
 » tres notes suivant cette propor-  
 » tion.

» Je fais bien qu'on ne trouve-  
 » roit pas d'abord des personnes  
 » capables de lire couramment cet-  
 » te espèce de Musique & de bien  
 » entonner les notes. Mais des en-  
 » fans de quinze ans à qui l'on au-  
 » roit enseigné cette intonation du-  
 » rant six mois, en viendroient à  
 » bout. Leurs organes se plieroient  
 » à cette intonation, à cette pro-

» nonciation de notes faites sans  
 » chanter, comme ils se plient à  
 » l'intonation de notre Musique or-  
 » dinaire. L'exercice & l'habitude  
 » qui suit l'exercice, sont par rap-  
 » port à la voix, ce que l'archet &  
 » la main du joueur d'instrument  
 » sont par rapport au violon. Peut-  
 » on croire que cette intonation fut  
 » même difficile? Il ne s'agiroit que  
 » d'accoutumer la voix à faire mé-  
 » thodiquement ce qu'elle fait tous  
 » les jours dans la conversation.  
 » On y parle quelquefois vite &  
 » quelquefois lentement. On y em-  
 » ploye de toutes sortes de tons,  
 » & l'on y fait les progressions, soit  
 » en haussant la voix, soit en la  
 » baissant par toutes sortes d'inter-  
 » valles possibles. La déclamation  
 » notée ne seroit autre chose que  
 » les tons & les mouvemens de  
 » la prononciation écrits en notes.  
 » Certainement la difficulté qui se  
 » rencontreroit dans l'exécution  
 » d'une pareille note, n'approche-  
 » roit pas de celle qu'il y a de lire  
 » à la fois des paroles qu'on n'a

„ jamais lues , & de chanter &  
 „ d'accompagner du claveffin ces  
 „ paroles sur une note qu'on n'a  
 „ pas étudiée. Cependant l'exercice  
 „ apprend même à des femmes  
 „ à faire ces trois opérations en  
 „ même-tems.

„ Quant au moyen d'écrire en  
 „ notes la déclamation , soit celui  
 „ que nous avons indiqué , soit un  
 „ autre , il ne sauroit être aussi dif-  
 „ ficile de le réduire en règles cer-  
 „ taines , & d'en mettre la métho-  
 „ de en pratique , qu'il étoit de  
 „ trouver l'art d'écrire en notes les  
 „ pas & les figures d'une entrée de  
 „ Ballet dansée par huit personnes ,  
 „ principalement les pas étant aussi  
 „ variés & les figures aussi entrela-  
 „ cées qu'elles le sont aujourd'hui.  
 „ Cependant Feuillée est venu à  
 „ bout de donner cet Art , & sa  
 „ note enseigne même aux Dan-  
 „ seurs comment ils doivent por-  
 „ ter leurs bras.

§. 21. Voilà un exemple bien  
 sensible des erreurs où l'on tombe,  
 & des raisonnemens vagues qu'on

ne peut manquer de faire , lorsqu'on  
 parle d'un Art dont on ne connoît  
 pas les principes. On pourroit à juste  
 titre critiquer ce passage d'un bout à  
 l'autre. Je l'ai rapporté tout au long ,  
 afin que les méprises d'un Ecrivain ,  
 d'ailleurs aussi estimable que l'Abbé  
 du Bos , nous apprennent que nous  
 courons risque de nous tromper dans  
 nos conjectures , toutes les fois que  
 nous parlons d'après des idées peu  
 exactes.

Quelqu'un qui connoitra la gé-  
 nération des sons , & l'artifice par  
 lequel l'intonation en devient na-  
 turelle , ne supposera jamais qu'on  
 pourroit les diviser par quart de  
 tons , & que la gamme en seroit  
 bien-tôt aussi familière que celle  
 dont on se sert en Musique. Les  
 Musiciens dont l'Abbé du Bos ap-  
 porte l'autorité , pouvoient être d'ex-  
 cellens Praticiens , mais il y a appa-  
 rence qu'ils ne connoissoient nul-  
 lement la théorie d'un Art , dont  
 M. Rameau a le premier donné les  
 vrais principes.

§. 22. Il est démontré dans la

génération harmonique ; 1°. Qu'on ne peut apprécier un son qu'autant qu'il est assez soutenu pour faire entendre les harmoniques ; 2°. Que la voix ne peut entonner plusieurs sons de suite , faisant entr'eux des intervalles déterminés , si elle n'est guidée par une basse fondamentale ; 3°. Qu'il n'y a point de basse fondamentale qui puisse donner une succession par quart de tons. Or dans notre déclamation les sons pour la plupart sont fort peu soutenus , & s'y succèdent par quart de tons ou même par des intervalles moindres. Le projet de la noter est donc impraticable.

§. 23. Il est vrai que la succession fondamentale par tierce donne le demi-ton mineur qui est à un quart de ton au-dessous du demi-ton majeur. Mais cela n'a lieu que dans des changemens de modes , ainsi il n'en peut jamais naître une gamme par quart de tons. D'ailleurs ce demi-ton mineur n'est pas naturel , & l'oreille est si peu propre à l'apprécier , que dans le clavecin on ne

le distingue point du demi-ton majeur ; car c'est la même touche qui forme l'un & l'autre (\*). Les Anciens connoissoient sans doute la différence de ces deux demi-tons ; c'est-là ce qui a fait croire à l'Abbé du Bos & à d'autres , qu'ils avoient divisé leur gamme par quart de tons.

§. 24. On ne sauroit tirer aucune induction de la Chorégraphie , ou de l'art d'écrire en notes les pas & les figures d'une entrée de Ballet. Feuillée n'a eu que des signes à imaginer , parce que dans la danse tous les pas & tous les mouvemens , du moins ceux qu'il a su noter , sont appréciés. Dans notre déclamation les sons pour la plupart sont inappréciables : ils sont ce que dans les Ballets sont certaines expressions que la Chorégraphie n'apprend pas à écrire.

(\*) Voyez dans la Génération Harmonique Ch. XIV. art. 1. par quel artifice la voix passe au demi-ton mineur.

Je renvoie dans une note l'explication de quelques passages que l'Abbé du Bos a tirés des Anciens, pour appuyer son sentiment (a).

(a) Il en rapporte où les Anciens parlent de leur prononciation ordinaire, comme étant simple, & ayant un son continu. Mais il auroit dû faire attention qu'ils n'en parloient alors que par comparaison avec leur musique. Elle n'étoit donc pas simple absolument. En effet lorsqu'ils l'ont considérée en elle-même, ils y ont remarqué des accens prosodiques, ce dont la nôtre manque tout-à-fait. Un Gascon qui ne connoitroit point de prononciation plus simple que la sienne, n'y verroit qu'un son continu, quand il la compareroit aux chants de la Musique: les Anciens étoient dans le même cas.

Cicéron fait dire à Crassus que quand il entend Lælia, il croit entendre réciter les pièces de Plaute & de Nœvius, parce qu'elle prononce uniment, & sans affecter les accens des Langues étrangères. Or, dit l'Abbé du Bos, Lælia ne chantoit pas dans son domestique. Cela est vrai, mais du tems de Plaute & de Nœvius la prononciation des Latins participoit déjà du chant, puisque la déclamation des pièces de ces Poètes avoit été notée. Lælia ne paroïssoit donc prononcer uniment que parce qu'elle ne se servoit pas des nouveaux accens que l'usage avoit mis à la mode.

Ceux

§. 25. Les mêmes causes qui font varier la voix par des intervalles

Ceux qui jouent les Comédies, dit Quintilien, ne s'éloignent pas de la nature dans leur prononciation, du moins assez pour la faire méconnoître: mais ils relevent par les agrémens que l'art permet, la manière ordinaire de prononcer. Qu'on juge si c'est-là chanter, dit l'Abbé du Bos. Oui, supposé que la prononciation que Quintilien appelle naturelle, fut si chargée d'accens qu'elle approchât assez du chant, pour pouvoir être notée, sans être sensiblement altérée. Or cela est surtout vrai du tems où ce Rhéteur écrivoit; car les accens de la langue Latine s'étoient fort multipliés.

Voici un fait, qui, au premier coup d'œil, paroît encore plus favorable à l'opinion de l'Abbé du Bos. C'est qu'à Athenes on faisoit composer la déclamation des loix, & accompagner d'un instrument celui qui les publioit. Or est-il vraisemblable que les Athéniens fissent chanter leurs Loix? Je réponds qu'ils n'auroient jamais songé à établir un pareil usage, si leur prononciation avoit été comme la nôtre, parce que le chant le plus simple s'en seroit trop écarté: mais il faut se mettre à leur place. Leur langue avoit encore plus d'accens que celle des Romains; ainsi une déclamation dont le chant étoit peu chargé, pouvoit apprécier les inflexions de la

D

fort distincts , lui font nécessairement mettre de la différence entre

voix , sans paroître s'éloigner de la prononciation ordinaire.

Il paroît donc évident , conclut l'Abbé du Bos , que le chant des pièces Dramatiques qui se récitoient sur les Théâtres des Anciens , n'avoit ni passages , ni port-de-voix cadencés , ni tremblemens soutenus , ni les autres caractères de notre chant musical.

Je me trompe fort , ou cet Ecrivain n'avoit pas une idée bien nette de ce qui constitue le chant. Il semble qu'il n'en juge que d'après celui de nos Opéra. Ayant rapporté que Quintilien se plaignoit que quelques orateurs plaïassent au Barreau , comme on récitoit sur le Théâtre , croit-on , ajoute-t-il , que ces orateurs chantaient comme on chante dans nos Opéra ? Je réponds que la succession des tons qui forment le chant , peut être beaucoup plus simple que dans nos Opéra , & qu'il n'est point nécessaire qu'elle ait les mêmes passages , les mêmes port-de-voix cadencés , ni les mêmes tremblemens soutenus.

Au reste on trouve dans les Anciens quantité de passages qui prouvent que leur prononciation n'étoit pas un son continu. » Telle est , dit Cicéron dans son Traité de l'Orateur , la vertu merveilleuse de la voix , qui des trois tons , l'aigu ; le grave & le moyen forme toute la variété , toute la douceur &

les tems qu'elle employe à articuler les sons. Il n'étoit donc pas naturel

» l'harmonie du chant : car on doit savoir  
 » que la prononciation renferme une espèce  
 » de chant , non un chant musical , ou tel  
 » que celui dont usent les orateurs Phrygiens  
 » & Cariens dans leurs Peroraisons ; mais  
 » un chant peu marqué , tel que celui dont  
 » vouloient parler Démosthène & Eschine ,  
 » lorsqu'ils se reprochoient réciproquement  
 » leurs inflexions de voix , & que Démosthène  
 » pouvoit pousser encore plus loin l'ironie ,  
 » avouoit que son adversaire avoit parlé  
 » d'un ton doux , clair & raisonnant ( de la  
 » traduction de M. l'Abbé Colin ).

Quintilien remarque que ce reproche de Démosthène & d'Eschine ne doit pas faire condamner ces inflexions de voix , puisque cela apprend qu'ils en ont tout deux fait usage.

» Les grands Acteurs , dit l'Abbé du Bos ,  
 » tom. 3. p. 260 , n'auroient pas voulu prononcer un mot le matin , avant que d'avoir , pour s'exprimer ainsi , développé méthodiquement leur voix en la faisant sortir peu à peu , & en lui donnant l'effort comme par degrés , afin de ne pas offenser ses organes en les déployant précipitamment & avec violence. Ils observoient même de se tenir couchés durant cet exercice. Après avoir joué , ils s'asseïoient , & dans cette posture ils replioient , pour ainsi dire ,



que des hommes, dont la prosodie participoit du chant, observassent des tenues égales sur chaque syllabe:

» les organes de leur voix en respirant sur le  
 » ton le plus haut où ils fussent montés en  
 » déclamant, & en respirant ensuite succes-  
 » sivement sur tous les autres tons, jusqu'à  
 » ce qu'ils fussent enfin parvenus au ton le  
 » plus bas où ils fussent descendus. » Si la  
 déclamation n'avoit pas été un chant où tous  
 les tons devoient entrer, les Comédiens au-  
 roient-ils eu la précaution d'exercer chaque  
 jour leur voix sur toute la suite des tons  
 qu'elle pouvoit former ?

Enfin » les Ecrits des Anciens, comme le  
 » dit encore l'Abbé du Bos même tom. pag.  
 » 262, sont remplis de faits qui prouvent  
 » que leur attention sur tout ce qui pouvoit  
 » servir à fortifier ou bien à embellir la voix  
 » alloit jusqu'à la superstition. On peut voir  
 » dans le troisième Chapitre de l'onzième  
 » Livre de Quintilien, que par rapport à  
 » tout genre d'éloquence, les Anciens avoient  
 » fait de profondes réflexions sur la nature  
 » de la voix humaine, & sur toutes les pra-  
 » tiques propres à la fortifier en l'exerçant.  
 » L'art d'enseigner à fortifier & à ménager la  
 » voix, devint même une profession particu-  
 » lière. » Une déclamation qui étoit l'effet  
 de tant de soins & de tant de réflexions,  
 pouvoit-elle être aussi simple que la nôtre ?

cette manière de prononcer n'eut pas assez imité le caractère du langage d'action. Les sons dans la naissance des Langues se succédoient donc les uns avec une rapidité extrême, les autres avec une grande lenteur. De-là l'origine de ce que les Grammairiens appellent *quantité*, ou de la différence sensible des longues & des breves. La quantité & la prononciation par des intervalles distincts ont subsisté ensemble, & se sont altérées à peu près avec la même proportion. La prosodie des Romains approchoit encore du chant; aussi leurs mots étoient-ils composés de syllabes fort inégales: chez nous la quantité ne s'est conservée, qu'autant que les foibles inflexions de notre voix l'ont rendu nécessaire.

§. 26. Comme les inflexions par des intervalles sensibles avoient amené l'usage d'une déclamation chantante, l'inégalité marquée des syllabes y ajouta une différence de tems & de mesure. La déclamation des Anciens eut donc les deux choses

qui caractérisent le chant, je veux dire, la modulation & le mouvement.

Le mouvement est l'ame de la musique : aussi voyons-nous que les Anciens le jugeoient absolument nécessaire à leur déclamation. Il y avoit sur leurs Théâtres un Homme qui le marquoit en frappant du pied, & le Comédien étoit aussi assés à la mesure, que le Musicien & le Danseur le sont aujourd'hui. Il est évident qu'une pareille déclamation s'éloigneroit trop de notre manière de prononcer, pour nous paroître naturelle. Bien loin d'exiger qu'un Acteur suive un certain mouvement, nous lui défendons de faire sentir la mesure de nos vers ; ou même nous voulons qu'il la rompe assés, pour paroître s'exprimer en prose. Tout confirme donc que la prononciation des Anciens dans le discours familier approchoit si fort du chant, que leur déclamation étoit un chant proprement dit.

§. 27. On remarque tous les jours

dans nos spectacles que ceux qui chantent ont bien de la peine à faire entendre distinctement les paroles. On me demandera sans doute si la déclamation des Anciens étoient sujette au même inconvénient. Je réponds que non, & j'en trouve la raison dans le caractère de leur profodie.

Notre langue ayant peu de quantité, nous sommes satisfaits du Musicien, pourvu qu'il fasse breves les syllabes breves, & longues les syllabes longues. Ce rapport observé, il peut d'ailleurs les abréger ou les allonger à son gré ; faire, par exemple, une tenue d'une mesure, de deux, de trois sur une même syllabe. Le défaut d'accent profodique lui donne encore autant de liberté ; car il est le maître de faire baisser ou élever la voix sur un même son : il n'a que son goût pour règle. De tout cela il doit naturellement en résulter quelque confusion dans les paroles mises en chant.

A Rome le Musicien qui composoit la déclamation des pièces

dramatiques, étoit obligé de se conformer en tout à la prosodie. Il ne lui étoit pas libre d'allonger une syllabé breve au-delà d'un tems, ni une longue au-delà de deux; le peuple même l'eût sifflé. L'accent prosodique déterminoit souvent s'il devoit passer à un son plus élevé ou à un son plus grave; il ne lui laissoit pas le choix. Enfin il étoit autant de son devoir de conformer le mouvement du chant à la mesure du vers, qu'à la pensée qui y étoit exprimée. C'est ainsi que la déclamation en se conformant à une prosodie qui avoit des règles plus fixes que la nôtre, concouroit, quoique chantante, à faire entendre les paroles distinctement.

§. 28. Il ne faudroit pas se représenter la déclamation des anciens d'après nos récitatifs; le chant n'en étoit pas si musical. Quant à nos récitatifs, nous ne les avons si fort chargés de musique, que parce que, quelque simples qu'ils eussent été, ils n'auroient jamais pu nous paroître naturels. Voulant introduire le  
chant

chant sur nos Théâtres, & voyant qu'il ne pouvoit se rapprocher assez de notre prononciation ordinaire; nous avons pris le parti de le charger, pour nous dédommager par ses agrémens, de ce qu'il ôtoit, non à la nature, mais à une habitude que nous prenons pour elle. Les Italiens ont un récitatif moins musical que le nôtre. Accoutumés à accompagner leurs discours de beaucoup plus de mouvement que nous, & à une prononciation qui recherche autant les accents, que la nôtre les évite, une musique peu composée leur a paru assez naturelle. C'est pourquoi ils l'employent par préférence dans les morceaux qui demanderoient d'être déclamés. Notre récitatif perdroit par rapport à nous, s'il devenoit plus simple; parce qu'il auroit moins d'agrémens, sans être plus naturel à notre égard: & celui des Italiens perdroit par rapport à eux, s'il le devenoit moins; parce qu'il ne gagneroit pas du côté des agrémens, ce qu'il auroit perdu du côté de la nature, ou plutôt, de ce qui

leur paroît tel. On peut conclure que les Italiens & les François doivent s'en tenir chacun à leur manière, & qu'ils ont à ce sujet également tort de se critiquer.

§. 29. Je trouve encore dans la profodie des anciens la raison d'un fait que personne, je pense, n'a expliqué. Il s'agit de savoir comment les Orateurs Romains qui harangoient dans la place publique, pouvoient être entendus de tout le peuple.

Les sons de notre voix se portent facilement aux extrémités d'une place d'assez grande étendue; toute la difficulté est d'empêcher qu'on ne les confonde. Mais cette difficulté doit être moins grande à proportion que par le caractère de la profodie d'une langue, les syllabes de chaque mot se distinguent d'une manière plus sensible. Dans le latin elles différoient par la qualité du son, par l'accent qui, indépendamment du sens, exigeoit que la voix s'élevât ou s'abaissât, & par la quantité; nous manquons

d'accents, notre Langue n'a presque point de quantité, & beaucoup de nos syllabes sont muettes. Un Romain pouvoit donc se faire entendre distinctement dans une place, ou un François ne le pourroit que difficilement, & peut-être point du tout.

Il est évident que la profodie des anciens étoit plus favorable à l'usage de la place publique que la profodie de notre Langue. On ne peut pas dire que les Romains n'aient été entendus de tout le peuple, car il est certain qu'ils l'étoient. Mais on ne peut pas dire que les François ne l'aient été, car il est certain qu'ils ne l'étoient pas. La difficulté de l'usage de la place publique est donc plus grande pour nous que pour eux. Cette difficulté est due à la profodie de notre Langue, qui est moins favorable à l'usage de la place publique que la profodie des anciens.

## CHAPITRE IV.

*Des progrès que l'art du geste a fait chez les Anciens.*

§. 30. **T**OUT le monde connoît aujourd'hui les progrès que l'art du geste avoit faits chez les Anciens & principalement chez les Romains. L'Abbé du Bos a recueilli ce que les Auteurs de l'antiquité nous ont conservé de plus curieux sur cette matière. Mais personne n'a donné la raison de ces progrès. C'est pourquoi les spectacles des Anciens paroissent des merveilles qu'on ne peut comprendre, & que pour cela on a quelquefois bien de la peine à garantir du ridicule que nous donnons volontiers à tout ce qui est contraire à nos usages. L'Abbé du Bos voulant en prendre la défense, fait remarquer les dépenses immenses des Grecs & des Romains pour la représentation de leurs Pièces dramatiques, & les progrès qu'ils

ont fait dans la poésie, l'art oratoire, la peinture, la sculpture & l'architecture. Il en conclut que le préjugé doit leur être favorable par rapport aux arts qui ne laissent point de monument; & si nous l'en voulons croire, nous donnerions aux représentations de leurs Pièces dramatiques les mêmes louanges que nous donnons à leurs bâtimens & à leurs écrits. Je pense que pour goûter ces sortes de représentations, il faudroit y être préparé par des coutumes bien éloignées de nos usages. Mais en conséquence de ces coutumes les Spectacles des Anciens méritoient d'être applaudis, & pouvoient même être supérieurs aux nôtres. C'est ce que je vais essayer d'expliquer dans ce Chapitre & dans le suivant.

§. 31. Si, comme je l'ai dit, il est naturel à la voix de varier ses inflexions à proportion que les gestes le sont davantage, il est également naturel à des hommes qui parlent une langue dont la prononciation approche beaucoup du

chant, d'avoir un geste plus varié; ces deux choses doivent aller ensemble. En effet, si nous remarquons dans la prosodie des Grecs & des Romains quelques restes du caractère du langage d'action, nous devons à plus forte raison, en appercevoir dans les mouvemens dont ils accompagnoient leurs discours. Dès-là nous voyons que leurs gestes pouvoient être assez marqués, pour être appréciés. Nous n'avons donc plus de peine à comprendre qu'ils leur aient prescrit des règles, & qu'ils aient trouvé le secret de les écrire en notes. Aujourd'hui cette partie de la déclamation est devenue aussi simple que les autres. Nous ne faisons cas d'un Acteur qu'autant, qu'en variant foiblement ses gestes, il a l'art d'exprimer toutes les situations de l'Ame; & nous le trouvons forcé, pour peu qu'il s'écarte trop de notre gesticulation ordinaire. Nous ne pouvons donc plus avoir de principes certains pour régler toutes les attitudes & tous les mouvemens qui entrent dans la déclama-

tion; & les observations qu'on peut faire à ce sujet, se bornent à des cas particuliers.

§. 32. Les gestes étant réduits en art, & notés, il fut facile de les asservir au mouvement & à la mesure de la déclamation: c'est ce que firent les Grecs & les Romains. Ceux-ci allèrent même plus loin: ils partagèrent le chant & les gestes entre deux Acteurs. Quelque extraordinaire que cet usage puisse paroître, nous voyons comment par le moyen d'un mouvement mesuré, un Comédien pouvoit varier à propos ses attitudes & les accorder avec le récit de celui qui declamoit; & pourquoi on étoit aussi choqué d'un geste fait hors de mesure, que nous le sommes des pas d'un danseur, lorsqu'il ne tombe pas en cadence.

§. 33. La manière dont s'introduisit l'usage de partager le chant & les gestes entre deux Acteurs, prouve combien les Romains aimoient une gesticulation qui seroit outrée à notre égard. On rapporte

que le Poète Livius Andronicus, qui jouoit dans une de ses Pièces, s'étant enroué à répéter plusieurs fois des endroits que le peuple avoit goûtés, fit trouver bon qu'un Esclave récitât les vers, tandis qu'il feroit lui même les gestes. Il mit d'autant plus de vivacité dans son action, que ses forces n'étoient point partagées; & son jeu ayant été applaudi, cet usage prévalut dans les monologues. Il n'y eut que les Scènes dialoguées, où le même Comédien continua de se charger de faire les gestes & de réciter. Des mouvemens qui demandoient toute la force d'un homme, seroient-ils applaudis sur nos Théâtres?

§. 34. L'usage de partager la déclamation conduisoit naturellement à découvrir l'art des pantomimes: il ne restoit qu'un pas à faire, il suffisoit que l'Acteur qui s'étoit chargé des gestes parvint à y mettre tant d'expression, que le rôle de celui qui chantoit, parut inutile. C'est ce qui arriva. Les plus anciens Ecrivains qui ont parlé des panto-

mimes, nous apprennent que les premiers qui parurent, s'essayoient sur les monologues, qui étoient, comme je viens de le dire, les Scènes où la déclamation étoit partagée. On vit naître ces Comédiens sous Auguste, & bien-tôt ils furent en état d'exécuter des Pièces entières. Leur art étoit par rapport à notre gesticulation, ce qu'étoit par rapport à notre déclamation le chant des Pièces qui se récitoient. C'est ainsi que par un long circuit on parvint à imaginer, comme une invention nouvelle, un langage qui avoit été le premier que les hommes eussent parlé, ou qui du moins n'en différoit que parce qu'il étoit propre à exprimer un plus grand nombre de pensées.

§. 35. L'art des pantomimes n'auroit jamais pris naissance chez des peuples tels que nous. Il y a trop loin de l'action peu marquée dont nous accompagnons nos discours, aux mouvemens animés, variés & caractérisés de ces sortes de Comédiens. Chez les Romains

ces mouvemens étoient une partie du langage, & surtout de celui qui étoit usité sur leurs Théâtres. On avoit fait trois Recueils de gestes, un pour la Tragédie, un autre pour la Comédie, & un troisième pour des pièces dramatiques, qu'on appelloit *Satires*. C'est-là que Pylade & Bathille, les premiers pantomimes que Rome ait vus, puisèrent les gestes propres à leur art. S'ils en inventèrent de nouveaux, ils le firent sans doute dans l'analogie de ceux que chacun connoissoit déjà.

§. 36. La naissance des pantomimes amenée naturellement par les progrès que les Comédiens avoient faits dans leur art; leurs gestes pris dans les Recueils qui avoient été faits pour les Tragédies, les Comédies & les *Satires*; & le grand rapport qui se trouve entre une gestulation fort caractérisée, & des inflexions de voix variées d'une manière fort sensible, sont une nouvelle confirmation de ce j'ai dit sur la déclamation des Anciens. Si d'ailleurs on remarque que les pantomi-

mes ne pouvoient s'aider des mouvemens du visage, parce qu'ils jouoient masqués, comme les autres Comédiens; on jugera combien leurs gestes devoient être animés, & combien, par conséquent, la déclamation des Pièces, d'où ils les avoient empruntés, devoit être chantante.

§. 37. Le défi que Cicéron & Roscius se faisoient quelquefois, nous apprend quelle étoit déjà l'expression des gestes, même avant l'établissement des pantomimes. Cet Orateur prononçoit une Période qu'il venoit de composer, & le Comédien en rendoit le sens par un jeu muet. Cicéron en changeoit ensuite les mots ou le tour, de manière que le sens n'en étoit point énérvé; & Roscius également l'exprimoit par de nouveaux gestes. Or je demande si de pareils gestes auroient pu s'allier avec une déclamation aussi simple que la nôtre.

§. 38. L'art des pantomimes charma les Romains dès sa naissance, il passa dans les Provinces les plus éloignées de la Capitale, & il subsista.



aussi long-tems que l'Empire. On pleuroit à leurs représentations, comme à celles des autres Comédiens ; elles avoient même l'avantage de plaire beaucoup plus, parce que l'imagination est plus vivement affectée d'un langage qui est tout en action. Enfin la passion pour ce genre de spectacle vint au point que dès les premières années du règne de Tibere, le Sénat fut obligé de faire un Règlement pour défendre aux Sénateurs de fréquenter les écoles des pantomimes, & aux Chevaliers Romains de leur faire cortége dans les rues.

» L'art des pantomimes, dit avec  
 » raison l'Abbé du Bos (a), auroit  
 » eu plus de peine à réussir parmi  
 » les nations septentrionales de l'Eu-  
 » rope, dont l'action naturelle n'est  
 » pas fort éloquente, ni assez mar-  
 » quée pour être reconnue bien fa-  
 » cilement lorsqu'on la voit sans en-  
 » tendre le discours dont elle doit  
 » être l'accompagnement naturel...

(a) *Refl. Crit. Tom. III. Sect. XVI. P. 284.*

» Mais. . . . les conversations de  
 » toute espèce sont plus remplies  
 » de démonstrations, elles sont bien  
 » plus parlantes aux yeux, s'il est  
 » permis d'user de cette expression,  
 » en Italie que dans nos contrées.  
 » Un Romain qui veut bien quitter  
 » la gravité de son maintien étudié,  
 » & qui laisse agir sa vivacité na-  
 » turelle, est fertile en gestes, il est  
 » fécond en démonstrations, qui  
 » signifient presque autant que des  
 » phrases entières. Son action rend  
 » intelligible bien des choses que  
 » notre action ne feroit pas devi-  
 » ner ; & ses gestes sont encore si  
 » marqués, qu'ils sont faciles à re-  
 » connoître lorsqu'on les revoit. Un  
 » Romain qui veut parler en secret  
 » à son ami d'une affaire importan-  
 » te, ne se contente pas de ne se  
 » point mettre à portée d'être en-  
 » tendu ; il a encore la précaution  
 » de ne se point mettre à portée  
 » d'être vu, craignant avec raison  
 » que ses gestes & que les mouve-  
 » mens de son visage ne fissent de-  
 » viner ce qu'il va dire.

» On remarquera que la même  
 » vivacité d'esprit, que le même feu  
 » d'imagination, qui fait faire par  
 » un mouvement naturel des gestes  
 » animés, variés, expressifs & ca-  
 » ractérisés, en fait encore com-  
 » prendre facilement la signification  
 » lorsqu'il est question d'entendre  
 » le sens des gestes des autres. On  
 » entend facilement un langage  
 » qu'on parle. . . . Joignons à ces  
 » remarques la réflexion qu'on fait  
 » ordinairement qu'il y a des na-  
 » tions dont le naturel est plus sen-  
 » sible que celui d'autres nations,  
 » & l'on n'aura pas de peine à com-  
 » prendre que des Comédiens qui  
 » ne parloient point pussent toucher  
 » infiniment des Grecs & des Ro-  
 » mains dont ils imitoient l'action  
 » naturelle.

§. 39. Les détails de ce Chapitre  
 & du précédent démontrent que la  
 déclamation des Anciens différoit  
 de la nôtre en deux manières : par  
 le chant qui faisoit que le Comé-  
 dien étoit entendu de ceux qui en  
 étoient le plus éloignés ; par les

gestes qui étant plus variés & plus  
 animés, étoient distingués de plus  
 loin. C'est ce qui fit qu'on pût bâ-  
 tir des Théâtres assez vastes pour  
 que le peuple assistât au Spectacle.  
 Dans l'éloignement où étoit la plus  
 grande partie des Spectateurs, le  
 visage des Comédiens ne pouvoit  
 être vû distinctement ; & cette rai-  
 son empêcha d'éclairer la Scène au-  
 tant qu'on le fait aujourd'hui : on  
 introduisit même l'usage des mas-  
 ques. Ce fut peut-être d'abord pour  
 cacher quelque défaut ou quelques  
 grimaces : mais dans la suite on s'en  
 servit pour augmenter la force de  
 la voix, & pour donner à chaque  
 personnage la physionomie que son  
 caractère paroïssoit demander. Par  
 là les masques avoient de grands  
 avantages ; leur unique inconvé-  
 nient étoit de dérober l'expression  
 du visage ; mais ce n'étoit que pour  
 une petite partie des Spectateurs,  
 & l'on ne devoit pas y faire atten-  
 tion.

Aujourd'hui la déclamation est  
 devenue plus simple, & l'Acteur

ne peut se faire entendre d'aussi loin. D'ailleurs les gestes sont moins variés & moins caractérisés. C'est sur le visage, c'est dans les yeux que le bon Comédien se pique d'exprimer les sentimens de son Ame. Il faut donc qu'il soit vu de près & sans masque. Aussi nos sales de Spectacles sont-elles beaucoup plus petites, & beaucoup mieux éclairées que les Théâtres des Anciens. Voilà comment la prosodie en prenant un nouveau caractère, a occasionné des changemens jusques dans des choses qui paroissent au premier coup d'œil, n'y avoir point de rapport.

§. 40. De la différence qui se trouve entre notre manière de déclamer & celle des Anciens, il faut conclure qu'il est aujourd'hui bien plus difficile d'exceller dans cet art, que de leur tems. Moins nous permettons d'écart dans la voix & dans le geste, plus nous exigeons de finesse dans le jeu. Aussi m'a-t-on assuré que les bons Comédiens sont plus communs en Italie qu'en France. Cela doit être; mais il faut l'entendre

tendre relativement au goût des deux nations. Baron pour les Romains eût été froid, Roscius pour nous seroit un forcené.

§. 41. L'amour de la déclamation étoit la passion favorite des Romains; la plupart, dit l'Abbé du Bos, étoient devenus des déclamateurs (a). La cause en est sensible surtout dans les tems de la République. Alors le talent de l'éloquence étoit le plus cher à un Citoyen, parce qu'il ouvroit le chemin aux plus grandes fortunes. On ne pouvoit donc manquer de cultiver la déclamation, qui en est une partie essentielle. Cet art fut un des principaux objets de l'éducation; & il fut d'autant plus aisé de l'apprendre aux enfans, qu'il avoit ses règles fixes, comme aujourd'hui la danse & la musique. Voilà une des principales causes de la passion des Anciens pour les Spectacles.

Le bon goût de la déclamation

(a) Tom. III. Sect. XV.

passa jusques chez le peuple qui assistoit aux représentations des Pièces de Théâtre. Il s'accoutuma facilement à une manière de réciter, qui ne différoit de celle qui lui étoit naturelle, que parce qu'elle suivoit des règles qui en augmentoit l'expression. Ainsi il apporta dans la connoissance de sa langue une délicatesse dont nous ne voyons aujourd'hui des exemples que parmi les gens du monde.

§. 42. Par une suite des changemens arrivés dans la prosodie, la déclamation est devenue si simple, qu'on ne peut plus lui donner de règles. Ce n'est presque qu'une affaire d'instinct ou de goût. Elle ne peut faire chez nous partie de l'éducation, & elle est négligée au point que nous avons des orateurs, qui ne paroissent pas croire qu'elle soit une partie essentielle de leur art : chose qui eut paru aussi inconcevable aux Anciens, que ce qu'ils ont fait de plus étonnant, peut l'être à notre égard. N'ayant pas cultivé la déclamation de bonne heure,

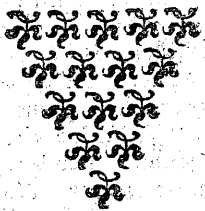
nous ne courons pas aux Spectacles avec le même empressement qu'eux, & l'éloquence a moins de pouvoir sur nous. Les discours oratoires qu'ils nous ont laissés, n'ont conservé qu'une partie de leur expression. Nous ne connoissons ni le ton ni le geste dont ils étoient accompagnés, & qui devoient agir si puissamment sur l'Âme des Auditeurs. (\*) Ainsi nous sentons foible-

---

(\*) « N'a-t-on pas vu souvent, dit Ci-  
« ceron, *Traité de l'Orateur*, des Orateurs  
« médiocres remporter tout l'honneur &  
« tout le prix de l'éloquence par la seule  
« dignité de l'action ; tandis que des Ora-  
« teurs, d'ailleurs très-savans, passoient  
« pour médiocres, parce qu'ils étoient dé-  
« nués des graces de la prononciation ; de-  
« sorte que Démosthène avoit raison de  
« donner à l'action le premier, le second &  
« le troisième rang. Car si l'éloquence n'est  
« rien sans ce talent, & si l'action, quoique  
« dépourvue d'éloquence, a tant de force &  
« d'efficace, ne faut-il pas convenir qu'elle  
« est d'une extrême importance dans le dis-  
« cours public ? il falloit que la manière  
« de déclamer des Anciens eût bien plus de  
« force que la nôtre, pour que Démosthène &

ment la force des foudres de Démosthène, & l'harmonie des Périodes de Cicéron.

Cicéron, qui excelloient dans les autres parties, ayent jugé que sans l'action l'éloquence n'est rien. Nos Orateurs aujourd'hui n'adopteroient pas ce jugement : aussi M. l'Abbé Colin dit-il qu'il y a de l'exagération dans la pensée de Démosthène. Si cela étoit, pour-quoi Cicéron l'approuveroit-il sans y mettre de restriction ?



## CHAPITRE V.

### De la Musique.

JUSQU'ICI j'ai été obligé de supposer que la Musique étoit connue des Anciens : il est à propos d'en donner l'histoire du moins en tant que cet art fait partie du langage.

§. 43. Dans l'origine des Langues la prosodie étant fort variée, toutes les inflexions de la voix lui étoient naturelles. Le hazard ne pouvoit donc manquer d'y amener quelquefois des passages dont l'oreille étoit flattée. On les remarqua & l'on se fit une habitude de les répéter. Telle est la première idée qu'on eut de l'harmonie.

§. 44. L'ordre diatonique, c'est-à-dire, celui où les sons se succèdent par tons & par demi-tons, paroît aujourd'hui si naturel, qu'on croiroit qu'il a été connu le premier : mais si nous trouvons des sons

dont les rapports soient beaucoup plus sensibles, nous aurons droit d'en conclure que la succession en a été remarquée auparavant.

Puisqu'il est démontré que la progression par tierce, par quinte & par octave tient immédiatement au principe ou l'harmonie prend son origine, c'est-à-dire, à la résonnance des corps sonores, & que l'ordre diatonique s'engendre de cette progression; c'est une conséquence que les rapports des sons doivent être bien plus sensibles dans la succession harmonique, que dans l'ordre diatonique. Celui-ci en s'éloignant du principe de l'harmonie, ne peut conserver des rapports entre les sons, qu'autant qu'ils lui sont transmis par la succession qui l'engendre. Par exemple, *ré* dans l'ordre diatonique n'est lié à *ut*, que parce qu'*ut ré* est produit par la progression *ut sol*; & la liaison de ces deux derniers a son principe dans l'harmonie des corps sonores, dont ils font partie. L'oreille confirme ce raisonnement; car elle sent mieux le rapport des sons

*ut, mi, sol, ut*, que celui des sons *ut, ré, mi, fa*. Les intervalles harmoniques ont donc été remarqués les premiers.

Il y a encore ici des progrès à observer: car les sons harmoniques formant des intervalles plus ou moins faciles à entonner, & ayant des rapports plus ou moins sensibles, il n'est pas naturel qu'ils aient été apperçus & saisis aussi tôt les uns que les autres. Il est donc vraisemblable qu'on n'a eu cette progression entière *ut, mi, sol, ut*, qu'après plusieurs expériences. Celle-là connue, on en fit d'autres sur le même modèle, telles que *sol, si, ré, sol*. Quant à l'ordre diatonique, on ne le découvrit que peu à peu & qu'après beaucoup de tâtonnemens, puisque la génération n'en a été montrée que de nos jours. (a)

§. 45. Les premiers progrès de cet art ont donc été le fruit d'une

(a) Voyez la Génération Harmonique de M. Rameau.

longue expérience. On en a multiplié les principes, tant qu'on n'en a pas connu les véritables. M. Rameau est le premier qui ait vu l'origine de toute l'harmonie dans la résonnance des corps sonores, & qui ait rappelé la théorie de cet art à un seul principe. Les Grecs, dont on vante si fort la Musique, ne connoissoient point, non plus que les Romains, la composition à plusieurs parties. Il est cependant vraisemblable qu'ils ont de bonne heure pratiqué quelques accords, soit que le hasard leur eut fait remarquer à la rencontre de deux voix, soit qu'en pinçant en même tems deux cordes d'un instrument, ils en eussent senti l'harmonie.

§. 46. Les progrès de la Musique ayant été aussi lents, on fut long-tems avant de songer à la séparer des paroles : elle eut paru tout-à-fait dénuée d'expression. D'ailleurs la profodie s'étant faisie de tous les tons que la voix peut former, & ayant seule fourni l'occasion de remarquer leur harmonie, il étoit naturel

de ne regarder la Musique, que comme un art qui pouvoit donner plus d'agrément ou plus de force au discours. Voilà l'origine du préjugé des Anciens qui ne vouloient pas qu'on la séparât des paroles. Elle fut à peu près à l'égard de ceux chez qui elle prit naissance, ce qu'est la déclamation par rapport à nous : elle apprenoit à régler la voix, au lieu qu'auparavant on la conduisoit au hasard. Il devoit paroître aussi ridicule de séparer le chant des paroles, qu'il le seroit aujourd'hui de séparer de nos vers les sons de notre déclamation.

§. 47. Cependant la Musique se perfectionna : peu à peu elle parvint à égaler l'expression des paroles : ensuite elle tenta de la surpasser. C'est alors qu'on put s'appercevoir qu'elle étoit par elle-même susceptible de beaucoup d'expression. Il ne devoit donc plus paroître ridicule de la séparer des paroles. L'expression que les sons avoient dans la profodie qui participoit du chant, celle qu'ils avoient dans la déclama-

tion qui étoit chantante , préparoient celle qu'ils devoient avoir , lorsqu'ils seroient entendus seuls. Deux raisons assurèrent même le succès à ceux qui , avec quelque talent , s'essayèrent dans ce nouveau genre de Musique. La première , c'est que sans doute ils choisissoient les passages auxquels , par l'usage de la déclamation , on étoit accoutumé d'attacher une certaine expression , ou que du moins ils en imaginoient de semblables. La seconde , c'est l'étonnement que , dans sa nouveauté , cette Musique ne pouvoit manquer de produire. Plus on étoit surpris , plus on devoit se livrer à l'impression qu'elle pouvoit occasionner. Aussi vit-on ceux qui étoient moins difficiles à émouvoir , passer successivement , par la force des sons , de la joye à la tristesse , ou même à la fureur. A cette vûe d'autres qui n'auroient point été remués , le furent presque également. Les effets de cette Musique devinrent le sujet des conversations , & l'imagination s'é-

chauffoit au seul récit qu'on en entendoit faire. Chacun vouloit en juger par soi-même , & les hommes , aimant communément à voir confirmer les choses extraordinaires , venoient entendre cette musique avec les dispositions les plus favorables. Elle répéta donc souvent les mêmes miracles.

§. 48. Aujourd'hui notre prosodie & notre déclamation sont bien loin de préparer les effets que notre Musique devoit produire. Le chant n'est pas à notre égard un langage aussi familier , qu'il l'étoit pour les Anciens ; & la Musique , séparée des paroles , n'a plus cet air de nouveauté , qui seul peut beaucoup sur l'imagination. D'ailleurs au moment où elle s'exécute , nous gardons tout le sang froid dont nous sommes capables , nous n'aidons point le Musicien à nous en retirer , & les sentimens que nous éprouvons naissent uniquement de l'action des sons sur l'oreille. Mais les sentimens de l'Ame sont ordinairement si foibles , quand l'imagination



ne réagit pas elle-même sur les sens ; qu'on ne devroit pas être surpris que notre Musique ne produisît pas des effets aussi surprenans que celle des Anciens. Il faudroit, pour juger de son pouvoir, en exécuter des morceaux devant des hommes qui auroient beaucoup d'imagination, pour qui elle auroit le mérite de la nouveauté, & dont la déclamation, faite d'après une prosodie qui participeroit du chant, seroit elle-même chantante. Mais cette expérience seroit inutile, si nous étions aussi portés à admirer les choses qui sont proches de nous, que celles qui s'en éloignent.

§. 49. Le chant fait pour des paroles est aujourd'hui si différent de notre prononciation ordinaire & de notre déclamation, que l'imagination a bien de la peine à se prêter à l'illusion de nos Tragédies mises en musique. D'un autre côté les Grecs étoient bien plus sensibles que nous, parce qu'ils avoient l'imagination plus vive. Enfin les Musiciens prenoient les momens les plus favora-

bles pour les émouvoir ; Alexandre, par exemple, étoit à table, & comme le remarque M. Burette (a), il étoit vraisemblablement échauffé par les fumées du vin, quand une Musique propre à inspirer la fureur, lui fit prendre ses armes. Je ne doute pas que nous n'ayons des soldats à qui le seul bruit des tambours & des trompettes en feroit faire autant. Ne jugeons donc pas de la Musique des Anciens par les effets qu'on lui attribue ; mais jugeons-en par les instrumens dont ils avoient l'usage ; & l'on aura lieu de présumer qu'elle devoit être inférieure à la nôtre.

§. 50. On peut remarquer que la Musique, séparée des paroles, a été préparée chez les Grecs par des progrès semblables à ceux auxquels les Romains ont dû l'art des Pantomimes ; & que ces deux arts ont à leur naissance causé la même surprise chez ces deux peuples, & produits

(a) Histoire de l'Acad. des Belles-Lettres.  
tom. 5.

des effets aussi surprenans. Cette conformité me paroît curieuse, & propre à confirmer mes conjectures.

§. 51. Je viens de dire d'après tous ceux qui ont écrit sur cette matière, que les Grecs avoient l'imagination plus vive que nous. Mais je ne fais si la vraie raison de cette différence est connue, il me semble au moins qu'on a tort de l'attribuer uniquement au climat. En supposant que celui de la Grece se fut toujours conservé tel qu'il étoit, l'imagination de ses habitans devoit peu à peu s'affoiblir. On va voir que c'est un effet naturel des changemens qui arrivent au langage.

J'ai remarqué ailleurs (a) que l'imagination agit bien plus vivement dans des hommes qui n'ont point encoré l'usage des signes d'institution : par conséquent le langage d'action étant immédiatement l'ouvrage de cette imagination, il doit avoir plus de feu. En effet pour

(a) Prem. Part. p. 200. §. 21.

ceux à qui il est familier, un seul geste équivaut souvent à une longue phrase. Par la même raison les Langues faites sur le modèle de ce langage, doivent être les plus vives; & les autres doivent perdre de leur vivacité, à proportion que s'éloignant davantage de ce modèle, elles en conservent moins le caractère. Or ce que j'ai dit sur la prosodie fait voir que par cet endroit la langue Grecque se ressentoit plus qu'aucune autre des influences du langage d'action; & ce que je dirai sur les inversions, prouvera que ce n'étoit pas-là les seuls effets de cette influence. Cette Langue étoit donc très-propre à exercer l'imagination. La nôtre au contraire est si simple dans sa construction & dans sa prosodie, qu'elle ne demande presque que l'exercice de la mémoire. Nous nous contentons, quand nous parlons des choses, d'en rappeler les signes, & nous en réveillons rarement les idées. Ainsi l'imagination moins souvent remuée, devient naturellement plus difficile à émouvoir. Nous devons

donc l'avoir moins vive que les Grecs.

§. 52. La prévention pour la coutume a été de tous tems un obstacle aux progrès des Arts : la Musique s'en est surtout ressentie. Six cents ans avant J. C. Timothée fut banni de Spartes par un Décret des Ephores , pour avoir , au mépris de l'ancienne Musique , ajouté trois cordes à la Lire ; c'est-à-dire , pour avoir voulu la rendre propre à exécuter des chants plus variés & plus étendus. Tels étoient les préjugés de ces tems-là. Nous en avons de semblables , on en aura encore après nous , sans jamais se douter qu'ils puissent un jour être trouvés ridicules. Lulli que nous jugeons aujourd'hui si simple & si naturel , a paru outré dans son tems. On disoit que par ses airs de Ballets il corrompoit la danse , & qu'il en alloit faire un *baladinage*. „ Il y a six vingts ans , dit l'Abbé du „ Bos , que les Chants qui se com- „ posoient en France , n'étoient „ généralement parlant , qu'une sui- „ te de notes longues . . . & . . .

„ il y a quatre-vingts ans que le „ mouvement de tous les airs de „ Ballet étoit un mouvement lent , „ & leur chant , s'il est permis d'user „ de cette expression , marchoit po- „ sément , même dans sa plus gran- „ de gaieté . . . Voilà la Musique que regrettoient ceux qui blâmoient Lulli.

§. 53. La Musique est un art où tout le monde se croit en droit de juger , & où , par conséquent , le nombre des mauvais juges est bien grand. Il y a sans doute dans cet art , comme dans les autres , un point de perfection , dont il ne faut pas s'écarter : voilà le principe. Mais qu'il est vague ! Qui jusqu'ici a déterminé ce point ? & s'il ne l'est pas , à qui est-ce à le reconnoître ? Est-ce aux oreilles peu exercées , parce qu'elles sont en plus grand nombre ? Il y a donc eu un tems où la Musique de Lulli a été justement condamnée. Est-ce aux oreilles savantes , quoiqu'en petit nombre ? Il y a donc aujourd'hui une Musique qui n'en est pas moins belle , pour être différente de celle de Lulli.

Il devoit arriver à la Musique d'être critiquée à mesure qu'elle se perfectionneroit davantage, surtout si les progrès en étoient considérables & subits : car alors elle ressemble moins à ce qu'on est accoutumé d'entendre. Mais commence-t-on à se la rendre familière, on la goûte, & elle n'a plus que le préjugé contre elle.

§. 54. Nous ne saurions connaître quel étoit le caractère de la Musique instrumentale des Anciens, je me bornerai à faire quelques conjectures sur le chant de leur déclamation.

Il s'écartoit vraisemblablement de leur prononciation ordinaire à peu près comme notre déclamation s'écarte de la nôtre, & se varioit également selon le caractère des Pièces & des Scènes. Il devoit être aussi simple dans la Comédie, que la prosodie le permettoit. C'étoit la prononciation ordinaire qu'on n'avoit altérée, qu'autant qu'il avoit fallu pour en apprécier les sons, & pour conduire la voix par des intervalles certains.

Dans la Tragédie le chant étoit plus varié & plus étendu ; & principalement dans les monologues auxquels on donnoit le nom de *Cantiques*. Ce sont ordinairement les scènes les plus passionnées ; car il est naturel que le même personnage qui se contraint dans les autres, se livre quand il est seul à toute l'impétuosité des sentimens qu'il éprouve. C'est pourquoi les Poètes Romains faisoient mettre les Monologues en Musique par des Musiciens de profession. Quelquefois même ils leur laissoient le soin de composer la déclamation du reste de la Pièce. Il n'en étoit pas de même chez les Grecs ; les Poètes y étoient Musiciens, & ne confioient ce travail à personne.

Enfin dans les Chœurs le chant étoit plus chargé que dans les autres scènes : c'étoient les endroits où le Poète donnoit le plus d'effort à son génie ; il n'est pas douteux que le Musicien ne suivit son exemple. Ces conjectures se confirment par les différentes sortes d'instrumens dont on

accompagnoit la voix des Acteurs ; car ils avoient une portée plus ou moins étendue selon le caractère des paroles.

Nous ne pouvons pas nous représenter les Chœurs des Anciens par ceux de nos Opéra. La Musique en étoit bien différente, puisqu'ils ne connoissoient pas la composition à plusieurs parties ; & les danses étoient peut-être encore plus éloignées de ressembler à nos Ballets. „ Il est facile de concevoir, dit l'Abbé du Bos, qu'elles n'étoient autre chose que les gestes & les démonstrations que les personnages des Chœurs faisoient pour exprimer leurs sentimens, soit qu'ils parlaient, soit qu'ils témoignassent par un jeu muet combien ils étoient touchés de l'événement auquel ils devoient s'intéresser. Cette déclamation obligeoit souvent les Chœurs à marcher sur la Scène, & comme les évolutions que plusieurs personnes font en même tems, ne se peuvent faire sans avoir été concertées aupa-

„ ravant, quand on ne veut pas qu'elles dégèrent en une foule, les Anciens avoient prescrit certaines règles aux démarches des Chœurs. „ Sur des Théâtres aussi vastes que ceux des Anciens, ces évolutions pouvoient former des tableaux bien propres à exprimer les sentimens dont le Chœur étoit pénétré.

§. 55. L'art de noter la déclamation, & de l'accompagner d'un instrument, étoit connu à Rome dès les premiers tems de la République. La déclamation y fut dans les commencemens assez simple : mais par la suite le commerce des Grecs y amena des changemens. Les Romains ne purent résister aux charmes de l'harmonie & de l'expression de la langue de ce peuple. Cette Nation polie devint l'école où ils se formerent le goût pour les Lettres, les Arts & les Sciences : & la langue Latine se conforma au caractère de la langue Grecque, autant que son génie put le permettre.

Cicéron nous apprend que les ac-

cens qu'on avoit empruntés des Etrangers, avoient changé d'une manière sensible la prononciation des Romains. Ils occasionnerent sans doute de pareils changemens dans la Musique des Pièces dramatiques: l'un est une suite naturelle de l'autre. En effet Horace & cet Orateur remarquent que les instrumens qu'on employoit au Théâtre de leur tems, avoient une portée bien plus étendue que ceux dont on s'étoit servi auparavant; que l'Acteur pour les suivre étoit obligé de déclamer sur un plus grand nombre de tons; & que le chant étoit devenu si pétulant qu'on n'en pouvoit observer la mesure qu'en s'agitant d'une manière violente. Je renvoye à ces passages tels que les rapporte l'Abbé du Bos, afin qu'on juge si l'on peut les entendre d'une simple déclamation (a).

§. 56. Telle est l'idée qu'on peut se faire de la déclamation chantante

(a) Tom. 3. Sect. 10.

& des causes qui l'ont introduite, ou qui l'ont fait varier. Il nous reste à rechercher les circonstances qui ont occasionné une déclamation aussi simple que la nôtre, & des Spectacles si différens de ceux des Anciens.

Le climat n'a pas permis aux Peuples froids & flegmatiques du Nord de conserver les accens & la quantité que la nécessité avoit introduits dans la prosodie à la naissance des Langues. Quand ces barbares eurent inondé l'Empire Romain, & qu'ils en eurent conquis toute la partie Occidentale, le Latin confondu avec leurs Idiômes, perdit son caractère. Voilà d'où nous vient le défaut d'accent que nous regardons comme la principale beauté de notre prononciation: cette origine ne prévient pas en sa faveur. Sous l'empire de ces Peuples grossiers les Lettres tombèrent: les Théâtres furent détruits: l'art des Pantomimes, celui de noter la déclamation & de la partager entre deux Comédiens, les arts qui concou-

rent à la décoration des Spectacles, tels que l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, & tous ceux qui sont subordonnés à la Musique, périrent. A la renaissance des Lettres, le génie des Langues étoit si changé, & les mœurs si différentes, qu'on ne put rien comprendre à ce que les Anciens rapportoient de leurs Spectacles.

Pour concevoir parfaitement la cause de cette révolution, il ne faut que se rappeler ce que j'ai dit sur l'influence de la profodie. Celle des Grecs & des Romains étoit si caractérisée, qu'elle avoit des principes fixes, & si connue que le Peuple même, sans en avoir étudié les règles, étoit choqué des moindres défauts de prononciation. C'est-là ce qui fournit les moyens de faire un art de la déclamation & de l'écrire en notes: dès-lors cet art fit partie de l'éducation.

La déclamation ainsi perfectionnée, produisit l'art de partager le chant & les gestes entre deux Comédiens, celui des Pantomimes; &

étendant

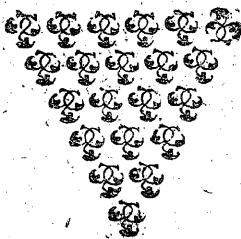
étendant même son influence jusques sur la forme & la grandeur des Théâtres, elle donna occasion, comme nous l'avons vu, de les faire assez vastes pour contenir une partie considérable du peuple.

Voilà l'origine du goût des Anciens pour les spectacles, pour les décorations & pour tous les arts qui y sont subordonnés; la Musique, l'Architecture, la Peinture & la Sculpture. Chez eux il ne pouvoit presque pas y avoir de talent perdu parce que chaque citoyen rencontroit à tous momens des objets propres à exercer son imagination.

Notre langue n'ayant presque point de profodie, la déclamation n'a pu avoir de règles fixes, il nous a été impossible de la noter, nous n'avons pu connoître l'art de la partager entre deux Acteurs, celui des Pantomimes a peu d'attraits pour nous, & les Spectacles ont été renfermés dans des sales où le peuple n'a pû assister. De-là, ce qui est plus à regretter, le peu de goût que nous avons pour la Musique, l'Architecture, la Pein-

H

ture & la Sculpture. Nous croyons seuls ressembler aux Anciens, mais que par cet endroit les Italiens leur ressemblent bien plus que nous. On voit donc que si nos Spectacles sont si différens de ceux des Grecs & des Romains, c'est un effet naturel des changemens arrivés dans la prosodie.




---

## CHAPITRE VI.

*Comparaison de la déclamation chantante  
& de la déclamation simple.*

§. 57. **N**OTRE déclamation admet de tems en tems des intervalles aussi distincts que le chant. Si on ne les altéroit qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les apprécier, ils n'en paroïtroient pas moins naturels, & l'on pourroit les noter. Je crois même que le goût & l'oreille font préférer au bon Comédien les sons harmoniques, toutes les fois qu'ils ne contrarient point trop notre prononciation ordinaire. C'est sans doute pour ces sortes de sons que Molière avoit imaginé des notes (a). Mais le projet de noter le reste de la déclamation est impossible; car les inflexions de la voix

---

(a) *Réfl. Crit. T. III. Sect. XVIII.*



y sont si foibles, que pour en apprécier les tons, il faudroit altérer les intervalles au point que la déclamation choqueroit ce que nous appellons la *nature*.

§. 58. Quoique notre déclamation ne reçoive pas, comme le chant, une succession de sons appréciables, elle rend cependant les sentimens de l'ame assez vivement pour remuer ceux à qui elle est familière, ou qui parlent une langue dont la profodie est peu variée & peu animée. Elle produit sans doute cet effet parce que les sons y conservent à peu près entre eux les mêmes proportions que dans le chant. Je dis à peu près, car n'y étant pas appréciables, ils ne sauroient avoir des rapports aussi exacts.

Notre déclamation est donc naturellement moins expressive que la musique. En effet, quel est le son le plus propre à rendre un sentiment de l'ame ? C'est d'abord celui qui imite le cri qui en est le signe naturel : il est commun à la déclamation & à la musique. Ensuite ce sont les

sons harmoniques de ce premier, parce qu'ils lui sont liés plus étroitement. Enfin ce sont tous les sons qui peuvent être engendrés de cette harmonie, variés & combinés dans le mouvement qui caractérise chaque passion : car tout sentiment de l'ame détermine le ton & le mouvement du chant qui est le plus propre à l'exprimer. Or ces deux dernières espèces de sons se trouvent rarement dans notre déclamation, & d'ailleurs elle n'imite pas les mouvemens de l'ame, comme le chant.

§. 59. Cependant elle supplée à ce défaut par l'avantage qu'elle a de nous paroître plus naturelle. Elle donne à son expression un air de vérité, qui fait que si elle agit sur les sens plus foiblement que la musique, elle agit plus vivement sur l'imagination. C'est pourquoi nous sommes souvent plus touchés d'un morceau bien déclamé, que d'un beau récitatif. Mais chacun peut remarquer que dans les momens où la musique ne détruit pas l'illusion,

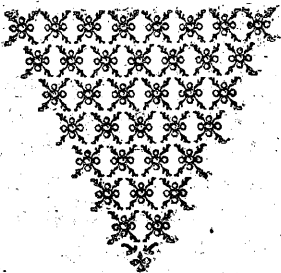
elle fait à son tour une impression bien plus grande.

§. 60. Quoique notre déclamation ne puisse pas se noter, il me semble qu'on pourroit en quelque sorte la fixer. Il suffiroit qu'un Musicien eût assez de goût pour observer dans le chant à peu près les mêmes proportions que la voix suit dans la déclamation. Ceux qui se feroient rendre ce chant familier, pourroient avec de l'oreille y retrouver la déclamation qui en auroit été le modèle. Un homme rempli des récitatifs de Lulli, ne déclamerait-il pas les Tragédies de Quinault, comme Lulli les eût déclamé lui-même ? Pour rendre cependant la chose plus facile, il seroit à souhaiter que la mélodie fut extrêmement simple, & qu'on n'y distinguât les inflexions de la voix qu'autant qu'il seroit nécessaire pour les apprécier. La déclamation se reconnoîtroit encore plus aisément dans les récitatifs de Lulli, s'il y avoit mis moins de musique. On a donc lieu de croire que ce seroit là un

grand secours pour ceux qui auroient quelques dispositions à bien déclamer.

§. 61. La prosodie dans chaque langue ne s'éloigne pas également du chant : elle recherche plus ou moins les accens, & même les prodigue à l'excès, ou les évite tout-à-fait, parce que la variété des tempéramens ne permet pas aux peuples de divers climats de sentir de la même manière. C'est pourquoi les langues demandent selon leur caractère, différens genres de déclamation & de musique. On dit, par exemple, que le ton dont les Anglois expriment la colère, n'est en Italie que celui de l'étonnement. La grandeur des Théâtres, les dépenses des Grecs & des Romains pour les décorer, les masques qui donnoient à chaque personnage la physionomie que demandoit son caractère, la déclamation qui avoit des règles fixes, & qui étoit susceptible de plus d'expression que la nôtre, tout paroît prouver la supériorité des spectacles des Anciens. Nous avons

pour dédommagement les graces ;  
l'expression du visage , & quelques  
finesse de jeu , que notre manière  
de déclamer a seule pu faire sen-  
tir.



CHAPITRE

## CHAPITRE VII.

*Quelle est la prosodie la plus parfaite.*

§. 62. **C**HACUN sera sans doute tenté de décider en faveur de la prosodie de sa langue : pour nous précautionner contre ce préjugé , tâchons de nous faire des idées exactes.

La prosodie la plus parfaite est celle qui par son harmonie est la plus propre à exprimer toutes sortes de caractères. Or trois choses concourent à l'harmonie ; la qualité des sons , les intervalles par où ils se succèdent , & le mouvement. Il faut donc qu'une langue ait des sons doux , moins doux , durs même , en un mot , de toutes les espèces ; qu'elle ait des accens qui déterminent la voix à s'élever & à s'abaisser ; enfin que par l'inégalité de ses sillabes elle puisse exprimer toutes sortes de mouvemens.

Pour produire l'harmonie , les chû-

I

tes ne doivent pas se placer indifféremment. Il y a des momens où elle doit être suspendue, il y en a d'autres où elle doit finir par un repos sensible. Par conséquent, dans une langue, dont la prosodie est parfaite, la succession des sons doit être subordonnée à la chute de chaque période, en sorte que les cadences soient plus ou moins précipitées, & que l'oreille ne trouve un repos qui ne laisse rien à désirer, que quand l'esprit est entièrement satisfait.

§. 63. On reconnoît combien la prosodie des Romains approchoit plus que la nôtre de ce point de perfection, si l'on considère l'étonnement avec lequel Cicéron parle des effets du nombre oratoire. Il représente le peuple ravi en admiration à la chute des périodes harmonieuses; & pour montrer que le nombre en est l'unique cause, il change l'ordre des mots d'une période qui avoit eu de grands applaudissemens, & il assure qu'on en sent aussi-tôt disparaître l'harmonie. La dernière construction ne conservoit

plus dans le mélange des longues & des brèves, ni dans celui des accents l'ordre nécessaire pour la satisfaction de l'oreille (a). Notre langue a de la douceur & de la rondeur, mais il faut quelque chose de plus pour l'harmonie. Je ne vois pas que dans les différens tours qu'elle autorise, nos Orateurs aient jamais rien trouvé de semblable à ces cadences qui frappaient si vivement les Romains.

§. 64. Une autre raison qui confirme la supériorité de la prosodie latine sur la nôtre, c'est le goût des Romains pour l'harmonie, & la délicatesse du peuple même à cet égard. Les Comédiens ne pouvoient faire dans un vers une syllabe plus longue ou plus breve qu'il ne falloit, qu'aussi-tôt toute l'assemblée, dont le peuple faisoit partie, ne s'élevât contre cette mauvaise prononciation.

Nous ne pouvons lire de pareils

(a) Trait. de l'Orat.

faits sans quelque surprise, parce que nous ne remarquons rien parmi nous qui puisse les confirmer. C'est qu'aujourd'hui la prononciation des gens du monde est si simple, que ceux qui la choquent légèrement, ne peuvent être relevés que par peu de personnes, parce qu'il y en a peu qui se la soient rendu familière. Chez les Romains elle étoit si caractérisée, le nombre en étoit si sensible, que les oreilles les moins fines y étoient exercées : ainsi ce qui altéroit l'harmonie ne pouvoit manquer de les offenser.

§. 65. A suivre mes conjectures, si les Romains ont dû être plus sensibles à l'harmonie que nous, les Grecs y ont dû être plus sensibles qu'eux, & les Asiatiques encore plus que les Grecs : car plus les langues sont anciennes, plus leur profodie doit approcher du chant. Aussi a-t-on lieu de conjecturer que le Grec étoit plus harmonieux que le Latin, puisqu'il lui prêta des accents. Quant aux Asiatiques ils recherchoient l'harmonie avec une affecta-

tion que les Romains trouvoient excessive. Ciceron le fait entendre lorsqu'après avoir blâmé ceux qui pour rendre le discours plus cadencé, le gâtent à force d'en transposer les termes, il représente les Orateurs Asiatiques comme plus esclaves du nombre que les autres. Peut-être aujourd'hui trouveroit-il que le caractère de notre langue nous fait tomber dans le vice opposé : mais si par-là nous avons quelques avantages de moins, nous verrons ailleurs que nous en sommes dédommagés par d'autres endroits.

Ce que j'ai dit à la fin du sixième Chapitre de cette Section est une preuve bien sensible de la supériorité de la profodie des Anciens.



## CHAPITRE VIII.

*De l'origine de la Poësie.*

§. 66. **S**I dans l'origine des langues la prosodie approcha du chant, le stile afin de copier les images sensibles du langage d'action, adopta toutes sortes de figures & de métaphores, & fut une vraie peinture. Par exemple, dans le langage d'action, pour donner à quelqu'un l'idée d'un homme effrayé, on n'avoit d'autre moyen que d'imiter les cris & les mouvemens de la frayeur. Quand on voulut communiquer cette idée par la voye des sons articulés, on se servit donc de toutes les expressions qui la présentoient dans le même détail. Un seul mot qui ne peint rien, eût été trop foible, pour succéder immédiatement au langage d'action. Ce langage étoit si proportionné à la grossièreté des esprits, que les sons articulés n'y pouvoient suppléer,

qu'autant qu'on accumuloit les expressions les unes sur les autres. Le peu d'abondance des langues ne permettoit pas même de parler autrement. Comme elles fournissoient rarement le terme propre, on ne faisoit deviner une pensée qu'à force de répéter les idées qui lui ressembloient davantage. Voilà l'origine du pléonasme : défaut qui doit particulièrement se remarquer dans les langues anciennes. En effet les exemples en sont très-fréquens dans l'Hébreu. On ne s'accoutuma que fort lentement à lier à un seul mot des idées qui auparavant ne s'exprimoient que par des mouvemens fort composés ; & l'on n'évita les expressions diffusées que quand les langues devenues plus abondantes, fournirent des termes propres & familiers pour toutes les idées dont on avoit besoin. La précision du stile fut connue beaucoup plutôt chez les peuples du Nord. Par un effet de leur tempérament froid & flegmatique, ils abandonnèrent plus facilement tout ce qui se ref-

sentoit du langage d'action. Ailleurs les influences de cette manière de communiquer ses pensées, se conservèrent long-tems. Aujourd'hui même, dans les parties méridionales de l'Asie, le pléonasme est regardé comme une élégance du discours.

§. 67. Le stile dans son origine a été poétique, puisqu'il a commencé par peindre les idées avec les images les plus sensibles; & qu'il étoit d'ailleurs extrêmement mesuré. Mais les langues devenant plus abondantes, le langage d'action s'abolit peu à peu, la voix se varia moins, le goût pour les figures & les métaphores, par les raisons que j'en donnerai, diminua insensiblement, & le stile se rapprocha de notre prose. Cependant les Auteurs adoptèrent le langage ancien, comme plus vif & plus propre à se graver dans la mémoire: unique moyen de faire passer pour lors leurs ouvrages à la postérité. On donna à ce langage différentes formes, on imagina des règles pour en augmenter l'harmoni-

nie, & on en fit un art particulier. La nécessité où l'on étoit de s'en servir fit croire pendant long tems qu'on ne devoit composer qu'en vers. Tant que les hommes n'eurent point de caractères pour écrire leurs pensées, cette opinion étoit fondée sur ce que les vers s'apprennent & se retiennent plus facilement. La prévention la fit cependant encore subsister après que cette raison eut cessé d'avoir lieu. Enfin un Philosophe ne pouvant se plier aux règles de la Poésie, hazarda le premier d'écrire en prose (a).

§. 68. La Rime ne dut pas, comme la mesure, les figures & les métaphores, son origine à la naissance des langues. Les peuples du Nord, froids & flegmatiques, ne purent conserver une prosodie aussi mesurée que celle des autres, lorsque la nécessité qui l'avoit introduite, ne fut plus la même. Pour y suppléer,

(a) Phéréclides de l'Isle de Scyros, est le premier qu'on sache avoir écrit en prose.

ils furent obligés d'inventer la Rime.

§. 69. Il n'est pas difficile d'imaginer par quels progrès la Poësie est devenue un art. Les hommes ayant remarqué les chûtes uniformes & régulières que le hazard amenoit dans le discours; les différens mouvemens produits par l'inégalité des sillabes, & l'impression agréable de certaines inflexions de la voix; se firent des modèles de nombre & d'harmonie, où ils puisèrent peu à peu toutes les règles de la versification. La Musique & la Poësie sont donc naturellement nées ensemble.

§. 70. Ces deux arts s'associèrent celui du geste, plus ancien qu'eux, & qu'on appelloit du nom de *danse*. D'où nous pouvons conjecturer que dans tous les tems & chez tous les peuples on auroit pu remarquer quelque espèce de danse, de musique & de poësie. Les Romains nous apprennent que les Gaulois & les Germains avoient leurs Musiciens & leurs Poëtes: on a observé de nos jours la même chose par rap-

port aux Nègres, aux Caribes & aux Iroquois. C'est ainsi qu'on trouve parmi les Barbares le germe des arts qui se sont formés chez les nations polies, & qui aujourd'hui destinés à nourrir le luxe dans nos Villes, paroissent si éloignés de leur origine, qu'on a bien de la peine à la reconnoître.

§. 71. L'étroite liaison de ces arts à leur naissance, est la vraie raison qui les a fait confondre par les Anciens sous un nom générique. Chez eux le terme de *Musique* comprend non-seulement l'art qu'il désigne dans notre langue, mais encore celui du geste, la Danse, la Poësie & la Déclamation. C'est donc à ces arts réunis qu'il faut rapporter la plupart des effets de leur musique, & dès-lors ils ne sont plus si surprenans (a).

(a) On dit, par exemple, que la Musique de Terpandre appaisa une sédition: mais cette Musique n'étoit pas un simple chant, c'étoit des vers que déclamoit ce Poëte.



§. 72. On voit sensiblement quel étoit l'objet des premières Poésies. Dans l'établissement des sociétés les hommes ne pouvoient point encore s'occuper des choses de pur agrément, & les besoins qui les obligeoient de se réunir, bornoient leurs vûes à ce qui pouvoit leur être utile ou nécessaire. La Poésie & la Musique ne furent donc cultivées que pour faire connoître la Religion, les Loix & pour conserver le souvenir des grands Hommes, & des services qu'ils avoient rendus à la société. Rien n'y étoit plus propre, ou plutôt c'étoit le seul moyen dont on pût se servir, puisque l'écriture n'étoit pas encore connue. Aussi tous les monumens de l'antiquité prouvent-ils que ces arts à leur naissance ont été destinés à l'instruction des peuples. Les Gaulois & les Germains s'en servoient pour conserver leur Histoire & leurs Loix; & chez les Egyptiens & les Hébreux ils faisoient en quelque sorte partie de la Religion. Voilà pourquoi les Anciens vouloient que l'éducation eut pour

principal objet l'étude de la Musique: je prends ce terme dans toute l'étendue qu'ils lui donnoient. Les Romains jugeoient la Musique nécessaire à tous les âges, parce qu'ils trouvoient qu'elle enseignoit ce que les enfans devoient apprendre, & ce que les personnes faites devoient savoir. Quant aux Grecs, il leur paroissoit si honteux de l'ignorer, qu'un Musicien & un Savant étoient pour eux la même chose, & qu'un ignorant étoit désigné dans leur langue par le nom d'un homme qui ne sait pas la Musique. Ce peuple ne se persuadoit pas que cet art fut de l'invention des hommes, & il croyoit tenir des Dieux les instrumens qui l'étonnoient davantage. Ayant plus d'imagination que nous, il étoit plus sensible à l'harmonie: d'ailleurs la vénération qu'il avoit pour les Loix, pour la Religion & pour les Grands hommes qu'il célébroit dans ses chants, passa à la Musique qui conservoit la tradition de ces choses.

§. 73. La prosodie & le stile étant devenu plus simples, la prose

s'éloigna de plus en plus de la Poësie. D'un autre côté l'esprit fit des progrès, la Poësie en parut avec des images plus neuves; par ce moyen elle s'éloigna aussi du langage ordinaire, fut moins à la portée du peuple, & devint moins propre à l'instruction.

D'ailleurs les faits, les loix & toutes les choses dont il falloit que les hommes eussent connoissance, se multiplièrent si fort, que la mémoire étoit trop foible pour un pareil fardeau; les Sociétés s'agrandirent au point que la promulgation des loix ne pouvoit parvenir que difficilement à tous les Citoyens. Il fallut donc pour instruire le peuple avoir recours à quelque nouvelle voie. C'est alors qu'on imagina l'écriture: j'exposerai plus bas quels en furent les progrès (a).

A la naissance de ce nouvel art, la Poësie & la Musique commencèrent à changer d'objet: elles se par-

(a) Chapitre 13. de cette Section.

tagèrent entre l'utile & l'agréable, & enfin se bornèrent presqu'aux choses de pur agrément. Moins elles devinrent nécessaires, plus elles cherchèrent les occasions de plaire davantage, & elles firent l'une & l'autre des progrès considérables.

La Musique & la Poësie jusques-là inséparables, commencèrent, quand elles se furent perfectionnées, à se diviser en deux arts différens. Mais on cria à l'abus contre ceux qui les premiers hazardèrent de les séparer. Les effets qu'elles pouvoient produire sans se prêter des secours mutuels, n'étoient pas encore assez sensibles, on ne prévoyoit pas ce qui devoit leur arriver, & d'ailleurs ce nouvel usage étoit trop contraire à la coutume. On en appelloit, comme nous aurions fait, à l'antiquité, qui ne les avoit jamais employées l'une sans l'autre; & l'on concluoit que des airs sans paroles, ou des vers pour n'être point chantés étoient quelque chose de trop bizarre pour avoir jamais du succès. Mais quand

L'expérience eut prouvé le contraire, les Philosophes commencèrent à craindre que ces arts n'enervassent les mœurs. Ils s'opposèrent à leurs progrès & citèrent aussi l'antiquité qui n'en avoit jamais fait usage pour des choses de pur agrément. Ce n'est donc point sans avoir eu bien des obstacles à surmonter que la Musique & la Poésie ont changé d'objets, & ont été distinguées en deux arts.

§. 74. On seroit tenté de croire que le préjugé qui fait respecter l'antiquité, a commencé à la seconde génération des hommes. Plus nous sommes ignorans, plus nous avons besoin de guides, & plus nous sommes portés à croire que ceux qui sont venus avant nous, ont bien fait tout ce qu'ils ont fait, & qu'il ne nous reste qu'à les imiter. Plusieurs siècles d'expérience auroient bien dû nous corriger de cette prévention.

Ce que la raison ne peut faire, le tems & les circonstances l'occasionnent; mais souvent pour faire tomber dans des préjugés tout contraires.

C'est

C'est ce qu'on peut remarquer au sujet de la Poésie & de la Musique. Notre prosodie étant devenue aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui, ces deux arts ont été si fort séparés, que le projet de les réunir sur un Théâtre a paru ridicule à tout le monde, & le paroît même encore, tant on est bizarre, à plusieurs de ceux qui applaudissent à l'exécution.

§. 75. L'objet des premières Poésies nous indique quel en étoit le caractère. Il est vrai-semblable qu'elles ne chantoient la Religion, les Loix & les Héros, que pour réveiller dans les Citoyens des sentimens d'amour, d'admiration & d'émulation. C'étoient des Pseaumes, des Cantiques, des Odes & des Chansons. Quant aux Poèmes épiques & dramatiques, ils ont été connus plus tard. L'invention en est due aux Grecs, & l'histoire en a été faite si souvent que personne ne l'ignore.

§. 76. On peut juger du stile des premières Poésies par le génie des premières langues.

K

En premier lieu, l'usage de sous-entendre des mots y étoit fort fréquent. L'Hébreu en est la preuve, mais en voici la raison.

La coutume introduite par la nécessité, de mêler ensemble le langage d'action & celui des sons articulés, subsista encore long-tems après que cette nécessité eut cessé, surtout chez les peuples dont l'imagination étoit plus vive, tels que les Orientaux. Cela fut cause que dans la nouveauté d'un mot on s'entendoit également bien en ne l'employant pas, comme en l'employant. On l'omettoit donc volontiers pour exprimer plus vivement sa pensée, ou pour la renfermer dans la mesure d'un vers. Cette licence étoit d'autant plus tolérée, que la Poésie étant faite pour être chantée, & ne pouvant encore être écrite, le ton & le geste suppléoit au mot qu'on avoit omis. Mais quand par une longue habitude, un nom fut devenu le signe le plus naturel d'une idée, il ne fut pas aisé d'y suppléer. C'est pourquoi en descendant des langues

anciennes aux plus modernes, on s'apercevra que l'usage de sous-entendre des mots est de moins en moins reçu. Notre langue le rejette même si fort, qu'on diroit quelquefois qu'elle se méfie de notre pénétration.

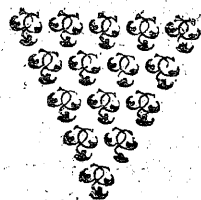
§. 77. En second lieu, l'exactitude & la précision ne pouvoient être connues des premiers Poètes. Ainsi pour remplir la mesure des vers, on y inféroit souvent des mots inutiles, ou l'on répétoit la même chose de plusieurs manières : nouvelle raison des pléonasmes fréquents dans des langues anciennes.

§. 78. Enfin, la Poésie étoit extrêmement figurée & métaphorique ; car on assure que dans les Langues Orientales la Prose même souffre des figures que la Poésie des Latins n'employe que rarement. C'est donc chez les Poètes Orientaux que l'entousiasme produisoit les plus grands défordres : c'est chez eux que les passions se monstroient avec des couleurs qui nous paroistroient exagérées. Je ne sai cepen-

dant si nous serions en droit de les blâmer. Ils ne sentoient pas les choses comme nous, ainsi ils ne devoient pas les exprimer de la même manière. Pour apprécier leurs ouvrages, il faudroit considérer le tempérament des nations pour lesquelles ils ont écrit. On parle beaucoup de la belle nature, il n'y a pas même de peuple poli qui ne se pique de l'imiter; mais chacun croit en trouver le modèle dans sa manière de sentir. Qu'on ne s'étonne pas si on a tant de peine à la reconnoître; elle change trop souvent de visage, ou du moins elle prend trop l'air de chaque pays. Je ne sai même si la façon dont j'en parle actuellement, ne se sent pas un peu du ton qu'elle prend depuis quelque tems en France.

§. 79. Le stile poétique & le langage ordinaire, en s'éloignant l'un de l'autre, laissèrent entre eux un milieu où l'éloquence prit son origine, & d'où elle s'écarta pour se rapprocher tantôt du ton de la Poésie, tantôt de celui de la conversation. Elle ne diffère de celui-ci, que

parce qu'elle rejette toutes les expressions qui ne sont pas assez nobles, & de celui-là que parce qu'elle n'est pas assujettie à la même mesure, & que selon le caractère des langues on ne lui permet pas certaines figures & certains tours qu'on souffre dans la Poésie. D'ailleurs ces deux arts se confondent quelquefois si fort, qu'il n'est plus possible de les distinguer.



## CHAPITRE IX.

*Des Mots.*

**J**E n'ai pu interrompre ce que j'avois à dire sur l'art des gestes, la danse, la prosodie, la déclama-tion, la musique & la poésie : toutes ces choses tiennent trop ensemble & au langage d'action qui en est le principe. Je vais actuellement rechercher par quels progrès le langage des sons articulés a pu se perfectionner & devenir enfin le plus commode de tous.

§. 80. Pour comprendre comment les hommes convinrent entre eux du sens des premiers mots qu'ils voulurent mettre en usage, il suffit d'observer qu'ils les prononçoient dans des circonstances, où chacun étoit obligé de les rapporter aux mêmes perceptions. Par-là ils en fixoient la signification avec plus d'exactitude, selon que les circonstances, en se répétant plus

souvent, accoutumoient davantage l'esprit à lier les mêmes idées avec les mêmes signes. Le langage d'action levoit les ambiguïtés & les équivoques qui dans les commentemens devoient être fréquentes.

§. 81. Les objets destinés à soulager nos besoins, peuvent bien échapper quelquefois à notre attention, mais il est difficile de ne pas remarquer ceux qui sont propres à produire des sentimens de crainte de douleur. Ainsi les hommes ayant dû nommer les choses plutôt ou plus tard, à proportion qu'elles attiroient davantage leur attention; il est vraisemblable, par exemple, que les animaux qui leur faisoient la guerre, eurent des noms avant les fruits dont ils se nourrissoient. Quant aux autres objets, ils imaginèrent des mots pour les désigner, selon qu'ils les trouvoient propres à soulager des besoins plus pressans, & qu'ils en recevoient des impressions plus vives.

§. 82. La langue fut long-tems sans avoir d'autres mots que les

noms qu'on avoit donnés aux objets sensibles, tels que ceux, d'*arbre*, *fruit*, *eau*, *feu*, & autres dont on avoit plus souvent occasion de parler. Les notions complexes des substances étant connues les premières, puisqu'elles viennent immédiatement des sens, devoient être les premières à avoir des noms. A mesure qu'on fut capable de les analyser, en réfléchissant sur les différentes perceptions qu'elles renferment, on imagina des signes pour des idées plus simples. Quand on eut, par exemple, celui d'*arbre*, on fit ceux de *tronc*, *branche*, *feuille*, *verdure*, &c. On distingua ensuite, mais peu à peu, les différentes qualités sensibles des objets, on remarqua les circonstances où ils pouvoient se trouver, & l'on fit des mots pour exprimer toutes ces choses : ce furent les adjectifs & les adverbes. Mais on trouva de grandes difficultés à donner des noms aux opérations de l'Ame, parce qu'on est naturellement peu propre à réfléchir sur soi-même. On fut

donc

donc long-tems à n'avoir d'autre moyen pour rendre ces idées, *je vois*, *j'entends*, *je veux*, *j'aime* & autres semblables, que de prononcer le nom des choses d'un ton particulier, & de marquer à peu près par quelque action la situation où l'on se trouvoit. C'est ainsi que les enfans qui n'apprennent ces mots, que quand ils savent déjà nommer les objets qui ont le plus de rapport à eux, font connoître ce qui se passe dans leur Ame.

§. 83. En se faisant une habitude de se communiquer ces sortes d'idées par des actions, les hommes s'accoutumèrent à les déterminer; & dès-lors ils commencerent à trouver plus de facilité à les attacher à d'autres signes. Les noms qu'ils choisirent pour cet effet, sont ceux qu'on appella *verbes*. Ainsi les premiers verbes n'ont été imaginés que pour exprimer l'état de l'Ame, quand elle agit ou pâtit. Sur ce modèle on en fit ensuite pour exprimer celui de chaque chose. Ils eurent cela de commun avec les adjectifs, qu'ils

défignoient l'état d'un être ; & ils eurent de particulier, qu'ils le marquoient en tant qu'il consiste en ce qu'on appelle *action & passion*. *Sentir*, *se mouvoir* étoient des verbes ; *grand*, *petit* étoient des adjectifs : pour les adverbes, ils seroient à faire connoître les circonstances que les adjectifs n'exprimoient pas.

§. 84. Quand on n'avoit point encore l'usage des verbes, le nom de l'objet dont on vouloit parler, se prononçoit dans le moment même, qu'on indiquoit par quelque action l'état de son Ame : c'étoit le moyen le plus propre à se faire entendre. Mais quand on commença à suppléer à l'action par le moyen des sons articulés, le nom de la chose se présenta naturellement le premier, comme étant le signe le plus familier. Cette manière de s'énoncer étoit la plus commode pour celui qui parloit, & pour celui qui écoutoit. Elle l'étoit pour le premier, parce qu'elle le faisoit commencer par l'idée la plus facile à communiquer : elle l'étoit encore

pour le second, parce qu'en fixant son attention à l'objet dont on vouloit l'entretenir, elle le préparoit à comprendre plus aisément un terme moins usité, & dont la signification ne devoit pas être si sensible. Ainsi l'ordre le plus naturel des idées vouloit qu'on mît le régime avant le verbe : on disoit, par exemple, *fruit vouloir*.

Cela peut encore se confirmer par une réflexion bien simple. C'est que le langage d'action ayant seul pu servir de modèle à celui des sons articulés, ce dernier a dû dans les commencemens conserver les idées dans le même ordre que l'usage du premier avoit rendu le plus naturel. Or on ne pouvoit avec le langage d'action faire connoître l'état de son Ame, qu'en montrant l'objet auquel il se rapportoit. Les mouvemens qui exprimoient un besoin, n'étoient entendus qu'autant qu'on avoit indiqué par quelque geste ce qui étoit propre à le soulager. S'ils précédoient, c'étoit à pure perte, & l'on étoit obligé de les répéter ;



car ceux à qui on vouloit faire connoître sa pensée, étoient encore trop peu exercés, pour songer à se les rappeler dans le dessein d'en interpréter le sens. Mais l'attention qu'on donnoit sans effort à l'objet indiqué, facilitoit l'intelligence de l'action. Il me semble même qu'aujourd'hui ce seroit encore la manière la plus naturelle de se servir de ce langage.

Le verbe venant après son régime, le nom qui le régissoit, c'est-à-dire, le nominatif ne pouvoit être placé entre deux; car il en auroit obscurci le rapport. Il ne pouvoit pas non plus commencer la phrase, parce que son rapport avec son régime eut été moins sensible. Sa place étoit donc après le verbe. Par-là les mots se construisoient dans le même ordre dans lequel ils se régissoient, unique moyen d'en faciliter l'intelligence. On disoit *fruit vouloir Pierre*, pour *Pierre veut du fruit*, & la première construction n'étoit pas moins naturelle que l'autre l'est actuellement. Cela se prouve par la

langue Latine, où toutes deux sont également reçues. Il paroît que cette Langue tient comme un milieu entre les plus anciennes & les plus modernes, & qu'elle participe du caractère des unes & des autres.

§. 85. Les verbes dans leur origine n'exprimoient l'état des choses, que d'une manière indéterminée. Tels sont les infinitifs, *aller*, *agir*. L'action dont on les accompagnoit suppléoit au reste: c'est-à-dire, aux tems, aux modes, aux nombres & aux personnes. En disant *arbre voir*, on faisoit connoître par quelque geste si l'on parloit de soi ou d'un autre, d'un ou de plusieurs, du passé, du présent ou de l'avenir, enfin dans un sens positif ou dans un sens conditionnel.

§. 86. La coutume de lier ces idées à de pareils signes ayant facilité les moyens de les attacher à des sons, on inventa pour cet effet des mots qu'on ne plaça dans le discours qu'après les verbes, par la même raison que ceux-ci ne l'avoient été qu'après les noms. On rangeoit donc

ses idées dans cet ordre, *fruit mangé à la venir moi*, pour dire, *je mangerai du fruit*.

§. 87. Les sons qui rendoient la signification du verbe déterminée, lui étant toujours ajoutés, ne firent bien-tôt avec lui qu'un seul mot, qui se terminoit différemment selon ses différentes acceptions. Alors le verbe fut regardé comme un nom, qui, quoique indéfini dans son origine, étoit, par la variation de ses tems & de ses modes, devenu propre à exprimer d'une manière déterminée l'état d'action & de passion de chaque chose. C'est de la sorte que les hommes parvinrent insensiblement à imaginer les conjugaisons.

§. 88. Quand les mots furent devenus les signes les plus naturels de nos idées, la nécessité de les disposer dans un ordre aussi contraire à celui que nous leur donnons aujourd'hui, ne fut plus la même. On continua cependant de le faire, parce que le caractère des Langues, formé d'après cette nécessité, ne per-

mit pas de rien changer à cet usage; & l'on ne commença à se rapprocher de notre manière de concevoir, qu'après que plusieurs idiomes se furent succédés les uns aux autres. Ces changemens furent fort lents, parce que les dernières Langues conserverent toujours une partie du génie de celles qui les avoient précédées. On voit dans le Latin un reste bien sensible du caractère des plus anciennes, d'où il a passé jusques dans nos conjugaisons. Lorsque nous disons, *je fais, je faisois, je fis, je ferai*, &c. nous ne distinguons le tems, le mode, & le nombre, qu'en variant les terminaisons du verbe; ce qui provient de ce que nos conjugaisons ont en cela été faites sur le modèle de celles des Latins. Mais lorsque nous disons, *j'ai fait, j'eus fait, j'avois fait*, &c. nous suivons l'ordre qui nous est devenu le plus naturel: car *fait* est ici proprement le verbe, puisque c'est le nom qui marque l'état d'action; & *avoir* ne répond qu'au son qui dans l'origine des Langues venoit après

le verbe , pour en désigner le tems ; le mode & le nombre.

§. 89. On peut faire la même remarque sur le terme *être* , qui rend le participe auquel on le joint , tantôt équivalent à un verbe passif , tantôt au prétérit composé d'un verbe actif ou neutre. Dans ces phrases , *je suis aimé* , *je m'étois fait fort* , *je serois parti* ; *aimé* exprime l'état de passion , *fait & parti* celui d'action : mais *suis* , *étois* & *serois* ne marquent que le tems , le mode & le nombre. Ces sortes de mots étoient de peu d'usage dans les conjugaisons latines , & ils s'y construisoient comme dans les premières Langues , c'est-à-dire , après le verbe.

§. 90. Puisque pour signifier le tems , le mode & le nombre , nous avons des termes que nous mettons avant le verbe , nous pourrions , en les plaçant après , nous faire un modèle des conjugaisons des premières Langues. Cela nous donneroit , par exemple , au lieu de *je suis aimé* , *j'étois aimé* , &c. *aimésuis* , *aimétois* , &c.

§. 91. Les hommes ne multiplierent pas les mots sans nécessité , surtout quand ils commencèrent à en avoir l'usage : il leur en coûtoit trop pour les imaginer & pour les retenir. Le même nom qui étoit le signe d'un tems ou d'un mode , fut donc mis après chaque verbe : d'où il résulte que chaque Mere-langue n'a d'abord eu qu'une seule conjugaison. Si le nombre en augmenta , ce fut par le mélange de plusieurs Langues , ou parce que les mots destinés à indiquer les tems , les modes , &c. se prononçant plus ou moins facilement selon le verbe qui les précédoit , furent quelquefois altérés.

§. 92. Les différentes qualités de l'Ame ne sont qu'un effet des divers états d'action & de passion par où elle passe , ou des habitudes qu'elle contracte , lorsqu'elle agit ou pâtit à plusieurs reprises. Pour connoître ces qualités , il faut donc déjà avoir quelque idée des différentes manières d'agir & de pâtir de cette substance : ainsi les adjectifs qui les expriment , n'ont pu avoir cours qu'a-

près que les verbes ont été connus. Les mots de *parler*, & de *persuader* ont nécessairement été en usage, avant celui d'*éloquent* : cet exemple suffit pour rendre ma pensée sensible.

§. 93. En parlant des noms donnés aux qualités des choses, je n'ai encore fait mention que des adjectifs : c'est que les substantifs abstraits n'ont pu être connus que long-tems après. Lorsque les hommes commencerent à remarquer les différentes qualités des objets, ils ne les virent pas toutes seules; mais ils les apperçurent comme quelque chose dont un sujet étoit revêtu. Les noms qu'ils leur donnerent, durent, par conséquent, emporter quelque idée de ce sujet : tels sont les mots *grand*, *vigilant*, &c. Dans la suite on repassa sur les notions qu'on s'étoit faites, & l'on fut obligé de les décomposer, afin de pouvoir exprimer plus commodément de nouvelles pensées : c'est alors qu'on distingua les qualités de leur sujet, & qu'on fit les substantifs abstraits de *grandeur*, *vigilance*, &c. Si nous pouvions re-

monter à tous les noms primitifs, nous reconnoîtrions qu'il n'y a point de substantif abstrait qui ne dérive de quelque adjectif ou de quelque verbe.

§. 94. Avant l'usage des verbes on avoit déjà, comme nous l'avons vu, des adjectifs pour exprimer des qualités sensibles; parce que les idées les plus aisées à déterminer, ont dû les premières avoir des noms. Mais faute de mot pour lier l'adjectif à son substantif, on se contentoit de mettre l'un à côté de l'autre. *Monstre terrible* signifioit, *ce monstre est terrible*; car l'action suppléoit à ce qui n'étoit pas exprimé par les sons. Sur quoi il faut observer que le substantif se construisoit tantôt avant, tantôt après l'adjectif, selon qu'on vouloit plus appuyer sur l'idée de l'un ou sur celle de l'autre. Un homme surpris de la hauteur d'un arbre, disoit, *grand arbre*, quoique dans toute autre occasion il eut dit, *arbre grand* : car l'idée dont on est le plus frappé, est celle qu'on est naturellement porté à énoncer la première.

Quand on se fut fait des verbes, on remarqua facilement que le mot qu'on leur avoit ajouté pour en distinguer la personne, le nombre, le tems & le mode, avoit encore la propriété de les lier avec le nom qui les régissoit. On employa donc ce même mot pour la liaison de l'adjectif avec son substantif, ou du moins on en imagina un semblable. Voilà à quoi répond celui d'être, à cela près qu'il ne suffit pas pour désigner la personne. Cette manière de lier deux idées, est, comme je l'ai dit ailleurs (a), ce qu'on appelle *affirmer*. Ainsi le caractère de ce mot est de marquer l'affirmation.

§. 95. Lorsqu'on s'en servit pour la liaison du substantif & de l'adjectif, on le joignit à ce dernier, comme à celui sur lequel l'affirmation tombe plus particulièrement. Il arriva bien-tôt ce qu'on avoit déjà vu à l'occasion des verbes; c'est que les

(a). Prem. Part. Sect. 2. p. 106.

deux ne firent qu'un mot. Par-là les adjectifs devinrent susceptibles de conjugaison, & ne furent distingués des verbes, que parce que les qualités qu'ils exprimoient, n'étoient ni action ni passion. Alors pour mettre tous ces noms dans une même classe, on ne considéra le verbe que comme un mot, qui susceptible de conjugaison, affirme d'un sujet une qualité quelconque. Il y eut donc trois sortes de verbes; les uns actifs, ou qui signifient action; les autres passifs, ou qui marquent passion; & les derniers neutres, ou qui indiquent toute autre qualité. Les Grammairiens changerent ensuite ces divisions, ou en imaginèrent de nouvelles, parce qu'il leur parut plus commode de distinguer les verbes par le régime, que par le sens.

§. 96. Les adjectifs s'étant changés en verbes, la construction des Langues fut quelque peu altérée. La place de ces nouveaux verbes varia comme celle des noms d'où ils déri-voient: ainsi ils furent mis tantôt avant, tantôt après le substantif dont

ils étoient le régime. Cet usage s'étendit ensuite aux autres verbes. Telle est l'époque qui a préparé la construction qui nous est si naturelle.

§. 97. On ne fut donc plus assujéti à arranger toujours ses idées dans le même ordre : on sépara de plusieurs adjectifs le mot qui leur avoit été ajouté ; on le conjugua à part ; & après l'avoir long-tems placé assez indifféremment , comme le prouve la langue Latine , on le fixa dans la nôtre après le nom qui le régit & avant celui qu'il a pour régime.

§. 98. Ce mot n'étoit le signe d'aucune qualité , & n'auroit pu être mis au nombre des verbes , si en sa faveur on n'avoit pas étendu la notion du verbe , comme on l'avoit déjà fait pour les adjectifs. Ce nom ne fut donc plus considéré que comme un mot qui signifie affirmation avec distinction de personnes , de nombres , de tems & de modes. Dès-lors le verbe être fut proprement le seul. Les Grammairiens n'ayant pas suivi le

progrès de ces changemens , ont eu bien de la peine à s'accorder sur l'idée qu'on doit avoir de cette sorte de noms (a).

§. 99. Les déclinaisons des Latins doivent s'expliquer de la même manière que leurs conjugaisons : l'origine n'en sauroit être différente. Pour exprimer le nombre , le cas & le genre , on imagina des mots qu'on plaça après les noms , & qui en varioient la terminaison. Surquoi on peut remarquer que nos déclinaisons ont été faites en partie sur celles de la langue Latine , puisqu'elles admettent différentes terminaisons ; & en partie d'après l'ordre que nous donnons aujourd'hui à nos idées ; car les articles qui sont les signes du nombre , du cas & du genre , se mettent avant les noms.

Il me semble que la comparaison

---

(a) De toutes les parties de l'Oraison , dit l'Abbé Regnier , il n'y en a aucune dont nous ayons autant de définitions , que nous en avons des verbes. Gramm. Franç. p. 325.

de notre Langue avec celle des Latins rend mes conjectures assez vraisemblables, & qu'il y a lieu de présumer qu'elles s'écarteroient peu de la vérité, si l'on pouvoit remonter à une première Langue.

§. 100. Les conjugaisons & les déclinaisons latines ont sur les nôtres l'avantage de la variété & de la précision. L'usage fréquent que nous sommes obligés de faire des verbes auxiliaires & des articles, rend le stile diffus & traînant : cela est d'autant plus sensible que nous portons le scrupule jusqu'à répéter les articles sans nécessité. Par exemple, nous ne disons pas, *c'est le plus pieux & plus savant homme que je connoisse*, mais nous disons, *c'est le plus pieux & le plus savant*, &c. On peut encore remarquer que par la nature de nos déclinaisons nous manquons de ces noms que les Grammairiens appellent comparatifs, à quoi nous ne suppléons que par le mot *plus*, qui demande les mêmes répétitions que l'article. Les conjugaisons & les déclinaisons étant les parties de l'Orai-  
son

son qui reviennent le plus souvent dans le discours, il est démontré que notre Langue a moins de précision que la langue Latine.

§. 101. Nos conjugaisons & nos déclinaisons ont à leur tour un avantage sur celles des Latins ; c'est qu'elles nous font distinguer des sens qui se confondent dans leur Langue. Nous avons trois préterits, *je fis*, *j'ai fait*, *j'eus fait* : ils n'en ont qu'un, *fecit*. L'omission de l'article change quelquefois le sens d'une proposition : *je suis pere* & *je suis le pere*, ont deux sens différens, qui se confondent dans la langue Latine, *suns pater*.



## CHAPITRE X.

*Continuation de la même matière.*

§. 102. **I**L n'étoit pas possible d'imaginer des noms pour chaque objet particulier ; il fut donc nécessaire d'avoir de bonne heure des termes généraux. Mais avec quelle adresse ne fallut-il pas saisir les circonstances, pour s'assurer que chacun formoit les mêmes abstractions, & donnoit les mêmes noms aux mêmes idées ? Qu'on lise des Ouvrages sur des matières abstraites, on verra qu'aujourd'hui même il n'est pas aisé d'y réussir.

Pour comprendre dans quel ordre les termes abstraits ont été imaginés, il suffit d'observer l'ordre des notions générales. L'origine & les progrès sont les mêmes de part & d'autre. Je veux dire que s'il est constant que les notions les plus générales viennent des idées que nous

*des Connoissances humaines.* 139

tenons immédiatement des sens, il est également certain que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles.

Les hommes, autant qu'il est en leur pouvoir, rapportent leurs dernières connoissances à quelques-unes de celles qu'ils ont déjà acquises. Par-là les idées moins familières se lient à celles qui le sont davantage, ce qui est d'un grand secours à la mémoire & à l'imagination. Quand les circonstances firent remarquer de nouveaux objets, on chercha donc ce qu'ils avoient de commun avec ceux qui étoient connus, on les mit dans la même classe, & les mêmes noms servirent à désigner les uns & les autres. C'est de la sorte que les idées des signes devinrent plus générales ; mais cela ne se fit que peu à peu, on ne s'éleva aux notions les plus abstraites que par degrés, & on n'eut que fort tard les termes d'*essence*, de *substance* & d'*être*. Sans doute qu'il y a des Peuples qui n'en ont point encore en-



richi leur Langue (a) : s'ils sont plus ignorans que nous, je ne crois pas que ce soit par cet endroit.

§. 103. Plus l'usage des termes abstraits s'établit, plus il fit connaître combien les sons articulés étoient propres à exprimer jusqu'aux pensées qui paroissent avoir le moins de rapport aux choses sensibles. L'imagination travailla pour trouver dans les objets qui frappent les sens des images de ce qui se passoit dans l'intérieur de l'ame. Les hommes ayant toujours apperçu du mouvement & du repos dans la matière; ayant remarqué le penchant ou l'inclination des Corps; ayant vu que l'air s'agite, se trouble & s'éclaircit; que les plantes se développent, se fortifient & s'affoiblissent : ils dirent le *mouvement*, le *repos*, l'*inclination* & le *penchant* de l'ame; ils dirent que l'esprit *s'agite*, *se trouble*, *s'éclaircit*, *se développe*, *se fortifie*, *s'affoiblit*. Enfin on se contenta

(a) Cela se trouve confirmé par la Relation de M. de la Condamine.

d'avoir trouvé un rapport quelconque entre une action de l'ame & une action du Corps, pour donner le même nom à l'une & à l'autre (a). Le terme d'*esprit* d'où vient-il lui-même, si ce n'est de l'idée d'une matière très-subtile, d'une vapeur, d'un souffle qui échappe à la vue? Idée avec laquelle plusieurs Philosophes se sont si fort familiarisés, qu'ils s'imaginent qu'une substance composée d'un nombre innombrable de parties, est capable de pen-

(a) Je ne doute point, (dit Locke, l. 3. c. 1. §. 5.) que, si nous pouvions conduire tous les mots jusqu'à leur source, nous ne trouvassions que dans toutes les Langues, les mots qu'on employe pour signifier des choses qui ne tombent pas sous les sens, ont tiré leur première origine d'idées sensibles. D'où nous pouvons conjecturer qu'elle sorte de notions avoient ceux qui les premiers parlerent ces Langues-là, d'où elles leur venoient dans l'esprit, & comment la nature suggéra inopinément aux hommes l'origine & le principe de toutes leurs connoissances, par les noms même qu'ils donnoient aux choses.

ser. J'ai réfuté cette erreur (a).

On voit évidemment comment tous ces noms ont été figurés dans leur origine. On pourroit prendre, parmi des termes plus abstraits, des exemples où cette vérité ne seroit pas si sensible. Tel est le mot de *pensée* (b) : mais on fera bientôt

(a) Prem. Part. Sect. I. c. I.

(b) Je crois que cet exemple est le plus difficile qu'on puisse choisir. On en peut juger par une difficulté avec laquelle les Cartésiens ont cru réduire à l'absurde ceux qui prétendent que toutes nos connoissances viennent des sens. » Par quel sens, demandent-ils, » des idées routes spirituelles, celle de la pensée, par exemple, & celle de l'être seroient-elles entrées dans l'entendement ? Sont-elles lumineuses ou colorées, pour être entrées par la vûe ? D'un son grave ou aigu, pour être entrées par l'ouïe ? D'une bonne ou mauvaise odeur, pour être entrées par l'odorat ? D'un bon ou d'un mauvais goût, pour être entrées par le goût ? Froides ou chaudes, dures ou molles, pour être entrées par l'attouchement ? Que si on ne peut rien répondre qui ne soit déraisonnable, il faut avouer que les idées spirituelles, telles que celles de l'être & de la pensée, ne tirent en aucune sorte leur origine

convaincu qu'il ne fait pas une exception.

Ce sont les besoins qui fournirent aux hommes les premières occasions de remarquer ce qui se passoit en eux-mêmes, & de l'exprimer par des actions, ensuite par des noms. Ces observations n'eurent donc lieu que relativement à ces besoins, & on ne distingua plusieurs choses qu'autant qu'ils engageoient à le faire. Or les besoins se rapportoient uniquement au Corps. Les premiers noms qu'on donna à ce que nous sommes capables d'éprouver, ne signifient donc que des actions sensibles. Dans la suite les hommes se familiarisèrent peu à peu avec les termes abstraits, devinrent capables de distinguer l'ame du corps, & de

des sens, mais que notre Ame a la faculté de les former de soi-même. » *Art de penser.* Cette objection a été tirée des Confessions de Saint Augustin. Elle pouvoit avoir de quoi séduire avant que Locke eût écrit, mais à présent s'il y a quelque chose de peu solide, c'est l'objection elle-même.

considérer à part les opérations de ces deux substances. Alors ils apperçurent non-seulement quelle étoit l'action du corps, quand on dit, par exemple, *je vois*; mais ils remarquèrent encore particulièrement la perception de l'ame, & commencerent à regarder le terme de *voir* comme propre à désigner l'une & l'autre. Il est même vraisemblable que cet usage s'établit si naturellement, qu'on ne s'aperçût pas qu'on étendoit la signification de ce mot. C'est ainsi qu'un signe qui s'étoit d'abord terminé à une action du corps, devint le nom d'une opération de l'ame.

Plus on voulut réfléchir sur les opérations dont cette voye avoit fourni les idées, plus on sentit la nécessité de les rapporter à différentes classes. Pour cet effet on n'imagina pas de nouveaux termes, ce n'auroit pas été le moyen le plus facile de se faire entendre: Mais on étendit peu à peu & selon le besoin la signification de quelques-uns des noms qui étoient devenus les signes des opérations

érations de l'ame; de sorte qu'un d'eux se trouva enfin si général, qu'il les exprima toutes: c'est celui de *pensée*. Nous-mêmes nous ne nous conduisons pas autrement, quand nous voulons indiquer une idée abstraite, que l'usage n'a pas encore déterminée. Tout confirme donc ce que je viens de dire dans le paragraphe précédent, *que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles.*

§. 104. On oublia l'origine de ces signes, aussi-tôt que l'usage en fut familier, & on tomba dans l'erreur de croire qu'ils étoient les noms les plus naturels des choses spirituelles. On s'imagina même qu'ils en expliquoient parfaitement l'essence & la nature, quoi qu'ils n'exprimassent que des analogies fort imparfaites. Cet abus se montre sensiblement dans les Philosophes anciens, il s'est conservé chez les meilleurs des modernes, & il est la principale cause de la lenteur de nos progrès dans la manière de raisonner.

§. 105. Les hommes principale-

ment dans l'origine des Langues , étant peu propres à réfléchir sur eux-mêmes, ou n'ayant, pour exprimer ce qu'ils y pouvoient remarquer, que des signes jusques-là appliqués à des choses toutes différentes ; on peut juger des obstacles qu'ils eurent à surmonter, avant de donner des noms à certaines opérations de l'Ame. Les particules, par exemple, qui lient les différentes parties du discours, ne durent être imaginées que fort tard. Elles expriment la manière dont les objets nous affectent, & les jugemens que nous en portons, avec une finesse qui échappa long-tems à la grossièreté des esprits, ce qui rendit les hommes incapables de raisonnement. Raïsonner, c'est exprimer les rapports qui sont entre différentes propositions ; or il est évident qu'il n'y a que les conjonctions qui en fournissent les moyens. Le langage d'action ne pouvoit que foiblement suppléer au défaut de ces particules ; & l'on ne fut en état d'exprimer avec des noms les rapports dont elles sont

les signes, qu'après qu'ils eurent été fixés par des circonstances marquées, & à beaucoup de reprises. Nous verrons plus bas que cela donna naissance à l'apologue.

§. 106. Les hommes ne s'entendent jamais mieux, que lorsqu'ils donnent des noms aux objets sensibles. Mais aussi tôt qu'ils voulurent passer aux notions archétypes, comme ils manquoient ordinairement de modèles, qu'ils se trouvoient dans des circonstances qui varioient sans cesse, & que tous ne savoient pas également bien conduire les opérations de leur Ame, ils commencerent à avoir bien de la peine à s'entendre. On rassembla sous un même nom plus ou moins d'idées simples, & souvent des idées infiniment opposées : de-là bien des disputes de mot. Il fut rare de trouver sur ces matières dans deux Langues différentes des termes qui se répondissent parfaitement. Au contraire il fut très-commun, dans une même Langue, d'en remarquer dont le sens n'étoit point assez détermi-

né, & dont on pouvoit faire mille applications différentes. Ces vices sont passés jusques dans les Ouvrages des Philosophes, & sont le principe de bien des erreurs.

Nous avons vu, en parlant des noms des substances, que ceux des idées complexes ont été imaginés avant les noms des idées simples (a): on a suivi un ordre tout différent, quand on a donné des noms aux notions archétypes. Ces notions n'étant que des collections de plusieurs idées simples que nous avons rassemblées à notre choix, il est évident que nous n'avons pu les former, qu'après avoir déjà déterminé par des noms particuliers chacune des idées simples que nous y avons voulu faire entrer. On n'a, par exemple, donné le nom de *courage* à la notion dont il est le signe, qu'après avoir fixé par d'autres noms les idées de *danger*, *connoissance du danger*, *obligation de s'y exposer*, & *fermeté à remplir cette obligation*.

(a) Ci-dessus §. 82.

§. 107. Les pronoms furent les derniers mots qu'on imagina, parce qu'ils furent les derniers dont on sentit la nécessité: il est même vraisemblable qu'on fut long-tems avant de s'y accoutumer. Les esprits dans l'habitude de réveiller à chaque fois une même idée par un même mot, avoient de la peine à se faire à un nom qui tenoit lieu d'un autre, & quelquefois d'une phrase entière.

§. 108. Pour diminuer ces difficultés, on mit dans le discours les pronoms avant les verbes; car étant par-là plus près des noms dont ils tenoient la place, leurs rapports en devenoient plus sensibles. Notre Langue s'en est même fait une règle; on ne peut excepter que le cas où un verbe est à l'impératif, & qu'il marque commandement: on dit, *faites-le*. Cet usage n'a peut-être été introduit que pour distinguer davantage l'impératif du présent. Mais si l'impératif signifie une défense, le pronom reprend sa place naturelle: on dit, *ne le faites pas*. La raison m'en paroît sensible. Le

verbe signifie l'état d'une chose, & la négation marque la privation de cet état; il est donc naturel, pour plus de clarté, de ne la pas séparer du verbe. Or c'est *pas* qui la rend complete: par conséquent, il est plus nécessaire qu'il soit joint au verbe, que *ne*. Il me semble même que cette particule ne veut jamais être séparée de son verbe: je ne fais si les Grammairiens en ont fait la remarque.

§. 109. On n'a pas toujours consulté la nature des mots, quand on a voulu les distribuer en différentes classes: c'est pourquoi on a mis au nombre des pronoms des mots qui n'en sont pas. Quand on dit, par exemple, *voulez-vous me donner cela; vous, me, cela* désignent la personne qui parle, celle à qui l'on parle & la chose qu'on demande. Ainsi ce sont-là proprement des noms qui ont été connus long-tems avant les pronoms, & qui ont été placés dans le discours suivant l'ordre des autres noms; c'est-à-dire, avant le verbe, quand ils en étoient le régime, &

après, quand ils le régissoient: on disoit, *cela vouloir moi*, pour dire, *je veux cela*.

§. 110. Je crois qu'il ne nous reste plus à parler que de la distinction des genres: mais il est visible qu'elle ne doit son origine, qu'à la différence des sexes; & qu'on n'a rapporté les noms à deux ou trois sortes de genres, qu'afin de mettre plus d'ordre & plus de clarté dans le langage.

§. 111. Tel est l'ordre, ou à peu près, dans lequel les mots ont été inventés. Les Langues ne commencerent proprement à avoir un stile, que quand elles eurent des noms de toutes les espèces, & qu'elles se furent fait des principes fixes pour la construction du discours. Auparavant ce n'étoit qu'une certaine quantité de termes, qui n'exprimoient une suite de pensées, qu'avec le secours du langage d'action. Il faut cependant remarquer que les pronoms n'étoient nécessaires que pour la précision du stile.

## C H A P I T R E X I.

*De la signification des mots.*

§. 112. **I**L suffit de considérer comment les noms ont été imaginés, pour remarquer que ceux des idées simples sont les moins susceptibles d'équivoques : car les circonstances déterminent sensiblement les perceptions auxquelles ils se rapportent. Je ne puis douter de la signification de ces mots, *blanc*, *noir*, si je remarque qu'on les emploie pour désigner certaines perceptions que j'éprouve actuellement.

§. 113. Il n'en est pas de même des notions complexes : elles sont quelquefois si composées, qu'on ne peut rassembler que fort lentement les idées simples qui doivent leur appartenir. Quelques qualités sensibles qu'on observa facilement, composerent d'abord la notion qu'on se fit d'une substance : dans la suite on

la rendit plus complexe, selon qu'on fut plus habile à saisir de nouvelles qualités. Il est vraisemblable, par exemple, que la notion de l'or ne fut au commencement que celle d'un corps jaune & fort pesant : une expérience y fit quelque tems après ajouter la malléabilité ; une autre, la ductilité ou la fixité ; & ainsi successivement toutes les qualités dont les plus habiles Chimistes ont formé l'idée qu'ils ont de cette substance. Chacun put observer que les nouvelles qualités qu'on y découvroit, avoient, pour entrer dans la notion qu'on s'en étoit déjà faite, le même droit que les premières qu'on y avoit remarquées. C'est pourquoi il ne fut plus possible de déterminer le nombre des idées simples qui pouvoient composer la notion d'une substance. Selon les uns il étoit plus grand, selon les autres il l'étoit moins : cela dépendoit entièrement des expériences, & de la sagacité qu'on apportoit à les faire. Par-là la signification des noms des substances a nécessairement été fort incertaine,

& a occasionné quantité de disputes de mots. Nous sommes naturellement portés à croire que les autres ont les mêmes idées que nous, parce qu'ils se servent du même langage; d'où il arrive souvent que nous croyons être d'avis contraires, quoique nous défendions les mêmes sentimens. Dans ces occasions il suffiroit d'expliquer le sens des termes, pour faire évanouir les sujets de dispute, & pour rendre sensible le frivole de bien des questions que nous regardons comme importantes. Locke en donne un exemple qui mérite d'être rapporté.

„ Je me trouvai, dit-il, un jour  
 „ dans une assemblée de Médecins  
 „ habiles & pleins d'esprit, où l'on  
 „ vint à examiner par hazard si  
 „ quelque *liqueur* passoit à travers  
 „ les filaments des nerfs : les senti-  
 „ mens furent partagés, & la dis-  
 „ pute dura assez long-tems, cha-  
 „ cun proposant de part & d'autre  
 „ différens argumens pour appuyer  
 „ son opinion. Comme je me suis  
 „ mis dans l'esprit depuis long-

„ tems, qu'il pourroit bien être  
 „ que la plus grande partie des dis-  
 „ putes roule plutôt sur la signifi-  
 „ cation des mots que sur une dif-  
 „ férence réelle qui se trouve dans  
 „ la manière de concevoir les cho-  
 „ ses, je m'avisai de demander à  
 „ ces Messieurs qu'avant que de  
 „ pousser plus loin cette dispute,  
 „ ils voulussent premièrement exa-  
 „ miner & établir entre eux, ce  
 „ que signifioit le mot de *liqueur*. Ils  
 „ furent d'abord un peu surpris de  
 „ cette proposition; & s'ils eussent  
 „ été moins polis, ils l'auroient  
 „ peut-être regardée avec mépris  
 „ comme frivole & extravagante,  
 „ puisqu'il n'y avoit personne dans  
 „ cette assemblée, qui ne crut en-  
 „ tendre parfaitement ce que signi-  
 „ fioit le mot de *liqueur*, qui, je  
 „ crois, n'est pas effectivement un  
 „ des noms des substances le plus  
 „ embarrassé. Quoi qu'il en soit,  
 „ ils eurent la complaisance de cé-  
 „ der à mes instances; & ils trou-  
 „ vèrent enfin, après avoir examiné  
 „ la chose, que la signification de



„ ce mot n'étoit pas si déterminée  
 „ ni si certaine qu'ils l'avoient tous  
 „ crû jusqu'alors, & qu'au contraire  
 „ chacun d'eux le faisoit signe d'une  
 „ différente idée complexe. Ils vi-  
 „ rent par-là que le fort de leur dis-  
 „ pute rouloit sur la signification  
 „ de ce terme, & qu'ils conve-  
 „ noient tous à près de la même  
 „ chose, savoir que quelque ma-  
 „ tière fluide & subtile passoit à  
 „ travers les pores des nerfs; quoi-  
 „ qu'il ne fut pas si facile de dé-  
 „ terminer si cette matière devoit  
 „ porter le nom de liqueur, ou  
 „ non; chose qui bien considérée  
 „ par chacun d'eux, fut jugée in-  
 „ digne d'être mise en dispute (a).

§. 114. La signification des noms  
 des idées archétypes est encore plus  
 incertaine que celle des noms des  
 substances, soit parce qu'on trou-  
 ve rarement le modèle des collec-  
 tions auxquelles ils appartiennent,  
 soit parce qu'il est souvent bien

(a) Liv. III. Ch. IX. §. XVI.

difficile d'en remarquer toutes les  
 parties, quand même on en a le mo-  
 dèle: les plus essentielles sont préci-  
 sément celles qui nous échappent  
 davantage. Pour se faire; par exem-  
 ple, l'idée d'une action criminelle,  
 il ne suffit pas d'observer ce qu'elle  
 a d'extérieur & de visible, il faut  
 encore saisir des choses qui ne tom-  
 bent pas sous les sens. Il faut péné-  
 trer dans l'intention de celui qui la  
 commet, découvrir le rapport qu'elle  
 a avec la loi, & même quelque-  
 fois connoître plusieurs circonstan-  
 ces qui l'ont précédée. Tout cela  
 demande un soin dont notre négli-  
 gence, ou notre peu de sagacité  
 nous rend communément incapa-  
 bles.

§. 115. Il est curieux de remar-  
 quer avec quelle confiance on se  
 sert du langage dans le moment  
 même qu'on en abuse le plus. On  
 croit s'entendre, quoiqu'on n'ap-  
 porte aucune précaution pour y  
 parvenir. L'usage des mots est de-  
 venu si familier, que nous ne dou-  
 tons point qu'on ne doive saisir no-

tre pensée, aussi-tôt que nous les prononçons; comme si les idées ne pouvoient qu'être les mêmes dans celui qui parle & dans celui qui écoute. Au lieu de remédier à ces abus, les Philosophes ont eux-mêmes affecté d'être obscurs. Chaque secte a été interressée à imaginer des termes ambigus, ou vuides de sens. C'est par-là qu'on a cherché à cacher les endroits foibles de tant de systèmes frivoles ou ridicules; & l'adresse à y réussir a passé, comme Locke le remarque (a), pour pénétration d'esprit & pour véritable savoir. Enfin il est venu des hommes qui composant leur langage du jargon de toutes les sectes, ont soutenu le pour & le contre sur toutes sortes de matières: talent qu'on a admiré & qu'on admire peut-être encore; mais qu'on traiteroit avec un souverain mépris, si l'on apprécioit mieux les choses. Pour prévenir tous ces abus, voici quelle doit être la signification précise des mots:

(a) L. III. Ch. X.

§. 116. Il ne faut se servir des signes que pour exprimer les idées qu'on a soi-même dans l'esprit. Sil s'agit des substances, les noms qu'on leur donne, ne doivent se rapporter qu'aux qualités qu'on y a remarquées, & dont on a fait des collections. Ceux des idées archétypes ne doivent aussi désigner qu'un certain nombre d'idées simples, qu'on est en état de déterminer. Il faut surtout éviter de supposer légèrement que les autres attachent aux mêmes mots les mêmes idées que nous. Quand on agite une question, notre premier soin doit être de considérer, si les notions complexes des personnes avec qui nous nous entretenons, renferment un plus grand nombre d'idées simples que les nôtres. Si nous le soupçonnons plus grand, il faut nous informer de combien & de quelles espèces d'idées: s'il nous paroît plus petit, nous devons faire connoître quelles idées simples nous y ajoutons de plus.

Quant aux noms généraux, nous

ne pouvons les regarder que comme des signes, qui distinguent les différentes classes sous lesquelles nous distribuons nos idées : & lorsqu'on dit qu'une substance appartient à une espèce, nous devons entendre simplement qu'elle renferme les qualités qui sont contenues dans la notion complexe dont un certain mot est le signe.

Dans tout autre cas que celui des substances, l'essence de la chose se confond avec la notion que nous nous en sommes fait ; & , par conséquent, un même nom est également le signe de l'une & de l'autre. Un espace terminé par trois lignes est tout à la fois l'essence & la notion du triangle. Il en est de même de tout ce que les Mathématiciens confondent sous le terme général de *grandeur*. Les Philosophes voyant qu'en Mathématiques la notion de la chose emporte la connoissance de son essence, ont conclu précipitamment qu'il en étoit de même en Physique, & se sont imaginés confondre l'essence même des substances.

Les

Les idées en Mathématiques étant déterminées d'une manière sensible, la confusion de la notion de la chose avec son essence n'entraîne aucun abus ; mais dans les sciences où l'on raisonne sur des idées archétypes, il arrive qu'on en est moins en garde contre les disputes de mot. On demande, par exemple, quelle est l'essence des Poèmes dramatiques qu'on appelle *Comédies* ; & si certaines Pièces auxquelles on donne ce nom, méritent de le porter.

Je remarque que le premier qui a imaginé des *Comédies*, n'a point eu de modèle : par conséquent, l'essence de cette sorte de Poèmes étoit uniquement dans la notion qu'il s'en est faite. Ceux qui sont venus après lui, ont successivement ajouté quelque chose à cette première notion, & ont par-là changé l'essence de la *Comédie*. Nous avons le droit d'en faire autant : mais au lieu d'en user, nous consultons les modèles que nous avons aujourd'hui, & nous formons notre idée d'après ceux qui nous plaisent da-

O

avantage. En conséquence nous n'admettons dans la classe des Comédies que certaines Pièces, & nous en excluons toutes les autres. Qu'on demande ensuite si tel Poëme est une Comédie, ou non; nous répondrons chacun selon les notions que nous nous sommes faites, & comme elles ne sont pas les mêmes, nous paroîtrons prendre des partis différens. Si nous voulions substituer les idées à la place des noms, nous connoîtrions bien-tôt que nous ne différons que par la manière de nous exprimer. Au lieu de borner ainsi la notion d'une chose, il seroit bien plus raisonnable de l'étendre à mesure qu'on trouve de nouveaux genres qui peuvent lui être subordonnés. Ce seroit ensuite une recherche curieuse & solide que d'examiner quel genre est supérieur aux autres.

On peut appliquer au Poëme épique ce que je viens de dire de la Comédie, puisqu'on agite comme de grandes questions: Si le Paradis perdu, le Lutrin, &c. sont des Poëmes épiques.

Il suffit quelquefois d'avoir des idées incomplètes, pourvu qu'elles soient déterminées; d'autrefois il est absolument nécessaire qu'elles soient complètes: cela dépend de l'objet qu'on a en vue. On devroit surtout distinguer si l'on parle des choses pour en rendre raison, ou seulement pour s'instruire. Dans le premier cas ce n'est pas assez d'en avoir quelques idées, il faut les connoître à fonds. Mais un défaut assez général, c'est de décider sur tout avec des idées en petit nombre, & souvent même mal déterminées.

J'indiquerai, en traitant de la méthode, les moyens dont on peut se servir pour déterminer toujours les idées que nous attachons à différens signes.



## CHAPITRE XII.

## Des inversions.

§. 117. **N**ous nous flattons que le François a sur les langues anciennes l'avantage d'arranger les mots dans le discours, comme les idées s'arrangent d'elles-mêmes dans l'esprit; parce que nous nous imaginons que l'ordre le plus naturel demande qu'on fasse connoître le sujet dont on parle, avant d'indiquer ce qu'on en affirme; c'est-à-dire, que le verbe soit précédé de son nominatif & suivi de son régime. Cependant nous avons vû que dans l'origine des langues la construction la plus naturelle exigeoit un ordre tout différent.

Ce qu'on appelle ici naturel, varie nécessairement selon le génie des langues, & se trouve dans quelques-unes plus étendu que dans d'autres. Le Latin en est la preuve; il allie des constructions tout-à-fait contrai-

res, & qui néanmoins paroissent également conformes à l'arrangement des idées. Telles sont celles-ci: *Alexander vicit Darium, Darium vicit Alexander.* Si nous n'adoptons que la première, *Alexandre a vaincu Darius*, ce n'est pas qu'elle soit seule naturelle, mais c'est que nos déclinaisons ne permettent pas de concilier la clarté avec un ordre différent.

Surquoi seroit fondée l'opinion de ceux qui prétendent que dans cette proposition, *Alexandre a vaincu Darius*, la construction Françoisé seroit seule naturelle? Qu'ils considèrent la chose du côté des opérations de l'Âme, ou du côté des idées, ils reconnoîtront qu'ils sont dans un préjugé. En la prenant du côté des opérations de l'Âme, on peut supposer que les trois idées qui forment cette proposition, se réveillent tout à la fois dans l'esprit de celui qui parle, ou qu'elles s'y réveillent successivement. Dans le premier cas il n'y a point d'ordre entre elles; dans le second il peut

varier, parce qu'il est tout aussi naturel que les idées d'*Alexandre* & de *vaincre* se retracent à l'occasion de celle de *Darius*, comme il est naturel que celle de *Darius* se retrace à l'occasion des deux autres.

L'erreur ne sera pas moins sensible, quand on envisagera la chose du côté des idées, car la subordination qui est entre elles, autorise également les deux constructions latines; *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander*: en voici la preuve.

Les idées se modifient dans le discours selon que l'une explique l'autre, l'étend, ou y met quelque restriction. Par-là elles sont naturellement subordonnées entre elles, mais plus ou moins immédiatement, à proportion que leur liaison est elle-même plus ou moins immédiate. Le nominatif est lié avec le verbe, le verbe avec son régime, l'adjectif avec son substantif, &c. Mais la liaison n'est pas aussi étroite entre le régime du verbe & son nomina-

tif, puisque ces deux noms ne se modifient que par le moyen du verbe. L'idée de *Darius*, par exemple, est immédiatement liée à celle de *vainquit*, celle de *vainquit* à celle d'*Alexandre*, & la subordination qui est entre ces trois idées conserve le même ordre.

Cette observation fait comprendre que pour ne pas choquer l'arrangement naturel des idées, il suffit de se conformer à la plus grande liaison qui est entre elles. Or c'est ce qui se rencontre également dans les deux constructions Latines, *Alexander vicit Darium*, *Darium vicit Alexander*. Elles sont donc aussi naturelles l'une que l'autre. On ne se trompe à ce sujet que parce qu'on prend pour plus naturel un ordre qui n'est qu'une habitude que le caractère de notre langue nous a fait contracter. Il y a cependant dans le François même des constructions qui auroient pu faire éviter cette erreur, puisque le nominatif y est beaucoup mieux après le verbe: on dit, par exemple, *Da-*

*rius que vainquit Alexandre.*

§. 118. La subordination des idées est altérée à proportion qu'on se conforme moins à leur plus grande liaison ; & pour lors les constructions cessent d'être naturelles. Telle seroit celle-ci, *vicit Davium Alexander* ; car l'idée d'*Alexander* seroit séparée de celle de *vicit* à laquelle elle doit être liée immédiatement.

§. 119. Les Auteurs Latins fournissent des exemples de toutes sortes de constructions. *Conferte hanc pacem cum illo bello* : En voilà une dans l'analogie de notre langue. *Hujus pratoris adventum, cum illius Imperatoris victoria ; hujus cohortem impuram, cum illius exercitu invicto ; hujus libidines, cum illius continentia* : En voilà qui sont aussi naturelles que la première, puisque la liaison des idées n'y est point altérée ; cependant notre langue ne les permettroit pas. Enfin la période est terminée par une construction qui n'est pas naturelle. *Ab illo, qui cepit, conditas ; ab hoc, qui constitutas accepit, captas dicitis*  
*Siracusas.*

*Siracusas.* *Siracusas* est séparé de *conditas*, *conditas* d'*ab illo*, &c. Ce qui est contraire à la subordination des idées.

§. 120. Les inversions, lorsqu'elles ne se conforment pas à la plus grande liaison des idées, auroient des inconvénients, si la langue Latine n'y remédioit par le rapport que les terminaisons mettent entre les mots qui ne devoient pas naturellement être séparés. Ce rapport est tel que l'esprit rapproche facilement les idées les plus écartées, pour les placer dans leur ordre : si ces constructions font quelque violence à la liaison des idées, elles ont d'ailleurs des avantages qu'il est important de connoître.

Le premier c'est de donner plus d'harmonie au discours. En effet, puisque l'harmonie d'une langue consiste dans le mélange des sons de toute espèce, dans leur mouvement, & dans les intervalles par où ils succèdent, on voit quelle harmonie devoient produire des inversions choisies avec goût : Ciceron

donne pour un modèle la période que je viens de rapporter (a).

§. 121. Un autre avantage, c'est d'augmenter la force & la vivacité du stile : cela paroît par la facilité qu'on a de mettre chaque mot à la place où il doit naturellement produire le plus d'effet. Peut-être demandera-t-on par quelle raison un mot a plus de force dans un endroit que dans un autre.

Pour le comprendre, il ne faut que comparer une construction où les termes suivent la liaison des idées, avec celle où ils s'en écartent. Dans la première, les idées se présentent si naturellement que l'esprit en voit toute la suite, sans que l'imagination ait presque d'exercice. Dans l'autre, les idées qui devoient se suivre immédiatement, sont trop séparées pour se saisir de la même manière : mais si elle est faite avec adresse, les mots les plus éloignés se rapprochent sans effort, par le

(a) Traité de l'Orateur.

rappoit que les terminaifons mettent entre eux. Ainsi le foible obstacle qui vient de leur éloignement, ne paroît fait que pour exciter l'imagination ; & les idées ne font dispersées, qu'afin que l'esprit obligé de les rapprocher lui-même, en sente la liaison ou le contraste avec plus de vivacité. Par cet artifice toute la force d'une phrase se réunit quelquefois dans le mot qui la termine. Par exemple,

... Nec quicquam tibi prodest

Aërias tentasse domos, animoque rotundum

Percurrisse polum, morituro (a).

Ce dernier mot (*morituro*) finit avec force, parce que l'esprit ne peut le rapprocher de *tibi*, auquel il se rapporte, sans se retracer naturellement tout ce qui l'en sépare. Transposez *morituro* conformément à la liaison des idées, & dites *Nec quicquam tibi*

(a) Hor. L. 1. Ode 28.



*morituro*, &c. l'effet ne sera plus le même, parce que l'imagination n'a plus le même exercice. Ces fortes d'inversions participent au caractère du langage d'action, dont un seul signe équivaloit souvent à une phrase entière.

§. 122. De ce second avantage des inversions il en naît un troisième: c'est qu'elles font un tableau: je veux dire qu'elles réunissent dans un seul mot les circonstances d'une action, en quelque sorte comme un Peintre les réunit sur une toile: si elles les offroient l'une après l'autre, ce ne seroit qu'un simple récit. Un exemple mettra ma pensée dans tout son jour.

*Nimpha flebant Daphnim extinctum funere crudeli*: voilà une simple narration. J'apprends que les Nymphes pleuroient, qu'elles pleuroient Daphnis, que Daphnis étoit mort, &c. Ainsi les circonstances venant l'une après l'autre, ne font sur moi qu'une légère impression. Mais qu'on change l'ordre des mots, & qu'on dise:

*Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim flebant* (a)

l'effet est tout différent, parce qu'ayant lu *extinctum Nymphæ crudeli funere*, sans rien apprendre, je vois à *Daphnim* un premier coup de pinceau, à *flebant* j'en vois un second, & le tableau est achevé. Les Nymphes en pleurs, Daphnis mourant, cette mort accompagnée de tout ce qui peut rendre un destin déplorable, me frappent tout à la fois. Tel est le pouvoir des inversions sur l'imagination.

§. 123. Le dernier avantage que je trouve dans ces fortes de constructions, c'est de rendre le stile plus précis. En accoutumant l'esprit à rapporter un terme à ceux qui dans la même phrase en sont les plus éloignés, elles l'accoutument à en éviter la répétition. Notre langue est si peu propre à nous faire prendre

(a) Virg. Ecl. 5. v. 20.

cette habitude, qu'on diroit que nous ne voyons le rapport de deux mots, qu'autant qu'ils se suivent immédiatement.

§. 124. Si nous comparons le François avec le Latin, nous trouverons des avantages & des inconvéniens de part & d'autre. De deux arrangemens d'idées également naturels, notre langue n'en permet ordinairement qu'un; elle est donc par cet endroit moins variée & moins propre à l'harmonie. Il est rare qu'elle souffre de ces inversions où la liaison des idées s'altère; elle est donc naturellement moins vive. Mais elle se dédommage du côté de la simplicité & de la netteté de ses tours. Elle aime que ses constructions se conforment toujours à la plus grande liaison des idées. Par-là elle accoutume de bonne heure l'esprit à saisir cette liaison, le rend naturellement plus exact, & lui communique peu à peu ce caractère de simplicité & de netteté, par où elle est elle-même si supérieure dans bien des genres. Nous verrons

ailleurs (a) combien ces avantages ont contribué aux progrès de l'esprit philosophique, & combien nous sommes dédommagés de la perte de quelques beautés particulières aux langues anciennes. Afin qu'on ne pense pas que je promets un paradoxe, je ferai remarquer qu'il est naturel que nous nous accoutumions à lier nos idées conformément au génie de la langue dans laquelle nous sommes élevés, & que nous acquerions de la justesse, à proportion qu'elle en a elle-même davantage.

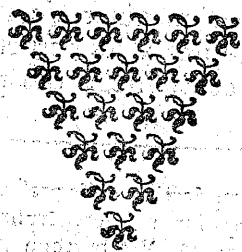
§. 125. Plus nos constructions sont simples, plus il est difficile d'en saisir le caractère. Il me semble qu'il étoit bien plus aisé d'écrire en latin. Les conjugaisons & les déclinaisons étoient d'une nature à prévenir beaucoup d'inconvéniens, dont nous ne pouvons nous garantir qu'avec bien de la peine. On réunissoit sans confusion dans une même

(a) Dern. Ch. de cette Sect.

période une grande quantité d'idées; souvent même c'étoit une beauté. En François au contraire on ne faudroit prendre trop de précaution pour ne faire entrer dans une phrase que les idées qui peuvent le plus naturellement s'y construire. Il faut une attention étonnante pour éviter les ambiguïtés que l'usage des pronoms occasionne. Enfin que de ressources ne doit-on pas avoir, quand on se garantit de ces défauts, sans prendre de ces tours écartés qui font languir le discours? mais, ces obstacles surmontés, y a-t-il rien de plus beau que les constructions de notre langue?

§. 126. Au reste je n'oserois me flatter de décider au gré de tout le monde la question sur la préférence de la Langue Latine ou de la Langue Françoisé par rapport au point que je traite dans ce Chapitre. Il y a des esprits qui ne recherchent que l'ordre & la plus grande clarté; il y en a d'autres qui préfèrent la variété & la vivacité. Il est naturel qu'en ces occasions chacun juge par rapport

à lui-même. Pour moi, il me paroît que les avantages de ces deux langues, sont si différens, qu'on ne peut gueres les comparer.



## CHAPITRE XIII.

## De l'écriture (a).

§. 127. **L**es hommes en état de se communiquer leurs pensées par des sons, sentirent la nécessité d'imaginer de nouveaux signes propres à les perpétuer & à les faire connoître à des personnes

(a) Cette Section étoit presque achevée, quand l'Essai sur les Hiéroglyphes traduit de l'Anglois de M. Warburthon, me tomba entre les mains : Ouvrage où l'esprit philologique & l'érudition régnerent également. Je vis avec plaisir que j'avois pensé, comme son auteur, que le langage a dû dès les commencemens être fort figuré & fort métaphorique. Mes propres réflexions m'avoient aussi conduit à remarquer que l'écriture n'avoit d'abord été qu'une simple peinture : mais je n'avois point encore tenté de découvrir par quels progrès on étoit arrivé à l'invention des lettres, & il me paroissoit difficile d'y réussir. La chose a été parfaitement exécutée par M. Warburthon ; j'ai extrait de son Ouvrage tout ce que j'en dis, ou à peu près.

absentes (a). Alors l'imagination ne leur représenta que les mêmes images qu'ils avoient déjà exprimées par des actions & par des mots, & qui avoient dès les commencemens rendu le langage figuré & métaphorique. Le moyen le plus naturel fut donc de dessiner les images des choses. Pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on représenta la forme de l'un ou de l'autre, & le premier essai de l'écriture ne fut qu'une simple peinture.

§. 128. C'est vraisemblablement à la nécessité de tracer ainsi nos pensées que la peinture doit son origine, & cette nécessité a sans doute concouru à conserver le langage d'action, comme celui qui pouvoit se peindre le plus aisément.

§. 129. Malgré les inconvéniens qui naissoient de cette méthode, les peuples les plus polis de l'Amérique

(a) J'en ai donné les raisons, Ch. VII. de cette Sect.

n'en avoient pas sù inventer de meilleure (a). Les Egyptiens plus ingénieux ont été les premiers à se servir d'une voye plus abrégée, à laquelle on a donné le nom d'Hiéroglyphe (b). Il paroît par le plus ou moins d'art des méthodes qu'ils ont imaginées, qu'ils n'ont inventé les lettres, qu'après avoir suivi l'écriture dans tous ses progrès.

L'embarras que caufoit l'énorme

(a) Les Sauvages de Canada n'en ont pas d'autre.

(b) Les Hiéroglyphes se distinguent en propres & en symboliques. Les propres se subdivisent en curiologiques & en tropiques. Les curiologiques substituoient une partie au tout, & les tropiques représentoient une chose par une autre qui avoit avec elle quelque ressemblance ou analogie connues. Les uns & les autres servoient à divulguer. Les Hiéroglyphes symboliques servoient à tenir caché; on les distinguoit aussi en deux espèces: en tropiques & en énigmatiques. Pour former les symboles tropiques, on employoit les propriétés les moins connues des choses, & les énigmatiques étoient composés du mystérieux assemblage de choses différentes & de parties de divers animaux. Voyez l'Essai sur les Hiergl. §. 20 & suiv.

grosseur des volumes, engagea à n'employer qu'une seule figure pour être le signe de plusieurs choses. Par ce moyen l'écriture qui n'étoit auparavant qu'une simple peinture, devint peinture & caractère; ce qui constitue proprement l'hiéroglyphe. Tel fut le premier degré de perfection qu'acquît cette méthode grossière de conserver les idées des hommes. On s'en est servi de trois manières qui, à consulter la nature de la chose, paroissent avoir été trouvées par degrés & dans trois tems différens. La première consistoit à employer la principale circonstance d'un sujet pour tenir lieu du tout. Deux mains, par exemple, dont l'une tenoit un bouclier & l'autre un arc, représentoient une bataille. La seconde imaginée avec plus d'art consistoit à substituer l'instrument réel ou métaphorique de la chose à la chose même. Un œil placé d'une manière éminente, étoit destiné à représenter la science infinie de Dieu, & une épée représentoit un Tiran. Enfin, on fit plus, on se servit pour

représenter une chose, d'une autre où l'on voyoit quelque ressemblance ou quelque analogie, & ce fut la troisième manière d'employer cette écriture. L'Univers, par exemple, étoit représenté par un serpent, & la bigarure de ses taches désignoit les étoiles.

§. 130. Le premier objet de ceux qui imaginèrent les hiéroglyphes, fut de conserver la mémoire des événemens, & de faire connoître les loix, les réglemens, & tout ce qui a rapport aux matières civiles. On eut donc soin dans les commencemens de n'employer que les figures dont l'analogie étoit le plus à la portée de tout le monde : mais cette méthode fit donner dans le raffinement, à mesure que les Philosophes s'appliquèrent aux matières de spéculation. Aussi tôt qu'ils crurent avoir découvert dans les choses des qualités plus abstruses, quelques-uns, soit par singularité, soit pour cacher leurs connoissances au vulgaire, se plurent à choisir pour caractère des figures dont le rapport aux choses

qu'ils vouloient exprimer, n'étoit point connu. Pendant quelque tems ils se bornèrent aux figures dont la nature offre des modèles : mais par la suite elles ne leur parurent ni suffisantes, ni assez commodes pour le grand nombre d'idées que leur imagination leur fournissoit. Ils formèrent donc leurs hiéroglyphes de l'assemblage mystérieux de choses différentes, ou de partie de divers animaux : ce qui les rendit tout-à-fait énigmatiques.

§. 131. Enfin l'usage d'exprimer les pensées par des figures analogues, & le dessein d'en faire quelquefois un secret & un mystère, engagea à représenter les modes mêmes des substances par des images sensibles. On exprima la franchise par un lièvre ; l'impureté, par un bouc sauvage ; l'impudence, par une mouche ; la science par une fourmi, &c. En un mot, on imagina des marques symboliques pour toutes les choses qui n'ont point de formes. On se contenta, dans ces occasions, d'un rapport quelcon-

que : c'est la manière dont on s'étoit déjà conduit , quand on donna des noms aux idées qui s'éloignent des sens.

§. 132. » Jusques-là l'animal ou  
 » la chose qui servoit à représen-  
 » ter , avoit été dessiné au naturel.  
 » Mais lorsque l'étude de la Philo-  
 » sophie , qui avoit occasionné l'é-  
 » criture symbolique , eût porté les  
 » Savans d'Egypte à écrire beau-  
 » coup sur divers sujets , ce dessein  
 » exact multipliant trop les volu-  
 » mes, parut ennuyeux. On se servit  
 » donc par degrés d'un autre caracté-  
 » re , que nous pouvons appeller  
 » l'écriture courante des hiérogly-  
 » phes. Il ressembloit aux caractères  
 » Chinois , & , après avoir d'abord  
 » été formé du seul contour de la  
 » figure , il devint à la longue une  
 » sorte de marque. L'effet naturel  
 » que produisit cette écriture cou-  
 » rante , fut de diminuer beaucoup  
 » de l'attention qu'on donnoit au  
 » symbole , & de la fixer à la chose  
 » signifiée. Par ce moyen l'étude de  
 » l'écriture symbolique se trouva  
 » fort

» fort abrégée ; n'y ayant alors  
 » presque autre chose à faire qu'à  
 » se rappeler le pouvoir de la mar-  
 » que symbolique , au lieu qu'upa-  
 » ravant il falloit être instruit des  
 » propriétés de la chose ou de l'a-  
 » nimal qui étoit employé comme  
 » symbole. En un mot , cela réduisit  
 » cette sorte d'écriture à l'état où  
 » est présentement celle des Chinois.

§. 133. Ces caractères ayant es-  
 fuyé autant de variations , il n'étoit pas aisé de reconnoître comment ils provenoient d'une écriture qui n'avoit été qu'une simple peinture. C'est pourquoi quelques Savans sont tombés dans l'erreur de croire que l'écriture des Chinois n'a pas commencé comme celle des Egyptiens.

§. 139. » Voilà l'histoire géné-  
 » rale de l'écriture conduite par  
 » une gradation simple depuis l'état  
 » de la peinture jusqu'à celui de la  
 » lettre : car les lettres sont les  
 » derniers pas qui restent à faire  
 » après les marques Chinoises , qui  
 » d'un côté participent de la nature  
 » des hiéroglyphes Egyptiens , &

„ de l'autre participent des lettres  
 „ précisément de même que les  
 „ hiéroglyphes participoient éga-  
 „ lement des peintures Mexicaines  
 „ & des caractères Chinois. Ces  
 „ caractères sont si voisins de notre  
 „ écriture qu'un alphabet diminué  
 „ simplement l'embaras de leur  
 „ nombre, & en est l'abrégé suc-  
 „ cinct.

§. 135. Malgré tous les avanta-  
 ges des lettres, les Egyptiens, long-  
 tems après qu'elles eurent été trou-  
 vées, conservèrent encore l'usage  
 des hiéroglyphes. C'est que toute  
 la science de ce peuple se trouvoit  
 confiée à cette sorte d'écriture. La  
 vénération qu'on avoit pour les li-  
 vres, passa aux caractères dont les  
 Savans perpétuerent l'usage. Mais  
 ceux qui ignoroient les sciences,  
 ne furent pas tentés de continuer  
 de se servir de cette écriture.  
 Tout ce que put sur eux l'autorité  
 des Savans, fut de leur faire regar-  
 der ces caractères avec respect, &  
 comme des choses propres à embel-  
 lir les monumens publics, où l'on

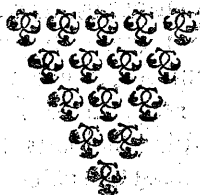
continua de les employer. Peut-  
 être même les Prêtres Egyptiens  
 voyoient-ils avec plaisir que peu à  
 peu ils se trouvoient seuls avoir la  
 clef d'une écriture qui conservoit  
 les secrets de la religion. Voilà ce  
 qui a donné lieu à l'erreur de ceux  
 qui se sont imaginés que les hiéro-  
 glyphes renfermoient les plus grands  
 mystères.

§. 136. „ Par ce détail on voit  
 „ comment il est arrivé que ce qui  
 „ devoit son origine à la nécessité,  
 „ a été dans la suite employé au se-  
 „ cret & a été cultivé pour l'orne-  
 „ ment. Mais par un effet de la  
 „ révolution continuelle des cho-  
 „ ses, ces mêmes figures qui avoient  
 „ d'abord été inventées pour la clar-  
 „ té, & puis converties en mysté-  
 „ res, ont repris à la longue leur  
 „ premier usage. Dans les siècles  
 „ florissans de la Grece & de Rome,  
 „ elles étoient employées sur les  
 „ monumens & sur les médailles,  
 „ comme le moyen le plus propre  
 „ à faire connoître la pensée : de  
 „ sorte que le même symbole qui



» cachoit en Egypte une sagesse  
 » profonde, étoit entendu par le  
 » simple peuple en Grece & à  
 » Rome.

§. 137. Le langage dans ses progrès a suivi le sort de l'écriture. Dès les commencemens les figures & les métaphores, furent, comme nous l'avons vû, nécessaires pour la clarté : nous allons rechercher comment elles se changèrent en mistères, & fervirent ensuite à l'ornement, en finissant par être entendues de tout le monde.



## C H A P I T R E X I V.

*De l'origine de la Fable, de la parabole & de l'énigme, avec quelques détails sur l'usage des figures & des métaphores (a).*

§. 138. **P**AR tout ce qui a été dit, il est évident que dans l'origine des langues c'étoit une nécessité pour les hommes de joindre le langage d'action à celui des sons articulés, & de ne parler qu'avec des images sensibles. D'ailleurs les connoissances aujourd'hui les plus communes, étoient si subtiles par rapport à eux, qu'elles ne pouvoient se trouver à leur portée qu'autant qu'elles se rapprochoient des sens. Enfin l'usage des conjonctions n'étant pas connu, il n'étoit

(a) La plus grande partie de ce Chapitre est encore tirée de l'Essai sur les Hiéroglyphes.

pas encore possible de faire des raisonnemens. Ceux qui vouloient, par exemple, prouver combien il est avantageux d'obéir aux loix, ou de suivre les conseils des personnes plus expérimentées, n'avoient rien de plus simple que d'imaginer des faits circonstanciés : l'événement qu'ils rendoient contraire ou favorable selon leurs vûes, avoit le double avantage d'éclairer & de persuader. Voilà l'origine de l'apologue ou de la fable. On voit que son premier objet fut l'instruction, & que, par conséquent, les sujets en furent empruntés des choses les plus familières, & dont l'analogie étoit plus sensible ; ce fut d'abord parmi les hommes, ensuite parmi les bêtes, bien-tôt après parmi les plantes. Enfin l'esprit de subtilité, qui de tout tems a eu ses partisans, engagea à puiser dans les sources les plus éloignées. On étudia les propriétés les plus singulières des êtres, pour en tirer des allusions fines & délicates ; de sorte que la fable fut par degrés changée en parabole, &

enfin rendue mystérieuse au point de n'être plus qu'une énigme. Les énigmes devinrent d'autant plus à la mode que les sages, ou ceux qui se donnoient pour tels, crurent devoir cacher au vulgaire une partie de leurs connoissances. Par-là le langage imaginé pour la clarté, fut changé en mystère. Rien ne retrace mieux le goût des premiers siècles, que les hommes qui n'ont aucune teinture des lettres : tout ce qui est figuré & métaphorique leur plaît, quelle qu'en soit l'obscurité ; ils ne soupçonnent pas qu'il y ait dans ces occasions quelque choix à faire.

§. 139. Une autre cause a encore concouru à rendre le stile de plus en plus figuré, c'est l'usage des hiéroglyphes. Ces deux manières de communiquer nos pensées, ont dû nécessairement influencer l'une sur l'autre (a). Il étoit naturel en parlant

(a) Voyez dans M. Warburton le parallèle ingénieux qu'il fait entre l'apologue, la parabole, l'énigme, les figures & les métaphores d'un côté, & les différentes espèces d'écriture de l'autre.

d'une chose de se servir du nom de la figure hiéroglyphique qui en étoit le simbole ; comme il l'avoit été à l'origine des hiéroglyphes de peindre les figures auxquelles l'usage avoit donné cours dans le langage.

Aussi trouverons-nous « d'un côté  
 » que dans l'écriture hiéroglyphi-  
 » que, le soleil, la lune & les  
 » étoiles, servoient à représenter  
 » les Etats, les Empires, les Rois,  
 » les Reines & les Grands : que  
 » l'éclipse & l'extinction de ces  
 » luminaires marquoient des défaf-  
 » très temporels : que le feu & l'i-  
 » nondation signifioient une désola-  
 » tion produite par la guerre ou  
 » par la famine : & que les plantes  
 » & les animaux indiquoient les  
 » qualités des personnes en particu-  
 » lier, &c. Et d'un autre côté,  
 » nous voyons que les Prophètes  
 » donnent aux Rois & aux Empi-  
 » rés les noms des luminaires céles-  
 » tes ; que leurs malheurs & leurs  
 » renversemens sont représentés par  
 » l'éclipse & l'extinction de ces  
 » mêmes luminaires ; que les étoi-  
 » les

» les qui tombent du Firmament  
 » sont employées à désigner la  
 » destruction des grands ; que le  
 » tonnerre & les vents impétueux  
 » marquent des invasions de la part  
 » des ennemis ; que les lions, les  
 » ours, les léopards, les boucs &  
 » les arbres fort élevés désignent  
 » les Généraux d'armées, les Con-  
 » quérans & les Fondateurs des Em-  
 »pires. En un mot, le stile prophé-  
 » tique semble être un hiéroglyphe  
 » parlant.

§. 140. A mesure que l'écriture devint plus simple, le stile le devint également. En oubliant la signification des hiéroglyphes, on perdit peu à peu l'usage de bien des figures & de bien des métaphores : mais il fallut des siècles pour rendre ce changement sensible. Le stile des anciens Asiaticques étoit prodigieusement figuré : on trouve même dans les Langues Grecque & Latine des traces de l'influence des hiéroglyphes sur le langage (a) ;

(a) *Annus*, par exemple, vient d'*An-*  
*R*

& les Chinois qui se servent encore d'un caractère qui participe des hiéroglyphes, chargent leurs discours d'allégories, de comparaisons & de métaphores.

§. 141. Enfin les figures après toutes ces révolutions furent employées pour l'ornement du discours, quand les hommes eurent acquis des connoissances assez exactes & assez étendues des arts & des sciences, pour en tirer des images qui, sans jamais nuire à la clarté, étoient aussi riantes, aussi nobles, aussi sublimes, que la matière le demandoit. Par la suite les langues ne purent que perdre dans les révolutions qu'elles essuyèrent. On trouvera même l'époque de leur décadence dans ces tems où elles paroissent vouloir s'approprier de plus grandes beautés. On verra les figures & les métaphores s'accumuler & surcharger le stile d'ornemens, au point que le fond

*nilus*; parce que l'année retourne sur elle-même.

ne paroitra plus que l'accessoire. Quand ces momens sont arrivés, on peut retarder, mais on ne sauroit empêcher la chute d'une langue. Il y a dans les choses morales, comme dans les physiques, un dernier accroissement, après lequel il faut qu'elles dépérissent.

C'est ainsi que les figures & les métaphores d'abord inventées par nécessité, ensuite choisies pour servir au mystère, sont devenues l'ornement du discours, lorsqu'elles ont pu être employées avec discernement; & c'est ainsi que dans la décadence des langues, elles ont porté les premiers coups par l'abus qu'on en a fait.



## CHAPITRE XV.

## Du génie des Langues.

§. 142. **D** E U X choses concourent à former le caractère des Peuples ; le climat & le gouvernement. Le climat donne plus de vivacité ou plus de flegme, & par-là dispose plutôt à une forme de gouvernement qu'à une autre : mais ces dispositions s'altèrent par mille circonstances. La stérilité ou l'abondance d'un pays, sa situation ; les intérêts respectifs du peuple qui l'habite, avec ceux de ses voisins ; les esprits inquiets qui le troublent, tant que le gouvernement n'est pas assis sur des fondemens solides ; les hommes rares dont l'imagination subjugué celle de leurs concitoyens ; tout cela & plusieurs autres causes contribuent à altérer, & même à changer quelquefois entièrement les premiers goûts qu'une nation devoit à son climat. Le caractère d'un

peuple souffre donc à peu près les mêmes variations que son gouvernement, & il ne se fixe point que celui-ci n'ait pris une forme constante.

§. 143. Ainsi que le gouvernement influe sur le caractère des Peuples, le caractère des Peuples influe sur celui des Langues. Il est naturel que les hommes toujours pressés par des besoins, & agités par quelque passion, ne parlent pas des choses sans faire connoître l'intérêt qu'ils y prennent. Il faut qu'ils attachent insensiblement aux mots des idées accessoires qui marquent la manière dont ils sont affectés, & les jugemens qu'ils portent. C'est une observation facile à faire ; car il n'y a presque personne dont les discours ne décelent enfin le vrai caractère, même dans ces momens où l'on apporte le plus de précaution à se cacher. Il ne faut qu'étudier un homme quelque tems pour apprendre son langage : je dis son langage, car chacun a le sien selon ses passions : je n'excepte que les hommes

froids & flegmatiques ; ils se conforment plus aisément à celui des autres , & sont par cette raison plus difficiles à pénétrer.

Le caractère des Peuples se montre encore plus ouvertement que celui des particuliers. Une multitude ne sauroit agir de concert pour cacher ses passions. D'ailleurs nous ne songeons pas à faire un mystère de nos goûts, quand ils sont communs à nos compatriotes. Au contraire nous en tirons vanité, & nous aimons qu'ils fassent reconnaître un pays qui nous a donné la naissance, & pour lequel nous sommes toujours prévenus. Tout confirme donc que chaque Langue exprime le caractère du Peuple qui la parle.

§. 114. Dans le Latin, par exemple, les termes d'agriculture emportent des idées de noblesse, qu'ils n'ont point dans notre Langue : la raison en est bien sensible. Quand les Romains jetterent les fondemens de leur Empire, ils ne connoissoient encore que les Arts les plus néces-

saies. Ils les estimèrent d'autant plus, qu'il étoit également essentiel à chaque membre de la République de s'en occuper ; & l'on s'accoutuma de bonne heure à regarder du même œil l'Agriculture & le général qui la cultivoit. Par-là les termes de cet art s'approprièrent les idées accessoires qui les ont annoblis. Ils les conservèrent encore, quand la République Romaine donnoit dans le plus grand luxe ; parce que le caractère d'une Langue, surtout s'il est fixé par des Ecrivains célèbres, ne change pas aussi facilement que les mœurs d'un Peuple. Chez nous les dispositions d'esprit ont été toutes différentes dès l'établissement de la Monarchie. L'estime des Francs pour l'art Militaire, auquel ils devoient un puissant empire, ne pouvoit que leur faire mépriser des arts qu'ils n'étoient pas obligés de cultiver par eux-mêmes, & dont ils abandonnoient le soin à des esclaves. Dès-lors les idées accessoires qu'on attachait aux termes d'agriculture, durent être bien différentes

de celles qu'ils avoient dans la langue Latine.

§. 145. Si le génie des Langues commence à se former d'après celui des Peuples, il n'acheve de se développer que par le secours des grands Ecrivains. Pour en découvrir les progrès, il faut résoudre deux questions, qui ont été souvent discutées, & jamais, ce me semble, bien éclaircies. C'est de savoir pourquoi les Arts & les Sciences ne sont pas également de tous les pays & de tous les siècles; & pourquoi les grands hommes dans tous les genres sont presque contemporains.

La différence des climats a fourni une réponse à ces deux questions. S'il y a des Nations chez qui les Arts & les Sciences n'ont pas pénétré, on prétend que le climat en est la vraie cause; & s'il y en a où ils ont cessé d'être cultivés avec succès, on veut que le climat y ait changé. Mais c'est sans fondement qu'on supposeroit ce changement aussi subit & aussi considérable que les révolutions des Arts & des Sciences. La

climat n'influe que sur les organes; le plus favorable ne peut produire que des machines mieux organisées, & vraisemblablement il en produit en tous tems un nombre à peu près égal. S'il étoit partout le même, on ne laisseroit pas de voir la même variété parmi les peuples: les uns, comme à présent, seroient éclairés, les autres croupiroient dans l'ignorance. Il faut donc des circonstances qui appliquant les hommes bien organisés aux choses pour lesquelles ils sont propres, en développent les talens. Autrement ils seroient comme d'excellens automates qu'on laisseroit dépérir, faute d'en savoir entretenir le mécanisme, & faire jouer les ressorts. Le climat n'est donc pas la cause du progrès des Arts & des Sciences, il n'y est nécessaire que comme une condition essentielle.

§. 146. Les circonstances favorables au développement des génies se rencontrent chez une Nation dans le tems où la Langue commence à avoir des principes fixes, & un caractère décidé. Ce tems est donc

l'époque des grands hommes. Cette observation se confirme par l'Histoire des Arts, mais j'en vais donner une raison tirée de la nature même de la chose.

Les premiers tours qui s'introduisent dans une Langue, ne sont ni les plus clairs, ni les plus précis, ni les plus élégans : il n'y a qu'une longue expérience qui puisse peu à peu éclairer les hommes dans ce choix. Les Langues qui se forment des débris de plusieurs autres, rencontrent même de grands obstacles à leurs progrès. Ayant adopté quelque chose de chacune, elles ne sont qu'un amas bizarre de tours qui ne sont point faits les uns pour les autres. On n'y trouve point cette analogie qui éclaire les Ecrivains, & qui caractérise un langage. Telle a été la nôtre dans son établissement. C'est pourquoi nous avons été long-tems avant d'écrire en langue vulgaire, & que ceux qui les premiers en ont fait l'essai, n'ont pu donner de caractère soutenu à leur stile.

§. 147. Si l'on se rappelle que l'exercice de l'imagination & de la mémoire dépend entièrement de la liaison des idées, & que celle-ci est formée par le rapport & l'analogie des signes (a); on reconnoitra que moins une Langue a de tours analogues, moins elle prête de secours à la mémoire & à l'imagination. Elle est donc peu propre à développer les talens. Il en est des Langues comme des chiffres des Géomètres : elles donnent de nouvelles vues, & étendent l'esprit à proportion qu'elles sont plus parfaites. Les succès de Newton ont été préparés par le choix qu'on avoit fait avant lui des signes, & par les méthodes de calcul, qu'on avoit imaginées. S'il fut venu plutôt, il eut pu être un grand homme pour son siècle, mais il ne seroit pas l'admiration du nôtre. Il en est de même dans les autres genres. Le succès des génies les mieux organisés dépend tout-à-fait des progrès

---

(a) Première Partie. Sect. 2. ch. 3. & 4.



du langage pour le siècle où ils vivent ; car les mots répondent aux signes des Géomètres, & la manière de les employer répond aux méthodes de calcul. On doit donc trouver dans une Langue qui manque de mots, ou qui n'a pas des constructions assez commodes, les mêmes obstacles qu'on trouvoit en Géométrie avant l'invention de l'algebre. Le François a été pendant long-tems si peu favorable aux progrès de l'esprit, que si l'on pouvoit se représenter Corneille successivement dans les différens âges de la Monarchie, on lui trouveroit moins de génie à proportion qu'on s'éloigneroit davantage de celui où il a vécu, & l'on arriveroit enfin à un Corneille qui ne pourroit donner aucune preuve de talent.

§. 148. Peut-être m'objectera-t-on que des hommes tels que ce grand Poète, devoient trouver dans les Langues savantes les secours que la Langue vulgaire leur refusoit.

Je réponds qu'accoutumés à concevoir les choses de la même ma-

nière qu'elles étoient exprimées dans la Langue qu'ils avoient apprise en naissant, leur esprit étoit naturellement retréci. Le peu de précision & d'exactitude ne pouvoit les choquer, parce qu'ils s'en étoient fait une habitude. Ils n'étoient donc pas encore capables de saisir tous les avantages des Langues savantes. En effet qu'on remonte de siècles en siècles, on verra que plus notre Langue a été barbare, plus nous avons été éloignés de connoître la langue Latine ; & que nous n'avons commencé à écrire bien en Latin, que quand nous avons été capable de le faire en François. D'ailleurs ce seroit bien peu connoître le génie des Langues, que de s'imaginer qu'on put faire passer tout d'un coup dans les plus grossières les avantages des plus parfaites : ce ne peut être que l'ouvrage du tems. Pourquoi Marot, qui n'ignoroit pas le Latin, n'a-t-il pas un stile aussi égal que Rousseau à qui il a servi de modèle ? C'est uniquement parce que le François n'avoit pas encore fait assez de pro-

grès. Rousseau, peut-être avec moins de talent, a donné un caractère plus égal au stile Marotique, parce qu'il est venu dans des circonstances plus favorables : un siècle plutôt, il n'y eut pas réussi. La comparaison qu'on pourroit faire de Regnier avec Despreaux, confirme encore ce raisonnement.

§. 149. Il faut remarquer que dans une Langue qui ne s'est pas formée des débris de plusieurs autres, les progrès doivent être beaucoup plus prompts; parce qu'elle a dès son origine un caractère : c'est pourquoi les Grecs ont eu de bonne heure d'excellens Ecrivains.

§. 150. Faisons naître un homme parfaitement bien organisé parmi des Peuples encore barbares, quoique habitans d'un climat favorable aux Arts & aux Sciences; je conçois qu'il peut acquérir assez d'esprit pour devenir un génie par rapport à ces Peuples, mais on voit évidemment qu'il lui est impossible d'égaliser quelques-uns des hommes supérieurs du siècle de Louis XIV. La

chose présentée dans ce point de vue, est si sensible qu'on ne sauroit la révoquer en doute.

Si la Langue de ces Peuples grossiers est un obstacle aux progrès de l'esprit, donnons-lui un degré de perfection, donnons-lui-en deux, trois, quatre; l'obstacle subsistera encore, & ne peut diminuer qu'à proportion des degrés qui auront été ajoutés. Il ne sera donc entièrement levé, que quand cette Langue aura acquis à peu près autant de degrés de perfection, que la nôtre en avoit, quand elle a commencé à former de bons Ecrivains. Il est, par conséquent, démontré que les Nations ne peuvent avoir des génies supérieurs, qu'après que les Langues ont déjà fait des progrès considérables.

§. 151. Voici dans leur ordre les causes qui concourent au développement des talens. 1°. Le climat est une condition essentielle. 2°. Il faut que le gouvernement ait pris une forme constante, & que par-là il ait fixé le caractère d'une Nation. 3°. C'est à ce caractère à en donner

un au langage, en multipliant les tours qui expriment le goût dominant d'un Peuple. 4°. Cela arrive lentement dans les Langues formées des débris de plusieurs autres : mais ces obstacles une fois surmontés ; les règles de l'analogie s'établissent, le langage fait des progrès, & les talens se développent. On voit donc pourquoi les grands Ecrivains ne naissent pas également dans tous les siècles, & pourquoi ils viennent plutôt chez certaines Nations, & plus tard chez d'autres. Il nous reste à examiner par quelle raison les hommes excellens dans tous les genres sont presque contemporains.

§. 152. Quand un génie a découvert le caractère d'une Langue, il l'exprime vivement & le soutient dans tous ses Ecrits. Avec ce secours le reste des gens à talens, qui auparavant n'eussent pas été capables de le pénétrer d'eux-mêmes, l'aperçoivent sensiblement, & l'expriment à son exemple chacun dans son genre. La Langue s'enrichit peu à peu de quantité de nouveaux tours,

qui

qui par le rapport qu'ils ont à son caractère, le développent de plus en plus ; & l'analogie devient comme un flambeau dont la lumière augmente sans cesse, pour éclairer un plus grand nombre d'Ecrivains. Alors tout le monde tourne naturellement les yeux sur ceux qui se distinguent : leur goût devient le goût dominant de la Nation : chacun apporte dans les matières auxquelles il s'applique, le discernement qu'il a puisé chez eux : les talens fermentent : tous les Arts prennent le caractère qui leur est propre ; & l'on voit des hommes supérieurs dans tous les genres. C'est ainsi que les grands talens, de quelque espèce qu'ils soient, ne se montrent qu'après que le langage a déjà fait des progrès considérables. Cela est si vrai, que, quoique les circonstances favorables à l'art Militaire & au Gouvernement, soient les plus fréquentes, les Généraux & les Ministres du premier ordre appartiennent cependant au siècle des grands Ecrivains. Telle est l'influence des gens

S

de Lettres dans l'état ; il me semble qu'on n'en avoit point encore connu toute l'étendue.

§. 153. Si les grands talens doivent leur développement aux progrès sensibles que le langage a fait avant eux, le langage doit à son tour aux talens de nouveaux progrès qui l'élevent à son dernier période : c'est ce que je vais expliquer.

Quoique les grands hommes tiennent par quelque endroit au caractère de leur nation, ils ont toujours quelque chose qui les en distingue. Ils voyent & sentent d'une manière qui leur est propre, & pour exprimer leur manière de voir & de sentir, ils sont obligés d'imaginer de nouveaux tours dans les règles de l'analogie, ou du moins en s'en écartant aussi peu qu'il est possible. Par-là ils se conforment au génie de leur Langue, & lui prêtent en même tems le leur. Corneille développe les intérêts des grands, la politique des ambitieux, & tous les mouvemens de l'ame avec une noblesse & avec une force qui ne font qu'à lui. Ra-

cine avec une douceur & avec une élégance qui caractérisent les petites passions, exprime l'amour, les craintes, & les emportemens. La Mollasse conduit le pinceau avec lequel Quinault peint les plaisirs & la volupté : & plusieurs autres Ecrivains qui ne sont plus, ou qui se distinguent parmi les modernes, ont chacun un caractère que notre Langue s'est peu à peu rendu propre. C'est aux Poètes que nous avons les premières & peut-être aussi les plus grandes obligations. Assujettis à des règles qui les gênent, leur imagination fait de plus grands efforts, & produit nécessairement de nouveaux tours. Aussi les progrès subits du langage sont-ils toujours l'époque de quelque grand Poète. Les Philosophes ne le perfectionnent que long-tems après. Ils ont achevé de donner au nôtre cette exactitude & cette netteté qui font son principal caractère, & qui nous fournissant les signes les plus commodes pour analyser nos idées, nous rendent capables d'appercevoir ce qu'il y a de

plus fin dans chaque objet.

§. 154. Les Philosophes remontent aux raisons des choses, donnent les règles des Arts, expliquent ce qu'ils ont de plus cachés, & par leurs leçons augmentent le nombre des bons juges. Mais si l'on considère les Arts dans les parties qui demandent davantage d'imagination, les Philosophes ne peuvent pas se flatter de contribuer à leurs progrès comme à ceux des Sciences, ils paroissent au contraire y nuire. C'est que l'attention qu'on donne à la connoissance des règles, & la crainte qu'on a de paroître les ignorer, diminue le feu de l'imagination : car cette opération aime mieux être guidée par le sentiment & par l'impression vive des objets qui la frappent, que par une réflexion qui combine & qui calcule tout.

Il est vrai que la connoissance des règles peut être très-utile à ceux qui, dans le moment de la composition, donnent trop d'effort à leur génie pour ne les pas oublier, & qui ne se les rappellent que pour corriger

leurs ouvrages. Mais il est bien difficile que les esprits qui se sentent quelque foiblesse, ne cherchent à s'étayer souvent des règles. Cependant peut-on réussir dans des ouvrages d'imagination, si l'on ne fait pas se refuser de pareils secours ? Ne doit-on pas au moins se méfier de ses productions ? En général le siècle où les Philosophes développent les préceptes des Arts, est celui des Ouvrages communément mieux faits & mieux écrits ; mais les artisans de génie y paroissent plus rares.

§. 155. Puisque le caractère des Langues se forme peu à peu & conformément à celui des Peuples, il doit nécessairement avoir quelque qualité dominante. Il n'est donc pas possible que les mêmes avantages soient communs au même point à plusieurs Langues. La plus parfaite seroit celle qui les réuniroit tous dans le degré qui leur permet de compatir ensemble : car ce seroit sans doute un défaut qu'une Langue excellât si fort dans un genre, qu'elle

ne fut point propre pour les autres. Peut-être que le caractère que la nôtre montre dans les Ouvrages de Quinault & de la Fontaine, prouve que nous n'aurons jamais de Poète qui égale la force de Milton ; & que le caractère de force qui paroît dans le Paradis perdu, prouve que les Anglois n'auront jamais de Poète égal à Quinault & à la Fontaine (a).

§. 156 L'analise & l'imagination sont deux opérations si différentes, qu'elles mettent ordinairement des obstacles aux progrès l'une de l'autre. Il n'y a que dans un certain tempéramment, qu'elles puissent se prêter mutuellement des secours sans se nuire ; & ce tempéramment est ce milieu dont j'ai déjà eu occasion de parler (b). Il est donc bien difficile que les mêmes Langues favori-

(a) Je hasarde cette conjecture d'après ce que j'entends dire du Poème de Milton : car je ne fais pas l'Anglois.

(b) Première Partie, page 63.

sent également l'exercice de ces deux opérations. La nôtre par la simplicité & par la netteté de ses constructions donne de bonne heure à l'esprit une exactitude, dont il se fait insensiblement une habitude, & qui prépare beaucoup les progrès de l'analise ; mais elle est peu favorable à l'imagination. Les inversions des Langues anciennes étoient au contraire un obstacle à l'analise, à proportion que contribuant davantage à l'exercice de l'imagination, elles le rendoient plus naturel que celui des autres opérations de l'ame. Voilà je pense une des causes de la supériorité des Philosophes modernes, sur les Philosophes anciens. Une Langue aussi sage que la nôtre dans le choix des figures & des tours, devoit l'être à plus forte raison dans la maniere de raisonner.

Il faudroit, afin de fixer nos idées, imaginer deux Langues : l'une qui donnât tant d'exercice à l'imagination, que les hommes qui la parleroient, déraisonneroient sans cesse ; l'autre qui exerçât au contraire si

fort l'Analife, que les hommes à qui elle seroit naturelle, se conduiroient jusques dans leurs plaisirs comme des Géomètres qui cherchent la solution d'un problème. Entre ces deux extrémités, nous pourrions nous représenter toutes les Langues possibles, leur voir prendre différens caractères selon l'extrémité dont elles se rapprocheroient, & se dédommager des avantages qu'elles perdroient d'un côté, par ceux qu'elles acquerroient de l'autre. La plus parfaite occuperait le milieu, & le peuple qui la parleroit, seroit un peuple de grands hommes.

Si le caractère des Langues, pourra-t-on me dire, est une raison de la supériorité des Philosophes modernes sur les Philosophes anciens, ne sera-ce pas une conséquence que les Poètes anciens soient supérieurs aux Poètes modernes? Je réponds que non: l'Analife n'emprunte des secours que du langage; ainsi elle ne peut avoir lieu qu'autant que les Langues la favorisent: nous avons vu au contraire que les causes

causes qui contribuent aux progrès de l'imagination, sont beaucoup plus étendues; il n'y a même rien, qui ne soit propre à faciliter l'exercice de cette opération. Si dans certains genres les Grecs & les Romains ont des Poètes supérieurs aux nôtres, nous en avons dans d'autres genres de supérieurs aux leurs. Quel Poète de l'antiquité peut être mis à côté de Corneille ou de Molière?

§. 157. Le moyen le plus simple pour juger quelle Langue excelle dans un plus grand nombre de genres, ce seroit de compter les Auteurs originaux de chacune. Je doute que la nôtre eut par-là quelque désavantage.

§. 158. Après avoir montré les causes des derniers progrès du langage, il est à propos de rechercher celles de sa décadence: elles sont les mêmes, & elles ne produisent des effets si contraires que par la nature des circonstances. Il en est à peu près ici comme dans le Phisique, où le même mouvement qui a été un

principe de vie , devient un principe de destruction.

Quand une Langue a dans chaque genre des Ecrivains originaux , plus un homme a de génie , plus il croit appercevoir d'obstacles à les surpasser. Les égarer ce ne seroit pas assez pour son ambition : il veut , comme eux , être le premier dans son genre. Il tente donc une route nouvelle. Mais parce que tous les stiles analogues au caractère de la Langue & au sien , sont saisis par ceux qui l'ont précédé , il ne lui reste qu'à s'écarter de l'analogie. Ainsi pour être original , il est obligé de préparer la ruine d'une Langue , dont un siècle plutôt il eut hâté les progrès.

§. 159. Si des Ecrivains tels que lui sont critiqués , ils ont trop de talens pour n'avoir pas de grands succès. La facilité de copier leurs défauts , persuade bientôt à des esprits médiocres , qu'il ne tient qu'à eux d'arriver à une égale réputation. C'est alors qu'on voit naître le règne des pensées subtiles & détournées , des antithèses précieuses , des

paradoxes brillans , des tours frivoles , des expressions recherchées , des mots faits sans nécessité , & pour tout dire , du jargon des beaux esprits gâtés par une mauvaise Métaphisique. Le Public applaudit : les Ouvrages frivoles , ridicules , qui ne naissent que pour un instant , se multiplient : le mauvais goût passe dans les Arts & dans les Sciences ; & les talens deviennent rares de plus en plus.

§. 160. Je ne doute pas que je ne sois contredit sur ce que j'ai avancé touchant le caractère des Langues. J'ai souvent rencontré des personnes qui croient toutes les Langues également propres pour tous les genres , & qui prétendent qu'un homme organisé comme Corneille , dans quelque siècle qu'il eut vécu , & dans quelque idiôme qu'il eut écrit , eut donné les mêmes preuves de talens.

Les signes sont arbitraires la première fois qu'on les employe , c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils ne sauroient avoir de caractère. Mais



je demande s'il n'est pas naturel à chaque nation de combiner ses idées selon le génie qui lui est propre ; & de joindre à un certain fonds d'idées principales différentes idées accessoires, selon qu'elle est différemment affectée. Or ces combinaisons autorisées par un long usage, sont proprement ce qui constitue le génie d'une Langue. Il peut être plus ou moins étendu : cela dépend du nombre & de la variété des tours reçus, & de l'analogie, qui au besoin fournit les moyens d'en inventer. Il n'est point au pouvoir d'un homme de changer entièrement ce caractère. Aussitôt qu'on s'en écarte, on parle un langage étranger, & on cesse d'être entendu. C'est au tems à amener des changemens aussi considérables, en plaçant tout un peuple dans des circonstances qui l'engagent à envisager les choses tout autrement qu'il ne faisoit.

§. 161. De tous les Ecrivains, s'est chez les Poètes que le génie des Langues s'exprime le plus vivement. De-là la difficulté de les tra-

duire : elle est telle qu'avec du talent il seroit plus aisé de les surpasser souvent, que de les égaler toujours. A la rigueur on pourroit même dire qu'il est impossible d'en donner de bonnes traductions : car les raisons qui prouvent que deux Langues ne sauroient avoir le même caractère, prouvent que les mêmes pensées peuvent rarement être rendues dans l'une & dans l'autre avec les mêmes beautés.

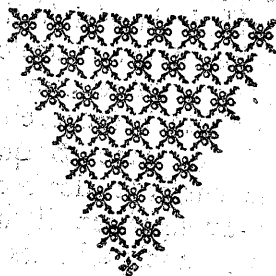
En parlant de la prosodie & des inversions, j'ai dit des choses qui peuvent se rapporter au sujet de ce Chapitre ; je ne les répéterai pas.

§. 162. Par cette Histoire des progrès du langage, chacun peut s'appercevoir que les Langues, pour quelqu'un qui les connoitroit bien, seroient une peinture du caractère & du génie de chaque peuple. Il y verroit comment l'imagination a combiné les idées d'après les préjugés & les passions ; il y verroit se former chez chaque Nation un esprit différent à proportion qu'il y auroit moins de commerce en-

tr'elles. Mais si les mœurs ont influé sur le langage, celui-ci, lorsque des Ecrivains célèbres en eurent fixé les règles, influa à son tour sur les mœurs, & conserva long-tems à chaque peuple son caractère.

§. 163. Peut-être prendra-t-on toute cette Histoire pour un roman : mais on ne peut du moins lui refuser la vraisemblance. J'ai peine à croire que la méthode que j'ai suivie, m'ait souvent fait tomber dans l'erreur : car j'ai eu pour objet de ne rien avancer que sur la supposition, qu'un langage a toujours été imaginé sur le modèle de celui qui l'a immédiatement précédé. J'ai vu dans le langage d'action le germe des Langues & de tous les Arts qui peuvent servir à exprimer nos pensées : j'ai observé les circonstances qui ont été propres à développer ce germe ; & non-seulement j'en ai vu naître ces Arts, mais encore j'ai suivi leurs progrès, & j'en ai expliqué les différens caractères. En

un mot, j'ai, ce me semble, démontré d'une manière sensible que les choses qui nous paroissent les plus singulières, ont été les plus naturelles dans leur tems, & qu'il n'est arrivé que ce qui devoit arriver.



## SECTION SECONDE.

*De la Méthode.*

C'EST à la connoissance que nous avons acquise des opérations de l'Ame & des causes de leurs progrès, à nous apprendre la conduite que nous devons tenir dans la recherche de la vérité. Il n'étoit pas possible auparavant de nous faire une bonne méthode ; mais il me semble qu'actuellement elle se découvre d'elle-même, & qu'elle est une suite naturelle des recherches que nous avons faites. Il suffira de développer quelques-unes des réflexions qui sont répandues dans cet Ouvrage.



## CHAPITRE PREMIER.

*De la première cause de nos Erreurs ;  
& de l'origine de la Vérité.*

§. I. **P**LUSIEURS Philosophes ont relevé d'une manière éloquente grand nombre d'erreurs qu'on attribue aux sens, à l'imagination & aux passions : mais ils ne peuvent pas se flatter qu'on ait recueilli de leurs Ouvrages tout le fruit qu'ils s'en étoient promis. Leur théorie trop imparfaite est peu propre à éclairer dans la pratique. L'imagination & les passions se replient de tant de manières, & dépendent si fort des tempéramens, des tems & des circonstances, qu'il est impossible de dévoiler tous les ressorts qu'elles font agir, & qu'il est très-naturel que chacun se flatte de n'être pas dans le cas de ceux qu'elles égarent.

Semblable à un homme d'un foible tempérament, qui ne relève

d'une maladie que pour retomber dans une autre, l'esprit, au lieu de quitter ses erreurs, ne fait souvent qu'en changer. Pour délivrer de toutes ses maladies un homme d'une foible constitution, il faudroit lui faire un tempérament tout nouveau: pour corriger notre esprit de toutes ses foibleffes, il faudroit lui donner de nouvelles vûes, &, sans s'arrêter au détail de ses maladies, remonter à leur source même, & la tarir.

§. 2. Nous la trouverons, cette source, dans l'habitude où nous sommes de raisonner sur des choses dont nous n'avons point d'idées, ou dont nous n'avons que des idées mal déterminées. Il est à propos de rechercher ici la cause de cette habitude, afin de connoître l'origine de nos erreurs d'une manière convainquante, & de savoir avec quel esprit de critique on doit entreprendre la lecture des Philosophes.

§. 3. Encore enfans, incapables de réflexion, nos besoins font tout ce qui nous occupe. Cependant les objets font sur nos sens des im-

pressions d'autant plus profondes, qu'ils y trouvent moins de résistance. Les organes se développent lentement, la raison vient avec plus de lenteur encore, & nous nous remplissons d'idées & de maximes telles que le hasard & une mauvaise éducation les présentent. Parvenus à un âge où l'esprit commence à mettre de l'ordre dans ses pensées, nous ne voyons encore que des choses avec lesquelles nous sommes depuis long-tems familiarisés. Ainsi nous ne balançons pas à croire qu'elles sont, & qu'elles sont telles, parce qu'il nous paroît naturel qu'elles soient & qu'elles soient telles. Elles sont si vivement gravées dans notre cerveau, que nous ne saurions penser qu'elles ne fussent pas, ou qu'elles fussent autrement. De-là cette indifférence pour connoître les choses avec lesquelles nous sommes accoutumés, & ces mouvemens de curiosité pour tout ce qui paroît nouveau.

§. 4. Quand nous commençons à réfléchir, nous ne voyons pas com-

ment les idées & les maximes, que nous trouvons en nous, auroient pu s'y introduire; nous ne nous rappellons pas d'en avoir été privés. Nous en jouissons donc avec sécurité. Quelque defectueuses qu'elles soient, nous les prenons pour des notions évidentes par elles mêmes: nous leur donnons les noms de *raison*, de *lumière naturelle*, ou *née avec nous*, de *principes gravés*, imprimés dans *l'ame*. Nous nous en rapportons d'autant plus volontiers à ces idées, que nous croyons que, si elles nous trompoient, Dieu seroit la cause de notre erreur, parce que nous les regardons comme l'unique moyen qu'il nous ait donné pour arriver à la vérité. C'est ainsi que des notions avec lesquelles nous ne sommes que familiarisés, nous paroissent des principes de la dernière évidence.

§. 5. Ce qui accoutume notre esprit à cette inexactitude, c'est la manière dont nous nous formons au langage. Nous n'atteignons l'âge de raison que long-tems après avoir contracté l'usage de la parole. Si l'on

excepte les mots destinés à faire connoître nos besoins, c'est ordinairement le hasard qui nous a donné occasion d'entendre certains sons plutôt que d'autres, & qui a décidé des idées que nous leur avons attachées. Pour peu qu'en réfléchissant sur les enfans que nous voyons, nous nous rappellions l'état par où nous avons passé, nous reconnoîtrons qu'il n'y a rien de moins exact que l'emploi que nous faisons ordinairement des mots. Cela n'est pas étonnant. Nous entendions des expressions dont la signification, quoique bien déterminée par l'usage, étoit si composée, que nous n'avions ni assez d'expérience, ni assez de pénétration pour la saisir: nous en entendions d'autres qui ne présentoient jamais deux fois la même idée, ou qui même étoient tout-à-fait vuides de sens. Pour juger de l'impossibilité où nous étions de nous en servir avec discernement, il ne faut que remarquer l'embarras où nous sommes encore souvent de le faire.

§. 6. Pendant l'usage de join-

dre les signes avec les choses nous est devenu si naturel, quand nous n'étions pas encore en état d'en peser la valeur, que nous nous sommes accoutumés à rapporter les noms à la réalité même des objets, & que nous avons cru qu'ils en expliquoient parfaitement l'essence. On s'est imaginé qu'il y a des idées innées, parce qu'en effet il y en a qui sont les mêmes chez tous les hommes : nous n'aurions pas manqué de juger que notre langage est inné, si nous n'avions su que les autres peuples en parlent de tout différens. Il semble que dans nos recherches tous nos efforts ne tendent qu'à trouver de nouvelles expressions. A peine en avons-nous imaginé, que nous croyons avoir acquis de nouvelles connoissances. L'amour propre nous persuade aisément que nous connoissons les choses, lorsque nous avons long-tems cherché à les connoître, & que nous en avons beaucoup parlé.

§. 7. En rappelant nos erreurs à l'origine que je viens d'indiquer, on

les renferme dans une cause unique, & qui est telle que nous ne saurions nous cacher qu'elle n'ait eu jusqu'ici beaucoup de part dans nos jugemens. Peut-être même pourroit-on obliger les Philosophes les plus prévenus de convenir qu'elle a jetté les premiers fondemens de leurs systèmes : il ne faudroit que les interroger avec adresse. En effet si nos passions occasionnent des erreurs, c'est qu'elles abusent d'un principe vague, d'une expression métaphorique & d'un terme équivoque, pour en faire des applications d'où nous puissions déduire les opinions qui nous flattent. Si nous nous trompons, les principes vagues, les métaphores, & les équivoques sont donc des causes antérieures à nos passions. Il suffira, par conséquent, de renoncer à ce vain langage, pour dissiper tout l'artifice de l'erreur.

§. 8. Si l'origine de l'erreur est dans le défaut d'idées, ou dans des idées mal déterminées, celle de la vérité doit être dans des idées bien déterminées. Les Mathématiques en

sont la preuve. Sur quelque sujet que nous ayons des idées exactes, elles seront toujours suffisantes pour nous faire discerner la vérité : si au contraire nous n'en avons pas, nous aurons beau prendre toutes les précautions imaginables, nous confondrons toujours tout. En un mot en Métaphisique on marcheroit d'un pas assuré avec des idées bien déterminées, & sans ces idées on s'égareroit même en Arithmétique.

§. Mais comment les Arithméticiens ont-ils des idées si exactes ? C'est que connoissant de quelle manière elles s'engendent, ils sont toujours en état de les composer ou de les décomposer, pour les comparer selon tous leurs rapports. Ce n'est qu'en réfléchissant sur la génération des nombres, qu'on a trouvé les règles des combinaisons. Ceux qui n'ont pas réfléchi sur cette génération, peuvent calculer avec autant de justesse que les autres, parce que les règles sont sûres ; mais ne connoissant pas les raisons sur lesquelles elles sont fondées, ils n'ont point

point d'idées de ce qu'ils font, & sont incapables de découvrir de nouvelles règles.

§. 10. Or dans toutes les sciences, comme en Arithmétique, la vérité ne se découvre que par des compositions & des décompositions. Si l'on n'y raisonne pas ordinairement avec la même justesse, c'est qu'on n'a point encore trouvé de règles sûres pour composer ou décomposer toujours exactement les idées, ce qui provient de ce qu'on n'a pas même su les déterminer. Mais peut-être que les réflexions que nous avons faites sur l'origine de nos connoissances, nous fourniront les moyens d'y suppléer.



## CHAPITRE II.

*De la manière de déterminer les idées  
ou leurs noms.*

§. 11. **C**'Est un avis usé & généralement reçu que celui qu'on donne de prendre les mots dans le sens de l'usage. En effet, il semble d'abord qu'il n'y a pas d'autre moyen, pour se faire entendre, que de parler comme les autres. J'ai cependant cru devoir tenir une conduite différente. Comme on a remarqué que, pour avoir de véritables connoissances, il faut recommencer dans les sciences sans se laisser prévenir en faveur des opinions accréditées; il m'a paru que, pour rendre le langage exact, on doit le réformer sans avoir égard à l'usage. Ce n'est pas que je veuille qu'on se fasse une loi d'attacher toujours aux termes des idées toutes différentes de celles qu'ils signifient ordinairement: ce seroit

une affectation puérile & ridicule. L'usage est uniforme & constant pour les noms des idées simples, & pour ceux de plusieurs notions familières au commun des hommes; alors il n'y faut rien changer: mais lorsqu'il est question des idées complexes qui appartiennent plus particulièrement à la métaphisique & à la morale, il n'y a rien de plus arbitraire, ou même souvent de plus capricieux. C'est ce qui m'a porté à croire que, pour donner de la clarté & de la précision au langage, il falloit reprendre les matériaux de nos connoissances, & en faire de nouvelles combinaisons sans égard pour celles qui se trouvent faites.

§. 12. Nous avons vû, en examinant les progrès des langues, que l'usage ne fixe le sens des mots, que par le moyen des circonstances où l'on parle (a). A la vérité il semble que ce soit le hazard qui dispose des

(a) Seconde Partie, Sect. I. Ch. IX.



circonstances : mais si nous savions nous-mêmes les choisir, nous pourrions faire dans toute occasion ce que le hazard nous fait faire dans quelques-unes, c'est-à-dire, déterminer exactement la signification des mots. Il n'y a pas d'autre moyen pour donner toujours de la précision au langage que celui qui lui en a donné toutes les fois qu'il en a eu. Il faudroit donc se mettre d'abord dans des circonstances sensibles, afin de faire des signes pour exprimer les premières idées, qu'on acquerroit par sensation & par réflexion ; & lorsqu'en réfléchissant sur celles-là, on en acquerroit de nouvelles, on feroit de nouveaux noms dont on détermineroit le sens, en plaçant les autres dans les circonstances où l'on se seroit trouvé, & en leur faisant faire les mêmes réflexions qu'on auroit faites. Alors les expressions succédroient toujours aux idées : elles seroient donc claires & précises, puisqu'elles ne rendroient que ce que chacun auroit sensiblement éprouvé.

§. 13. En effet, un homme qui commenceroit par se faire un langage à lui-même, & qui ne se proposeroit de s'entretenir avec les autres, qu'après avoir fixé le sens de ses expressions par des circonstances où il auroit su se placer, ne tomberoit dans aucun des défauts qui nous sont si ordinaires. Les noms des idées simples seroient clairs, parce qu'ils ne signifieroient que ce qu'il appercevroit dans des circonstances choisies : ceux des idées complexes seroient précis, parce qu'ils ne renfermeroient que les idées simples que certaines circonstances réuniroient d'une manière déterminée. Enfin, quand il voudroit ajouter à ses premières combinaisons, ou en retrancher quelque chose, les signes qu'il emploieroit, conserveroient la clarté des premiers, pourvu que ce qu'il auroit ajouté ou retranché, se trouvât marqué par de nouvelles circonstances. S'il vouloit ensuite faire part aux autres de ce qu'il auroit pensé, il n'auroit qu'à les placer dans les mêmes points de vue où il

s'est trouvé lui-même, lorsqu'il a imaginé les signes, & il les engageroit à lier les mêmes idées que lui aux mots qu'il auroit choisis.

§. 14. Au reste, quand je parle de faire des mots, ce n'est pas que je veuille qu'on propose des termes tout nouveaux. Ceux qui sont autorisés par l'usage, me paroissent d'ordinaire suffisans pour parler sur toutes sortes de matières. Ce seroit même nuire à la clarté du langage que d'inventer sur tout dans les sciences, des mots sans nécessité. Je me fers donc de cette façon de parler, *faire des mots*, parce que je ne voudrois pas qu'on commençât par exposer les termes, pour les définir ensuite, comme on fait ordinairement : mais parce qu'il faudroit qu'après s'être mis dans des circonstances où l'on sentiroit & où l'on verroit quelque chose, on donnât à ce qu'on sentiroit & à ce qu'on verroit un nom qu'on emprunteroit de l'usage. Ce tour m'a paru assez naturel, & d'ailleurs plus propre à marquer la différence qui se trouve

entre la manière dont je voudrois qu'on déterminât la signification des mots, & les définitions des Philosophes.

§. 15. Je crois qu'il seroit inutile de se gêner dans le dessein de n'employer que les expressions accréditées par langage des Savans : peut-être même seroit-il plus avantageux de les tirer du langage ordinaire. Quoique l'un ne soit pas plus exact que l'autre, je trouve cependant dans celui-ci un vice de moins. C'est que les gens du monde n'ayant pas autrement réfléchi sur les objets des sciences, conviendront assez volontiers de leur ignorance, & du peu d'exactitude des mots dont ils se servent. Les Philosophes honteux d'avoir médité inutilement, sont toujours partisans entêtés des prétendus fruits de leurs veilles.

§. 16. Afin de faire mieux comprendre cette méthode, il faut entrer dans un plus grand détail, & appliquer aux différentes idées ce que nous venons d'exposer d'une manière générale. Nous commea-

cerons par les noms des idées simples.

L'obscurité & la confusion des mots vient de ce que nous leur donnons trop ou trop peu d'étendue, ou même de ce que nous nous en servons, sans leur avoir attaché d'idée. Il y en a beaucoup dont nous ne saisissons pas toute la signification; nous la prenons parties par parties, & nous y ajoutons ou nous en retranchons: d'où il se forme différentes combinaisons qui n'ont qu'un même signe, & d'où il arrive que les mêmes mots ont dans la même bouche des acceptions bien différentes. D'ailleurs, comme l'étude des langues, avec quelque peu de soin qu'elle se fasse, ne laisse pas de demander quelque réflexion, on coupe court, & l'on rapporte les signes à des réalités dont on n'a point d'idée. Tels sont, dans le langage de bien des Philosophes, les termes d'être, de substance, d'essence, &c. Il est évident que ces défauts ne peuvent appartenir qu'aux idées qui sont l'ouvrage de l'esprit. Pour  
la

la signification des noms des idées simples, qui viennent immédiatement des sens, elle est connue tout à la fois; elle ne peut pas avoir pour objet des réalités imaginaires, parce qu'elle se rapporte immédiatement à de simples perceptions, qui sont en effet dans l'esprit telles qu'elles y paroissent. Ces sortes de termes ne peuvent donc être obscurs. Le sens en est si bien marqué par toutes les circonstances où nous nous trouvons naturellement, que les enfans même ne sauroient s'y tromper. Pour peu qu'ils soient familiarisés avec leur langue, ils ne confondent point les noms des sensations, & ils ont des idées aussi claires de ces mots, blanc, noir, rouge, mouvement, repos, plaisir, douleur, que nous-mêmes. Quant aux opérations de l'Âme, ils en distinguent également les noms, pourvu qu'elles soient simples, & que les circonstances tournent leur réflexion de ce côté: car on voit par l'usage qu'ils font de ces mots, oui, non, je veux, je ne veux pas, qu'ils en  
X

faisissent la vraie signification.

§. 17. On m'objectera peut-être qu'il est démontré que les mêmes objets produisent différentes sensations dans différentes personnes ; que nous ne les voyons pas sous les mêmes idées de grandeur , que nous n'y appercevons pas les mêmes couleurs , &c.

Je réponds que malgré cela nous entendrons toujours suffisamment par rapport au but qu'on se propose en Métaphisique & en Morale. Pour cette dernière , il n'est pas nécessaire de s'assurer , par exemple , que les mêmes châtimens produisent dans tous les hommes les mêmes sentimens de douleur ; & que les mêmes récompenses soient suivies des mêmes sentimens de plaisir. Quelle que soit la variété avec laquelle les causes du plaisir & de la douleur affectent les hommes de différent tempérament , il suffit que le sens de ces mots , *plaisir* , *douleur* , soit si bien arrêté , que personne ne puisse s'y méprendre. Or les circonstances , où nous nous trouvons tous les jours , ne

nous permettent pas de nous tromper dans l'usage que nous sommes obligés de faire de ces termes.

Pour la Métaphisique , c'est assez que les sensations représentent de l'étendue , des figures & des couleurs. La variété qui se trouve entre les sensations de deux hommes , ne peut occasionner aucune confusion. Que , par exemple , ce que j'appelle *bleu* me paroisse constamment ce que d'autres appellent *verd* , & que ce que j'appelle *verd* me paroisse constamment ce que d'autres appellent *bleu* ; nous nous entendrons aussi-bien , quand nous dirons , *les Prés sont verds* , *le Ciel est bleu* , que si à l'occasion de ces objets nous avions tous les mêmes sensations. C'est qu'alors nous ne voulons dire autre chose , sinon que le Ciel & les Prés viennent à notre connoissance sous des apparences qui entrent dans notre Ame par la vûe , & que nous nommons *bleues* , *vertes*. Si l'on vouloit faire signifier à ces mots que nous avons précisément les mêmes sensations , ces propositions ne de-

viendroient pas obscures ; mais elles seroient fausses , ou du moins elles ne seroient pas suffisamment fondées , pour être regardées comme certaines.

§. 18. Je crois donc pouvoir conclure que les noms des idées simples , tant ceux des sensations que ceux des opérations de l'Ame , peuvent être fort bien déterminés par des circonstances ; puisqu'ils le sont déjà si exactement , que les enfans ne s'y trompent pas. Un Philosophe doit seulement avoir attention , lorsqu'il s'agit des sensations , d'éviter deux erreurs , où les hommes ont coutume de tomber par des jugemens précipités : l'une , c'est de croire que les sensations soient dans les objets ; l'autre , dont nous venons de parler , que les mêmes objets produisent dans chacun de nous les mêmes sensations.

§. 19. Dès que les termes qui sont les signes des idées simples , sont exacts , rien n'empêche qu'on ne détermine ceux qui appartiennent aux autres idées. Il suffit pour cela

de fixer le nombre & la qualité des idées simples dont on peut former une notion complexe. Ce qui fait qu'on trouve tant d'obstacles à arrêter , dans ces occasions , le sens des noms , & qu'après bien des peines on y laisse encore beaucoup d'équivoque & d'obscurité ; c'est qu'on prend les mots tels qu'on les trouve dans l'usage , auquel on veut absolument se conformer. La Morale fournit sur tout des expressions si composées , & l'usage , que nous consultons , s'accorde si peu avec lui-même , qu'il est impossible que cette méthode ne nous fasse parler d'une manière peu exacte , & ne nous fasse tomber dans bien des contradictions. Un homme qui ne s'appliqueroit d'abord à ne considérer que des idées simples , & qui ne les rassembleroit sous des signes qu'à mesure qu'il se familiariseroit avec elles , ne courroit certainement pas les mêmes dangers. Les mots les plus composés , dont il seroit obligé de se servir , auroient constamment une signification déterminée , parce qu'en

choisissant lui-même les idées simples qu'il voudroit leur attacher, & dont il auroit soin de fixer le nombre, il renfermeroit le sens de chacun dans des limites exactes.

§. 20. Mais si l'on ne veut renoncer à la vaine science de ceux qui rapportent les mots à des réalités qu'ils ne connoissent pas, il est inutile de penser à donner de la précision au langage. L'arithmétique n'est démontrée dans toutes ses parties, que parce que nous avons une idée exacte de l'unité, & que par l'art avec lequel nous nous servons des signes, nous déterminons combien de fois l'unité est ajoutée à elle-même dans les nombres les plus composés. Dans d'autres sciences on veut avec des expressions vagues & obscures, raisonner sur des idées complexes, & en découvrir les rapports. Pour sentir combien cette conduite est peu raisonnable, on n'a qu'à juger où nous en serions, si les hommes avoient pu mettre l'arithmétique dans la confusion où se trouvent la Métaphisique & la Morale.

§. 21. Les idées complexes sont l'ouvrage de l'esprit : si elles sont defectueuses, c'est parce que nous les avons mal faites : le seul moyen pour les corriger, c'est de les refaire. Il faut donc reprendre les matériaux de nos connoissances, & les mettre en œuvre, comme s'ils n'avoient pas encore été employés. Pour cette fin, il est à propos dans les commencemens de n'attacher aux sons, que le plus petit nombre d'idées simples qu'il sera possible ; de choisir celles que tout le monde peut appercevoir sans peine, en se plaçant dans les mêmes circonstances que nous ; & de n'en ajouter de nouvelles, que quand on se sera familiarisé avec les premières, & qu'on se trouvera dans des circonstances propres à les faire entrer dans l'esprit d'une manière claire & précise. Par-là on s'accoutumera à joindre aux mots toutes sortes d'idées simples en quelque nombre qu'elles puissent être.

La liaison des idées avec les signes est une habitude qu'on ne sauroit

contracter tout d'un coup , principalement s'il en résulte des notions fort composées. Les enfans ne parviennent que fort tard à avoir des idées précises des nombres 1000 , 10000 , &c. Ils ne peuvent les acquérir que par un long & fréquent usage , qui leur apprend à multiplier l'unité , & à fixer chaque collection par des noms particuliers. Il nous sera également impossible parmi la quantité d'idées complexes qui appartiennent à la Métaphisique & à la Morale , de donner de la précision aux termes que nous aurons choisis , si nous voulons dès la première fois & sans autre précaution les charger d'idées simples. Il nous arrivera de les prendre tantôt dans un sens & bien tôt après dans un autre , parce que n'ayant gravé que superficiellement dans notre esprit les collections d'idées , nous y ajouterons ou nous en retrancherons souvent quelque chose , sans nous en appercevoir. Mais si nous commençons à ne lier aux mots que peu d'idées , & si nous ne passons à

de plus grandes collections qu'avec beaucoup d'ordre , nous nous accoutumerons à composer nos notions de plus en plus , sans les rendre moins fixes & moins assurées.

§. 22. Voilà la méthode que j'ai voulu suivre , principalement dans la troisième Section de cet Ouvrage. Je n'ai pas commencé par exposer les noms des opérations de l'Âme , pour les définir ensuite : mais je me suis appliqué à me placer dans les circonstances les plus propres à m'en faire remarquer le progrès ; & à mesure que je me suis fait des idées qui ajoûtoient aux précédentes , je les ai fixées par des noms , en me conformant à l'usage , toutes les fois que je l'ai pu sans inconvénient.

§. 23. Nous avons deux sortes de notions complexes : les unes sont celles que nous formons sur des modèles ; les autres sont certaines combinaisons d'idées simples que l'esprit joint par un effet de son propre choix.

Ce seroit se proposer une méthode

inutile dans la pratique, & même dangereuse, que de vouloir se faire des notions des substances en rassemblant arbitrairement certaines idées simples. Ces notions nous représenteroient des substances qui n'existeroient nulle part, rassembleroient des propriétés qui ne seroient nulle part rassemblées, sépareroient celles qui seroient réunies, & ce seroit un effet du hazard, si elles se trouvoient quelquefois conformes à des modèles. Pour rendre les noms des substances clairs & précis, il faut donc consulter la nature, & ne leur faire signifier que les idées simples, que nous observerons exister ensemble.

§. 24. Il y a encore d'autres idées qui appartiennent aux substances, & qu'on nomme abstraites. Ce ne sont, comme je l'ai déjà dit, que des idées plus ou moins simples auxquelles nous donnons notre attention, en cessant de penser aux autres idées simples qui coexistent avec elles. Si nous cessons de penser à la substance des Corps comme étant actuellement

colorée & figurée, & que nous ne la considérons que comme quelque chose de mobile, de divisible, d'impénétrable, & d'une étendue indéterminée, nous aurons l'idée de la matière; idée plus simple que celle des Corps, dont elle n'est qu'une abstraction, quoiqu'il ait plu à bien des Philosophes de la réaliser. Si ensuite nous cessons de penser à la mobilité de la matière, à sa divisibilité, & à son impénétrabilité, pour ne réfléchir que sur son étendue indéterminée; nous nous formerons l'idée de l'espace pur, laquelle est encore plus simple. Il en est de même de toutes les abstractions, par où il paroît que les noms des idées les plus abstraites sont aussi faciles à déterminer, que ceux des substances mêmes.

§. 25. Pour déterminer les notions archétypes, c'est-à-dire, celles que nous avons des actions des hommes, & de toutes les choses qui sont du ressort de la Morale, de la Jurisprudence & des Arts, il faut se conduire tout autrement.



que pour celles des substances. Les Législateurs n'avoient point de modèles, quand ils ont réuni la première fois certaines idées simples, dont ils ont composé les Loix, & quand ils ont parlé de plusieurs actions humaines, avant d'avoir considéré s'il y en avoit des exemples quelque part. Les modèles des Arts ne se font pas non plus trouvés ailleurs que dans l'esprit des premiers inventeurs. Les substances telles que nous les connoissons, ne sont que certaines collections de propriétés qu'il ne dépend point de nous d'unir ni de séparer, & qu'il ne nous importe de connoître qu'autant qu'elles existent, & que de la manière qu'elles existent. Les actions des hommes sont des combinaisons qui varient sans cesse, & dont il est souvent de notre intérêt d'avoir des idées, avant que nous en ayons vu des modèles. Si nous n'en formions les notions qu'à mesure que l'expérience les feroit venir à notre connoissance, ce seroit souvent trop tard. Nous sommes

donc obligés de nous y prendre différemment; ainsi nous réunissons, ou séparons à notre choix certaines idées simples, ou bien nous adoptons les combinaisons que d'autres ont déjà faites.

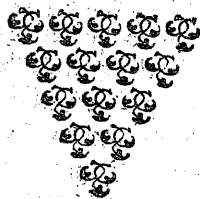
§. 26. Il y a cette différence entre les notions des substances & les notions archétypes, que nous regardons celles-ci comme des modèles auxquels nous rapportons les choses extérieures, & que celles-là ne sont que des copies de ce que nous appercevons hors de nous. Pour la vérité des premières, il faut que les combinaisons de notre esprit soient conformes à ce qu'on remarque dans les choses: pour la vérité des secondes, il suffit qu'au dehors les combinaisons en puisse être telles qu'elles sont dans notre esprit. La notion de la justice seroit vraie, quand même on ne trouveroit point d'action juste, parce que sa vérité consiste dans une collection d'idées, qui ne dépend point de ce qui se passe hors de nous. Celle du fer n'est vraie, qu'autant qu'elle

est conforme à ce métal, parce qu'il en doit être le modèle.

Par ce détail sur les idées archétypes, il est facile de s'appercevoir qu'il ne tiendra qu'à nous de fixer la signification de leurs noms, parce qu'il dépend de nous de déterminer les idées simples dont nous avons nous-mêmes formé des collections. On conçoit aussi que les autres entreront dans nos pensées, pourvu que nous les mettions dans des circonstances où les mêmes idées simples soient l'objet de leur esprit comme du nôtre: & où ils soient engagés à les réunir sous les mêmes noms que nous les aurons rassemblées.

Voilà les moyens que j'avois à proposer pour donner au langage toute la clarté & toute la précision dont il est susceptible. Je n'ai pas cru qu'il fallut rien changer aux noms des idées simples, parce que le sens m'en a paru suffisamment déterminé par l'usage. Pour les idées complexes, elles sont faites avec si peu d'exaétitude, qu'on ne peut se

dispenser d'en reprendre les matériaux, & d'en faire de nouvelles combinaisons, sans égard pour celles qui ont été faites. Elles sont toutes l'ouvrage de l'esprit, celles qui sont le plus exactes, comme celles qui le sont le moins: si nous avons réussi dans quelques-unes, nous pouvons donc réussir dans les autres, pourvu que nous nous conduisions toujours avec la même adresse.



## CHAPITRE III.

*De l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité.*

§. 27. **I**L me semble qu'une méthode qui a conduit à une vérité, peut conduire à une seconde, & que la meilleure doit être la même pour toutes les sciences. Il suffiroit donc de réfléchir sur les découvertes qui ont été faites, pour apprendre à en faire de nouvelles. Les plus simples seroient les plus propres à cet effet, parce qu'on remarqueroit avec moins de peine les moyens qui ont été mis en usage : ainsi je prendrai pour exemple les notions élémentaires des mathématiques, & je suppose que nous fussions dans le cas de les acquérir pour la première fois.

§. 28. Nous commencerions sans doute par nous faire l'idée de l'unité, & , l'ajoutant plusieurs fois à elle-même, nous en formerions des collections

collections que nous fixerions par des signes. Nous répéterions cette opération, & par ce moyen nous aurions bien-tôt sur les nombres autant d'idées complexes, que nous souhaiterions d'en avoir. Nous réfléchirions ensuite sur la manière dont elles se sont formées, nous en observerions les progrès, & nous apprendrions infailliblement les moyens de les décomposer. Dès-lors nous pourrions comparer les plus complexes avec les plus simples, & découvrir les propriétés des unes & des autres.

Dans cette méthode les opérations de l'esprit n'auroient pour objet que des idées simples ou des idées complexes que nous aurions formées, & dont nous connoîtrions parfaitement la génération. Nous ne trouverions donc point d'obstacle à découvrir les premiers rapports des grandeurs. Ceux-là connus, nous verrions plus facilement ceux qui les suivent immédiatement, & qui ne manqueroient pas de nous en faire appercevoir d'autres. Ainsi

après avoir commencé par les plus simples, nous nous éleverions insensiblement aux plus composés; & nous nous ferions une suite de connoissances qui dépendroient si fort les unes des autres, qu'on ne pourroit arriver aux plus éloignées que par celles qui les auroient précédées.

§. 29. Les autres sciences, qui sont également à la portée de l'esprit humain, n'ont pour principes que des idées simples, qui nous viennent par sensation & par réflexion. Pour en acquérir les notions complexes, nous n'avons, comme dans les mathématiques, d'autre moyen, que de réunir les idées simples en différentes collections. Il y faut donc suivre le même ordre dans le progrès des idées, & apporter la même précaution dans le choix des signes.

Bien des préjugés s'opposent à cette conduite: mais voici le moyen que j'ai imaginé pour s'en garantir.

C'est dans l'enfance que nous nous sommes imbus des préjugés qui retardent les progrès de nos con-

noissances, & qui nous font tomber dans l'erreur. Un homme que Dieu créeroit d'un tempéramment mûr, & avec des organes si bien développés, qu'il auroit dès les premiers instans un parfait usage de la raison, ne trouveroit pas dans la recherche de la vérité les mêmes obstacles que nous. Il n'inventeroit des signes qu'à mesure qu'il éprouveroit de nouvelles sensations, & qu'il feroit de nouvelles réflexions. Il combineroit ses premières idées selon les circonstances où il se trouveroit; il fixeroit chaque collection par des noms particuliers; & quand il voudroit comparer deux notions complexes, il pourroit aisément les analyser, parce qu'il ne trouveroit point de difficulté à les réduire aux idées simples dont il les auroit lui-même formées. Ainsi n'imaginant jamais des mots qu'après s'être fait des idées, ses notions seroient toujours exactement déterminées, & sa langue ne seroit point sujette aux obscurités & aux équivoques des nôtres. Imaginons-nous donc être à

la place de cet homme, passons par toutes les circonstances où il doit se trouver, voyons avec lui ce qu'il sent, formons les mêmes réflexions, acquérons les mêmes idées, analysions-les avec le même soin, exprimons-les par de pareils signes, & faisons-nous, pour ainsi dire, une langue toute nouvelle.

§. 30. En ne raisonnant suivant cette méthode que sur des idées simples, ou sur des idées complexes qui seront l'ouvrage de l'esprit, nous aurons deux avantages : le premier, c'est que, connoissant la génération des idées sur lesquelles nous méditerons, nous n'avancerons point que nous ne sachions où nous sommes, comment nous y sommes venus, & comment nous pourrions retourner sur nos pas. Le second, c'est que dans chaque matière nous verrons sensiblement quelles sont les bornes de nos connoissances ; car nous les trouverons, lorsque les sens cesseront de nous fournir des idées, & que, par conséquent, l'esprit ne pourra plus former de notions. Or

rien ne me paroît plus important que de discerner les choses auxquelles nous pouvons nous appliquer avec succès, de celles où nous ne pouvons qu'échouer. Pour n'en avoir pas su faire la différence, les Philosophes ont souvent perdu à examiner des questions insolubles, un tems qu'ils auroient pû employer à des recherches utiles. On en voit un exemple dans les efforts qu'ils ont fait pour expliquer l'essence & la nature des êtres.

§. 31. Toutes les vérités se bornent aux rapports qui sont entre des idées simples, entre des idées complexes, & entre une idée simple & une idée complexe. Par la méthode que je propose, on pourra éviter les erreurs où l'on tombe dans la recherche des unes & des autres.

Les idées simples ne peuvent donner lieu à aucune méprise. La cause de nos erreurs vient de ce que nous retranchons d'une idée quelque chose qui lui appartient, parce que nous n'en voyons pas toutes les parties ; ou de ce que nous lui ajoutons quel-

que chose qui ne lui appartient pas ; parce que notre imagination juge précipitamment qu'elle renferme ce qu'elle ne contient point. Or nous ne pouvons rien retrancher d'une idée simple , puisque nous n'y distinguons point de parties ; & nous n'y pouvons rien ajouter , tant que nous la considérons comme simple , puisqu'elle perdrait sa simplicité.

Ce n'est que dans l'usage des notions complexes qu'on pourroit se tromper soit en ajoutant , soit en retranchant quelque chose mal à propos. Mais si nous les avons faites avec les précautions que je demande, il suffira, pour éviter les méprises, d'en reprendre la génération ; car par ce moyen nous y verrons ce qu'elles renferment , & rien de plus, ni de moins. Cela étant , quelques comparaisons que nous fassions des idées simples & des idées complexes , nous ne leur attribuerons jamais d'autres rapports que ceux qui leur appartiennent.

§. 32. Les Philosophes ne font des raisonnemens si obscurs & si

confus , que parce qu'ils ne soupçonnent pas qu'il y ait des idées qui soient l'ouvrage de l'esprit , ou que , s'ils le soupçonnent , ils sont incapables d'en découvrir la génération. Prévenus que les idées sont innées , ou que , telles qu'elles sont , elles ont été bien faites , ils croient n'y devoir rien changer , & les prennent telles que le hazard les présente. Comme on ne peut bien analyser que les idées qu'on a soi-même formées avec ordre , leurs analyses , ou plutôt leurs définitions sont presque toujours defectueuses. Ils étendent ou restreignent mal à propos la signification de leurs termes , ils la changent sans s'en apercevoir , ou même ils rapportent les mots à des notions vagues & à des réalités inintelligibles. Il faut qu'on me permette de le répéter , il faut donc se faire une nouvelle combinaison d'idées ; commencer par les plus simples que les sens transmettent ; en former des notions complexes , qui , en se combinant à leur tour , en produiront d'autres.

& ainsi de suite. Pourvu que nous consacrons des noms distincts à chaque collection, cette méthode ne peut manquer de nous faire éviter l'erreur.

§. 33. Descartes a eu raison de penser que, pour arriver à des connoissances certaines, il falloit commencer par rejeter toutes celles que nous croyons avoir acquises : mais il s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il suffisoit pour cela de les révoquer en doute. Douter si deux & deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux, de quatre, d'homme, d'animal, & de raisonnable. Le doute laisse donc subsister les idées telles qu'elles sont; ainsi, nos erreurs venant que de ce que nos idées ont été mal faites, il ne les sauroit prévenir. Il peut pendant un tems nous faire suspendre nos jugemens : mais enfin nous ne sortirons d'incertitude, qu'en consultant les idées qu'il n'a pas détruites; &, par conséquent, si elles sont vagues, & mal déterminées, elles nous égarent comme auparavant.

auparavant. Le doute de Descartes est donc inutile. Chacun peut éprouver par lui-même qu'il est encore impraticable : car si l'on compare des idées familières & bien déterminées, il n'est pas possible de douter des rapports qui sont entre elles. Telles sont, par exemple, celles des nombres.

§. 34. Si ce Philosophe n'avoit pas été prévenu pour les idées innées, il auroit vu que l'unique moyen de se faire un nouveau fonds de connoissances, étoit de détruire les idées mêmes, pour les reprendre à leur origine, c'est-à-dire, aux sensations. Par-là on peut remarquer une grande différence entre dire avec lui qu'il faut commencer par les choses les plus simples, ou suivant ce qu'il m'en paroît, par les idées les plus simples que les sens transmettent. Chez lui les choses les plus simples sont des idées innées, des principes généraux & des notions abstraites, qu'il regarde comme la source de nos connoissances. Dans la méthode que je propose, les idées les plus simples sont les pre-

mières idées particulières, qui nous viennent par sensation & par réflexion. Ce sont les matériaux de nos connoissances, que nous combinons selon les circonstances, pour en former des idées complexes, dont l'analyse nous découvrira les rapports. Il faut remarquer que je ne me borne pas à dire qu'on doit commencer par les idées les plus simples; mais je dis par les idées les plus simples que les sens transmettent, ce que j'ajoute afin qu'on ne les confonde pas avec les notions abstraites, ni avec les principes généraux des Philosophes. L'idée du solide, par exemple, toute complexe qu'elle est, est une des plus-simples qui viennent immédiatement des sens. A mesure qu'on la décompose, on se forme des idées plus simples qu'elle, & qui s'éloignent dans la même proportion de celles que les sens transmettent. On la voit diminuer dans la surface, dans la ligne, & disparaître entièrement dans le point (a).

(a) Je prends les mots de *surface*, *ligne*, *point*, dans le sens des Géomètres.

§. 35. Il y a encore une différence entre la méthode de Descartes & celle que j'essaye d'établir. Selon lui, il faut commencer par définir les choses, & regarder les définitions comme des principes propres à en faire découvrir les propriétés. Je crois au contraire qu'il faut commencer par chercher les propriétés, & il me paroît que c'est avec fondement. Si les notions, que nous sommes capables d'acquérir, ne sont, comme je l'ai fait voir, que différentes collections d'idées simples, que l'expérience nous a fait rassembler sous certains noms; il est bien plus naturel de les former, en cherchant les idées dans le même ordre que l'expérience les donne, que de commencer par les définitions, pour déduire ensuite les différentes propriétés des choses.

§. 36. Par ce détail on voit que l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité, est le même que j'ai déjà eu occasion d'indiquer, en parlant de l'analyse. Il consiste à remonter à l'origine



des idées, à en développer la génération, & à en faire différentes compositions ou décompositions; pour les comparer par tous les côtés qui peuvent en montrer les rapports. Je vais dire un mot sur la conduite qu'il me paroît qu'on doit tenir, pour rendre son esprit aussi propre aux découvertes, qu'il peut l'être.

§. 37. Il faut commencer par se rendre compte des connoissances qu'on a sur la matière qu'on veut approfondir, en développer la génération, & en déterminer exactement les idées. Pour une vérité qu'on trouve par hasard, & dont on ne peut même s'assurer, on court risque, lorsqu'on n'a que des idées vagues, de tomber dans bien des erreurs.

Les idées étant déterminées, il faut les comparer. Mais parce que la comparaison ne s'en fait pas toujours avec la même facilité, il est important de savoir nous servir de tout ce qui peut nous être de quelque secours. Pour cela on doit remarquer que, selon les habitudes

que l'esprit s'est faite, il n'y a rien qui ne puisse nous aider à réfléchir. C'est qu'il n'est point d'objets auxquels nous n'ayons le pouvoir de lier nos idées, & qui, par conséquent, ne soient propres à faciliter l'exercice de la mémoire & de l'imagination. Tout consiste à savoir former ces liaisons conformément au but qu'on se propose, & aux circonstances où on se trouve. Avec cette adresse, il ne sera pas nécessaire d'avoir, comme quelques Philosophes, la précaution de se retirer dans des solitudes, ou de s'enfermer dans un caveau, pour y méditer à la lueur d'une lampe. Ni le jour, ni les ténèbres, ni le bruit, ni le silence; rien ne peut mettre obstacle à l'esprit d'un homme qui fait penser.

§. 38. Voici deux expériences que bien des personnes pourront avoir faites. Qu'on se recueille dans le silence & dans l'obscurité, le plus petit bruit ou la moindre lueur suffira pour distraire, si l'on est frappé de l'un ou de l'autre au moment

qu'on ne s'y attendoit point. C'est que les idées dont on s'occupe, se lient naturellement avec la situation où l'on se trouve; & qu'en conséquence les perceptions qui sont contraires à cette situation, ne peuvent survenir, qu'aussi-tôt l'ordre des idées ne soit troublé. On peut remarquer la même chose dans une supposition toute différente. Si, pendant le jour & au milieu du bruit, je réfléchis sur un objet, ce sera assez pour me donner une distraction, que la lumière ou le bruit cesse tout-à-coup. Dans ce cas, comme dans le premier, les nouvelles perceptions que j'éprouve, sont tout-à-fait contraires à l'état où j'étois auparavant. L'impression subite, qui se fait en moi, doit donc encore interrompre la suite de mes idées.

Cette seconde expérience fait voir que la lumière & le bruit ne sont pas un obstacle à la réflexion: je crois même qu'il ne faudroit que de l'habitude, pour en tirer de grands secours. Il n'y a proprement que les révolutions inopinées, qui

puissent nous distraire. Je dis *inopinées*: car quels que soient les changemens qui se font autour de nous, s'ils n'offrent rien à quoi nous ne devions naturellement nous attendre, ils ne font que nous appliquer plus fortement à l'objet dont nous voulions nous occuper. Combien de choses différentes ne rencontre-t-on pas quelquefois dans une même campagne? Des côteaux abondans, des plaines arides, des rochers qui se perdent dans les nues, des bois où le bruit & le silence, la lumière & les ténèbres se succèdent alternativement, &c. Cependant les Poètes éprouvent tous les jours que cette variété les inspire; c'est qu'étant liée avec les plus belles idées dont la poésie se pare, elle ne peut manquer de les réveiller. La vûe, par exemple, d'un côteau abondant retrace le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, le bonheur des bergers, leur vie douce & paisible, leurs amours, leur constance, leur fidélité, la pureté de leurs mœurs, &c. Beaucoup d'autres exemples

pourroient prouver que l'homme ne pense qu'autant qu'il emprunte des secours, soit des objets qui lui frappent les sens, soit de ceux dont son imagination lui retrace les images.

§. 39. J'ai dit que l'analyse est l'unique secret des découvertes : mais, demandera-t-on, quel est celui de l'analyse ? La liaison des idées. Quand je veux réfléchir sur un objet, je remarque d'abord que les idées que j'en ai, sont liées avec celles que je n'ai pas, & que je cherche. J'observe ensuite que les unes & les autres peuvent se combiner de bien des manières, & que selon que les combinaisons varient, il y a entre les idées plus ou moins de liaison. Je puis donc supposer une combinaison où la liaison est aussi grande qu'elle peut l'être ; & plusieurs autres où la liaison va en diminuant, en sorte qu'elle cesse enfin d'être sensible. Si j'envisage un objet par un endroit qui n'a point de liaison sensible avec les idées que je cherche, je ne trouverai rien. Si la liaison est légère, je découvrirai peu

de chose, mes pensées ne me paroîtront que l'effet d'une application violente, ou même du hasard, & une découverte faite de la sorte me fournira peu de lumière pour arriver à d'autres. Mais que je considère un objet par le côté qui a le plus de liaison avec les idées que je cherche, je découvrirai tout ; l'analyse se fera presque sans effort de ma part, & à mesure que j'avancerai dans la connoissance de la vérité, je pourrai observer jusqu'au ressorts les plus subtils de mon esprit, & par-là apprendre l'art de faire de nouvelles analyses.

Toute la difficulté se borne à savoir comment on doit commencer pour saisir les idées selon leur plus grande liaison. Je dis que la combinaison où cette liaison se rencontre, est celle qui se conforme à la génération même des choses. Il faut, par conséquent, commencer par l'idée première qui a dû produire toutes les autres. Venons à un exemple.

Les Scolastiques & les Cartésiens

n'ont connu ni l'origine ni la génération de nos Connoissances : c'est que le principe des idées innées, & la notion vague de l'entendement, d'où ils sont partis, n'ont aucune liaison avec cette découverte. Locke a mieux réussi, parce qu'il a commencé aux sens ; & il n'a laissé des choses imparfaites dans son Ouvrage, que parce qu'il n'a pas développé les premiers progrès des opérations de l'ame. J'ai essayé de faire ce que ce Philosophe avoit oublié, je suis remonté à la première opération de l'Ame, & j'ai, ce me semble, non seulement donné une analyse complète de l'entendement, mais j'ai encore découvert l'absolue nécessité des signes, & le principe de la liaison des idées.

Au reste on ne pourra se servir avec succès de la méthode que je propose, qu'autant qu'on prendra toutes sortes de précautions, afin de n'avancer qu'à mesure qu'on déterminera exactement ses idées. Si on passe trop légèrement sur quelques-unes, on se trouvera arrêté par

des obstacles, qu'on ne vaincra qu'en revenant à ses premières notions, pour les déterminer mieux qu'on n'avoit fait.

§. 40. Il n'y a personne qui ne tire quelquefois de son propre fonds des pensées qu'il ne doit qu'à lui, quoique peut-être elles ne soient pas neuves. C'est dans ces momens qu'il faut rentrer en soi, pour réfléchir sur tout ce qu'on éprouve. Il faut remarquer les impressions qui se faisoient sur les sens, la manière dont l'esprit étoit affecté, le progrès de ses idées; en un mot, toutes les circonstances qui ont pu faire naître une pensée, qu'on ne doit qu'à sa propre réflexion. Si l'on veut s'observer plusieurs fois de la sorte, on ne manquera pas de découvrir qu'elle est la marche naturelle de son esprit. On connoitra, par conséquent, les moyens qui sont les plus propres à le faire réfléchir; & même, s'il s'est fait quelque habitude contraire à l'exercice de ses opérations, on pourra peu à peu l'en corriger.

§. 41. On reconnoîtroit facilement ses défauts, si on pouvoit remarquer que les plus grands hommes en ont eu de semblables. Les Philosophes auroient suppléé à l'impuissance où nous sommes, pour la plupart, de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avoient laissé l'histoire des progrès de leur esprit. Descartes l'a fait, & c'est une des grandes obligations que nous lui ayons. Au lieu d'attaquer directement les scolastiques, il représente le tems où il étoit dans les mêmes préjugés, il ne cache point les obstacles qu'il a eus à surmonter pour s'en dépouiller, il donne les règles d'une méthode beaucoup plus simple qu'aucune de celles qui avoient été en usage jusqu'à lui, laisse entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites, & prépare par cette adresse les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il se proposoit d'établir (a). Je crois que cette con-

(a) Voyez sa Méthode.

duite a eu beaucoup de part à la révolution dont ce Philosophe est l'auteur.

§. 42. Rien ne seroit plus important que de conduire les enfans de la manière dont je viens de remarquer que nous devrions nous conduire nous-mêmes. On pourroit en jouant avec eux, donner aux opérations de leur ame tout l'exercice dont elles sont susceptibles, si, comme je le viens de dire, il n'est point d'objet qui n'y soit propre. On pourroit même insensiblement leur faire prendre l'habitude de les régler avec ordre. Quand par la suite l'âge & les circonstances changeroient les objets de leurs occupations, leur esprit seroit parfaitement développé, & se trouveroit de bonne heure une sagacité que, par toute autre méthode, il n'auroit que fort tard, ou même jamais. Ce n'est donc ni le Latin, ni l'Histoire, ni la Géographie, &c. qu'il faut apprendre aux enfans. De quelle utilité peuvent être ces Sciences dans un âge où l'on ne fait pas en-

core penser ? Pour moi, je plains les enfans dont on admire le savoir, & je prévois le moment où l'on sera surpris de leur médiocrité, ou peut-être de leur bêtise. La première chose qu'on devoit avoir en vûe, ce seroit, encore un coup, de donner à leur esprit l'exercice de toutes ses opérations, & pour cela il ne faudroit pas aller chercher des objets qui leur sont étrangers, un badinage pourroit en fournir les moyens.

§. 43. Les Philosophes ont souvent demandé s'il y a un premier principe de nos connoissances. Les uns n'en ont supposé qu'un, les autres deux ou même davantage. Il me semble que chacun peut par sa propre expérience s'affûrer de la vérité de celui qui sert de fondement à tout cet Ouvrage. Peut-être même se convaincra-t-on que la liaison des idées est sans comparaison le principe le plus simple, le plus lumineux & le plus fécond. Dans le tems même qu'on n'en remarquoit pas l'influence, l'esprit humain lui devoit tous ses progrès.

§. 44. Voilà les réflexions que j'avois faites sur la méthode, quand je lûs, pour la première fois, le Chancelier Bacon. Je fus aussi flatté de m'être rencontré en quelque chose avec ce grand homme, que je fus surpris que les Cartésiens n'en eussent rien emprunté. Personne n'a mieux connu que lui la cause de nos erreurs : car il a vu que les idées qui sont l'ouvrage de l'esprit, avoient été mal faites, & que, par conséquent, pour avancer dans la recherche de la vérité, il falloit les refaire. C'est un conseil qu'il répète souvent (a). Mais pouvoit-

(a) *Nemo, dit-il, adhuc tanta mentis constantia & rigore inventus est, ut decreverit & sibi imposuerit, theorias & notiones communes penitus abolere, & intellectum abrasum & aquum ad particularia de integro applicare. Itaque illa ratio humana quam habemus, ex multa fide, & multo etiam casu, nec non ex puerilibus, quas primo hausimus, notionibus, farrago quadam est & congeries.*

*Quod si quis aetate matura, & sensibus integris; & mente repurgata, se ad experientiam & ad particularia de integro applicet,*

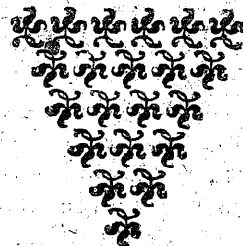
on l'écouter ? Prévenu , comme on l'étoit , pour le jargon de l'école & pour les idées innées , ne devoit-on pas traiter de chimérique le projet de renouveler l'entendement humain ? Bacon proposoit une méthode trop parfaite , pour être l'auteur d'une révolution ; & celle de Descartes devoit réussir , parce qu'elle laissoit subsister une partie des erreurs. Ajoutez à cela que le Philosophe Anglois avoit des occupations qui ne lui permettoient pas d'exécuter lui-même ce qu'il conseilloit aux autres : il étoit donc obligé de se borner à donner des avis qui ne pouvoient faire qu'une légère impression sur des esprits incapables d'en sentir la solidité. Des-

---

*de eo melius sperandum est . . . . . Non est spes nisi in regeneratione scientiarum ; ut ea scilicet ab experientia certo ordine excitentur & rursus condantur : quod adhuc factum esse aut cogitatum , nemo , ut arbitramur , affirmaverit.* C'est-là un des aphorismes de l'Ouvrage dont j'ai parlé dans mon Introduction.

cartes

cartes au contraire , livré entièrement à la Philosophie , & ayant une imagination plus vive & plus féconde , n'a quelquefois substitué aux erreurs des autres que des erreurs plus séduisantes : elles n'ont pas peu contribué à sa réputation.



A a

## CHAPITRE IV.

*De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la vérité.*

§. 45. **C**HACUN sait que l'art ne doit pas paroître dans un ouvrage ; mais peut-être ne fait-on pas également que ce n'est qu'à force d'art qu'on peut le cacher. Il y a bien des Ecrivains qui, pour être plus faciles & plus naturels, croient ne devoir s'assujettir à aucun ordre. Cependant si par la belle nature on entend la nature sans défaut, il est évident qu'on ne doit pas chercher à l'imiter par des négligences, & que l'art ne peut disparoître, que lorsqu'on en a assez pour les éviter.

§. 46. Il y a d'autres Ecrivains qui mettent beaucoup d'ordre dans leurs Ouvrages : ils les divisent & subdivisent avec soin, mais on est choqué de l'art qui perce de toutes parts. Plus ils cherchent l'ordre,

plus ils sont secs, rebutans & difficiles à entendre : c'est parce qu'ils n'ont pas su choisir celui qui est le plus naturel à la matière qu'ils traitent. S'ils l'eussent choisi, ils auroient exposé leurs pensées d'une manière si claire & si simple, que le Lecteur les eut comprises trop facilement, pour se douter des efforts qu'ils auroient été obligés de faire. Nous sommes portés à croire les choses faciles ou difficiles pour les autres, selon qu'elles sont l'un ou l'autre à notre égard ; & nous jugeons naturellement de la peine qu'un Ecrivain a eue à s'exprimer, par celle que nous avons à l'entendre.

§. 47. L'ordre naturel à la chose ne peut jamais nuire. Il en faut quelques dans les ouvrages qui sont faits dans l'entousiasme, dans une Ode, par exemple : non qu'on y doive raisonner méthodiquement, mais il faut se conformer à l'ordre dans lequel s'arrangent les idées qui caractérisent chaque passion. Voilà, ce me semble, en quoi consiste toute



la force & toute la beauté de ce genre de Poësie.

S'il s'agit des ouvrages de raisonnement, ce n'est qu'autant qu'un Auteur y met de l'ordre, qu'il peut s'appercevoir des choses qui ont été oubliées, ou de celles qui n'ont point été assez approfondies. J'en ai souvent fait l'expérience. Cet Essai, par exemple, étoit achevé, & cependant je ne connoissois pas encore dans toute son étendue le principe de la liaison des idées. Cela provenoit uniquement d'un morceau d'environ deux pages, qui n'étoit pas à la place où il devoit être.

§. 48. L'ordre nous plaît, la raison m'en paroît bien simple : c'est qu'il rapproche les choses, qu'il les lie, & que, par ce moyen facilitant l'exercice des opérations de l'Âme, il nous met en état de remarquer sans peine les rapports qu'il nous est important d'appercevoir dans les objets qui nous touchent. Notre plaisir doit augmenter à proportion que nous concevons plus

facilement les choses qu'il est de notre intérêt de connoître.

§. 49. Le défaut d'ordre plaît aussi quelquefois, mais cela dépend de certaines situations où l'Âme se trouve. Dans ces momens de rêverie, où l'esprit, trop paresseux pour s'occuper long-tems des mêmes pensées, aime à les voir flotter au hasard, on se plaira, par exemple, beaucoup plus dans une campagne, que dans les plus beaux jardins. C'est que le désordre qui y règne, paroît s'accorder mieux avec celui de nos idées, & qu'il entretient notre rêverie, en nous empêchant de nous arrêter sur une même pensée. Cet état de l'Âme est même assez voluptueux, sur tout lorsqu'on en jouit après un long travail.

Il y a aussi des situations d'esprit favorables à la lecture des ouvrages qui n'ont point d'ordre. Quelquefois, par exemple, je lis Montaigne avec beaucoup de plaisir, d'autrefois j'avoue que je ne puis le supporter. Je ne sais si d'autres ont

fait la même expérience : mais ; pour moi , je ne voudrois pas être condamné à ne lire jamais que de pareils Ecrivains. Quoi qu'il en soit, l'ordre a l'avantage de plaire plus constamment , le défaut d'ordre ne plaît que par intervalles , & il n'y a point de règles pour en assurer le succès. Montaigne est donc bien heureux d'avoir réussi , & l'on seroit bien hardi de vouloir l'imiter.

§. 50. L'objet de l'ordre , c'est de faciliter l'intelligence d'un ouvrage. On doit donc éviter les longueurs , parce qu'elles lassent l'esprit ; les digressions , parce qu'elles le distraient ; les divisions & les subdivisions trop fréquentes , parce qu'elles l'embarrassent ; & les répétitions , parce qu'elles le fatiguent : une chose dite une seule fois , & où elle doit l'être , est plus claire que répétée ailleurs plusieurs fois.

§. 51. Il faut dans l'exposition , comme dans la recherche de la vérité , commencer par les idées les plus faciles , & qui viennent immé-

diatement des sens , & s'élever ensuite par degrés à des idées plus simples ou plus composées. Il me semble que si l'on faisoit bien le progrès des vérités , il seroit inutile de chercher des raisonnemens pour les démontrer , & que ce seroit assez de les énoncer ; car elles se suivroient dans un tel ordre , que ce que l'une ajouteroit à celle qui l'auroit immédiatement précédée , seroit trop simple pour avoir besoin de preuve. De la sorte on arriveroit aux plus compliquées , & l'on s'en assureroit mieux que par toute autre voye. On établiroit même une si grande subordination entre toutes les connoissances qu'on auroit acquises , qu'on pourroit à son gré aller des plus composés aux plus simples , ou des plus simples aux plus composés. A peine pourroit-on les oublier ; ou du moins , si cela arrivoit , la liaison qui seroit entr'elles , faciliteroit les moyens de les retrouver.

Mais pour exposer la vérité dans l'ordre le plus parfait , il faut avoir remarqué celui dans lequel elle a

pu naturellement être trouvée : car la meilleure manière d'instruire les autres, c'est de les conduire par la route qu'on a dû tenir pour s'instruire soi-même. Par ce moyen on ne paroît pas tant démontrer des vérités déjà découvertes, que faire chercher & trouver des vérités nouvelles. On ne convaincroit pas seulement le Lecteur, mais encore on l'éclaireroit; & en lui apprenant à faire des découvertes par lui-même, on lui présenteroit la vérité sous les jours les plus intéressans. Enfin on le mettroit en état de se rendre raison de toutes ses démarches : il sauroit toujours où il est, d'où il vient, où il va : il pourroit donc juger par lui-même de la route que son guide lui traceroit, & en prendre une plus sûre toutes les fois qu'il verroit du danger à le suivre.

§. 52. La nature indique elle-même l'ordre qu'on doit tenir dans l'exposition de la vérité : car si toutes nos connoissances viennent des sens, il est évident que c'est aux idées

idées sensibles à préparer l'intelligence des notions abstraites. Est-il raisonnable de commencer par l'idée du possible pour venir à celle de l'existence ? Ou par l'idée du point pour passer à celle du solide ? Les élémens des Sciences ne seront simples & faciles, que quand on aura pris une méthode toute opposée. Si les Philosophes ont de la peine à reconnoître cette vérité, c'est parce qu'ils sont dans le préjugé des idées innées, ou parce qu'ils se laissent prévenir pour un usage que le tems paroît avoir consacré. Cette prévention est si générale, que je n'aurai presque pour moi que les ignorans : mais ici les ignorans sont juges, puisque c'est pour eux que les élémens sont faits. Dans ce genre un chef-d'œuvre aux yeux des Savans remplit mal son objet, si nous ne l'entendons pas.

Les Géomètres mêmes qui devroient mieux connoître les avantages de l'analyse, que les autres Philosophes, donnent souvent la préférence à la synthèse. Aussi, quand

ils sortent de leurs calculs pour entrer dans des recherches d'une nature différente, on ne leur trouve plus la même clarté, la même précision, ni la même étendue d'esprit. Nous avons quatre Métaphisiciens célèbres, Descartes, Mallebranche, Leibnitz & Locke. Le dernier est le seul qui ne fut pas Géomètre, & de combien n'est-il pas supérieur aux trois autres !

§. 53. Concluons que si l'analyse est la méthode qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité, elle est aussi la méthode dont on doit se servir, pour exposer les découvertes qu'on a faites : j'ai tâché de m'y conformer.

Ce que j'ai dit sur les opérations de l'Ame, sur le langage & sur la méthode, prouve qu'on ne peut perfectionner les Sciences, qu'en travaillant à en rendre le langage plus exact. Ainsi il est démontré que l'origine & le progrès de nos Connoissances dépendent entièrement de la manière dont nous nous servons des signes. J'ai donc eu raison de m'é-

carter quelquefois de l'usage.

Enfin voici, je pense, à quoi l'on peut réduire tout ce qui contribue au développement de l'esprit humain. Les sens sont la source de nos Connoissances : les différentes sensations, la perception, la conscience, la réminiscence, l'attention & l'imagination, ces deux dernières considérées comme n'étant point encore à notre disposition, en sont les matériaux : la mémoire, l'imagination dont nous disposons à notre gré, la réflexion & les autres opérations mettent ces matériaux en œuvre : les signes auxquels nous devons l'exercice de ces mêmes opérations, sont les instrumens dont elles se servent ; & la liaison des idées est le premier ressort qui donne le mouvement à tous les autres. Je finis par proposer ce problème au Lecteur. *L'Ouvrage d'un Homme étant donné, déterminer le caractère & l'étendue de son esprit, & dire en conséquence non seulement quels sont les talens dont il donne des preuves, mais encore quels sont ceux qu'il peut ac-*

7142579-  
712  
292 *Essai sur l'Origine, &c.*

*querir : prendre, par exemple, la première Pièce de Corneille, & démontrer que, quand ce Poète la composoit, il avoit déjà, ou du moins auroit bientôt tout le génie qui lui a mérité de si grands succès. Il n'y a que l'analyse de l'Ouvrage, qui puisse faire connoître quelles opérations y ont contribué, & jusqu'à quel degré elles ont eu de l'exercice; & il n'y a que l'analyse de ces opérations, qui puisse faire distinguer les qualités qui sont compatibles dans le même Homme, de celles qui ne le sont pas, & par-là donner la solution du problème. Je doute qu'il y ait beaucoup de problèmes plus difficiles que celui-là.*

*Fin de la seconde & dernière Partie.*

